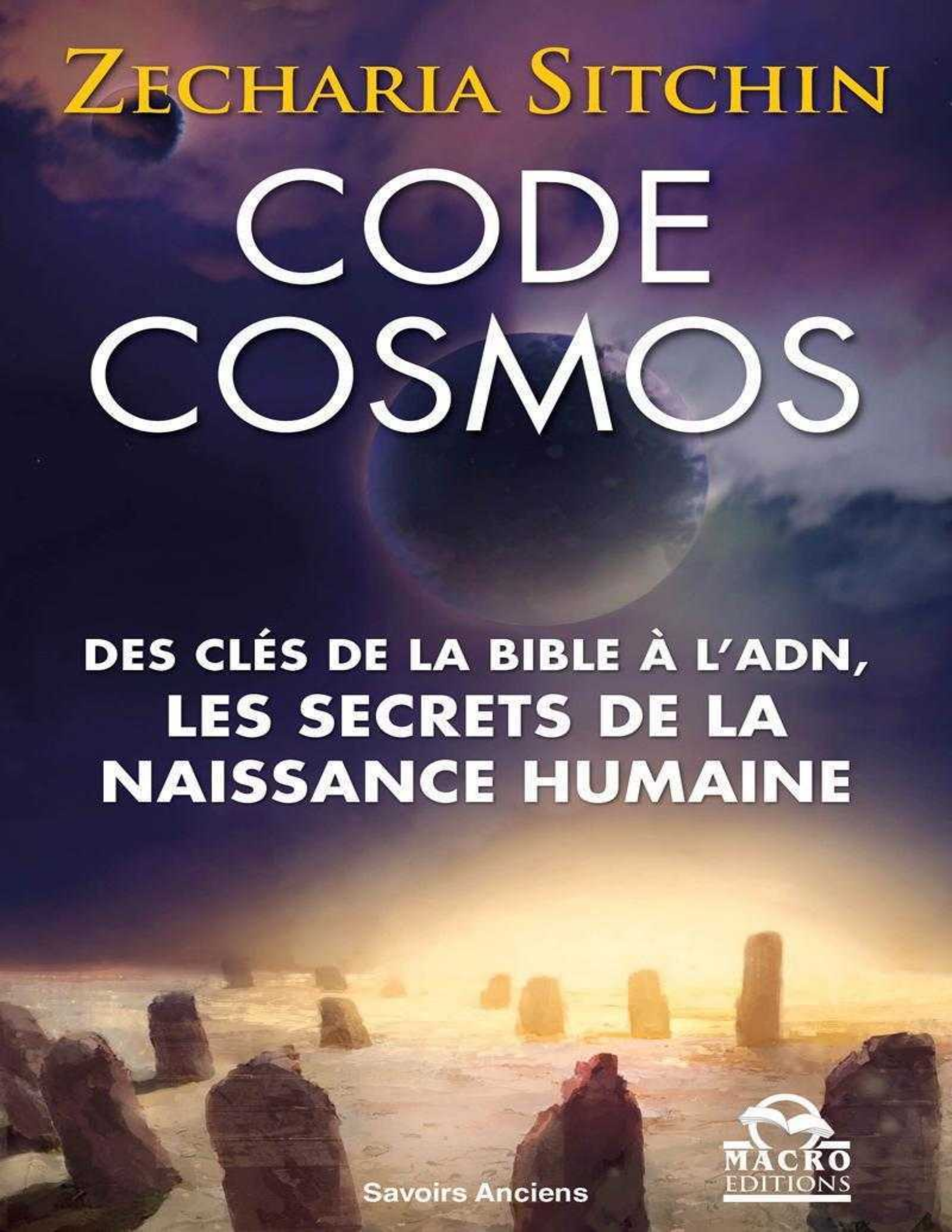
ZECHARIA SITCHIN

CODE COSMOS

DES CLÉS DE LA BIBLE À L'ADN, LES SECRETS DE LA NAISSANCE HUMAINE



Savoirs Anciens

MACRO EDITIONS

CODE COSMOS

La transcription des appellations sumériennes suit la recommandation universitaire qui veut que le son « ou » soit rendu par la lettre « u ». Quelques exceptions respectent la transcription en « ou » des noms connus.

Nous avons en outre fait figurer, aux côtés de la transcription des noms propres courante en français, la transcription anglo-américaine ou universitaire, souvent reprise dans les travaux internationaux. NDT.

ZECHARIA SITCHIN

CODE COSMOS

DES CLÉS DE LA BIBLE À L'ADN, LES SECRETS DE LA NAISSANCE HUMAINE

Traduit de l'américain par Olivier Magnan

MACRO EDITIONS

www.macroeditions.com

Pour de plus amples informations sur cet auteur et sur cette collection visitez notre site
www.macroeditions.com

Titre original: The Cosmic Code

© 1998 Zecharia Sitchin
Avon books
10 East 53 Rd Street
New York, New York 10022-5299

coordination éditoriale	Chiara Naccarato
traduction et révision	Olivier Magnan
couverture	Tecnichemiste srl, Bertinoro - Italie
mise en page	JMD srl comunicazione, Cantù (Co) - Italie
eBook by	ePubMATIC.com

1re édition septembre 2016

© 2016 **Macro Éditions**
Collection « Savoirs Anciens »
www.macroeditions.com (France)
www.gruppomacro.com (Italie)
Via Giardino, 30
47522 Cesena - Italie

ISBN ePub 978-88-9319-169-2
ISBN Mobi 978-88-9319-171-5

Table des matières

CHAPITRE 1 - **Pierres d’étoile**

CHAPITRE 2 - **Les douze stations du destin**

CHAPITRE 3 - **Générations divines**

CHAPITRE 4 - **Le jeu de la chance et du destin**

CHAPITRE 5 - **Mort et ressuscité**

CHAPITRE 6 - **La connexion cosmique passe par l’ADN**

CHAPITRE 7 - **Savoir secret et textes sacrés**

CHAPITRE 8 - **Codes cachés et nombres mystiques**

CHAPITRE 9 - **Prophétie: les écrits venus du passé**

CHAPITRE 10 - **Le nombril du monde**

CHAPITRE 11 - **Voici venus les temps prophétiques**

CHAPITRE 12 - **Le dieu revenu des cieux**

Épilogue

Chapitre 1

Les pierres de l'Étoile

Il aura fallu une guerre – féroce, sanglante – pour attirer l'attention, il y a tout juste quelques décennies, sur l'un des sites antiques les plus énigmatiques du Proche-Orient. Le *plus* énigmatique, sans doute pas. Mais le plus inexplicable, ça, oui. Et bien sûr l'un de ceux qui restent ancrés dans la haute Antiquité. Il s'agit d'une structure sans équivalent parmi les ruines des grandes civilisations qui fleurirent au Proche-Orient au fil des millénaires passés – du moins parmi celles qui furent découvertes. Les structures qui lui ressemblent le plus reposent à des milliers de kilomètres de là, au-delà des mers, sur d'autres continents. Et celle à laquelle on songe le plus immédiatement, c'est Stonehenge dans la lointaine Grande-Bretagne.

Là où, dans une plaine battue par les vents d'Angleterre, à quelque cent trente kilomètres au sud-ouest de Londres, des cercles d'imposants mégalithes dessinent le monument préhistorique le plus important de tout le pays. Un demi-cercle de pierres dressées géantes qui furent reliées les unes aux autres par leur sommet au moyen de linteaux de pierre circonscrit un demi-cercle de pierres dressées plus petites, le tout entouré par deux cercles d'autres mégalithes. Les foules qui visitent le site se rendent bien compte que seuls quelques-uns des mégalithes sont restés debout. Les autres se sont effondrés au sol quand ils n'ont pas été purement et simplement arrachés au site. Ce qui n'a pas empêché les spécialistes et les chercheurs de reconstituer la configuration de ces cercles dans les cercles (figure 1, où

sont représentés en noir les mégalithes encore érigés) et de recenser les excavations qui marquent l'existence passée de deux autres cercles – constitués de pierre ou de poteaux en bois, le cas échéant – à des âges antérieurs de Stonehenge.

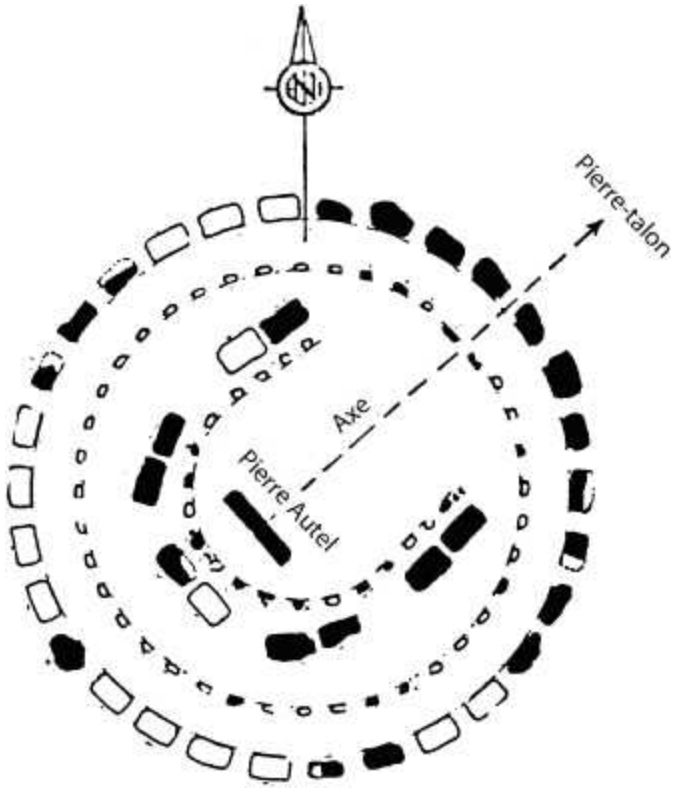


Figure 1

Les demi-cercles en forme de fer à cheval, et un grand mégalithe abattu que l'on a surnommé la « pierre des sacrifices », montrent sans l'ombre d'un doute que la structure fut orientée selon un axe nord-est-sud-ouest. Ces demi-cercles dégagent une perspective qui passe entre deux pierres levées sous la forme d'une longue « avenue » de terre, laquelle se dirige tout droit vers ce que l'on a nommé la « pierre talon » (figure 2). Toutes les études qui en ont été faites concluent dans le même sens: ces alignements servirent d'observatoire astronomique. Ils furent orientés pour la première fois aux environs de 2900 avant notre ère (à un siècle près) pour s'aligner sur le lever du soleil au jour du solstice d'été. Puis réalignés vers 2000 av. J.-C. et

à nouveau vers -1550, pour rester en ligne avec le lever du soleil du solstice d'été de ces époques (figure 3).

L'une des guerres du Moyen-Orient les plus courtes quoique des plus cruelles et féroces fut la guerre dite des « six jours » de 1967, quand une armée israélienne qui se sentait prise au piège et assiégée vint à bout des armées d'Égypte, de Jordanie et de Syrie avant de conquérir la péninsule du Sinaï, la rive occidentale du Jourdain et les hauteurs du Golan. Dans les années qui suivirent, des archéologues israéliens menèrent des travaux archéologiques systématiques et procédèrent à des fouilles dans toutes ces zones. Ils mirent à jour des occupations datées du néolithique, des temps bibliques et des périodes grecques, romaines et byzantines. Pourtant, c'est du plateau à l'habitat dispersé et pratiquement désert des hauteurs du Golan que vint la plus grande surprise. Non seulement découvrit-on que la zone abrita une population active qui la mit en valeur aux tout premiers âges de la présence humaine, mais l'on exhuma les restes de multiples occupations précédant de plusieurs millénaires l'ère commune.

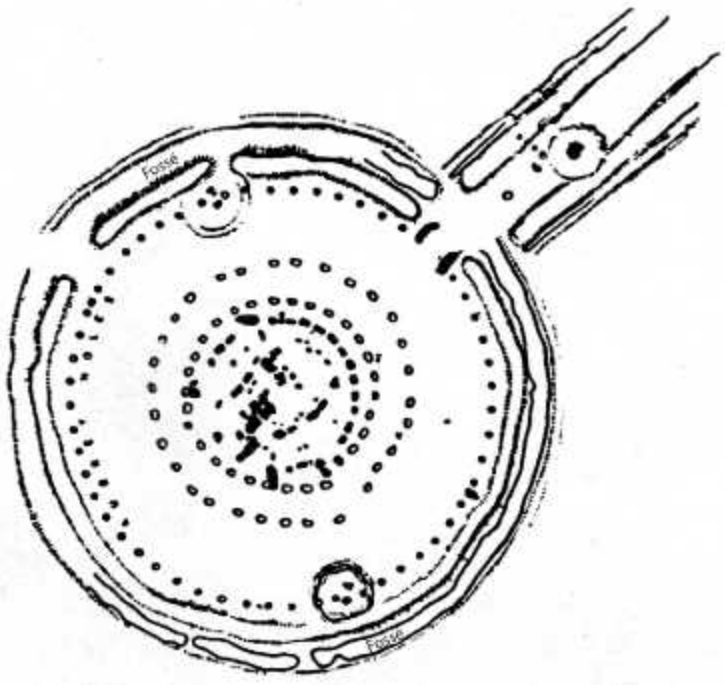


Figure 2

Pratiquement au milieu de nulle part, dans une plaine venteuse (où l'armée israélienne avait déployé sa force d'artillerie), des empilements de pierres organisés en cercle se révélaient être – vus des airs – un *« Stonehenge » proche-oriental* (figure 4).

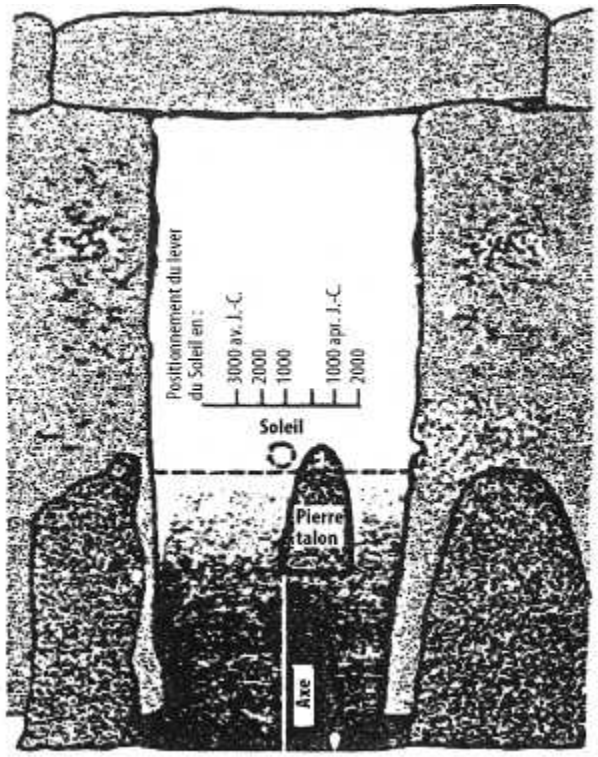


Figure 3

La structure unitaire se compose de plusieurs cercles de pierres concentriques, dont trois offrent une forme parfaitement circulaire et deux des demi-cercles en fer à cheval. Le cercle le plus extérieur dessine une circonférence de près de 528 mètres, et les autres cercles voient leur diamètre se réduire plus ils se rapprochent du centre de la structure. Les enceintes des trois cercles de perres majeurs atteignent ou dépassent 2,50 mètres de hauteur et leur épaisseur excède les trois mètres. Elles sont bâties à coup de pierres sèches, des plus petites jusqu'à des dalles de *taille mégalithique, d'un poids de cinq tonnes et plus*. De loin en loin, les murs circulaires concentriques sont reliés les uns aux autres par des parois radiales, plus étroites que les murs mais au poids équivalent à celui des

enceintes circulaires. Au centre précis de cette structure complexe s’élève une immense pile de pierres, pourtant parfaitement définie, et qui mesure près de 20 mètres de haut.

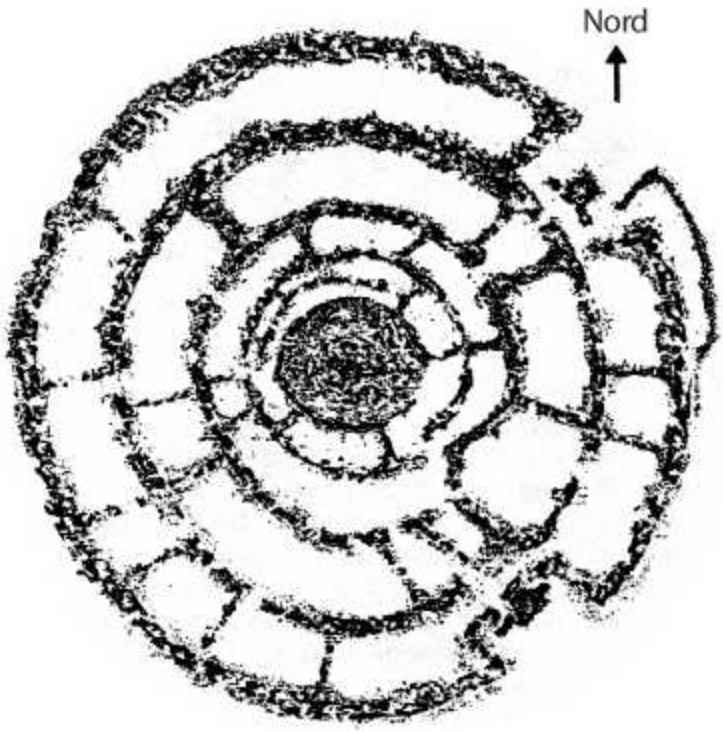


Figure 4

Outre sa forme unique en soi, il s’agit, et de loin, de l’une des plus grandes structures composées de pierres uniques de toute l’Asie occidentale, d’un gigantisme suffisant pour qu’elle soit visible depuis l’espace par un satellite.

Les ingénieurs qui ont étudié le site estimèrent que dans son état actuel même, la structure contient plus de 3 540 mètres cubes de pierres pour un poids total de l’ordre de 45 000 tonnes. Ils évaluèrent qu’il avait fallu mobiliser une centaine d’ouvriers pendant au moins six ans pour venir à bout d’un tel monument – collecte des pierres de basalte, transport sur le site, mise en place selon un plan architectural préconçu et élévation des murs (à l’évidence plus hauts que ce qui en reste) pour bâtir ce complexe cohérent.

Autant d’éléments qui soulèvent des questions: qui l’éleva, quand et dans quel but?

C’est la dernière question qui suscite la réponse la plus simple dans la mesure où la structure en soi semble désigner l’objectif – en tout cas l’objectif initial. Le cercle extérieur montre clairement que l’on y avait aménagé deux ruptures ou ouvertures, l’une au nordest, l’autre au sud-est – localisations qui marquent une orientation aux solstices d’été et d’hiver.

En travaillant à dégager les pierres tombées, et pour retrouver le plan originel, les archéologues israéliens mirent en évidence dans l’ouverture du nord-est une massive structure carrée dotée de deux extensions en forme d’« ailes » destinées à protéger et à occulter deux autres ouvertures plus étroites dans les deux murs concentriques derrière elles (figure 5). L’aménagement servait donc de portail monumental qui constituait une entrée (donc surveillée) vers le cœur du complexe de pierres. Ce fut dans les murs de ces entrées que l’on découvrit les plus grands blocs de basalte, d’une tonne et demie chacun. La rupture sud-est de l’anneau extérieur procurait à son tour un accès aux sections intérieures de la structure, mais sans le même aménagement monumental. En revanche, des piles de pierres abattues marquaient cette entrée et se prolongeaient au-dehors, de quoi dessiner la trace d’une avenue bordée de blocs de pierre de direction sud-est – une avenue qui concrétisait peut-être une perspective de visée astronomique.

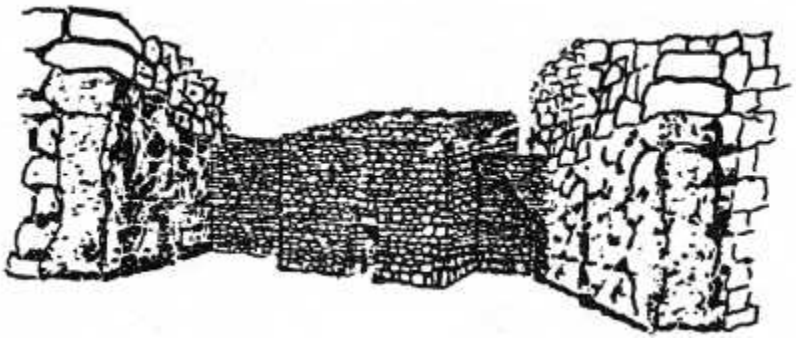
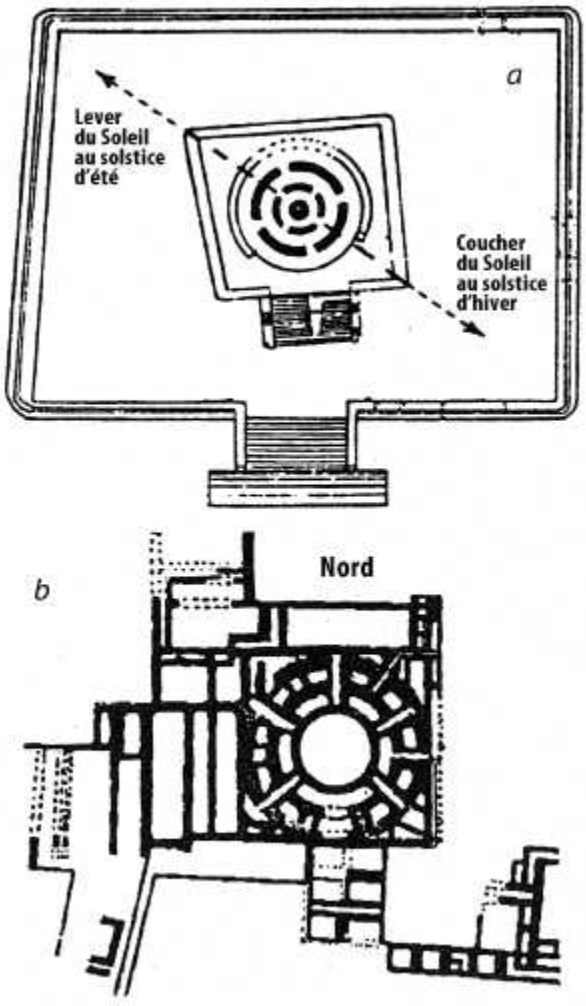


Figure 5

De tels indices plaidenten faveur d’un site d’observation astronomique, tout comme Stonehenge en Grande-Bretagne (avant tout pour déterminer les solstices), que corrobore l’existence d’observatoires du même type ailleurs – des structures du reste encore davantage comparables à celui du Golan parce qu’en plus des cercles concentriques, elles comportent des parois radiales entre les cercles. Le plus étonnant est que ces structures similaires figurent sur des sites anciens partout de l’autre côté du monde, dans « les Amériques ».



Figures 6a et 6b

L’un d’eux n’est autre que le site maya de Chichén Itzá sur la péninsule du Yucatán du Mexique (figure 6a) que l’on surnomme le Caracol (l’« escargot ») en raison des escaliers en lacets à l’intérieur de la tour de l’observatoire. Autre site, celui de l’observatoire circulaire au sommet du promontoire de Sacsayhuamán au Pérou (figure 6b) qui surplombe la capitale inca de Cuzco. Comme à Chichén Itzá, il y existait probablement une tour d’observation. Ses fondations révèlent l’agencement et les alignements astronomiques de la structure et montrent clairement les cercles concentriques et les parois radiales de connexion.

De telles similarités constituèrent des raisons suffisantes pour que les scientifiques israéliens en appellent au Dr Anthony Aveni, un États-unien, autorité internationalement reconnue pour son expertise ès astronomies anciennes, particulièrement celles des civilisations précolombiennes des Amériques. Sa tâche consistait, non seulement à confirmer la vocation astronomique sous-tendue par la conception du site du Golan, mais il devait en outre déterminer son âge – et ainsi compléter la question du « pourquoi » par la réponse du « quand ».

L’orientation même d’une structure – en l’occurrence alignée sur les solstices – est de nature à révéler l’époque de sa construction. Il s’agit d’un outil agréé en archéoastronomie depuis la publication d’« À l’aube de l’astronomie[1] », œuvre de Sir Norman Lockyer, en 1894. Le mouvement apparent du Soleil du nord au sud et du sud au nord au gré des saisons qui naissent et déclinent a pour cause l’inclinaison de l’axe de la Terre (axe autour duquel le globe tourne sur lui-même, ce qui induit le cycle jour-nuit) par rapport au plan (« écliptique ») sur lequel la planète orbite autour du Soleil. Face à cette danse céleste – alors même que c’est bien la Terre qui se meut et non l’étoile –, il semble aux observateurs sur terre que le soleil, dans son va-et-vient, atteint des extrémités éloignées, hésite, marque un temps d’arrêt, puis, comme s’il prenait son parti, revient en arrière. Il traverse l’équateur, se porte d’une traite à l’autre extrémité, hésite à nouveau, s’immobilise, repart. Les deux franchissements de la ligne équatoriale, chaque année (en mars et en septembre), ont pour nom les

équinoxes. Les deux temps d'arrêt, l'un au nord en juin, l'autre au sud en décembre, sont les solstices (littéralement les « pauses du soleil ») – solstice d'été et d'hiver pour les observateurs que furent les peuples de Stonehenge et du Golan.

Au cours de son étude des temples anciens, Lockyer les classa en deux catégories. Certains, comme le Temple de Salomon de Jérusalem et celui de Zeus sis en un site nommé Baalbek au Liban furent construits selon un axe est-ouest qui les orientait sur le lever du soleil au jour de l'équinoxe. D'autres, comme les temples pharaoniques d'Égypte, furent alignés sur un axe incliné sud-ouest-nord-est qui signait leur orientation sur les solstices. Un constat, pourtant, le stupéfia quand il découvrit que l'orientation des premiers temples cités ne changea jamais (il les qualifia alors de « temples éternels »). Alors que les autres – comme les grands temples égyptiens de Carnac – démontraient qu'à partir du moment où les pharaons qui se succédaient éprouvaient le besoin de voir les rayons solaires frapper le saint des saints le jour du solstice, ils ne cessaient de modifier la direction des avenues et des corridors en les alignant sur un point du ciel très légèrement décalé. De tels réalignements furent aussi accomplis à Stonehenge.

Pourquoi de tels changements directionnels? Réponse de Lockyer: pour répondre aux variations de l'inclinaison terrestre dues à son oscillation sur son axe.

De nos jours, l'inclinaison de l'axe terrestre (« obliquité ») sur son orbite (l'« écliptique ») se mesure à raison de 23,5 degrés, et c'est cette inclinaison même qui détermine à quel décalage vers le nord ou vers le sud le Soleil semblera apparaître dans sa course saisonnière. Si cet angle d'inclinaison ne devait jamais changer, les points de solstice demeureraient à leur tour toujours les mêmes. Mais les astrophysiciens en sont venus à la conclusion que la bascule de la Terre (due à son inclinaison) varie au fil des siècles et des millénaires en un mouvement incessant de relevées et de retombées.

À l'heure actuelle, comme au cours de plusieurs millénaires par le passé, cette bascule se situe dans une phase de faible amplitude. Elle avait

dépassé les 24 degrés autour de 4000 av. J.-C. pour se réduire à 23,8 degrés vers -1000, et elle a poursuivi sa limitation d'une pichenette sous les 23,5 degrés. La grande idée novatrice de Sir Norman Lockyer fut d'appliquer ces variations de l'obliquité de la Terre aux anciens temples. Et d'établir les dates de construction du Grand Temple de Carnac selon ces phases variées (figure 7), tout comme celles de Stonehenge (marquées par les changements d'emplacement de la pierre talon, figure 3).

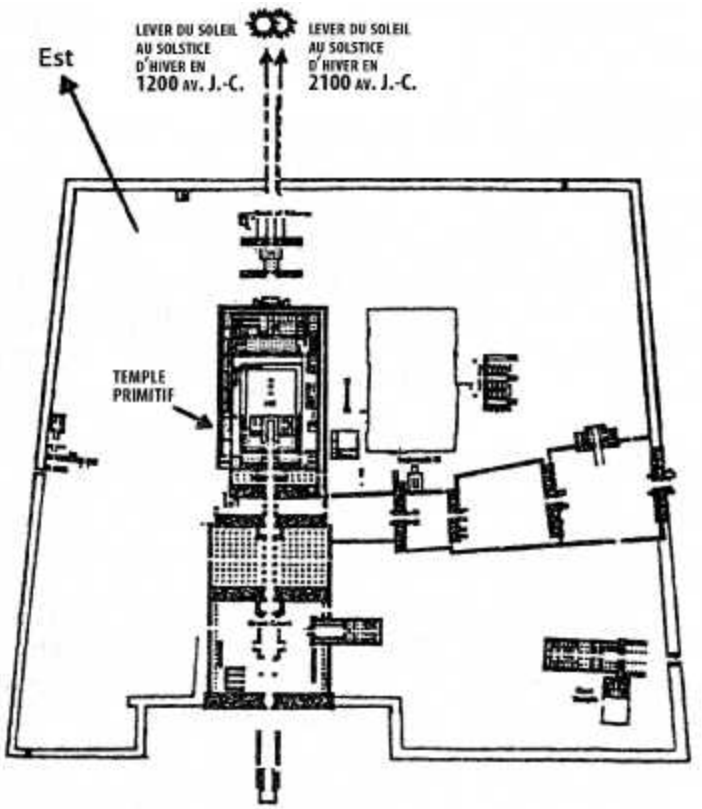


Figure 7

Les mêmes principes ont depuis été utilisés au début du XX^{e} siècle par Arthur Posnansky dans la détermination de l'âge des structures orientées pour d'astronomiques raisons en Amérique du Sud, qu'il a appliqués aux ruines de Tiahuanaco sur les rives du lac Titicaca. Comme Rolf Müller s'y est employé à l'observatoire semi-circulaire dit du torreon de Machu Picchu et au fameux Temple du Soleil à Cuzco. Leurs minutieuses recherches démontrèrent que pour déterminer avec exactitude l'angle de la bascule de

la Terre – qui indique, quand l'élévation et la position géographique sont prises en compte, l'âge de la structure –, il est essentiel de savoir avec précision où se trouve le Nord. Il est dès lors sans le moindre doute fort significatif que dans le cas du site du Golan les scientifiques établirent qu'un sommet dominant et visible par beau temps se *situait très exactement au nord du centre de la structure, j'ai nommé le pic du mont Hermon*. C'est ainsi que le Dr Aveni et ses collègues israéliens, Yonathan Mizrachi et Mattanyah Zohar, furent en mesure de découvrir que le site était orienté d'une façon telle qu'il était possible à un observateur debout en son centre de suivre une ligne d'observation à partir du centre du portail nord-est pour voir le Soleil se lever en ce point un jour de solstice d'une aube de l'an 3000 av. J.-C.!

Aux alentours de 2000 avant notre ère, conclurent les astronomes, le Soleil serait apparu aux yeux d'un observateur situé au même endroit nettement excentré, mais probablement toujours cadré dans le portail. Cinq cents ans plus tard, la structure avait perdu ses qualités d'observatoire astronomique précis. Ce fut alors, quelque part entre 1500 et 1200 av. J.-C. – comme l'a confirmé la datation au carbone 14 de quelques objets glanés sur place – que la pile de pierres centrale fut élargie pour former un cairn – un tas de pierres au sein duquel fut aménagée une cavité, probablement à des fins funéraires.

Étonnamment, ces dates phasées se montrent pratiquement identiques à celles que l'on prête aux trois phases de Stonehenge.

Grâce à la protection de son dôme de pierres, la cavité au cœur du cairn – la chambre funéraire supposée – constitua la partie du site ancien la mieux préservée. Elle apparut sur les bandes d'une instrumentation sismique perfectionnée et sur les écrans du radar de sous-sol (géoradar). Une fois ce vaste espace circonscrit, les fouilleurs (que pilotait le Dr Yonathan Mizrachi) ouvrirent une tranchée qui les conduisit à une chambre circulaire d'un peu moins de deux mètres de diamètre pour 1,50 mètre de haut. Elle ouvrait à une autre chambre plus grande, de forme ovale, longue de près de 3,50 mètres sur quelque 1,20 mètre de large. Les derniers murs construits

étaient constitués de six couches en pierre de basalte élevées en encorbellement (soit inclinées vers l'intérieur au fur et à mesure de l'élévation du mur). Deux massives dalles de basalte formaient le plafond de la chambre, chacune pesait la bagatelle de cinq tonnes.

Ni cercueil ni corps. Aucun autre reste humain ni animal dans la chambre ou l'antichambre. Mais les archéologues finirent par trouver, au prix d'un tamisage méticuleux du sol, quelques boucles d'oreilles en or, plusieurs perles de pierre semi-précieuse en cornaline, des lames de silex, des têtes de flèches en bronze et des tessons en céramique. D'où ils conclurent qu'il s'agissait bien d'une chambre funéraire, mais qu'elle avait été pillée, probablement dans l'Antiquité. Le constat que quelques-unes des pierres de pavage du sol de la chambre avaient été arrachées les conforta dans leurs conclusions: l'endroit avait été forcé par des pilleurs de tombe.

Les trouvailles archéologiques avaient été datées de la période connue sous le nom d'âge de bronze tardif, qui s'étendait des alentours de 1500 av. J.-C. jusqu'à -1200. Soit l'époque de l'Exode des enfants d'Israël hors d'Égypte sous celle de Moïse et de la conquête de la Terre promise sous la conduite de Josué. Des douze tribus, celles de Ruben, de Gad et la moitié de celle de Manassé se virent attribuer des parcelles du territoire de Transjordanie, depuis la rivière Arnon dans le sud jusqu'au pied du mont Hermon au nord. Ces domaines englobaient la chaîne de montagnes de Galaad à l'est du Jourdain et le plateau que l'on nomme désormais le Golan. L'on comprend sans doute qu'il devenait inévitable pour les chercheurs israéliens de se tourner vers la Bible pour répondre à la question: qui?

Selon les livres des Nombres et de Josué, la partie nord des monts Galaad avait pour monarque un roi nommé Og en sa capitale de Bashân (Basan, Bashasne). La conquête du domaine d'Og fait l'objet d'une description dans le Deutéronome (chapitre trois). « Og, roi de Basan, sortit à notre rencontre, avec tout son peuple, pour nous combattre à Édréi[2] », dit le récit (3:1). Les Israélites vainqueurs de la bataille mirent la main sur soixante villes « […] fortifiées, avec de hautes murailles, des portes et des

barres; il y avait aussi des villes sans murailles en très grand nombre » (3:5). L'érection de hauts murs de pierre avec leurs portails – caractéristiques de l'énigmatique site du Golan – appartenait donc bien au savoir-faire des rois à l'époque du monarque Og.

Lequel Og, à en croire la Bible, était du genre costaud: « […] son lit, un lit de fer […], sa longueur est de neuf coudées et sa largeur de quatre coudées, en coudées d'homme » (3:11) – environ quatre mètres de long sur 1,80 mètre de large. Cette taille maxi, laisse entendre la Bible, avait pour raison qu'il descendait des Rephaïm (Refaïm), race géante de demi-dieux qui avaient jadis vécu en ce pays (d'autres descendants de grande taille des Rephaïm, dont Goliath, sont cités dans la Bible comme des alliés des Philistins au temps de David). Certains en Israël n'hésitèrent pas à surnommer le site du Golan le Gilgal Rephaïm – « l'amas de pierres circulaire des Rephaïm » –, entrecroisement des allusions aux Rephaïm dans le récit biblique avec la structure de pierre circulaire érigée par Josué après la traversée du Jourdain qui avait donné son nom au site, Guilgal (Gilgal) – littéralement « l'amas de pierres circulaire ».

Même si les versets bibliques n'accréditent pas en soi une telle dénomination, pas plus qu'ils n'établissent de lien entre le roi Og et les chambres funéraires, l'affirmation de la Bible que la région fut à une époque le territoire des Rephaïm et que cet Og en fût le descendant a de quoi intriguer, pour la bonne raison que nous allons trouver ces Rephaïm et leurs enfants mentionnés dans les mythes cananéens et les épopées. Ces textes, composés sur des tablettes d'argile, découverts dans les années 1930 sur un site côtier au nord de la Syrie dont le nom ancien était Ugarit (Ougarit), situent sans ambiguïté les exploits divins et semi-divins à l'endroit même que nous évoquons ici. Ils décrivent une communauté de déités dont le père était El (« Dieu, le Très-Haut ») et dont les activités étaient centrées sur le fils d'El, soit Baal (« le Seigneur »), et sur sa sœur Anat (« Celle qui répond »). Toute l'attention de Baal était fixée sur le bastion montagneux, le site sacré de Zephon (Zaphon), dont les deux significations sont « le site du nord » et « le site des secrets ». Ce théâtre

d’action de Baal et de sa sœur recouvrait ce qui de nos jours correspond au nord d’Israël et au Golan. Une autre sœur, Shapash (Shepesh, Shapshu) – nom à l’étymologie incertaine, associée au soleil – patrouillait les régions du ciel en leur compagnie. À son propos, les textes affirment clairement qu’« elle gouverne les Rephaïm, les divins », et que son autorité s’exerce sur les demidieux et les mortels.

Plusieurs des textes mis à jour évoquent une telle implication de la part du trio. L’un d’eux, que les chercheurs ont intitulé *La légende d’Aqhat*, se rapporte à Danel (« Celui que Dieu juge », Daniel en hébreu), lequel – tout descendant qu’il fût des Rephaïm – ne pouvait avoir d’enfant. L’âge venu, abattu à l’idée de se priver d’un héritier mâle, Danel en appelle à Baal et à Anat qui intercèdent alors auprès d’El. Lequel exauce le souhait de l’homme à composante rephaïm. El instille en lui l’« accélération du souffle de vie », de quoi lui donner le moyen de s’accoupler avec sa femme et devenir le père d’un fils que les dieux vont nommer Aqhat.

Un autre récit, *La légende de Keret* (Keret, « la capitale, la métropole », désigne à la fois la ville et son roi), a trait à la revendication de l’immortalité par Keret qui se prévaut de son ascendance divine. Loin de recevoir satisfaction, il tombe malade. Et ses fils de se répandre en lamentations, tout haut: « Comment la progéniture d’El, le Miséricordieux, peut-elle en venir à mourir? Meurt-on quand l’on est de nature divine? » En anticipant la mort apparemment inconcevable d’un demi-dieu, ces mêmes fils pensent non seulement aux hauteurs de Zephon, mais aussi au « parcours de la longue durée » à travers leurs lamentations en faveur de Keret:

> *Pour toi, notre père,*
> *Zephon versera des larmes,*
> *ce mont de Baal*.
> *Le parcours sacré, ce parcours tout-puissant,*
> *le parcours de la grande durée,*
> [pour toi] se *lamentera*.

Nous sommes en présence, dès lors, d'une allusion à deux sites profondément vénérés qui déploreront la mort du demi-dieu: le mont Zephon, celui de Baal – structure *circulaire* sacrée renommée – « le parcours sacré, le parcours puissant, le parcours de la longue durée ». Si ce mont Zephon, le « mont du nord », se confondait avec le mont Hermon, précisément situé au nord du Golan, *ce parcours sacré était-il donc l'énigmatique site du Golan?*

Sensible aux appels à sa miséricorde, El, au dernier moment, envoya la déesse Shataqat, « une femme qui chasse la maladie », sauver Keret. « Elle survole une centaine de villes, elle vole audessus d'une multitude de villages » pour accomplir sa mission de secours. Elle arrive juste à temps chez Keret, elle réussit à le sauver.

Mais parce qu'il n'est qu'un demi-dieu, Keret finira par mourir. Était-ce donc lui qui était inhumé dans la tombe au cœur du « parcours sacré, du parcours puissant, du parcours de la longue durée »? Alors même que les textes cananéens ne délivrent aucun indice chronologique, il est clair qu'ils relatent des événements venus de l'âge du bronze – un cadre temporel qui pourrait bien correspondre à l'âge des objets exhumés de la tombe du site du Golan.

Ces monarques légendaires y furent-ils ou non inhumés, le saura-t-on jamais? D'autant moins que les archéologues qui passèrent le site au crible évoquèrent la possibilité d'enterrements intrusifs – autrement dit, l'ensevelissement du dernier décédé dans une tombe qui existait précédemment, ce qui impliquait le plus souvent l'évacuation des restes du précédent « occupant ». Ce dont ils sont sûrs, en revanche (parce qu'ils se fondent sur des caractéristiques structurelles et des techniques de datation différenciées), c'est que la construction du *« henge »* – ces murailles concentriques que nous pourrions sous-titrer « pierres d'étoile » de par leur fonction astronomique – devança de mille à mille cinq cents ans l'insertion du cairn et de ses chambres funéraires.

Comme à Stonehenge, comme pour d'autres sites mégalithiques et *a fortiori* pour le site du Golan, l'énigme de leurs bâtisseurs repose en tout et pour tout sur l'établissement de leur âge et la validation qu'un savoir poussé en astronomie sous-tend leur orientation. À moins que la prouesse n'en revînt tout simplement aux êtres divins eux-mêmes – vers 3000 av. J.-C. dans le cas du Golan?

À cette date, il n'existait qu'une seule civilisation en Asie occidentale suffisamment avancée, raffinée et dotée d'un extraordinaire savoir astronomique capable de planifier, d'orienter selon des repères cosmiques et de réaliser le type de structures géantes qui nous intéressent: la civilisation sumérienne. Elle se mit à fleurir au sud de l'Irak actuel, « soudainement, de façon inattendue, de nulle part », selon les termes de tous les historiens. Et en l'espace de quelques siècles – soit un instant à l'échelle de l'évolution humaine –, elle donna naissance à pratiquement toutes les « grandes premières » que nous estimons majeures au sein d'une grande civilisation, depuis la roue, le four à poterie et la brique, jusqu'aux immeubles élevés, l'écriture, la poésie et la musique, les codes législatifs et les tribunaux, les juges et les contrats, les temples et les prêtres, les rois et les fonctionnaires, les écoles et leurs professeurs, les médecins et les infirmières. À quoi s'ajoute un savoir époustouflant en mathématiques, en sciences dures et en astronomie. Son calendrier, qui perdure à travers celui des juifs, fut inauguré en une cité nommée Nippur (Nippour) en 3760 avant notre ère. Cette civilisation rassemblait toute la connaissance élaborée nécessaire à la création des structures évoquées.

Elle a précédé la civilisation de l'Égypte de quelque huit cents années, celle de la vallée de l'Indus de mille ans. C'est plus tard, parfois beaucoup plus tard, qu'apparurent les Babyloniens, les Assyriens, les Hittites, les Élamites, les Cananéens et les Phéniciens. Tous conservèrent l'empreinte des Sumériens et s'inspirèrent de leurs grandes créations sous-jacentes. Lesquelles marquèrent tout autant les civilisations qui s'épanouirent en leur temps en Grèce et sur les îles méditerranéennes.

Ces Sumériens s’aventurèrent-ils jusqu’aux confins des hauteurs du Golan? Assurément. Leurs rois et leurs commerçants s’en vinrent vers l’ouest jusqu’à la mer Méditerranée (qu’ils nommèrent mer au Nord) et naviguèrent sur les eaux de la mer au Sud (le golfe Persique) jusqu’à atteindre d’autres territoires éloignés. Lorsque la ville d’Ur (Our) était leur capitale, ses marchands connaissaient comme leur poche tous les recoins du Proche-Orient. Et l’un des plus fameux rois de Sumer, Gilgamesh – monarque renommé d’Uruk (Ourouk, la biblique Erech ou Érec) – se rendit sur le site selon toute probabilité. Nous étions alors aux alentours de 2900 av. J.-C., peu de temps après la fin de la construction première du Golan.

Le père de Gilgamesh était le grand prêtre de la cité. Sa mère, la déesse Ninsun. Parce qu’il voulait devenir un roi puissant et agrandir sa cité, Gilgamesh entama son règne en contestant l’autorité de la cité de Sumer alors dominante, Kish. Une tablette d’argile sur laquelle est transcrit l’épisode dénomme le roi de Kish Agga, et par deux fois insiste sur sa « corpulence ». Kish était alors la capitale d’un vaste domaine qui s’étendait peut-être au-delà de l’Euphrate. Et l’on peut se demander si le robuste roi Agga n’aurait pu être un ancêtre du gigantesque Og de notoriété biblique. Il était de pratique commune au Proche-Orient de calquer le nom des rois sur celui de leurs prédécesseurs.

Gilgamesh se montrait orgueilleux, ambitieux, bravache dans sa jeunesse, mais il vécut mal son insidieux vieillissement. Pour affirmer ses prouesses physiques, il s’en vint à chercher partout dans sa ville les jeunes épousées en clamant haut et fort son droit royal de cuissage à l’encontre de la mariée. La population finit par ne plus le supporter. Les gens en appelèrent aux dieux pour leur venir en aide. La réponse des dieux prit la forme d’un clone de Gilgamesh qui mit un terme aux frasques du roi. Ainsi recadré, Gilgamesh s’abîma dans ses réflexions. Il voyait autour de lui mourir des gens de son âge et même de plus jeunes. C’est alors qu’un autre dessein l’occupa tout entier: il était après tout d’une nature partiellement divine – non pas seulement un *demi*-dieu, mais un *deux-tiers* de dieu, car c’est sa mère qui était une déesse, et non son père!

Devait-il, lui, Gilgamesh, mourir à la façon d'un mortel ou bien être admis à partager la vie éternelle des dieux? Devant sa mère, il défendit sa cause. Tu as, certes, raison, lui dit-elle. Mais si tu veux bénéficier de la durée de vie divine, tu dois rejoindre les cieux et atteindre la demeure des dieux. Et les sites à partir desquels une telle ascension est possible, lui révéla-t-elle, sont placés sous le commandement du parrain de Gilgamesh, Utu (plus tard connu sous le nom de Shamash).

Utu/Shamash tenta de dissuader Gilgamesh: « Qui donc, Gilgamesh, est autorisé à escalader le ciel? Seuls les dieux vivent à jamais sous le soleil. L'humanité, elle, voit ses jours comptés. » Allez, rejoins ta famille, tes compatriotes, profite du restant de tes jours, l'exhorta le dieu.

L'histoire de Gilgamesh et sa quête de l'immortalité sont racontées dans l'*Épopée de Gilgamesh*, une longue narration gravée sur des tablettes d'argile que les archéologues découvrirent à la fois en langue sumérienne originale et à travers plusieurs traductions anciennes. Comme le révèle le récit, nous lisons que Gilgamesh ne fut en rien dissuadé et qu'un objet tombé du ciel fut pour lui le signe de la part des dieux qu'il ne devait pas abandonner. Ninsun accepta de l'aider. Elle lui révéla l'existence d'un endroit dans la montagne des Cèdres – le site du débarcadère – à partir duquel Gilgamesh pourrait s'envoler pour la demeure divine. Il s'agirait d'un périple hérissé de dangers, le prévint-elle. Mais de quelle autre solution disposé-je? lui demanda-t-il. Si j'échoue dans ma quête, dit-il, au moins les générations qui me succéderont sauront que j'aurai essayé.

Ninsun lui donna sa bénédiction pour le voyage. Mais elle voulut absolument que l'homme artificiel, le clone de Gilgamesh, Enkidu, lui ouvre la voie et le protège tout au long de l'expédition. Choix heureux dans la mesure où le point de chute était le site même d'où était venu Enkidu, les collines qui l'avaient vu partager la vie des bêtes sauvages. Il tenta d'expliquer à Gilgamesh combien l'entreprise serait dangereuse. Mais son compagnon ne voulut rien savoir. Ils partirent.

Pour atteindre la montagne des Cèdres, située dans le Liban actuel, à partir de Sumer (l'actuel sud de l'Irak), Gilgamesh devait traverser le

plateau que nous appelons aujourd'hui le Golan. Et nous le trouvons bel et bien cité, dans le préambule de l'épopée qui passe en revue les aventures du roi et ses exploits, sous la forme d'une périphrase, « celui qui ouvre les cols de la montagne ». Il s'agissait bel et bien d'une prouesse qui méritait son rappel dans la mesure où il n'existe aucune montagne dans le pays nommé Sumer.

En cours de route, Gilgamesh s'arrêta à plusieurs reprises pour solliciter les oracles divins du dieu du Soleil (Shamash). Quand ils atteignirent le pays qui monte et les territoires boisés (d'une nature inconnue à Sumer), Gilgamesh connut une série de rêves à valeur de présages. Au moment d'une étape cruciale à partir de laquelle ils pouvaient commencer à voir la montagne des Cèdres, Gilgamesh chercha à susciter un songe prémonitoire en prenant place à l'intérieur d'un cercle qu'Enkidu avait tracé pour lui. Ne serait-ce pas cet Enkidu, doté de la force d'un surhumain, qui aurait constitué pour Gilgamesh le champ de pierres pour dessiner les pierres de l'Étoile?

Pure conjecture de ma part. Toutefois, une preuve matérielle récemment découverte sur place montre bien que les générations qui se sont succédé sur les hauteurs du Golan connaissaient très bien le personnage de Gilgamesh et son récit.

L'un des épisodes les plus ressassés des aventures du roi concerne l'incident qui le montre aux prises avec deux lions féroces, son combat contre eux, la façon dont il les tue à mains nues. Geste héroïque qui devint le sujet favori des artistes du Proche-Orient dans l'Antiquité. Or, il s'est agi d'une découverte parfaitement inattendue sur un site tout proche des cercles concentriques, celle d'une plaque de pierre porteuse d'une représentation de la scène (figure 8)! (elle est exposée au sein du musée archéologique du Golan, des plus intéressants, à Kazrin [Katzrin]).

Figure 8

Certes, les références textuelles et la représentation sur la dalle de pierre ne constituent pas une preuve irréfragable de la présence de Gilgamesh sur le site au cours de son voyage vers la montagne des Cèdres du Liban. Mais il existe un autre indice fort intrigant à prendre en compte. Après que le site fut identifié par avion, les archéologues israéliens s'aperçurent qu'il figurait (marqué comme point d'intérêt) sur les cartes de l'armée syrienne sous le nom de Rugum el-Hiri (Rogem Hiri) – appellation des plus étonnantes puisqu'elle signifie en arabe « empierrement du lynx ».

Je suggère une explication pour ce nom déroutant, explication qui pourrait bien figurer dans l'*Épopée de Gilgamesh*, le souvenir du roi qui se battit contre les lions.

Et nous allons voir qu'il ne s'agit que du début de rapprochements fortement intriqués et entrecroisés.

Chapitre 2

Les douze stations du destin

Les spécialistes ont reconnu depuis longtemps que les traditions de la plupart des nations véhiculent le même thème, le même récit fondateur qui s'en vient et revient sous des habits neufs, des noms différenciés et des localisations variables. Il ne faut donc guère s'étonner que la pierre de basalte gravée sur laquelle apparaît Gilgamesh aux prises avec les lions ait été découverte près d'un village dont le nom, Ein Samsum, signifie « Jaillissement de Samson ». Faut-il rappeler que Samson lui aussi combattit contre un lion qu'il tua de ses seules mains? L'épisode prend place quelque deux mille ans après Gilgamesh, et pas du tout sur les hauteurs du Golan. Alors, le nom du village n'est-il qu'une coïncidence ou bien le souvenir têtu d'un visiteur nommé Gilgamesh devenu Samson?

L'association avec le roi Keret se révèle encore plus significative. Même si l'apparition du récit cananéen n'est pas fixée, beaucoup partent du principe (à l'image de Cyrus H. Gordon dans ses « Notes sur la légende de Keret[3] ») que le nom combiné du roi et de sa capitale désigne en réalité l'île de Crète. Sur laquelle, à en croire les légendes crétoises et grecques, la civilisation se mit à s'épanouir quand le dieu Zeus vit Europe, la fille tout en beauté d'un roi de Phénicie (aujourd'hui le Liban). Il prit alors l'apparence d'un taureau, enleva la jeune fille et nagea avec elle pour retourner à travers la Méditerranée jusqu'à l'île de Crète. Une résidence où elle lui donna trois fils, parmi lesquels Minos, auquel est associée le temps venu l'aube de la civilisation crétoise.

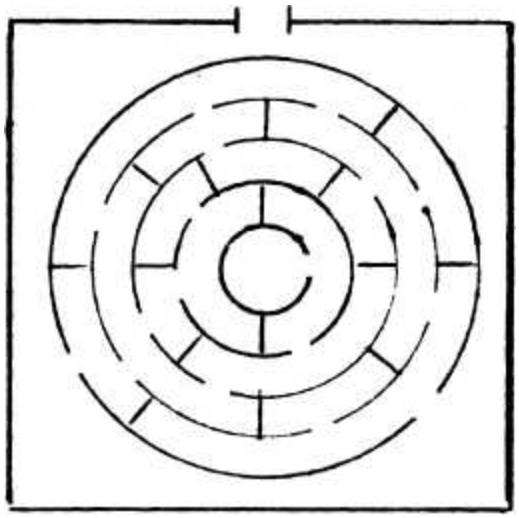


Figure 9

Quand Minos voit son aspiration au trône compromise, il en appelle à Poséidon, dieu des mers, pour qu'il lui confère un signe de faveur divine. La réponse de Poséidon prit la forme d'un Taureau divin, tout blanc, surgi de la mer. Minos exprima le vœu de sacrifier le bel animal au dieu, mais il en fut si ébloui qu'il finit par le conserver pour lui. Pour le punir, le dieu fit en sorte que la femme du roi tombât follement amoureuse du taureau et s'accouplât avec lui, union de laquelle naquit le légendaire Minotaure, à moitié homme, à moitié taureau. Alors Minos ordonna à l'artisan divin Dédale la construction au cœur de la capitale crétoise Knossos d'un labyrinthe[4] souterrain duquel l'homme taureau ne pourrait s'échapper.

Si une sculpture de pierres géantes en forme de corne de taureau accueille bel et bien le visiteur sur le site des ruines exhumées de Knossos, il ne reste rien du labyrinthe. Et pourtant, le souvenir de sa forme circulaire, à l'image de murs en cercles concentriques où des passages se transforment en impasses au gré des parois radiales (comme le suggère le dessin, figure 9), ne s'est jamais évanoui.

Figure 10

Il ressemble très certainement au schéma du site du Golan. Et il nous pousse à revenir nous plonger dans l' *Épopée de Gilgamesh* où le héros rencontre le Taureau du ciel.

Le récit l'exprime clairement: au cours de la dernière nuit avant qu'il ne tente de pénétrer dans la forêt des Cèdres, Gilgamesh eut la vision d'une fusée qui s'élevait dans le tonnerre, une ascension explosive depuis le site du lancement. Le lendemain matin, les deux compères trouvèrent l'entrée secrète de l'enceinte interdite. Mais ils n'avaient pas fait trois pas qu'un robot gardien leur coupa la route. Il était « colossal, il arborait la denture d'un dragon, sa face était celle d'un lion féroce, il avançait à la vitesse d'un jaillissement d'eaux déchaînées ». Un « faisceau rayonnant » émanait de son front, « qui consumait les arbres et les buissons ». « À sa puissance mortelle, nul ne pouvait échapper. »

Témoin du piège dans lequel étaient tombés Gilgamesh et Enkidu, Utu/Shamash « depuis les cieux s'adressa aux héros ». Il leur conseilla de ne pas fuir, mais au contraire de se rapprocher du monstre sitôt que lui, le dieu, allait déchaîner un tourbillon de vent dont la poussière allait aveugler le gardien. Sitôt dit, sitôt fait, Enkidu frappa la machine et l'anéantit. Les artistes du passé représentèrent sur des sceaux cylindres (figure 10) Gilgamesh, Enkidu et Utu/Shamash réunis près du robot belliqueux. Un dessin qui rappelle la description biblique des « anges armés de l'épée flamboyante et tourbillonnante[5] » que Dieu plaça à l'entrée du jardin d'Éden pour s'assurer qu'Adam et Ève qui en avaient été chassés ne puissent y revenir.

Ce combat, Inanna (que l'on connaîtra plus tard sous le nom d'Ishtar), la sœur jumelle d'Utu/Shamash, l'observait aussi. Elle détenait une forme de record dans sa capacité à séduire les hommes du genre humain pour les attirer dans son lit la nuit – une nuit à laquelle ils survivaient rarement. Fascinée par la plastique de Gilgamesh qu'elle avait vu se baigner nu dans quelque rivière proche ou sous une chute d'eau, elle l'invita en ces termes: « Viens à moi, Gilgamesh, sois mon amant! » Gilgamesh connaissait les exploits de la déesse, il déclina son offre.

Folle de rage devant ce refus insultant, Ishtar ordonna au Taureau du ciel d'abattre Gilgamesh. Lequel, en compagnie d'Enkidu, prit les jambes à son cou pour sauver sa vie, et le duo se précipita jusqu'à Uruk. Mais le Taureau du ciel les rattrapa sur les rives de l'Euphrate. Au plus fort du danger mortel, ce fut à nouveau Enkidu qui réussit à frapper et à anéantir le Taureau du ciel.

Inanna/Ishtar, au comble de la colère, « envoya son gémir au ciel » et exigea que les deux compères fussent mis à mort. Plus tard, alors qu'il avait été dans un premier temps épargné, Enkidu fut le premier à mourir. Gilgamesh partagea son sort après un second périple qui l'avait amené au spatioport de la péninsule du Sinaï.

Qu'était donc ce Taureau du ciel – GUD.ANNA en langue sumérienne? Bien des observateurs de l'*Épopée*, parmi lesquels Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, auteurs du *Moulin d'Hamlet*[6], en sont venus à la conclusion que les événements décrits dans le texte, alors qu'ils ont la terre pour cadre, résonnent comme une image miroir de péripéties survenues au ciel. Utu/Shamash est le soleil, Inanna/Ishtar renvoie à celle qu'à l'époque grecque et romaine on appellera Vénus. Le gardien menaçant de la montagne des Cèdres, avec sa face de lion, symbolise la *constellation du Lion (Leo)* et le Taureau du ciel image le groupe céleste d'étoiles que l'on a baptisé – depuis les temps sumériens! – la *constellation du Taureau (Taurus)*.

Figures 11a et 11b

Il existe bien sûr des représentations mésopotamiennes de la thématique lion-taureau (figures 11a et 11b). Et comme l'a remarqué pour la première fois Willy Hartner (« L'Histoire primitive des constellations au Proche-Orient[7] »), les Sumériens pouvaient observer, au quatrième millénaire av. J.-C., les deux constellations en positions zodiacales clés: la constellation du Taureau (Taurus) à l'équinoxe de printemps et la constellation du Lion (Leo) au solstice d'été.

La correspondance entre connotations zodiacales et événements épiques sur terre, telle que les Sumériens l'ont contée, implique de leur part un savoir astronomique étendu – au quatrième millénaire av. J.-C., soit trois mille ans avant la date supposée communément admise du groupement des étoiles en constellations par les Grecs et l'introduction par leurs soins des douze constellations du zodiaque. En réalité, les savants grecs (d'Asie Mineure) expliquent eux-mêmes que leur beau savoir leur venait des « Chaldéens » de Mésopotamie. Dès lors, comme en attestent les textes astronomiques sumériens et les représentations picturales, c'est aux Sumériens que doit être porté le crédit de la découverte. Les noms et les symboles qu'ils donnèrent aux constellations zodiacales sont restés les mêmes jusqu'à nos jours.

L’énumération zodiacale sumérienne commençait par le Taurus, bien sûr la constellation dans laquelle l’on observait le Soleil se lever à l’aube le jour de l’équinoxe de printemps au quatrième millénaire av. J.-C. On la nommait en sumérien GUD.ANNA (« le Taureau du ciel » ou encore « le Taureau divin ») – l’expression même employée dans l’*Épopée de Gilgamesh* pour désigner la créature divine qu’Inanna/Ishtar avait convoquée depuis le ciel et que les deux copains avaient détruite.

Ce meurtre de la créature représentait-il ou symbolisait-il un événement céleste réel survenu vers 2900 avant notre ère? L’on ne peut l’exclure. Mais les archives historiques montrent que des événements majeurs et des modifications profondes survinrent sur terre à cette époque. Et le « meurtre » du Taureau du ciel s’assimilait à un présage, un présage céleste, une prédiction, voire un événement déclencheur sur terre.

Au cours de la quasi-totalité du quatrième millénaire av. J.-C., la civilisation sumérienne ne fut pas seulement la plus grande sur terre, elle fut surtout la seule. Mais vers 3100 av. J.-C., la civilisation du Nil (Égypte et Nubie) fleurit à ses côtés entre l’Euphrate et le Tigre. Cette rupture sur terre – marquée par le récit biblique de la tour de Babel et la fin d’une ère au cours de laquelle l’humanité ne parlait qu’une seule langue – trouva-t-elle son expression dans la description (rapportée par l’épopée de Gilgamesh) du *coup de grâce*[8] infligé au Taureau du ciel quand Enkidu lui arracha les deux jambes avant? À leur tour, les représentations égyptiennes du zodiaque céleste associèrent le commencement de la civilisation égyptienne à l’ablation de la partie antérieure de la constellation du Taureau (figure 12).

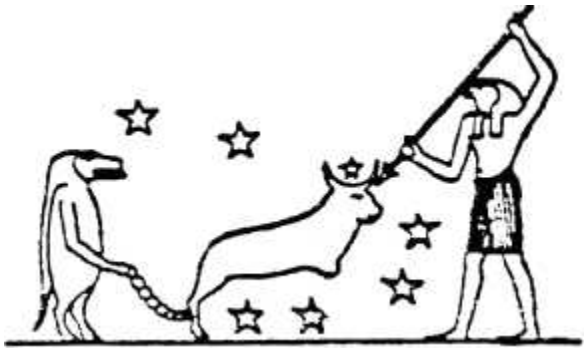


Figure 12

J’en ai donné le détail dans *Guerres des dieux, guerres des hommes*[9]: Inanna/Ishtar s’était attendue, à cette époque, à devenir la grande maîtresse de la nouvelle civilisation, mais cette perspective lui fut arrachée – au sens propre et au plan symbolique. Elle n’en fut consolée que lorsqu’une troisième civilisation, celle de la vallée de l’Indus, passa sous son égide aux alentours de 2900 av. J.-C.

Aussi déterminants furent les présages célestes pour les dieux, ils furent porteurs de plus grandes conséquences pour les mortels sur terre. En témoigne le sort qui frappa les deux amis. Enkidu, être artificiellement conçu, mourut comme un simple mortel. Et Gilgamesh, aux deux tiers divin, ne put échapper à la mortalité. Quand bien même se lança-t-il dans un second périple au cours duquel il endura quantité d’épreuves et de dangers, et en dépit de sa découverte de la plante de l’éternelle jeunesse, il revint à Uruk les mains vides. La Liste royale de Sumer le constate: « Le divin Gilgamesh, lui dont le père était un humain, le grand prêtre du quartier du temple, régna cent vingt-six années. Urlugal, fils de Gilgamesh, régna après lui. »

L’on entendrait presque le fils de Gilgamesh s’écrier, à l’image des fils du roi Keret, « Comment la progéniture d’El, le Miséricordieux, peut-elle en venir à mourir? Meurt-on quand l’on est de nature divine? » Mais Gilgamesh, fût-il plus qu’un demi-dieu, se prit les pieds dans son destin. Il vivait sous l’ère du Taureau, mais ce taureau, il le tua. Et son destin, un destin tracé au ciel, passa de la chance qu’il obtint pour conquérir l’immortalité en trépas de mortel.

Quelque mille ans s'écoulèrent après le séjour probable de Gilga-mesh sur le site du Golan. Un autre visiteur, antique VIP, en foula le sol. Lui aussi avait lu son destin dans les constellations zodiacales. Il se nommait Jacob, petit-fils d'Abraham. Nous étions alors, d'après mes calculs, aux alentours de l'an 1900 avant notre ère.

On néglige souvent une question à propos des structures mégalithiques disséminées dans le monde: pourquoi furent-elles érigées à tel ou tel endroit? Or, leur localisation accompagne de toute évidence leur fonction. Les grandes pyramides de Guizeh, comme j'en ai émis l'hypothèse dans mes travaux, servirent d'ancrages pour matérialiser le corridor de rentrée vers le spatioport de la péninsule du Sinaï. Le choix de leur emplacement fut précisément lié au 30^{e} parallèle nord. Stonehenge, comme le suggérèrent des astronomes de référence, fut érigé à l'endroit précis où il se trouve car c'est là, et nulle part ailleurs, que ses fonctions astronomiques pouvaient se synchroniser avec des observations solaires et lunaires. Jusqu'à preuve du contraire et à la lumière d'informations nouvelles, les cercles du Golan se trouvent là où ils sont parce qu'ils ont été bâtis en travers de l'un des quelques nœuds de communication qui reliaient les deux routes internationales majeures (dans l'Antiquité comme de nos jours): la grand-route des Rois, qui courait au pied des collines est du Jourdain, et la route de la Mer, qui filait plein ouest le long de la côte méditerranéenne (voir carte). Ces deux voies assuraient la connexion de la Mésopotamie à l'Égypte, à l'Asie et à l'Afrique – qu'il s'agisse de commerce pacifique ou d'invasions militaires. Ces itinéraires de liaison entre les deux routes étaient contraints par la géographie et la topographie. À l'endroit du site du Golan, la croisée des routes pouvait prendre place sur une rive ou l'autre de la mer de Galilée (l'actuel lac de Tibériade, *alias* Kinneret). L'accès préféré – jadis et de nos jours – reste la route du Nord où le pont a gardé son nom ancien: le pont des Filles de Jacob.

Le site du Golan s'imposa donc là où les voyageurs venus des diverses nations et autres contrées pouvaient faire halte et scruter les cieux en quête de présages, à la recherche de signes liés à leurs destins, là où ils cherchaient peut-être à se rencontrer en terrain neutre en raison du caractère sacré de la place, là où ils négociaient la guerre ou la paix.

En l’occurrence, en me fondant sur les données bibliques et mésopotamiennes, j’en suis venu à la conclusion que c’est à cette fin, négocier, que Jacob choisit ce site pour cadre.

L’histoire avait commencé deux siècles plus tôt, à Sumer. Et non pas avec le grand-père de Jacob, Abraham, mais avec l’arrière-grand-père dudit Jacob, Téra (Terah). La racine de son nom suppose qu’il était un prêtre oraculaire *(Tirhu)*. Le soin avec lequel cette famille entendait être reconnue comme *Ibri* (hébreu) nous montre qu’ils se considéraient eux-mêmes comme originaires de Nippur – ce qui se disait en sumérien NI.IBRU – « La belle (ou agréable) demeure du Croisement ». Nippur, centre religieux et scientifique de Sumer, était le siège du DUR.AN.KI, la « liaison Ciel-Terre », au cœur du quartier sacré de la ville. Il s’agissait du foyer de la préservation, de l’étude et de l’interprétation des connaissances accumulées en astronomie, en mesure calendaire du temps et de tout ce qui touchait à la sphère céleste. Au sein duquel le père d’Abraham, Téra, officiait parmi les autres prêtres.

Vers 2100 av. J.-C., Téra reçut son ordre de transfert pour Ur. Les sumérologues dénomment cette période Ur III pour la bonne raison que c’est à cette époque qu’Ur, pour la troisième fois, devint la capitale, non seulement de Sumer, pas seulement d’une entité politique élargie appelée Sumer et Akkad, mais de tout un empire virtuel dont les composantes s’étaient rassemblées non pas par la force des armes, mais au nom d’une culture supérieure, d’un panthéon unifié (ce que l’on appellera une religion), sous l’égide d’une administration efficace et d’un commerce florissant – ce qui n’était pas la moindre des causes de sa cohésion. Ur se présentait en outre comme le centre cultuel du dieu lunaire Nannar (ou Nanna, que le peuple sémite connaîtra plus tard sous le nom de Sîn). Rapidement, des événements en évolution à Sumer et au-delà déclenchèrent le premier transfert de Téra pour la ville d’Ur, puis vers une cité éloignée nommée Harran (Harane, Charan). Cette ville du haut Euphrate et de ses affluents constituait un carrefour majeur et un comptoir de commerce (son nom parlant signifiait « caravansérail »). Elle avait été fondée par des

marchands sumériens et s'enorgueillissait de posséder un grand temple dédié au dieu de la Lune, à telle enseigne que la ville était tenue pour une sorte d'« Ur loin d'Ur ».

Téra transféré emmena toute sa famille. Le voyage vers Harran concernait aussi Abram (ainsi qu'il se nommait alors), l'aîné de Téra, un autre fils nommé Nachor (Nahor), leurs deux épouses, Saraï (renommée plus tard Sarah) et Milca. Sans oublier le petitfils de Téra, Lot (Loth), le fils du frère d'Abram, Haran, qui était décédé à Ur. Ainsi vécurent-ils à Harran, « bien des années » nous dit la Bible, et c'est en cette ville que mourut Téra à l'âge de 205 ans.

Après quoi, Dieu parla au cœur d'Abram: « Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton père. Puis va dans le pays que je vais te montrer. Je ferai naître de toi un grand peuple, je te bénirai et je rendrai ton nom célèbre » (Gn 12:1-9). Alors Abram prit Saraï sa femme et Lot son neveu, puis chacun fut tiré de son foyer, avec ses biens, et tous s'en furent au pays de Canaan. « Abram était âgé de 75 ans lorsqu'il quitta Charan » (12:4). Son frère Nachor, lui, demeura à Harran, avec sa famille.

Abram obéit aux instructions divines. Il se rendit vite à Canaan pour établir une base dans le Néguev, la région aride cananéenne aux portes de la péninsule du Sinaï. À l'occasion d'une visite en Égypte, il fut reçu à la cour du pharaon. De retour en Canaan, il négocia avec les monarques locaux. Il joua enfin un rôle dans un conflit international que la Bible (Gn 14) mentionne sous l'appellation de « la guerre des rois ». À la suite de laquelle Dieu promit à Abram que sa « semence » hériterait pour les gouverner des territoires entre la Rivière d'Égypte et l'Euphrate. Une promesse dont douta Abram puisqu'il fit remarquer que sa femme Saraï et lui n'avaient pas engendré d'enfants. À telle enseigne que Dieu enjoignit à Abram de ne s'en pas soucier. « […] Regarde vers le ciel, et compte les étoiles, si tu peux les compter. Et il lui dit: Telle sera ta postérité » (15:5). Or Saraï demeura stérile même après cette promesse.

Si bien que sur l'instance même de sa femme, Abram coucha avec sa servante Agar qui lui donna bien un fils, Ismaël. C'est alors que,

miraculeusement – après le grand soulèvement de Sodome et Gomorrhe, à l'occasion duquel les noms du couple devinrent Abraham et Sarah –, Abraham, alors âgé de 100 ans, eut un fils né de sa femme Sarah, elle-même âgée de 90 ans. Bien qu'il ne fût pas l'aîné, ce fils de Sarah, Isaac, devint l'héritier légitime selon les lois de succession sumériennes auxquelles se plia le patriarche. Car il était un fils de la demi-sœur de son père: « […] fille de mon père; seulement, elle n'est pas fille de ma mère; et elle est devenue ma femme » (20:12).

Ce n'est qu'après la mort de Sarah, la compagne de sa vie, qu'Abraham, « vieux, avancé en âge » (24:1, 137 ans, selon mes calculs), se préoccupa de son fils Isaac, célibataire. Parce qu'il craignait qu'Isaac finît par épouser une Cananéenne, il dépêcha le contremaître de sa maisonnée à Harran pour qu'il y déniche une fiancée pour son fils, choisie parmi les parentes qui étaient demeurées sur place. Une fois parvenu au village où demeurait Nachor, cet homme rencontra au puits Rebecca où elle venait chercher l'eau, Rebecca qui passait pour être la petite-fille de Nachor. La rencontre se solda par l'arrivée de la jeune fille à Canaan pour qu'elle devînt l'épouse d'Isaac.

Vingt années après ce mariage, Rebecca donna naissance à des jumeaux, Ésaü et Jacob. Ésaü fut le premier à se marier, d'emblée avec deux femmes, toutes deux jeunes filles hittites. « Elles furent un sujet d'amertume pour le cœur d'Isaac et de Rebecca » (26:35). Des griefs que la Bible ne détaille pas, mais la tension entre la mère et ses belles-filles se tendit à tel point que Rebecca dit à Isaac: « Je suis dégoûtée de la vie, à cause des filles de Heth. Si Jacob prend une femme comme celles-ci, parmi les filles de Heth, parmi les filles du pays, à quoi me sert la vie? » (27:46). Si bien qu'Isaac en appela à son fils Jacob pour lui recommander de se rendre à Harran, auprès de la famille de sa mère, et d'y choisir une fiancée. À l'écoute des paroles de son père, « Jacob quitta Beersheba (Be'er Sheva, Bersabée ou Beer-Schéba) [Et il] se rendit en Égypte, avec toute sa famille » (46:5-6).

De son voyage depuis le sud de Canaan jusqu'à la lointaine Harran, la Bible ne retient qu'un seul épisode – quoiqu'il se montrât des plus significatif. Ce fut la vision nocturne de Jacob, quand « il arriva dans un lieu où il passa la nuit » (28:11), celle d'une échelle dressée jusqu'au ciel sur laquelle les anges du seigneur montaient et descendaient. Une fois éveillé, Jacob comprit qu'il était parvenu en un lieu où se tenaient les *Elohim*, « […] la porte des cieux! » (28:17). Il marqua l'endroit d'une pierre commémorative et le nomma Bethel – Beth-El, « la Maison d'El », le Seigneur. Puis, par une route qui n'est pas précisée, il poursuivit son voyage vers Harran.

À l'approche de la ville, il vit des bergers se rassembler avec leurs troupeaux autour d'un puits dans un champ. Jacob s'adressa à eux pour leur demander s'ils connaissaient Laban, le frère de sa mère. Bien sûr, nous le connaissons, répondirent les bergers, voici du reste sa fille Rachel qui conduit ses bêtes. Jacob éclata en sanglots, il se présenta comme le fils de Rebecca, la tante de Rachel. Sitôt que Laban en fut informé, lui aussi se précipita pour couvrir son neveu de caresses et de baisers, il l'invita à demeurer chez lui et à rencontrer son autre fille, l'aînée Léa. À l'évidence, le père avait le mariage en tête. Pourtant, Jacob tomba amoureux de Rachel. Il offrit à Laban de travailler pour lui sept années en guise de dot. Mais la nuit des noces, après le banquet, Laban substitua Léa à Rachel dans le lit du marié…

Quand Jacob découvrit la véritable identité de la jeune mariée au matin, il affronta un Laban déterminé. Chez nous, dit-il, l'on n'épouse pas la plus jeune de nos filles avant son aînée. Il te reste la solution de travailler pour moi sept années de plus et, pourquoi pas, épouser Rachel? Parce qu'il était toujours épris de la jeune fille, Jacob accepta. Au terme des sept ans, il se maria avec Rachel. Mais le rusé Laban comptait sur le gros travailleur et le berger habile qu'était Jacob, et il n'entendait pas le laisser partir. Pour l'en dissuader, il lui permit de commencer l'élevage de ses propres troupeaux. Mais plus Jacob accumulait les réussites, plus les fils de Laban ruminaient leur jalousie.

Or il advint que Jacob, en profitant de l'éloignement de Laban et de ses fils, réunit femmes, enfants et troupeaux et prit la fuite de Harran. « Il traversa le fleuve [le Jourdain], et se dirigea vers la montagne de Galaad (Gilead) » (Gn 31:21).

« Le troisième jour, on annonça à Laban que Jacob s'était enfui. Il prit avec lui ses frères, le poursuivit sept journées de marche, et l'atteignit à la montagne de Galaad » (31:22).

Galaad – « l'amas de pierres éternel » en hébreu – le site de l'observatoire circulaire du Golan!

La rencontre donna lieu à des invectives amères et à des accusations réciproques. Un traité de paix y mit fin. À la façon des accords de frontières comme on les réglait à l'époque, Jacob choisit une pierre qu'il érigea en forme de pilier témoin, marqueur de la limite au-delà de laquelle Laban ne pourrait s'aventurer dans les domaines de Jacob, pas plus que Jacob ne pourrait pénétrer dans les territoires de Laban. On a découvert de telles bornes frontières, dénommées *kudurru* en langue akkadienne en raison de leurs sommets arrondis, en des sites variés du Proche-Orient. Pour avoir force de loi, elles portaient la gravure des détails du traité et elles invoquaient les noms des dieux de chacune des parties au titre de témoins et de garants. Au nom de la tradition, Laban en appela « au Dieu d'Abraham et aux dieux de Nachor » comme garants du traité. Jacob, lui, prudent, « jura par celui que craignait Isaac » (31:53). Puis il y alla de sa touche personnelle à propos des circonstances et du site:

> *Et* [Jacob] *dit à ses frères*[10]*:*
> *Amassez des pierres.*
> *Et eux ayant apporté des pierres, ils en firent un monceau*
> […] *et Jacob l'appela Gal-hed* (Gal-Ed, Gilead, Galaad)
> (Gn 31:46-47)

Par une simple modulation de la prononciation de *Gilead* en *Gal-Ed*, Jacob bouleversa la signification du nom, de tout temps « l'amas de pierres

éternel », au profit de « l'amas de pierres du témoignage ».

Jusqu'à quel point peut-on se montrer certain qu'il s'agissait bien du site des cercles du Golan? Eh bien en voici, à mon sens, l'indice déterminant: dans le serment du traité, Jacob désigna aussi le site par l'expression *Ha-Mitzpeh – L'Observatoire*!

Le *Livre des Jubilés*, pseudépigraphe biblique de récits aux sources variées, ajouta un post-scriptum au rappel de l'événement: « Et il fit là un amoncellement en témoignage, et depuis cette place est dénommée La pile du témoignage, d'après cet amoncellement. Et ils appelaient avant la terre de Gilead, la terre des rephaim, car c'était la terre des rephaim et les rephaim étaient nés [là] » (Jubilés 29:44).

Et nous voilà donc ramenés à l'énigmatique site du Golan et à ses surnoms de Gilgal Rephaïm.

Les pierres *kudurru* de frontière qui ont été découvertes au Proche-Orient portaient, en guise de loi, non pas seulement les termes de l'accord et les noms des dieux invoqués comme garants, mais aussi les symboles célestes des dieux – parfois ceux du Soleil, de la Lune et des planètes, parfois les constellations du zodiaque (figure 13) – en tout au nombre de douze. Pour la bonne raison que, depuis les temps sumériens les plus reculés, il s'agissait du décompte – douze – des constellations zodiacales comme le démontrent leurs noms:

GUD.ANNA – le Taureau du Ciel *(Taurus, le Taureau)*

MASH.TABA.BA – les Gémeaux *(Gemini)*

DUB – les Pinces *(Cancer)*

UR.GULA – le Lion *(Leo)*

AB.SIN – Celle dont le père était Sîn *(« la Jeune fille », soit Virgo, la Vierge)*

ZI.BA.ANNA – le Décret céleste *(Libra, la Balance)*

GIR.TAB – Ce qui griffe et coupe *(Scorpio, le Scorpion)*

PA.BIL – le Défenseur *(Sagittarius, L'Archer, le Sagittaire)*

Figure 13

SUHUR.MASH – la Chèvre-Poisson *(Capricorne)*

GU – le Seigneur des eaux *(Aquarius, Verseau)*

SIM.MAH – les Poissons *(Pisces)*

KU.MAL – l'Hôte du pré *(Aries, le Bélier)*

Même si les symboles qui représentent les douze constellations zodiacales n'ont pas tous perduré depuis les temps sumériens, voire babyloniens, on les retrouve pourtant sur les monuments égyptiens affectés du même dessin et du même nom (figure 14).

Peut-on vraiment douter qu'Abraham, fils du prêtre astronome Téra, n'ait connu les douze maisons zodiacales quand Dieu lui ordonna d'observer les cieux et d'y lire l'avenir? Aussi nombreuse que les étoiles du ciel sera ta descendance, dit-il à Abraham. Et lorsque le premier de ses fils naquit de sa servante Agar, Dieu bénit le jeune Ismaël (« l'exaucé de Dieu ») par la grâce de cette prophétie:

> *À l'égard d'Ismaël,*
> *je t'ai exaucé.*
> *Voici, je le bénirai,*
> *je le rendrai fécond*
> *et je le multiplierai à l'infini;*
> *il engendrera douze princes*
> *et je ferai de lui une grande nation* (Gn 17:20).

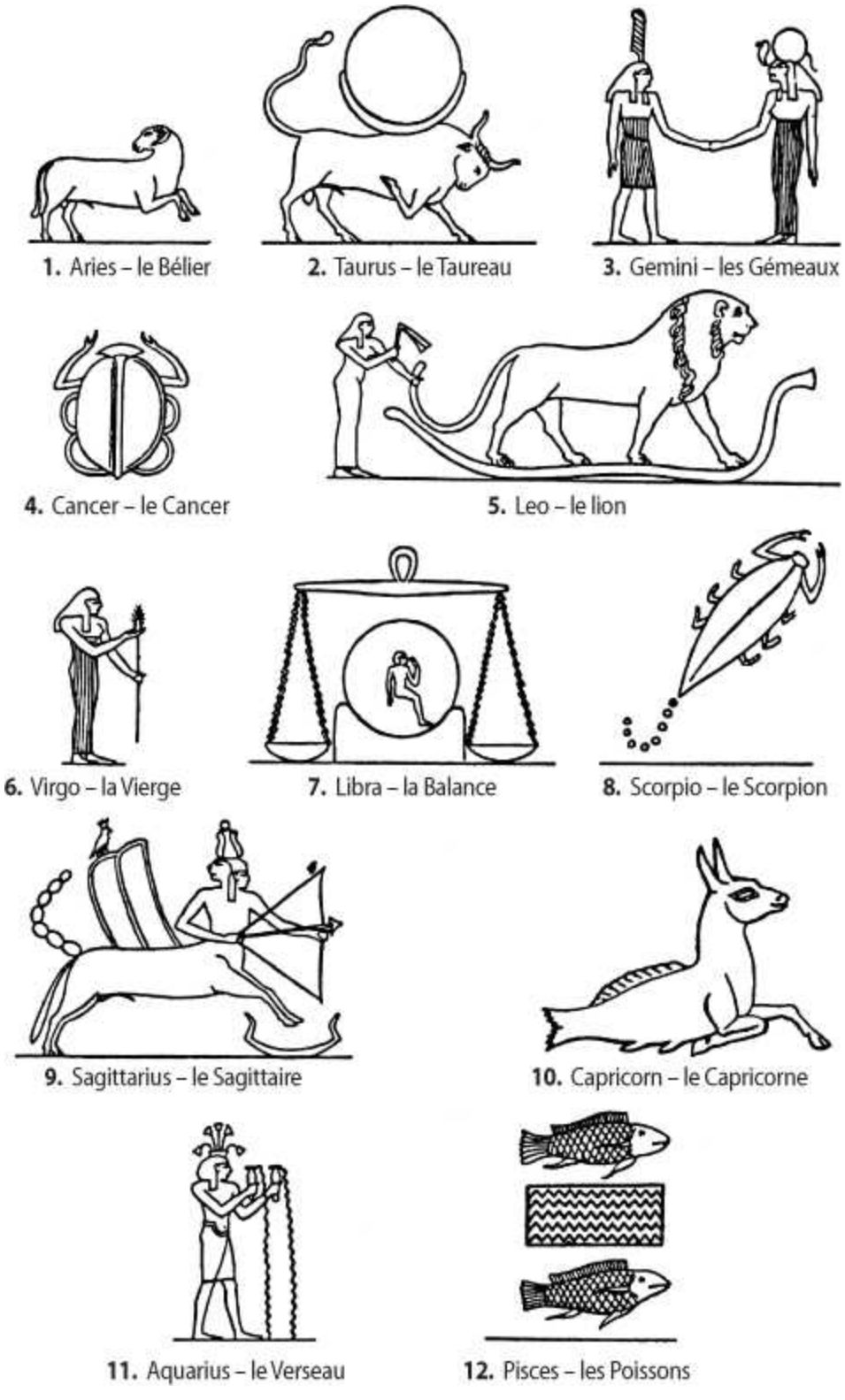

1. Aries – le Bélier
2. Taurus – le Taureau
3. Gemini – les Gémeaux
4. Cancer – le Cancer
5. Leo – le lion
6. Virgo – la Vierge
7. Libra – la Balance
8. Scorpio – le Scorpion
9. Sagittarius – le Sagittaire
10. Capricorn – le Capricorne
11. Aquarius – le Verseau
12. Pisces – les Poissons

Figure 14

Par cette bénédiction prophétique, en lien avec les cieux étoilés tels que les observait Abraham, la Bible, pour la première fois, atteste bien du nombre douze et de sa signification. Le récit nous apprend alors (Gn 25) que les fils d'Ismaël – chacun à la tête d'une tribuÉtat – étaient effectivement au nombre de douze. La Bible le souligne en les listant par leur nom: « Ce sont là les fils d'Ismaël; ce sont là leurs noms, selon leurs parcs et leurs enclos. Ils furent les douze chefs de leurs peuples » (25:16). Leurs territoires englobaient l'Arabie et les étendues désertes au nord.

La Bible citera à nouveau le nombre douze par le décompte des douze fils de Jacob quand il fut revenu dans le domaine de son père à Hébron. « Les fils de Jacob étaient au nombre de douze », mentionne la Bible au chapitre 35 de la Genèse (22) en en dressant la liste par les noms qui, plus tard, seront familiers en tant qu'appellations des douze tribus d'Israël:

Fils de Léa:
Ruben, premier-né de Jacob, Siméon, Lévi, Juda, Issacar et Zabulon.
Fils de Rachel:
Joseph et Benjamin.
Fils de Bilha, servante de Rachel:
Dan et Nephthali.
Fils de Zilpa, *servante de Léa:*
Gad et Aser (35:23-25)

Mais cette liste trahit un tour de passe-passe: il ne s'agit pas là du décompte originel des douze enfants qui s'en retournèrent en Canaan avec Jacob. Benjamin, le plus jeune, était né de Rachel quand la famille était déjà revenue à Canaan, à Bethléem, où elle mourut en couches. Or le nombre des enfants de Jacob se montait à douze *avant* cet épisode. La dernière née de Léa était une *fille*, Dinah. La liste – et il ne s'agit sans doute pas d'une coïncidence – comptait donc onze hommes et une femme, ce qui correspond fort exactement à la liste des constellations zodiacales qui comporte un élément féminin (Virgo, la Vierge) et onze masculins.

On discernera par deux fois les implications zodiacales des douze enfants de Jacob (rebaptisé *Israël* après son combat contre une entité divine lors de la traversée du Jourdain) dans la poursuite de la narration biblique. Une première fois quand Joseph – passé maître dans l'art de susciter en lui et d'interpréter des songes-présages – se vanta devant ses frères d'avoir rêvé que le soleil et la lune (Jacob l'aîné et Léa), avec onze *kochavim*, s'étaient prosternés devant lui. L'on traduit ordinairement *kochavim* par « étoiles », mais le mot (dont la racine est akkadienne) désigne tout autant les constellations. Selon Joseph, le total dépassait douze. L'implication d'une constellation de plus ennuyait fort ses frères.

La seconde occurrence des douze constellations survient lorsque Jacob, miné par l'âge, appela ses douze fils pour les bénir et leur révéler leur avenir. Les derniers mots du patriarche, *La prophétie de Jacob*, commencent par associer le plus vieux des fils, Ruben, à Az – la constellation zodiacale du Bélier (alors la constellation de l'équinoxe de printemps qui venait de succéder au Taureau). Siméon et Lévi se virent réunis comme des jumeaux, les Gémeaux. Parce qu'ils avaient tué bien des hommes en voulant venger le viol de leur sœur, Jacob leur prédit qu'ils seraient disséminés parmi les autres tribus et privés de leur domaine respectif. Juda fut comparé à un lion (Lion, *Leo*) et pressenti comme le détenteur du sceptre royal – la prédiction du royaume de Judée. Zabulon entra dans la vision d'un Gardien des mers (Verseau) ce qu'il devint bel et bien. Et ainsi se poursuivirent les prédictions de l'avenir des fils des douze tribus, chacun lié par le nom et le symbole aux constellations du zodiaque. Les derniers concernés furent les fils de Rachel: Joseph fut dépeint comme l'archer (Sagittaire). Quant à l'ultime, Benjamin – qui s'était substitué à sa sœur Dinah (la Vierge) – il prit l'allure d'un prédateur qui se nourrissait des autres.

Cette constante stricte du nombre douze, à l'image des douze maisons du zodiaque, impliqua un autre tour de passe-passe que l'on ne relève habituellement jamais. Après l'Exode et la répartition de la Terre promise entre les douze tribus, on procéda à nouveau à un petit réaménagement.

Tout à coup, le décompte des douze tribus occupées à se partager les territoires accueille les deux fils de Joseph (nés en Égypte), Manassé et Éphraïm. Sans pour autant que la liste ne dépasse douze noms. Et pour cause, comme l'avait prophétisé Jacob, les tribus de Siméon et de Lévi ne furent pas admises au partage des territoires, au lieu de quoi, comme il avait été prédit, elles se fondirent au sein des autres tribus. L'exigence – la sainteté – des Douze célestes se voyait à nouveau préservée.

Les archéologues qui dégagent les ruines de synagogues juives en Terre sainte se disent parfois surpris de découvrir que leurs sols sont décorés au moyen du cercle zodiacal des douze constellations représentées par leurs symboles traditionnels (figure 15). Ils ont tendance à les interpréter comme des anomalies induites par les influences grecques et romaines au cours des siècles qui précédèrent le christianisme. Une telle position, qui se fonde sur la croyance qu'une telle représentation était interdite par l'Ancien Testament, méconnaît le lien historique avec le destin – la familiarité que les Hébreux entretenaient avec les constellations zodiacales et leur association à la prédiction de l'avenir.

Depuis des générations et jusqu'à nos jours, on entend s'exclamer *Mazel tov! Mazel tov!* au moindre mariage juif ou après la circoncision d'un garçonnet. Demandez à qui vous voulez ce que signifie l'expression. Invariablement, on vous répondra « bonne chance » ou « félicitations ». Que le couple ou l'adolescent connaisse une existence heureuse.

Figure 15

Mais bien peu comprennent, pourtant, même si leurs souhaits sont sincères, que la petite phrase ne signifie pas du tout ça. *Mazel tov* veut dire littéralement « *constellation zodiacale* bonne ou favorable ». Les mots dérivent de l'akkadien (le premier langage ou la langue mère sémitique), où *Manzalu* signifiait « station » – la maison zodiacale dans laquelle l'on voyait le soleil « stationner » le jour d'un mariage ou d'une naissance.

Une telle association de la maison zodiacale de tel individu avec son destin particulier est à la mode de l'astrologie de l'horoscope: elle commence par établir (à partir de la date de naissance) de quel signe l'on relève – Poisson, Cancer, ou l'une quelconque des douze constellations zodiacales. Rétrospectivement, il est loisible d'affirmer que selon la *Prophétie de Jacob*, Juda était Lion, Gad Scorpion et Nephthali Capricorne.

L'observation des cieux à la recherche des signes du destin, office rempli par le corps des prêtres astronomes, joua un rôle fondamental dans les prises de décisions royales aux temps babyloniens.

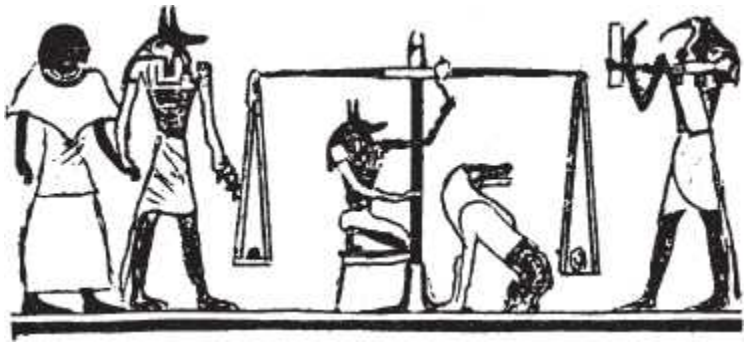


Figure 16

Le destin du roi, le destin du territoire et des nations, relevaient de la divination établie sur la position des planètes d'une constellation zodiacale donnée. Les décisions royales attendaient le fin mot de ces prêtres astronomes. La Lune, attendue en Sagittaire, était-elle obscurcie par des nuages? La comète observée en Taureau avait-elle basculé en une autre constellation? Que pouvait signifier pour le roi ou le pays l'observation qu'au cours de la même soirée Jupiter s'était levé en Sagittaire, Mercure dans les Gémeaux et Saturne dans le Scorpion? Des archives qui mobilisaient effectivement des centaines de tablettes révèlent que ces phénomènes célestes s'utilisaient pour prédire des invasions, des famines, des inondations, des agitations de populations – ou bien, au contraire, la longue vie d'un roi, une dynastie stable, la victoire à la guerre, la prospérité. La plupart des mémoires tirés de pareilles observations étaient consignés en une prose élégante dans l'argile des tablettes. Parfois, les almanachs astrologiques, à l'image de nos livrets d'horoscopes, bénéficiaient de l'illustration des symboles des constellations zodiacales concernées. Systématiquement, le destin était réputé tracé dans les étoiles.

De nos jours, l'astrologie fondée sur l'horoscope puise ses racines bien au-delà des Babyloniens, ceux que les Grecs nommaient les « Chaldéens ». Le concept du destin et du zodiaque, associé au calendrier de douze mois, compris comme les deux aspects du même déroulement des événements émergea sans aucun doute avec l'apparition même du calendrier, sinon avant – à Nippur, en 3760 av. J.-C. (date du début du décompte du calendrier juif). Qu'une telle association se révèle aussi ancienne se déduit,

selon moi, de l'une des appellations sumériennes des constellations, celle de ZI.BA.AN.NA. Cette expression, que l'on rend habituellement par « destin du ciel », signifie littéralement « décision de vie du ciel » ou tout aussi bien « balance céleste de la vie ». Un concept conservé en Égypte à travers le *Livre des Morts*. Il avait trait à la croyance que l'espoir d'un individu d'accéder à la vie éternelle après sa mort dépendait de la pesée de son âme le jour du Jugement. Le papyrus d'Ani représente magnifiquement la scène où l'on voit le dieu peser une âme sur une balance tandis que le dieu Thot, le divin scribe, consigne le décret sur une palette (figure 16).

Une énigme non résolue dans les traditions juives reste la question de savoir pourquoi le Seigneur de la Bible choisit le *septième* mois, Tishrei, pour marquer le début de la nouvelle année hébraïque, et non pas celui qui comptait en Mésopotamie le début de l'année, Nissan. Si, comme il le fut suggéré en guise d'explication, il s'agissait de la volonté de marquer une rupture forte par opposition au culte mésopotamien des étoiles et des planètes, pourquoi aurait-on continué à le présenter comme le septième mois et non pas plutôt le renuméroter comme le mois premier?

Je pense, bien au contraire, que la réponse se cache dans le nom même de la constellation ZI.BA.AN.NA et son lien avec les balances du destin. Je suis persuadé que l'indice clé repose sur le lien calendaire avec le zodiaque. Au temps de l'Exode (à la moitié du second millénaire av. J.-C.), la première constellation, celle de l'équinoxe du printemps, était le Bélier, successeur du Taureau. *Et la constellation de la balance céleste de la vie qui commençait par le Bélier était bien la septième*. Le mois par lequel devait commencer la nouvelle année juive, le mois au cours duquel le ciel devait décider qui devait vivre et qui devait mourir, qui devait jouir d'une bonne santé ou souffrir de maladie, qui devait s'enrichir ou s'appauvrir, être heureux ou malheureux, ce mois était celui qui accompagnait le mois zodiacal des balances célestes.

Or, au ciel, le destin s'établissait le long de douze stations.

Chapitre 3

Générations divines

Le zodiaque découpé en douze éléments et son apparition si ancienne soulèvent deux énigmes: qui en fut à l'origine et pour quelle raison le cercle céleste fut-il divisé en *douze* portions?

Les réponses exigent que l'on franchisse un seuil, que l'on réalise que sous l'apparente signification astrologique de la division des cieux en douze zones se cache une astronomie hautement sophistiquée. Une astronomie en réalité si avancée que l'homme en tant que tel aurait été bien incapable de maîtriser lorsque débuta cette division de l'écliptique.

Quand le cercle céleste tourne autour du Soleil, l'étoile solaire semble se lever chaque mois – qui constitue le douzième d'une année – dans une station différente. Mais celle qui prévaut sur toutes les autres, la portion du ciel réputée essentielle dans l'Antiquité et qui marque le passage d'une ère à l'autre (du Taureau au Bélier, du Bélier aux Poissons et en ce moment des Poissons au Verseau), est celle dans laquelle l'on voit le Soleil se lever le jour de l'équinoxe de printemps (figure 17). Lorsque le phénomène survient, la Terre, dans son orbite annuelle autour du Soleil, ne se place pas très exactement au même point de sa course. En raison d'un phénomène dénommé précession, un très léger retard se manifeste. Il finit par compter pour un degré tous les 72 ans. Ce décalage (qui aboutit à ce que chacun des douze segments soit égal, 30 degrés chacun) exige donc 2 160 ans (72 x 30) pour que se manifeste une rétrogradation du lever du soleil au jour de l'équinoxe sur le fond étoilé d'une constellation zodiacale (par exemple le

Taureau) vers la constellation *précédente* (en l'occurrence le Bélier). Comme la Terre orbite autour du Soleil en sens inverse des aiguilles d'une montre, ce retard induit le décalage arrière du jour de l'équinoxe.

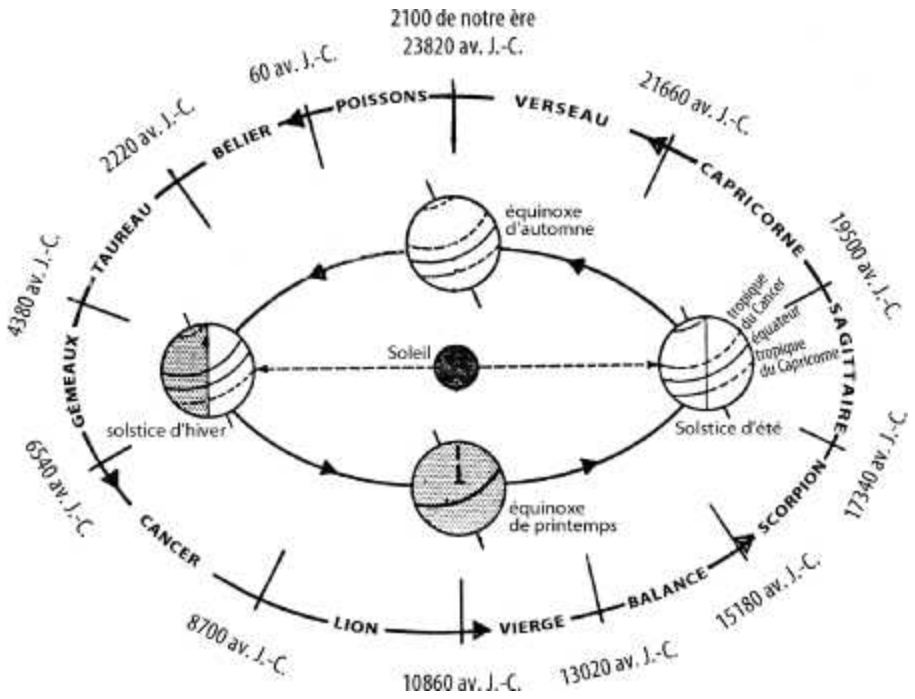


Figure 17

Mais alors, même si l'on tient compte des longévités humaines accrues constatées aux époques suméro-bibliques (Téra, 205 ans, Abraham, 175 ans), il aurait fallu du temps pour que se remarque ce décalage d'un degré (72 ans) ou deux (144 ans) – prouesse hautement improbable sans l'équipement astronomique poussé qu'il aurait fallu posséder. Et que dire de la capacité de prendre conscience et de vérifier une révolution d'ère zodiacale complète de 2 160 années? Même les patriarches antédiluviens dotés de ce que les chercheurs appellent une longévité « fantastique » – 969 ans pour le détenteur du record, Mathusalem, et 930 pour Adam – ne vécurent pas assez longtemps pour se montrer les témoins d'une période zodiacale totale. Noé, le héros du Déluge, ne dépassa pas 950 ans. Et malgré tout, les archives mémorielles sumériennes de cet événement – une

ère complète – nommèrent la constellation zodiacale concernée, celle du Lion.

Encore ne s'agit-il là que d'une partie de cet impossible savoir détenu par les Sumériens. Comment ont-ils pu connaître tant de choses? Ils en ont donné eux-mêmes la réponse: tout ce que nous savons nous fut enseigné par les Anunnaki – « Ceux qui du ciel sur Terre s'en vinrent ». Lesquels, venus d'une autre planète à la période orbitale immense et dotés d'une longévité pour laquelle une année compte pour 3 600 des années des Terriens, n'éprouvèrent aucune difficulté à appréhender la précession et à diviser le zodiaque en douze segments.

À travers une collection de textes qui constituèrent les bases de la science et de la religion anciennes et qui furent traduits plus tard en d'autres langues, dont l'hébreu biblique, les récits que les Sumériens consacrèrent aux Anunnaki – leurs anciens dieux – constituèrent le socle sur lequel fut érigée la « mythologie ». Au regard des cultures occidentales, la mythologie qui s'impose d'abord à l'esprit est celle des Grecs. Mais elle a pour racine, à l'image de toutes les anciennes mythologies et des panthéons divins de toutes les nations – dans le monde entier – les croyances et les textes originels sumériens.

Il fut un temps, nous content les Sumériens, où l'homme civilisé n'existait pas sur Terre, un temps où les animaux demeuraient à l'état sauvage, non domestiqués, un temps où les moissons n'étaient pas accomplies sur des terres non cultivées. En cet âge très éloigné, parvint sur terre un groupe de cinquante Anunnaki. Sous la conduite d'un chef dont le nom était E.A (« Celui dont l'habitat est l'eau »), ils s'en étaient venus de leur planète mère NIBIRU (« la planète de la traversée ou du croisement »). Ils avaient atteint la planète Terre en amerrissant dans les eaux du golfe Persique. Un texte, que les spécialistes connaissent comme le « mythe » d'*Ea et la terre*, décrit la façon dont ce premier groupe gagna en pataugeant la terre ferme qui n'était qu'un marécage. Leur première tâche fut de drainer les marais, de libérer les chenaux des rivières, de rechercher des sources de nourriture (poissons et gibier). Puis ils commencèrent à fabriquer

des briques à partir de l'argile du sol et à établir la toute première colonie sur terre, œuvre d'extraterrestres. Ils nommèrent leur habitat ERIDU, littéralement « la Maison du lointain » ou « la Maison loin de la Maison ». Un nom à l'origine de l'appellation « Terre » commune aux plus anciens langages[11]. L'événement prend place il y a 445 000 ans.

La mission de ces astronautes était de trouver de l'or en l'extrayant des eaux du golfe – un or indispensable à la survie sur Nibiru. Car alors, cette planète perdait son atmosphère, et par conséquent sa chaleur interne, de quoi compromettre à terme le maintien de la vie. Mais ce dessein se révéla impraticable, et les chefs de retour chez eux décidèrent que cet or ne pouvait s'obtenir que par la méthode la plus dure, l'extraction minière là où le métal existait en abondance, dans le sud-est de l'Afrique.

Ce plan nouveau exigeait un bien plus grand nombre d'Anunnaki sur la planète Terre. À l'époque en question, on en décompta six cents. Il fallait en outre mettre en place un programme élaboré de transfert de l'or raffiné à partir de la Terre en quantités variées. On employa à cette fin trois cents Nibiriens supplémentaires, les IGI.GI (« Ceux qui observent et qui voient »), opérateurs de plates-formes orbitales et de navettes. Le monarque de Nibiru, AN (« le Céleste » – en akkadien, Anu), vint sur Terre pour superviser le nombre accru des participants et les opérations en général. Il s'adjoignit deux de ses enfants: son fils EN.LIL (« Le seigneur du commandement »), au sens de la discipline aiguë, en charge de la direction des opérations; et sa fille, NIN.MAH (« la puissante Dame »), doctoresse en chef, directrice médicale.

La répartition des tâches entre le pionnier Ea et le tout nouveau débarqué Enlil se révéla particulièrement délicate. Et aboutit à une impasse. À telle enseigne qu'Anu envisagea de rester sur terre et de déléguer la vice-royauté à l'un de ses fils sur Nibiru. Au final, les trois personnages procédèrent à un tirage au sort. Anu s'en retourna régner sur Nibiru. Le tirage réserva à Enlil son maintien dans la région qui avait vu le premier atterrissage avec une extension de son territoire pour former l'E.DIN (« le domaine des Justes »). Sa mission était l'établissement de colonies

supplémentaires, chacune dotée d'une fonction spécifique (un spatioport, un centre de contrôle de mission, un centre métallurgique, un établissement médical, chacun utilisable en outre comme balise du couloir d'approche pour l'atterrissage). Le tirage avait réservé à Ea l'organisation des opérations minières au sud-est de l'Afrique – responsabilité qu'en sa qualité de scientifique éminent il n'était pas le plus mal placé pour assurer.

Pour autant, même si la tâche correspondait à sa compétence, Ea n'appréciait guère ce transfert loin de l'Edin. C'est pour se consoler de cet éloignement qu'il reçut le titre d'EN.KI – « le Seigneur de la Terre ».

Enlil a pu n'y voir qu'un titre de conciliation. Ea/Enki, de son côté, l'interpréta avec le plus grand sérieux. Quoique tous deux fils d'Anu, ils n'étaient que demi-frères. Ea/Enki était l'aîné, il aurait dû normalement succéder à son père sur le trône. Mais Enlil était un fils qu'Anu avait eu avec l'une de ses demi-sœurs. Or, conformément aux règles de succession en vigueur sur Nibiru, Enlil devenait l'héritier légal, même s'il n'était pas le premier-né. Désormais, les deux demi-frères se retrouvaient sur une autre planète, confrontés à un conflit potentiel: si la mission sur Terre devait se prolonger – voire devenir une colonie permanente sur cette planète étrangère –, qui revêtirait l'autorité suprême? Le seigneur de la Terre ou le seigneur du commandement?

La question prit une acuité particulière pour Enki dès lors qu'étaient présents sur Terre son fils Marduk, tout comme le propre fils d'Enlil, Ninurta. Car si le premier était le fruit de l'union d'Enki avec sa conjointe officielle, le second, né sur Nibiru, avait pour parents Enlil et sa demi-sœur Ninmah (couple non marié; Enlil épousera Ninlil sur Terre et Ninmah ne convolera jamais). Or cette circonstance conférerait à Ninurta la préséance sur Marduk dans la ligne de succession.

Ce séducteur invétéré qu'était Enki décida de remédier à la situation en couchant avec sa demi-sœur lui aussi, dans l'espoir qu'elle lui donne un fils. Mais la partie de jambes en l'air aboutit à la naissance d'une fille. Cet obstiné d'Enki commit l'inceste sans perdre de temps avec sa propre fille sitôt nubile. Laquelle, à son tour, enfanta une fille. Il ne restait plus à

Ninmah qu'à paralyser momentanément Enki pour mettre un terme à ses errances conjugales.

Même s'il ne put obtenir d'enfant mâle de la part d'une demisœur, Enki ne manquait pas de rejetons masculins. Outre MAR. DUK (« Fils du Tertre pur »), lequel était lui aussi venu de Nibiru, venaient ses frères NER.GAL (« Grand veilleur »), GIBIL (« Celui du Feu »), NIN.A.GAL (« Prince des Grandes eaux ») et DUMU. ZI (« le Fils qui est la Vie »). Il n'apparaît pas clairement que tous avaient pour mère l'épouse officielle d'Enki, NIN.KI (« la Dame de la Terre »). Il est en revanche pratiquement avéré que le sixième fils, NIN.GISH.ZID.DA (« Seigneur de l'Artefact/Arbre de vie ») était le fruit d'une liaison entre Enki et la petite-fille d'Enlil, Ereshkigal, un jour qu'elle avait été la passagère du navire de son oncle, entre l'Edin et l'Afrique. Un cylindre-sceau sumérien représente Enki et ses fils (figure 18).

Après avoir épousé sa conjointe officielle, une jeune infirmière qui portait le nom épithète de NIN.LIL (« la Dame du commandement »), Enlil ne renonça jamais à sa fidélité à son égard. Ils eurent deux fils – le dieu de la Lune NANNA(R) (« l'Étincelant ») que les peuples sémitophones dénommèrent plus tard *Sîn*. Et son puîné, ISH.KUR (« Celui des Montagnes ») que l'on connaîtra mieux sous le nom d'*Adad* – « le Bien-aimé ». Une telle descendance restreinte, si on la compare au clan Enki, a de quoi expliquer pourquoi les trois enfants de Nannar/Sîn et de son épouse NIN.GAL (« Grande Dame ») furent promptement propulsés à la tête des Anunnaki en dépit de leur rang de troisième génération par rapport à Anu. Il s'agissait de celle que j'ai déjà citée, ERESH.KI.GAL (« la Maîtresse de la Grande Terre ») et des jumeaux UTU (« le Brillant ») et IN.ANNA (« la Bien-aimée d'Anu ») – les *Shamash* (« dieu du Soleil ») et *Ishtar* (Astarté/Vénus) des panthéons à venir.

Au plus fort de leur présence sur la planète Terre, les Anunnaki furent six cents, et les textes citèrent les noms de bon nombre d'entre eux – mais sans quasiment jamais préciser leurs rôles et fonctions. Le tout premier

texte qui évoque l’amerrissage initial d’Enki nomme certains de ses lieutenants et les missions qui leur étaient attribuées. L’on possède les noms des gouverneurs de chacune des colonies établies par les Anunnaki, chacun des dix dirigeants dans l’Edin d’avant le Déluge. La progéniture féminine née des manigances d’Enki a été identifiée, tout comme les époux qui leur ont été assignés. De même, furent désignés par leur nom les chambellans et autres émissaires des dieux majeurs, autant de déités masculines et féminines en charge de missions spécifiques (par exemple Ninkashi – ou Ninkasi –, chargée de la production de bière).

Figure 18

Alors que la généalogie de Yahvé, le Dieu de la Bible, brille par son absence complète, les « dieux » Anunnaki se montraient incollables sur les généalogies et les évolutions générationnelles. Elles figuraient au titre d’une partie du savoir secret des Listes divines conservées dans les temples qui dressaient la nomenclature des « dieux » Anunnaki sous l’angle des successions généalogico-générationnelles. Certaines de ces listes exhumées portaient jusqu’à vingt-trois noms de couples divins précurseurs d’Anu (et donc par la même occasion d’Enlil et Enki) sur Nibiru. D’autres se contentaient de nommer les dieux Anunnaki par leur succession chronologique. D’autres encore mentionnaient soigneusement le nom de la mère divine aux côtés de celui du père divin car c’était par la mère qu’était fixé le statut de la descendance selon les règles de succession.

Au-dessus de tout ce beau monde figurait toujours le cénacle de douze Grands divins, précurseurs des douze Olympiens du Panthéon grec. Initiée

par les dieux anciens, la composition de ce cercle des Douze varia au fil des temps et des générations – mais elle ne dérogea jamais au nombre de douze. Sitôt qu'une figure disparaissait, une autre la remplaçait. Si l'un d'eux était promu à un rang supérieur, un autre devait être relégué.

Les Sumériens ont toujours représenté leurs dieux porteurs de coiffes à cornes à valeur distinctive (figure 19). J'ai émis l'hypothèse que le nombre des paires de telles cornes correspondait au rang ordinal des déités. Le classement du panthéon sumérien originel commençait au chiffre 60 (la base numérique des mathématiques sumériennes) attribué à Anu, puis se poursuivait avec le numéro 50 réservé à son successeur légal, Enlil, 40 pour Enki, 30 pour Nannar/ Sîn, 20 pour Utu/Shamash et 10 pour Ishkur/Adad. Aux chaînons féminins étaient attribués 55, 45, 35 et 25 pour les épouses Antu, Ninlil, Ninki et Ningal, puis 15 pour Ninmah non mariée et 5 pour Inanna/Ishtar la célibataire. Au gré des bouleversements générationnels, Inanna/Ishtar accéda au fil du temps au rang « 15 » et Ninmah rétrograda en 5.

Remarquons bien que les deux prétendants à la succession sur la Terre, Ninurta et Marduk, étaient tenus hors de la liste initiale des « Olympiens ». Mais à partir du moment où la concurrence fit rage entre eux, le conseil des dieux reconnut Ninurta pour successeur légal et lui attribua le rang 50 – le même que celui de son père Enlil. Et parallèlement, Marduk reçut le rang ordinal éloigné de 10.

Une telle hiérarchie passait pour secrets divins auxquels n'était « initié » qu'un clergé trié sur le volet. Les tablettes sur lesquelles étaient inscrits les « nombres secrets des dieux » (à l'exemple de la tablette K.170 venue du temple de Ninive) faisaient l'objet d'un strict interdit de divulgation auprès de *la mudu'u* – les « non initiés ». Il arrivait souvent que l'information propre aux dieux figurât sans qu'apparaissent leurs noms. À la place, on utilisait leur nombre secret, comme « le dieu 30 » pour désigner Nannar/Sîn.

Figure 19

Le tableau de la figure 20 identifie les grandes déités par lien de parenté et rang (les Douze figurent dans des cadres en gras).

Mais pourquoi *douze*?

Je pense que la réponse tient à une autre grande difficulté à laquelle furent confrontés les Anunnaki à partir du moment où ils décidèrent de transformer leur mission, au départ une expédition ponctuelle d'extraction minière, en colonisation à long terme, confiée à un millier de colons. Si l'on adopte leur point de vue, ils s'en étaient venus d'une planète à l'orbite « normale » pour en occuper une autre dont la course folle autour du Soleil l'entraînait 3 600 fois pour une seule année de Nibiru (une période orbitale). Au-delà même des ajustements physiques nécessaires, il fallait bien synchroniser temps terrestre et temps nibirien. Lorsqu'ils établirent leur équipement de pointe du centre de contrôle de mission à Nippur (un complexe dénommé DUR.AN.KI – « le Lien Ciel-Terre »), ils calculèrent très certainement la rétrogradation graduelle que nous nommons précession, et ils comprirent que la Terre, en plus de connaître une année orbitale rapide, obéissait à un autre cycle plus long – les 25 920 années avant que la planète

ne repasse par le même point céleste, un cycle qui a fini par prendre le nom de Grande année[12].

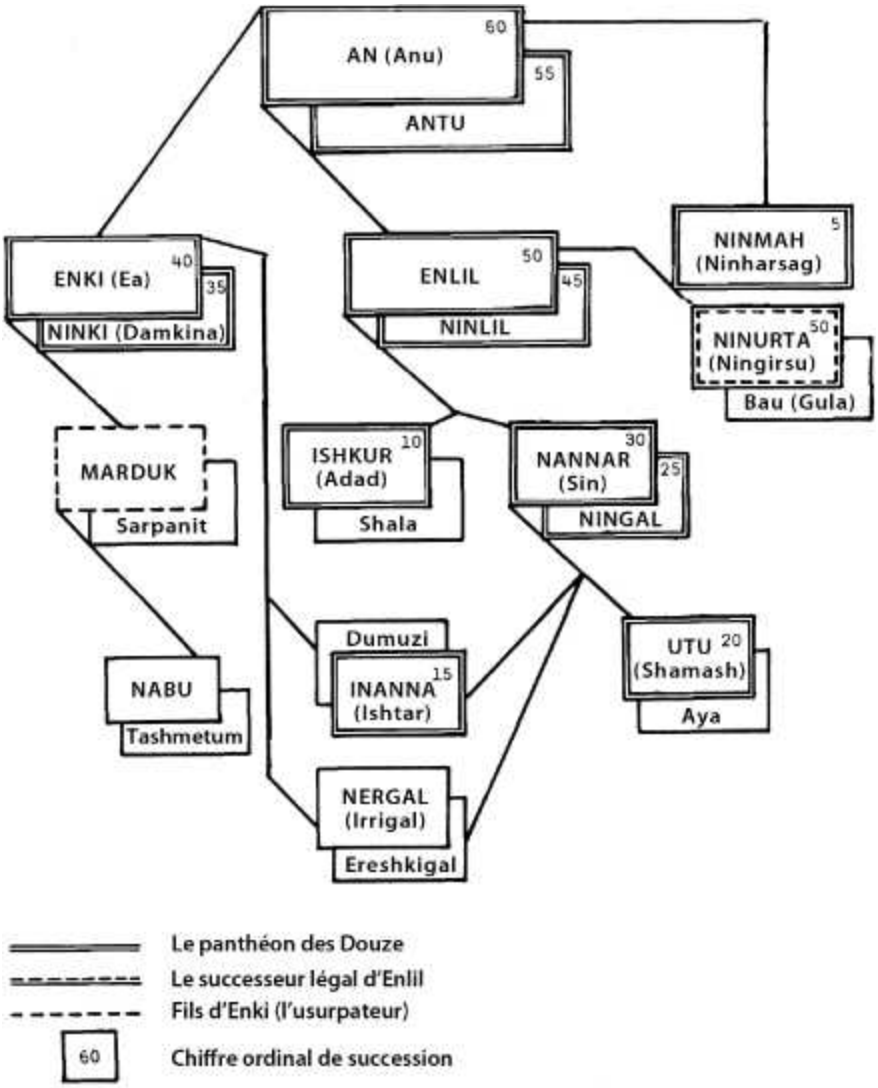


Figure 20

Comme le montrent les cylindres-sceaux (figure 21), les Anunnaki estimaient que la « famille du Soleil » comptait douze membres: le Soleil (au centre), la Lune (pour des raisons qu'ils donnaient), les neuf planètes que nous connaissons aujourd'hui[13] et une de plus – leur propre planète, Nibiru. À leurs yeux, ce nombre de douze constituait leur base numérique qu'ils appliquaient systématiquement aux calculs célestes dans la relation

Ciel-Terre, y compris la division du cercle d’étoiles autour du Soleil. En se fondant sur leurs chartes stellaires détaillées, ils agençaient les étoiles au sein de chaque segment du ciel en constellations. Comment allaient-ils les nommer? Eh bien pourquoi ne pas se fonder sur les patronymes mêmes de leurs propres chefs?

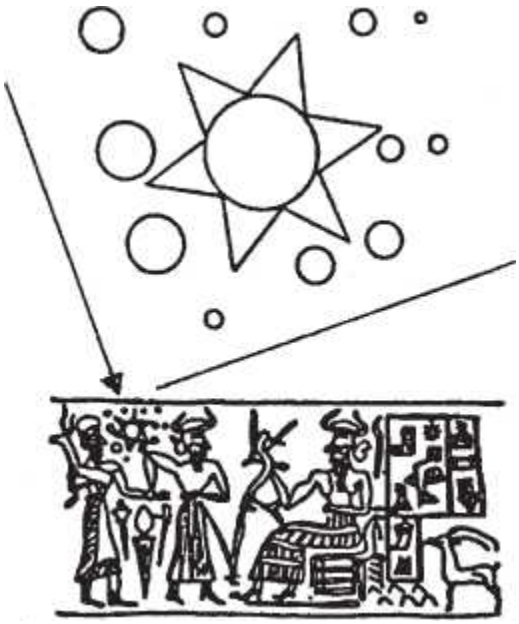
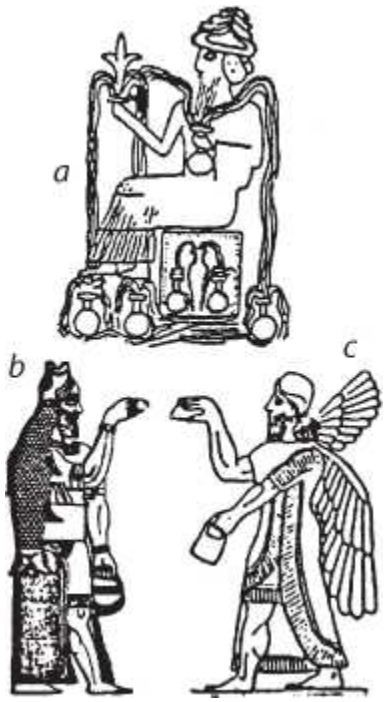


Figure 21

Nous avions là Ea, « Celui dont l’habitat est l’eau », qui avait amerri sur Terre dans les eaux du golfe Persique, qui appréciait la navigation dans les marais, qui avait peuplé les lacs de poissons. On l’honora on nommant d’après son nom deux constellations, celle de l’homme de l’eau (Verseau) et celle des « Poissons ». À l’époque sumérienne, il était ainsi représenté sur les cylindressceaux (figure 22a) et les prêtres qui présidaient à son culte étaient vêtus en pêcheurs (figure 22b).



Figures 22a, 22b et 22c

Enlil – déterminé, obstiné et souvent comparé à un taureau – fut lui aussi honoré par la dénomination de sa constellation du Taureau. Ninmah, très demandée mais jamais mariée, vit la constellation de la Vierge nommée pour elle. Ninurta, souvent désigné sous l'expression de Premier combattant d'Enlil, fut flatté par le Sagittaire (l'Archer). Le fils premier-né d'Ea, de par son caractère entêté, sa « caboche », fut assimilé à un Bélier sauvage. Et quand naquirent les jumeaux Utu/Shamash et Inanna/Ishtar, il alla de soi qu'une constellation, les Gémeaux (les jumeaux) reçoive cette appellation en leur honneur (en reconnaissance des rôles joués par Enlil et Utu/Shamash dans les activités spatiales des Anunnaki, les prêtres à la dévotion d'Enlil revêtirent les tenues des Aigles, figure 22c). Au fur et à mesure que changeaient les ordres hiérarchiques et qu'apparaissaient sur la scène terrestre les deuxième et troisième générations Anunnaki, chacune des douze constellations zodiacales fut attribuée à une figure Anunnaki.

Ce ne sont donc pas les hommes mais bien les dieux qui inventèrent le zodiaque.

Et le nombre, quelque changement survienne, devait toujours égaler douze.

Aux termes de quarante « répétitions » (orbites) de Nibiru depuis leur première arrivée, les Anunnaki cédèrent face aux revendications des mines d'or en pleine mutinerie. Un texte intitulé *Le mythe d'Atra-Hasîs* relate les événements d'avant la mutinerie, la mutinerie elle-même et ses conséquences. Dont la majeure fut la création de l'Adam: le récit décrit comment l'humanité fut forgée. Une mutinerie en premier lieu tournée contre Enlil et son fils NIN. UR.TA (« le Seigneur qui achève la Fondation ») avec l'approbation d'Enki. Enlil exigea d'appliquer à l'encontre des mutins la peine maximale. Enki plaida l'impossibilité de poursuivre ce labeur épuisant. Anu se joignit à la motion d'Enki. Pour autant, l'or restait toujours aussi vital pour la survie. Comment allait-on l'obtenir?

Au beau milieu de cette situation sans issue, Enki livra sa suggestion inouïe devant l'aréopage des Anunna: créons, dit-il, un travailleur primitif capable d'abattre le boulot! Et quand le conseil des dieux abasourdi lui demanda comment un être nouveau pourrait bien être créé, Enki expliqua que la créature qu'il avait en tête « existe déjà » – un hominidé qui avait évolué sur terre sans avoir atteint encore le stade d'évolution des Anunnaki. Tout ce qu'il nous reste à faire, ajouta-t-il, consiste à « lui imprimer la marque des dieux » – le manipuler génétiquement pour lui donner l'apparence des Anunnaki.

Cet échange et la solution suggérée trouvent leur écho dans la Bible:

> Puis *Elohim*[14] dit:
> Faisons l'homme à notre image,
> selon notre ressemblance (Gn 1:26)

Figure 23

Donc un être qui ressemblerait aux Anunnaki tant physiquement que mentalement. Cette créature, assura Enki, « sera dévolue au service des dieux en vue de leur confort ». Séduits par la perspective de se débarrasser des travaux pénibles, les dieux approuvèrent le projet.

Plusieurs textes sumériens vont décrire comment, avec l'aide de Ninmah, et à l'issue de toute une série d'essais et d'échecs, fut au final créé un *Lullu* – un « sang-mêlé ». Ninmah, convaincue d'avoir abouti au « modèle parfait », leva bien haut l'être nouveau devant elle et s'écria: « De mes mains, je l'ai fait! »

Elle estima que cette heure marquait un événement capital. Nous devrions bien partager son enthousiasme. Pour la bonne raison que cet instant, représenté par un artiste sumérien sur un cylindre-sceau (figure 23), nous montre l'événement absolu des annales de l'humanité: l'heure à laquelle, nous autres, *Homo sapiens*, nous émergeâmes sur la planète Terre.

À partir de cette combinaison génétique réussie, commença le lent processus de la réplication – ce que nous appelons de nos jours le clonage. Cette reproduction, qui impliquait la participation de femmes Anunnaki mobilisées comme « déesses de la naissance », clona le travailleur primitif sous la forme de modules de sept mâles et sept femelles. Ce que nous conte logiquement la Bible (Genèse, chapitre 1 et 5) en ces termes:

Lorsqu'*Elohim* créa l'homme,
il le fit à la ressemblance d' *Elohim.*
Il créa l'homme et la femme.

Cette lenteur du processus de clonage exigeait le recours à ces déesses de la naissance puisque la nouvelle entité biologique, en tant qu'hybride, ne pouvait se reproduire par elle-même. Si bien que pour accélérer les choses, Enki réalisa un second exploit d'ingénierie génétique – mais cette fois, c'est lui qui fut aux manettes. En jouant sur ce que la science moderne désigne par chromosomes X et Y, il conféra à la race humaine la capacité de procréation. Ce que la Bible transposa dans le récit d'Adam et Ève au jardin d'Éden (l'E. DIN sumérien) dans lequel Enki incarne le personnage du *Nachash* – un mot traduit par « serpent » mais qui signifie également « Celui qui sait/qui détient les secrets ».

Même s'il vota en faveur de cette expérience génétique, Enlil ne s'y résolut qu'à contrecœur. Contrairement au grand scientifique Enki, lui n'était pas motivé par le défi de la science. Osons lui prêter des propos tirés de notre imagination, « nous ne sommes pas venus d'une autre planète pour jouer à Dieu tout-puissant… » Il se montra carrément furieux lorsqu'Enki réussit sa seconde manipulation génétique qui, elle, n'avait pas été autorisée. « Tu as créé l'Adam à notre image », capable de se reproduire, dût-il tempêter. Encore un peu, et il sera en mesure de bénéficier du fruit de l'Arbre de vie!

Au final, l'humanité se vit bannir du jardin d'Éden et réduite à se débrouiller par elle-même. Mais loin de dépérir, elle proliféra sur toute la planète. Le mécontentement d'Enlil s'aggrava à partir du moment où les jeunes Anunnaki commencèrent à cultiver l'amitié des filles de l'Homme jusqu'à leur faire des enfants. Du côté de la Bible (Genèse, chapitre 6), l'histoire des *nephilim* (« Ceux qui descendirent »), les « fils des *Elohim* » qui prirent pour épouses des humaines, joue les préambules du récit du Déluge, la justification de la décision de volatiliser l'humanité de la face de la terre.

Enlil exposa son plan devant le conseil des dieux. Une immense catastrophe est sur le point de survenir, annonça-t-il. Le passage prochain de Nibiru va déclencher un immense raz-de-marée qui va engloutir la planète. Ne mettons pas l'humanité en garde – que toute chair meure! Les dieux en tombèrent d'accord et jurèrent d'en garder le secret. Y compris Enki. Mais il trouva une astuce pour prévenir le fidèle en qui il avait toute confiance, Ziusudra (le « Noé » de la Bible), auquel il donna pour ordre de construire l'Arche qui sauverait les siens et ses amis, tout comme il préserverait la « semence » de la faune tout entière.

L'histoire du Déluge est la plus longue parmi les récits bibliques. Mais toute étendue qu'elle soit, elle n'est qu'une version raccourcie des textes sumériens et akkadiens autrement développés et détaillés qui traitent de cet humide événement majeur. Enlil lui-même adoucit sa position au vu des conséquences lorsqu'il comprit qu'après l'anéantissement de tout ce que les Anunnaki avaient bâti sur la planète, il faudrait rétablir l'humanité au rang de partenaire pour rendre la planète Terre à nouveau habitable. Il donna son accord pour que les Anunnaki commencent à pousser l'humanité sur les plans culturel et technologique tous les 3 600 ans (ce qui correspond à la période orbitale de Nibiru). La grande civilisation sumérienne constitua l'acmé du processus.

À la veille du Déluge, les Anunnaki regagnèrent leurs navettes spatiales pour échapper à la catastrophe. C'est depuis l'atmosphère terrestre qu'ils assistèrent à l'engloutissement et à la destruction totale. L'humanité périt. Mais pas seulement. Toutes les réalisations anunnakiennes au fil des 432 000 années passées disparurent de la surface ou furent enfouies sous des kilomètres de boue. Dont le spatiodrome établi en E.DIN.

Dès que le raz-de-marée commença son repli, les rescapés du ciel firent atterrir leurs navettes orbitales sur les plus hauts sommets du Proche-Orient, ceux du mont Ararat. Au fur et à mesure de l'assèchement du sol, ils furent en mesure d'utiliser la zone d'atterrissage – une immense plate-forme de pierre mise en place avant le Déluge au cœur des montagnes du Cèdre,

l’actuel Liban. Mais pour le rétablissement des transferts spatiaux, ils avaient besoin d’un spatiodrome. Décision fut prise de l’établir dans la péninsule du Sinaï. Le corridor de rentrée, comme avant le Déluge, fut balisé par les sommets jumeaux bien visibles du mont Ararat. On choisit un nouveau centre de contrôle de mission (le successeur de celui qui existait dans la Nippur d’avant le raz-de-marée). Et l’on bâtit deux sommets jumeaux artificiels pour matérialiser la phase finale du corridor de rentrée: ce sont les deux grandes pyramides encore érigées à Guizeh en Égypte.

La localisation du spatioport et de ses installations annexes revêtait une importance majeure compte tenu des rivalités mises en sourdine entre ce qui était devenu deux clans opposés sur terre. Pour minimiser les frictions entre eux, la division *de facto* des domaines entre Enlil en Éden et Enki en Abzu se vit formalisée: au premier et à ses descendants revenait la gouvernance de l’Asie et des territoires proches de l’Europe, au second le continent africain tout entier. Autrement dit, la zone d’atterrissage prédiluvienne et le nouveau centre de contrôle de mission appartenaient au territoire d’Enlil, alors que les grandes pyramides et le système de guidage intégré qu’elles constituaient dépendaient d’Enki. Par conséquent, il avait été décidé de placer l’aire du spatiodrome, la péninsule du Sinaï, sous le contrôle de Ninmah. Pour bien spécifier la chose, elle reçut le titre épithète de NIN.HAR.SAG – « la Dame des sommets montagneux ».

Quand j’ai émis l’hypothèse que les dieux d’Égypte n’étaient autres qu’Enki et son clan, l’idée pouvait paraître audacieuse à première vue. À commencer par leurs noms, totalement différents. Le grand dieu ancien des Égyptiens, par exemple, avait pour nom PTAH, « le Développeur ». Certes, mais le mot avait pour équivalent l’épithète sumérienne d’Enki, NUDIMMUD, « le Créateur d’objets habiles ». Il était le Connaisseur des secrets, le Serpent divin, dans les deux panthéons. Et il était représenté (ce qui rappelle son épithète de « Celui dont l’habitat est l’eau ») dans les deux cas sous la forme de l’homme des eaux divin (figures 14 et 22), notre Verseau. Dans le panthéon égyptien, la maîtresse du Sinaï était HATHOR, surnommée

« la Vache » dans les temps anciens. Et il en allait pareillement pour Ninharsag surnommée à Sumer « la vieille décatie ».

Le fils prédominant d'Enki et son successeur désigné en Égypte était RÂ, « le Pur », équivalent de Marduk, « le Fils du tertre pur » en Mésopotamie. J'ai exposé bien d'autres rapprochements entre les deux dans *Guerres des dieux, guerres des hommes*[15]. C'est la raison pour laquelle j'ai identifié le dieu égyptien THOT, fils de Ptah et gardien du savoir secret divin, au dieu Ningishzidda des textes sumériens.

Ptah/Enki finit par transmettre sa souveraineté sur l'Égypte à son fils Marduk/Râ. Lequel n'en fut pas satisfait. Sa naissance lui conférait le droit de régner sur la terre *entière*, il en restait persuadé. Ce qui finit par déclencher le conflit contre le clan Enlil, ce que j'ai montré dans le chapitre des « guerres des pyramides[16] ». À un certain moment – vers 8700 av. J.-C., d'après mes calculs – il fut contraint de quitter l'Égypte. Selon Manéthon (ce prêtre égyptien qui rédigea l'histoire et la préhistoire de l'Égypte au temps des Grecs), l'autorité royale fut alors transmise au frère de Marduk, Thot. Où se rendit Marduk/Râ? L'on ne peut être certain qu'il regagna Nibiru (que les Égyptiens appelaient la Planète aux millions d'années). Un ancien texte égyptien couramment transcrit dans des tombes pharaoniques, *Le livre de la Vache du ciel*, décrit le transfert par Râ de ses pouvoirs à Thot qu'il désigne comme son substitut. « Tu seras à ma place, décrète Râ, tu seras mon substitut. » Pour expliquer où lui-même se trouve, il dit à Thot: « Je suis à ma place dans le ciel[17]. » Qu'une tranche de son absence – qui correspond au règne des demi-dieux – ait duré 3 650 années – presque exactement la durée moyenne de 3 600 ans d'une orbite nibirienne – plaide fortement en faveur de l'idée que c'est sur Nibiru que Râ/ Marduk passa le temps où il ne fut pas sur la Terre. Deux textes, un égyptien comme un mésopotamien, qui tous deux décrivent un périlleux voyage spatial, particulièrement critique au voisinage de Saturne, pourraient bien avoir trait au périple de retour de Râ/ Marduk vers la Terre.

Une fois revenu, il eut du mal à reconnaître la planète. Entretemps, la civilisation sumérienne avait connu un épanouissement fantastique. Non

seulement les sièges des états-majors d'Enlil et d'Enki s'étaient agrandis en quartiers sacrés que jouxtaient des cités débordantes de vie (Nippur pour l'un, Éridu pour l'autre), mais en outre des cités pour les hommes s'étaient établies. L'institution nouvellement créée de la royauté s'était installée dans une ville nouvelle, Kish, sous l'autorité de Ninurta. Nannar/Sîn avait la haute main sur un nouveau centre urbain dénommé Ur. Un quartier sacré qui avait été installé à l'occasion de la visite d'Anu et Antu avait pris une telle ampleur qu'il était devenu la cité d'Uruk (l'Erech, Érec ou Erekh de la Bible), offerte en présent à Inanna/ Ishtar. Les fonctions du clergé avaient été formalisées. On avait introduit un calendrier – le fameux calendrier de Nippur – calculé à partir d'un savoir astronomique élaboré et des festivals religieux officiels. Inauguré en 3760 av. J.-C., il existe toujours sous la forme du calendrier hébreu.

Ce que découvrant, Marduk avait dû s'écrier à la face de son père et auprès du conseil des dieux: et moi, dans l'histoire?

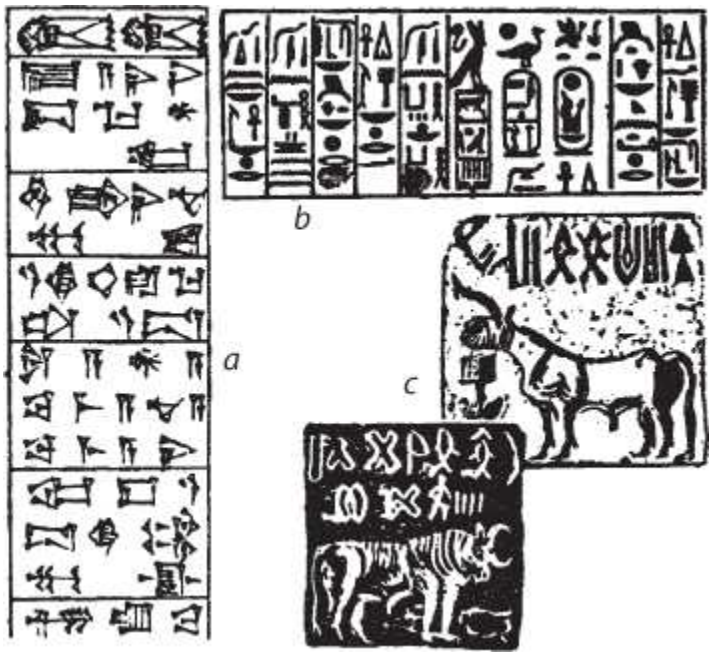
Il mit le cap sur une destination guère éloignée de l'endroit où avait existé le spatioport antédiluvien et décida d'en faire une *Bab-Ili* – « Porte des dieux » (sous sa forme tardive *Babylone*). Elle devait passer pour l'expression symbolique et concrète de sa suprématie.

La Bible décrira la suite des événements sous la forme de l'incident dit de la tour de Babel. Il prend place à Shinar (*Schinear* ou Sinha), l'appellation biblique qui désigne Sumer. Où les fidèles du dieu de Babylone entamèrent l'érection d'« une tour dont le sommet touche au ciel » (Gn 11:4) – une tour de lancement diraiton de nos jours. « Et faisons-nous un *Shem* », ajoutèrent-ils – et non pas un « nom » comme le traduisent habituellement les versions, mais bien la signification originelle de la source sumérienne du mot *MU* –, un appareil en forme de fusée. Nous sommes alors, selon mes calculs, en 3450 av. J.-C.

En fondant de l'espace, le chef des *Elohim* ordonna la destruction de la tour. La version biblique tout comme les textes mésopotamiens établissent qu'à la suite de cet incident, les *Elohim* décidèrent de « confondre leur langage » pour que l'humanité ne puisse agir à l'unisson. Jusqu'alors

« toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots » (11:1). Pour la bonne raison que jusqu'alors il n'existait qu'une seule civilisation, celle de Sumer, au langage et à l'écriture communs (figure 24a). L'épisode de Babylone eut pour conséquence l'apparition d'une deuxième civilisation, celle du Nil (l'Égypte et la Nubie), dotée de sa langue et de son écriture spécifiques (figure 24b). Plusieurs siècles plus tard, la troisième civilisation, celle de la vallée de l'Indus, s'épanouit sous le signe d'une langue et d'une écriture propres (figure 24c), écriture qui résiste encore au décryptage. Ainsi donc, il avait été alloué trois régions à l'humanité. La quatrième demeurait réservée aux dieux: il s'agissait de la péninsule du Sinaï où avait été établi le spatiodrome.

Mis en difficulté en Mésopotamie, Râ/Marduk revint en Égypte pour y réaffirmer son autorité en sa qualité de dieu majeur de la nouvelle civilisation. Nous sommes en 3100 av. J.-C. Petit souci, bien sûr: que réserver à Thot qui fut la déité régnante en Égypte et Nubie pendant l'absence de Râ/Marduk? Sans autre cérémonie, il fut envoyé au diable… Dans « Les royaumes perdus[18] », j'ai émis l'hypothèse qu'en compagnie d'un contingent de ses affidés africains il avait directement rejoint le Nouveau Monde où il avait pris le nom de Quetzalcoatl, le divin serpent à plumes. Le premier calendrier qu'il avait institué en Méso-Amérique (le calendrier dit du « compte long ») commença en 3113 avant notre ère. Ce qui correspondait, je pense, à la date précise de l'arrivée sur le continent sud-américain de Thot/Quetzalcoatl.



Figures 24a, 24b et 24c

Encore sous le coup de son échec en Mésopotamie, l'amer Marduk se mit à régler d'autres comptes. Au cours de son absence, se forma un couple amoureux de « Roméo et Juliette » divins – son frère Dumuzi et Inanna/Ishtar, la petite fille d'Enlil – qu'il fallait fiancer. Une union qui sonnait comme un anathème pour Râ/Marduk. Ce qui l'alarmait par-dessus tout, c'était l'ambition que nourrissait Inanna, celle de devenir la maîtresse de l'Égypte à travers ce mariage. Au moment où les envoyés de Marduk tentèrent de s'emparer de Dumuzi, le jeune dieu trouva accidentellement la mort dans sa tentative de fuite. Un décès dont on rejeta le blâme sur Marduk.

L'on a retrouvé plusieurs exemplaires et versions des textes pourvoyeurs de détails sur le procès lancé contre Marduk et la sanction qui le frappa: il fut condamné à être enseveli vivant dans la Grande pyramide, scellée de toutes parts pour constituer une prison pour un dieu. Marduk, qui pouvait respirer mais ne pouvait ni se ravitailler ni boire, était bel et bien condamné à mourir dans cette colossale sépulture. Pourtant, sa femme puis sa mère en appelèrent à Anu pour qu'il commue la sentence de mort en un exil. On recourut aux plans de construction originaux pour creuser un puits

à coups d'explosifs et contourner les bouchons de granit massif. Que Marduk ait ainsi échappé à une mort certaine, qu'il soit sorti de sa tombe contribue à voir dans ces textes – que les premiers traducteurs ont intitulé *L'ordalie de Marduk*– des éléments précurseurs du récit du Nouveau Testament qui décrit la mort, la mise au tombeau et la résurrection de Jésus.

Ainsi condamné à l'exil, Râ/Marduk devint *Amon-Râ*, le dieu invisible. Cette fois, pourtant, il parcourut la planète de long en large. Dans un texte autobiographique à travers lequel son retour était prophétisé, Marduk décrivit ainsi son errance:

> *Moi, le divin Marduk, grand dieu parmi les dieux.*
> *Je fus chassé pour mes péchés.*
> *Je m'en fus par les montagnes,*
> *vagabond de toutes les contrées.*
> *D'où se lève le soleil*
> *jusqu'aux horizons où il se couche, j'allais.*

Et de partout, il clamait son éternelle question aux dieux du destin: « Jusqu'à quand? »

Il comprit que la réponse sur son devenir viendrait du ciel. L'ère du Taureau, cet âge qui appartenait, à l'échelle zodiacale, à Enlil et son clan, allait prendre fin. L'aube du jour qui verrait le soleil se lever au premier jour du printemps, le jour du nouvel an en Mésopotamie, approchait. Ce lever allait avoir lieu dans la constellation du Bélier – *sa* constellation. Le cycle céleste des destinées porte l'augure de sa suprématie, à lui, Marduk

Tout le monde ne partageait pas ce constat. Le désaccord portait-il sur un calcul des temps ou bien un phénomène céleste observable ou non? Marduk s'en contrefichait. Il marcha sur la Mésopotamie tandis que son fils, Nabu, organisait leurs partisans pour envahir le Sinaï et s'emparer du spatiodrome. Le conflit qui grondait fut décrit au fil d'un texte connu sous le nom de l'*Épopée d'Erra*. Il conte comment, faute d'une autre solution, les dieux qui s'opposaient à Marduk recoururent aux armes nucléaires pour

anéantir le site spatial (et en guise de dégât collatéral les cités restées loyales de Sodome et Gomorrhe).

Mais la chance prévalut en faveur de Marduk. Les vents d'ouest dominants poussèrent le nuage nucléaire mortel vers l'est, donc vers Sumer. Babylone, plus au nord, fut épargnée. Mais au sud de la Mésopotamie, ce souffle du diable sema la mort soudaine et la désolation durable. La grande capitale de Sumer, Ur, ne fut plus qu'un lieu d'errance pour chiens sauvages.

Et ainsi, en dépit des efforts colossaux des ennemis de Marduk, l'ère du Bélier fit bel et bien son entrée dans le renouveau de Babylone.

Chapitre 4

Le jeu de la chance et du destin

Fut-ce la chance, fut-ce la destinée que cette main invisible qui entraîna Marduk d'adversités en tribulations au fil de bien des millénaires vers son objectif final: la suprématie sur terre?

Ils ne sont pas si nombreux les langages qui offrent un tel choix de mots pour exprimer ce « quelque chose » qui prédétermine la survenue d'événements avant leur accomplissement effectif, et en anglais comme en français il serait difficile de trouver les mots qui fassent « sonner » les nuances. Les meilleurs dictionnaires, du Webster au Larousse, définissent un terme par son synonyme, du style « destin tragique », « sort, lot » et « chance, fortune ». Mais la langue sumérienne, elle, et par conséquent les philosophie et religion de Sumer, offrait un distinguo clair entre destin fatal et sort aléatoire. Le *destin*, la *destinée*, NAM, désignait le cours d'événements prédéterminés *immuables, irrévocables*. Le *sort, la chance* se disait NAM.TAR – le cours prédéterminé d'événements que l'on pouvait *modifier*. Le sens littéral de TAR était: couper, casser, déranger, changer.

La distinction ne relevait pas seulement de la pure sémantique. Elle plongeait au cœur des choses, elle affectait et dominait les affaires des dieux et des hommes, des territoires et des cités. Quelque chose qui allait survenir, ou même si l'événement avait eu lieu, était-il « destiné », à l'issue (si vous préférez, l'objectif auquel il tendait) inévitable? Ou s'agissait-il d'un enchaînement d'événements aléatoires, ou de décisions prises en connaissance de cause, de péripéties conjoncturelles bonnes ou mauvaises

dont l'issue se montrerait ou non « fatale », qu'une autre circonstance ou une prière, voire un changement de comportement pourrait faire évoluer? Et dans ce cas, quel autre scénario aurait-il pu dérouler?

Le distinguo entre les deux a beau paraître flou aujourd'hui, il était bien défini aux temps sumériens et bibliques. Pour les Sumériens, la destinée s'écrivit d'abord dans les cieux, fixée à l'origine par les parcours orbitaux pré-ordonnés des planètes. Quand le système solaire détermina sa forme et sa composition à l'issue de la Bataille céleste, les orbites planétaires devinrent des destinées éternelles. Le mot et le concept allaient dès lors s'appliquer à l'évolution future des événements sur la Terre, à partir des dieux représentés par des contreparties sous forme d'objets célestes.

Dans le monde de la Bible, c'était Yahvé le maître des destinées et des bonnes ou mauvaises fortunes, mais si les premières se montraient prédéterminées et irrévocables, la chance relevait en partie des décisions humaines. Au nom des puissances primordiales, le cours des événements futurs pouvait s'énoncer des années, des siècles et même des millénaires en avance, comme lorsque Yahvé révéla à Abraham le devenir de ses descendants, lequel avenir participait du séjour de quatre cents ans en Égypte (Genèse 15:13-16). Le pourquoi du comment d'un tel séjour (occasionné par la recherche de nourriture au cours d'une grande famine) relevait de la circonstance, du sort. Que cette villégiature commencerait par un accueil chaleureux inattendu (alors que Joseph, de par une série de péripéties enchaînées, devint le superviseur général en Égypte) relevait aussi de l'aléa, de la fortune. Mais que cette vacation (après un temps d'esclavage) prendrait fin par un exode libératoire à une date prédéterminée appartenait au destin préconçu par Yahvé.

Parce que Dieu les avait élevés à la prophétie, les prophètes bibliques détenaient le pouvoir de prédire l'avenir des royaumes et des nations, des cités et des rois, et même des individus. Mais ils affirmèrent toujours que leurs prophéties n'étaient que les expressions directes de décisions divines. « Alors parla Yahvé, le Seigneur des armées[19] » revenait souvent dans la bouche du prophète Jérémie quand il commençait à prédire l'avenir des

royaumes et des monarques. « Ainsi parla le Seigneur Yahvé », commençait le prophète Amos.

Mais dès qu'il s'agit de sort, de chance, le libre arbitre et les choix individuels des gens et des nations pouvaient entrer en jeu, et ils entrèrent en jeu. Contrairement au destin, le coup du sort pouvait se modifier et les punitions se prévenir dès lors que la bonne conduite succédait au péché, que la piété remplaçait le sentiment vulgaire, que la justice prévalait sur l'injustice. « Ce que je désire, ce n'est pas que le méchant meure, c'est qu'il change de conduite et qu'il vive », dit le Seigneur au prophète Ézéchiel (33:11).

Cette distinction observée par les Sumériens entre sort révocable et destin, et la façon dont chacun des cheminements produit une influence jusqu'à l'échelle de l'individu, transparaît clairement dans le récit de la vie de Gilgamesh. Ce personnage fut, je l'ai déjà mentionné, le fils du grand prêtre d'Uruk et de la déesse Ninsun. En avançant en âge, il commença à méditer sur la vie et la mort, et posa cette question à son parrain, le dieu Utu/Shamash:

> *En ma cité, l'homme meurt, mon cœur en est triste.*
> *L'homme périt, mon cœur est lourd* […]
> *L'homme, aussi grand soit-il, ne peut s'étendre jusqu'au ciel.*
> *L'homme, aussi étendu soit-il, ne peut recouvrir la terre.*
> *Devrai-je, moi aussi, « porter le regard au-delà du mur »?*
> *Devrai-je, moi aussi, connaître le même sort?*

La réponse d'Utu/Shamash ne se montra pas encourageante. « Quand les dieux créèrent l'humanité, dit-il, ils lui allouèrent la mort. Ils se gardèrent pour eux la vie. » Telle est ta destinée. Dès lors, tant que tu es en vie, ce que tu fais pendant ce laps de temps, c'est ton lot, à toi de le changer ou de le charger, mais tires-en le meilleur, et vis-le à fond.

> *Emplis ton estomac, Gilgamesh.*

Fais en sorte de rester joyeux jour et nuit!
De chaque jour tire une fête de réjouissances.
Jour et nuit, danse et t'amuse!
Fais en sorte que tes vêtements brillent de neuf,
plonge-toi dans l'eau, lave-toi la tête.
Prête attention au humble qui te prend la main,
arrange-toi pour que ton épouse prenne du plaisir contre toi.
Tel est le sort de l'humanité.

Frappé par une telle réponse, Gilgamesh comprit qu'il ne lui restait plus qu'à lutter violemment pour changer sa destinée et non pas seulement faire mentir son sort. Faute de quoi, il connaîtrait la fin commune à tous les mortels. Fort d'une bénédiction arrachée à sa mère, il entama un périple pour rallier le site du débarcadère des montagnes du Cèdre d'où il rejoindrait les dieux. Mais chance et malchance jouèrent leur partition en boucle. D'abord sous la forme d'Humbaba (Huwawa), le robot gardien de la forêt du Cèdre, puis par le coup de cœur d'Inanna/Ishtar pour le roi qui la repoussa, ce qui aboutit à la destruction du Taureau du ciel. Le jeu de la chance – *Namtar*– était alors parfaitement compris et pris en compte par Gilgamesh et son compagnon Enkidu, même après l'anéantissement d'Humbaba. Le texte épique montre les deux amis assis, en train de considérer la sanction qui les attendait. Comme il était le véritable responsable de la chute du gardien, Enkidu réfléchit à ce que serait son sort. Gilgamesh l'encourage. Ne te mets pas en peine, lui dit-il. Si le sort Namtar risque, c'est vrai, de consumer « celui qui en appelle à lui », il lui arrive aussi de « laisser l'oiseau piégé s'en retourner dans son nid, laisser l'homme prisonnier retourner dans le sein de sa mère ». Tomber entre les mains du Namtar n'est pas une circonstance irrévocable. Bien souvent, la chance ou la malchance se retourne.

Gilgamesh refusa d'abandonner. Il s'embarqua dans un second périple, dont la destination était cette fois le spatiodrome de la péninsule du Sinaï. Que d'obstacles et d'incidents ne rencontrat-il pas en chemin! Mais il

s’accrocha. À la fin des fins, il réussit à obtenir le fruit qui aurait pu lui donner l’éternelle jeunesse. Mais au dernier moment, un serpent arracha le végétal à un Gilgamesh épuisé qui s’était endormi. Il s’en retourna à Uruk les mains vides, pour y attendre la mort.

Tout un lot de questions du style *que ce serait-il passé si…* s’impose. Que se serait-il passé si les événements en avaient décidé autrement dans les montagnes du Cèdre? Gilgamesh aurait-il réussi à gagner l’espace et à rejoindre les dieux sur leur planète? Que se serait-il passé s’il ne s’était pas endormi et avait conservé la plante de l’éternelle jeunesse?

Dans un texte sumérien que les spécialistes ont intitulé *La mort de Gilgamesh*, l’on trouve une réponse. Sa fin, y lit-on, était décrétée. Il n’existait aucun moyen pour Gilgamesh, de quelque manière qu’il joue et rejoue son sort, de parvenir à changer son destin. Le récit aboutit à cette conclusion en citant un rêve prémonitoire de Gilgamesh où se nichait la prédiction de sa fin. Voici ce que Gilgamesh entendit:

> *Ô Gilgamesh,*
> *voici la signification du rêve:*
> *le dieu majeur Enlil, père des dieux,*
> *a pris le décret de ton destin.*
> *Il t’a déterminé un sort de roi.*
> *Il ne t’a pas destiné à la vie éternelle.*

Le sort de Gilgamesh, autrement dit, aura été téléguidé par son destin. Il entrait dans son chemin de vie d’être un roi. Mais il n’était pas destiné à surseoir à la mort. Ainsi ancré à son destin, Gilgamesh est représenté en train de mourir. « Celui qui était ferme par ses muscles gît, incapable de se lever […] Celui qui avait vaincu les montagnes gît et ne se redresse point. » « Sur la couche du Namtar, il gît, et ne se redresse point. »

Le texte liste toutes les bonnes choses que Gilgamesh avait vécues – l’autorité de roi, les victoires au cours des batailles, une famille heureuse, des serviteurs fidèles, de somptueux habits. Mais le récit reconnaît le jeu du

sort et du destin, et il se termine sur ce décryptage qu'il offre à Gilgamesh: tout à la fois « la lumière et l'ombre de l'humanité te furent prodiguées ». Mais en fin de compte, parce que le destin surpasse la fortune, « Gilgamesh, fils de Ninsun, gît dans la mort ».

Que se serait-il passé si… Le jeu de la question passe de l'individu à l'humanité tout entière.

À quoi aurait ressemblé le cours des événements sur terre (et ailleurs dans le système solaire) si le plan originel d'Ea de tirer l'or des eaux du golfe Persique s'était montré efficace? À un tournant majeur du cours des choses, Anu, Enlil et Ea tirèrent au sort pour déterminer qui allait gouverner Nibiru, qui prendrait en charge les mines du sud-est africain, qui dirigerait l'Edin aux frontières étendues. Ea/Enki s'en fut en Afrique et, parce qu'il y découvrit des hominidés évolués, put annoncer à l'assemblée des dieux: l'être dont nous avons besoin, *il existe*– tout ce qu'il nous reste à faire est de lui imprimer notre marque génétique!

L'*Hatra Asis*, dont W.G. Lambert et A.R. Millard ont rassemblé les versions multiples et les nombreux fragments, décrivit ainsi cet instant fatidique:

> *Les dieux battirent des mains,*
> *ils avaient tiré au sort et réparti.*

La prouesse d'ingénierie génétique aurait-elle eu lieu si le sort avait désigné Anu ou Enlil comme celui qui devait se rendre dans le sud-est de l'Afrique?

Serions-nous apparus sur notre planète malgré tout, par le seul jeu de l'évolution? Oui, sans doute, car c'est bien ainsi que les Anunna(ki) – à partir de la semence universelle de la vie! – avaient évolué sur Nibiru, mais infiniment plus que nous. Sur terre, nous sommes apparus à partir d'une ingénierie génétique quand Enki et Ninmah donnèrent un coup de pouce à l'évolution et firent d'Adam le premier « bébé-éprouvette ».

La leçon prodiguée par l' *Épopée de Gilgamesh* est que ni chance ni hasard du sort ne sauraient amender le destin. L'émergence d' *Homo*

sapiens sur la planète Terre, j'en suis persuadé, relevait du destin, une issue incontournable qui aurait pu exiger plus de temps ou aboutir par d'autres voies, mais aboutir nécessairement. Et en vérité, je crois que même si les Anunnaki considéraient que leur venue sur Terre relevait de leur seule décision pour satisfaire des besoins propres, ce dessein lui-même, j'en suis persuadé, était prédéterminé. Inscrit dans le destin d'un plan cosmique. Et de la même manière, ainsi en sera-t-il, selon moi, de la destinée humaine: l'humanité refera ce que les Anunnaki accomplirent. Elle *assolira* sur une autre planète pour y impulser à nouveau le même processus.

Celui qui, le premier, comprit le lien entre sort et constellations zodiacales au nombre de douze, fut Marduk lui-même. Ces constellations constituèrent ce que nous nommerons le temps céleste, le lien entre le temps sacré (la période orbitale de Nibiru) et le temps terrestre (l'année, les mois, les saisons, les jours et les nuits orchestrés par l'orbite terrestre, son inclinaison et sa rotation autour de son axe propre). Les signes célestes qu'invoqua Marduk – la survenue de l'ère zodiacale du Bélier – appartenaient au registre du sort. Ce dont il avait besoin pour affermir sa suprématie, pour contrecarrer l'idée qu'en tant que circonstance elle pouvait se voir contestée ou remise en question, était de l'assimiler à une destinée céleste. C'est dans ce dessein qu'il imposa ce qui a de quoi passer pour la plus grandiose falsification jamais imaginée.

Je parle du texte le plus sacré et le plus fondateur des anciens peuples: l'*Épopée de la création*, cœur et socle de leur foi, de leur religion, de leur science. Ce récit des événements survenus dans le ciel, que l'on désigne parfois sous le nom d'*Enuma elish*, qui sont les deux mots de sa première phrase *(Quand, dans les hauteurs…)*, met en scène les dieux du ciel et une Bataille céleste dont l'issue favorable rendit possible tout ce qui advint de bien sur terre, y compris l'avènement de l'humanité. Sans exception aucune, tous les chercheurs qui commencèrent à assembler pièce après pièce les nombreux fragments du texte l'interprétèrent comme un mythe céleste, une allégorie du combat éternel du bien et du mal. Et comme les sculptures murales découvertes en Mésopotamie montraient un dieu ailé

(c’est-à-dire céleste) s’affronter à un monstre ailé (autrement dit céleste, figure 25), voilà qui ancra l’idée qu’il existait un précurseur au récit de Saint-Georges contre le dragon. Du reste, quelques-unes des premières traductions du texte amputé l’intitulèrent *Bel contre le dragon*. Où le dragon avait pour nom Tiamat et où Bel (« le Seigneur ») n’était autre que Marduk.

Figure 25

Ce n’est qu’en 1876 que George Smith, qui travaillait au British Museum à rassembler les fragments de tablettes d’argile porteuses d’un texte en provenance de Mésopotamie, publia le chef-d’œuvre intitulé « La version chaldéenne de la Genèse[20] ». Il y exposait l’hypothèse de l’existence d’un récit babylonien qui coïncidait avec les chapitres que la Genèse consacrait à la création dans la Bible. Puis s’ensuivit l’œuvre experte du conservateur du musée des Antiquités babyloniennes, Leonard William King, « Les sept tablettes de la Création[21] », qui établit de manière convaincante la corrélation entre les sept jours de la création relatés par la Bible et les sources mésopotamiennes antérieures à celle-ci.

Mais alors, s’il en est bien ainsi, comment peut-on considérer le texte babylonien comme une allégorie? Mais ne pas considérer la Genèse comme telle en ne la tenant plus pour un acte divin intouchable, pierre angulaire du monothéisme et de la foi judéo-chrétienne?

Lorsque j’ai rédigé en 1976 *La douzième planète*[22], j’ai voulu montrer que ni le texte mésopotamien ni sa version biblique résumée ne relevaient

du mythe, pas plus que de l'allégorie. Ils étaient tous deux fondés, selon moi, sur une cosmogénèse hautement élaborée, appuyée sur une science avancée, qui décrivait la création de *notre* système solaire étape par étape. Le texte évoquait la survenue d'une planète éloignée surgie de l'espace profond peu à peu attirée au sein du système solaire. Il en résultait sa collision avec un corps planétaire originel de la famille du Soleil. La Bataille céleste en question entre l'envahisseur – Marduk – et ladite planète – Tiamat – provoqua le fracassement de Tiamat. La moitié du globe se pulvérisa en milliards de débris qui formèrent le « bracelet martelé » (la ceinture d'astéroïdes). L'autre moitié, déviée sur une nouvelle orbite, devint la planète Terre qui entraîna avec elle le plus grand satellite de Tiamat que nous avons baptisé la Lune. Quant à l'envahisseur, attiré par la force de gravitation autour du point focal de notre système solaire et ralenti par la collision, il devint le douzième membre permanent du système planétaire qui nous est propre.

Dans l'ouvrage de complément que j'ai rédigé ultérieurement, *CosmoGenèse*[23], en 1990, j'ai démontré que toutes les découvertes de notre science céleste corroboraient le récit sumérien – lequel expliquait de façon cohérente l'histoire de notre système solaire, l'énigme des continents terrestres rassemblés d'abord sur une face du globe avec l'immense abîme du bassin Pacifique de l'autre côté, l'origine de la ceinture d'astéroïdes et de la Lune, la raison pour laquelle Uranus est basculé sur son axe, le pourquoi de l'orbite erratique de Pluton, et tant d'autres points. Les découvertes supplémentaires tirées de l'étude des comètes, des apports du télescope Hubble et les excursions habitées sur la Lune, comme les explorations d'autres planètes du système solaire assurées par des sondes automatiques assurent la poursuite de la confirmation des données sumériennes telles que nous les avons comprises.

J'ai qualifié la cosmogonie sous-jacente à l' *Épopée de la Création* de sumérienne et non pas de babylonienne pour apporter un indice à la source véritable et à la nature du texte. La découverte de fragments d'une version *sumérienne* antérieure de l' *Enuma elish* convainquit les spécialistes de ce

que cette *Épopée* constituait à l'origine un texte sumérien à travers lequel la planète envahisseuse avait pour nom NIBIRU et non pas « Marduk ». Ils partagent tous désormais la certitude que la version babylonienne qui nous reste constitua un faux délibéré qui visait à assimiler le Marduk présent sur la planète Terre avec le « dieu » cosmoplanétaire qui avait bouleversé l'ordonnance de nos cieux, modelé notre système solaire sous sa forme actuelle et – c'est une façon de parler – créé la Terre et tout ce qui s'y trouvait. Y compris l'humanité puisque, selon la version sumérienne originale, ce fut Nibiru, surgie d'une autre région de l'univers, qui apporta avec elle la « semence de vie » *communiquée à la Terre à l'instant de la collision*[24].

Dès lors que Marduk s'empara de la souveraineté à Babylone, les rites fondamentaux de la nouvelle année furent modifiés. Ils exigèrent une audition publique (au cours de la quatrième veillée du festival) de l'*Enuma elish* dans sa nouvelle version, la babylonienne. Selon laquelle la suprématie de Marduk sur la planète Terre se contentait de découler de celle qui était la sienne dans les cieux, en sa qualité de planète à la période orbitale la plus longue, celle qui contient toutes les autres dans sa boucle.

La clé qui présidait à cette distinction? Le mot « destinée », utilisé pour désigner les orbites des corps célestes. L'orbite éternelle, immuable était la *destinée* d'une planète. Et c'est bien ce qui était considéré comme acquis pour Marduk, à en croire l'*Enuma elish*.

Dès lors que l'on a bien compris la signification et la portée de ce mot ancien qui s'applique aux « orbites », il est facile de suivre les étapes par lesquelles Marduk conquit la destinée. Le mot apparaît pour la première fois dans le texte lié au satellite principal de Tiamat (que le scribe nomme Kingu). À ce moment, il ne s'agit que de l'un des onze satellites (lunes) de Tiamat. Mais dès l'instant qu'il « monte en puissance », il est désigné sous l'expression de « chef de son armée ». Parce qu'elle avait été l'unique grande planète et conjointe d'Apsu (le Soleil), Tiamat « devint hautaine », pas très contente de voir se former par paires d'autres dieux célestes: Lahmu et Lahamu (Mars et Vénus) intercalés entre le Soleil et elle (la où ne

se trouvait auparavant que le messager du Soleil, Mummu/Mercure) et la paire Kishar et Anshar (Jupiter et Saturne, flanquée de son messager Gaga/Pluton). Pour finir par Anu et Nudimmud (Uranus et Neptune). Tiamat et son groupe de lunes d'un côté, les planètes nouvelles de l'autre, immergés dans un système solaire non stabilisé, commencent à interagir d'un domaine spatial à l'autre. Et « les autres » se sentent particulièrement atteintes dès lors que Tiamat, « de façon illégitime », procure à Kingu, son principal satellite, le statut privilégié d'une orbite qui lui soit propre – autrement dit celui d'une planète à part entière:

> *Elle avait convoqué une assemblée* […]
> *Elle avait porté des dieux monstrueux.*
> *Bien plus, elle en avait produit onze de cette sorte.*
> *Parmi les dieux qui constituaient son assemblée*
> *elle avait distingué Kingu, son premier-né,*
> *l'avait nommé chef parmi les dieux.*
> *Elle chantait les louanges de Kingu, au milieu d'eux l'avait grandi* […]
>
> *Elle lui donna une Tablette des Destinées,*
> *Elle l'arrima à son sein* [et dit]:
> *« Désormais, jamais cet ordre ne sera remis en cause,*
> *le décret sera scellé! »*

Incapables qu'ils étaient de contenir seuls l'« armée déchaînée » de Tiamat, les dieux célestes virent leur salut approcher d'au-delà le système solaire. À la façon dont l'Adam fut créé pour répondre à une impasse, ainsi en fut-il dans les cieux primordiaux: ce fut Ea (« Nudimmud », le « Créateur accompli » en sumérien) qui sortit du néant la salvatrice créature. En sa qualité de corps planétaire le plus excentré, lui qui faisait face au « grand vide » – l'espace profond –, il attire à lui une étrangère, une planète nouvelle. Laquelle, alors qu'elle transitait au voisinage de notre système

solaire à la suite d'un bouleversement cosmique très lointain, fruit du hasard, n'orbitait pas encore autour de notre Soleil – elle n'avait pas encore de « destinée »:

> *Dans la Chambre des sorts,*
> *La Grande salle des Projets,*
> *Bel, le plus grand des sages, le plus savant des dieux,*
> *fut engendré.*
> *C'est au cœur du grand Vide que le dieu fut créé.*

Remarquons bien que la nouvelle planète, un dieu céleste, est dénommée *Bel* même dans la version babylonienne, soit « le Seigneur ». Or, dans la version assyrienne, le terme « Bel » cède la place au nom « Ashur ». La version babylonienne – celle à laquelle l'on se reporte le plus communément aujourd'hui – redouble pourtant la dernière ligne et cette fois la transcrit ainsi: « C'est au cœur du pur grand Vide que *Marduk* fut créé ». L'ajout du terme *pur* visait sans aucun doute à expliquer l'origine du nom MAR.DUK, « le Fils du pur lieu » (et cette redite constitue l'un des indices qui trahissent la falsification).

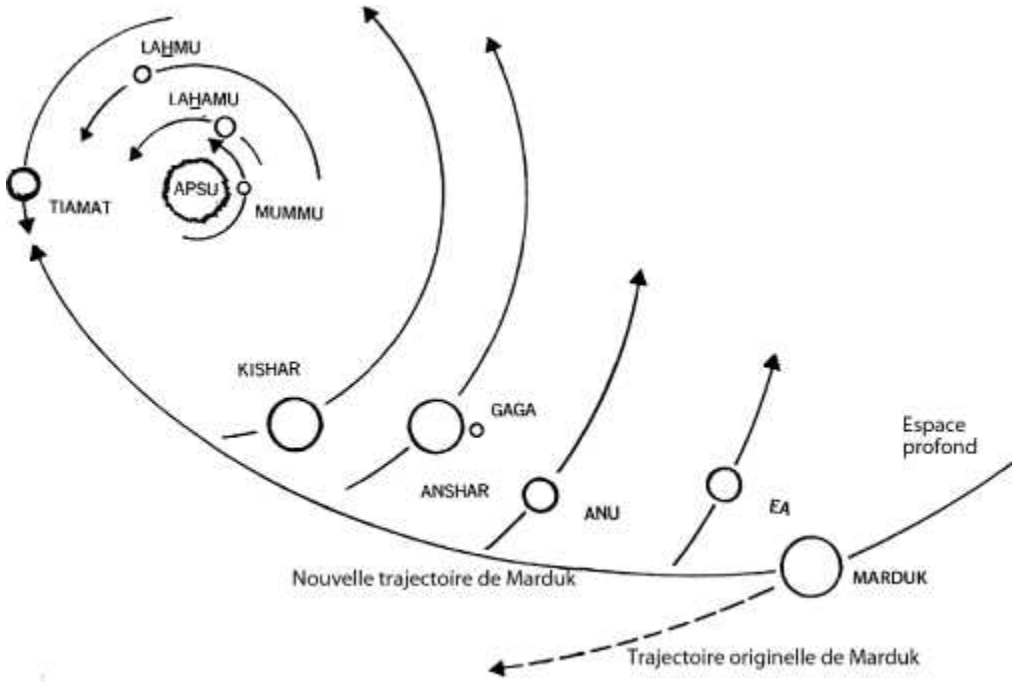


Figure 26

Au-delà d'Ea (Neptune), Anu (Uranus) accueillit l'envahisseur. L'accroissement de l'effet gravitationnel pourvut le corps céleste étranger de quatre lunes et contribua à le précipiter en plein cœur du système solaire. Au fur et à mesure de son avancée, il atteignit le voisinage d'Anshar (Saturne) et s'adjoignit trois lunes de plus alors même que l'envahisseur céleste se trouvait déjà inexorablement capté par l'attraction gravitationnelle solaire. Sa trajectoire s'infléchit vers l'intérieur (figure 26) et commença à esquisser un chemin orbital autour de l'étoile. *Dit autrement, l'envahisseur commençait à élaborer sa propre « destinée »!*

Sitôt qu'il fut pris dans l'« embrassade » d'Anshar/Saturne,

Les dieux, ses aïeux,
la destinée de Bel *fixèrent*.
Ils le placèrent sur le chemin,
la voie de la réussite et de l'accomplissement.

Ce fameux chemin tracé pour lui, donc, comme Bel le découvrit, rendait inéluctable une trajectoire de collision contre Tiamat. Il voulait bien relever le défi, mais à une condition. Désormais devenu Marduk (à la fois corps céleste et dieu sur la Terre), il lança à Anshar:

> *Seigneur des dieux,*
> *Toi qui détermines les destinées des dieux majeurs.*
> *Si je suis vraiment ton Vengeur,*
> *taillé pour vaincre Tiamat et sauver vos existences*
> *convaincs la divine assemblée*
> *de proclamer le caractère suprême*
> *de ma destinée!*

Les dieux célestes agréèrent les conditions posées par Marduk. « En faveur de Marduk, leur Vengeur, ils décrétèrent une destinée. » Et cette « destinée », cette orbite, « restera sans égale ». Désormais, proclamèrent-ils, va-t'en assassiner Tiamat!

La Bataille céleste qui s'ensuivit se voit décrite sur la quatrième tablette de l'*Enuma elish*. Lancés inexorablement sur leurs trajectoires de rencontre, Marduk et Tiamat lançaient des éclairs, tous deux enflammés, et leurs champs magnétiques respectifs « vibraient de fureur ». Quand ils furent assez proches l'un de l'autre – Tiamat, comme toutes les autres planètes, se déplaçait dans le sens contraire des aiguilles d'une montre alors que Marduk fonçait dans le sens inverse –, ce fut l'une des lunes satellites de Marduk qui frappa la première de plein fouet Tiamat – « elle la déchira au cœur, la fractura ». Un « éclair divin », un immense arc électrique, s'élança alors de Marduk pour envahir la brèche et « le souffle vital de Tiamat s'évanouit ».

Marduk, intact, balaya l'espace dans sa course, tourna autour du Soleil et repassa par le champ de la bataille. Cette fois, c'est le corps même de Marduk qui frappa Tiamat avec des conséquences de très long terme. Il pulvérisa une moitié de la planète en milliards de débris qui formèrent la

Grande bande (la ceinture d'astéroïdes). L'autre moitié qu'avait fracassée l'une des lunes de Marduk désignée sous le nom de Vent du Nord, se vit éjectée en une autre région du ciel: elle devint la Terre et suivit une nouvelle orbite. Son nom, KI (d'où dérivent l'akkadien/hébreu « Gei » et le grec « Gaea[25] »), signifiait littéralement « la fendue » (figure 27).

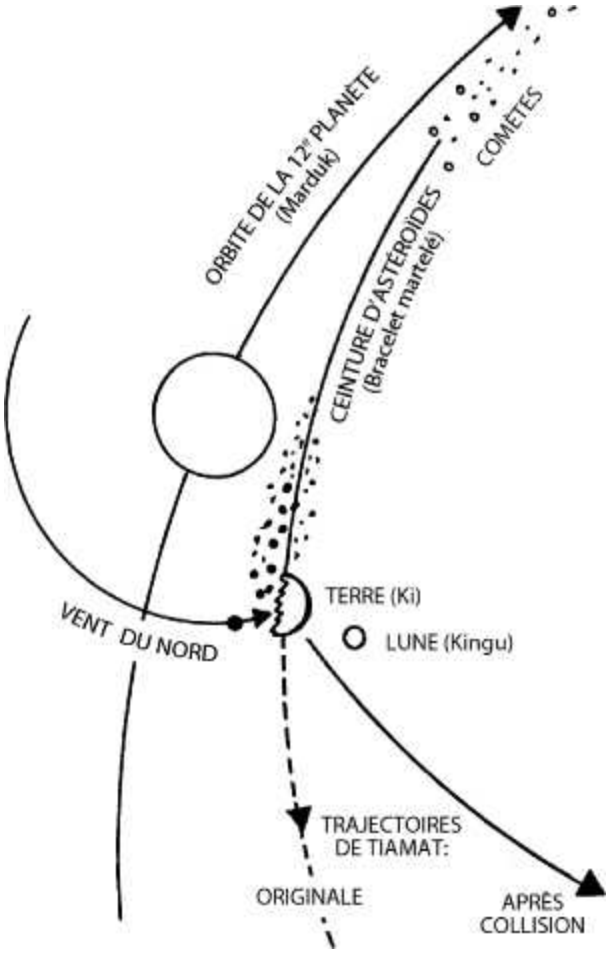


Figure 27

Les propres satellites de Tiamat sont dispersés – beaucoup voient leur trajectoire s'inverser dans le sens des aiguilles d'une montre (orbite rétrograde). Un sort particulier fut alors réservé par les soins de Marduk à la plus grosse des lunes de Tiamat, Kingu:

Il lui arracha la Tablette des Destinées,

car celle de Kingu n’était pas légitime,
il la scella de son sceau
et la fixa sur son propre sein.

Désormais, définitivement, Marduk détient une « destinée » fixée, irrévocable – une trajectoire orbitale qui ramène inlassablement l’envahisseur du lointain passé dans la région de l’espace de cette Bataille céleste où séjournait alors Kingu. Avec Marduk, et en comptant dans ses rangs Kingu (notre Lune) parce que la protoplanète posséda sa destinée, le Soleil et sa famille planétaire atteignirent le nombre de douze.

Et c’est ce chiffre même, selon moi, qui promut douze au titre de nombre céleste, d’où les douze stations (« maisons ») du zodiaque, les douze mois de l’année, les douze heures doubles d’un cycle jour-nuit, les douze tribus d’Israël, les douze apôtres de Jésus.

Les Sumériens tenaient la demeure d’Enlil (celle que la plupart des spécialistes désignent par l’expression « centre cultuel ») pour le nombril de la Terre, le point du globe à partir duquel tous les autres sites clés se répartissaient de manière équidistante, l’épicentre des lieux que la volonté divine avait concentriquement agencés. Cet endroit, on le connaît mieux sous son nom akkadio-sémitique de Nippur. Mais son appellation sumérienne était NIBRU.KI – « le Croisement », du point de vue terrestre le point céleste de la rencontre, le site de la Bataille céleste qu’atteint Nibiru dans son périple de retour tous les 3 600 ans.

À travers sa fonction de Centre de contrôle de mission, Nippur accueillait le DUR.AN.KI, la « Liaison Ciel-Terre », depuis lequel les Anunnaki contrôlaient leurs opérations spatiales. C’est là aussi que l’on enregistrait les cartes du ciel et toutes les formules des déplacements célestes des membres de notre système solaire, que l’on calculait le temps divin, le temps céleste et le temps terrestre, et leurs interrelations.

Ce traçage de ce que l’on considérait comme les trajectoires orbitales immuables était guidé grâce aux Tablettes des Destinées. L’on peut se faire

une petite idée de leur fonctionnement en glissant une oreille dans la chambre sacrée où l'appareillage vrombissait et chuintait: il suffit de lire ce qui advint quand le dispositif connut un arrêt soudain. Le texte sumérien qui décrit l'épisode et que ses traducteurs ont intitulé *Le mythe du dieu Zu* transcrit la machination de ce dieu Zu (dont le nom complet, comme l'ont révélé les dernières découvertes, prenait la forme AN.ZU – « le Connaisseur du ciel ») qui tenta de s'emparer de la Liaison Ciel-Terre en lui arrachant les Tablettes de Destinées. Tout, alors, s'arrêta. « La brillance éclairée s'affaiblit, le silence régna. » Et dans l'espace, ceux qui occupaient les navettes et les vaisseaux, « les Igigi, dans le ciel, étaient plongés dans la confusion » (le récit épique se termine sur la capture de Zu par les soins du fils d'Enlil, Ninurta, le retour des Tablettes des Destinées dans le Duranki et l'exécution de Zu).

La distinction entre un destin irrévocable et un sort modifiable ou détournable s'est exprimée dans l' *Hymne à Enki* en deux parties qui a décrit à la fois ses pouvoirs en sa qualité d'émetteur de décrets du sort et de juge des destinées:

Enlil:
Dans les cieux, il est le Prince,
Sur la Terre, il est le chef.
Son commandement est considérable,
Sa parole est élevée et sacrée.
Le berger Enlil décide des sorts.

Enlil:
Son commandement dans les hauteurs fait trembler les cieux,
Tout en bas, il fait trembler la terre.
Il prononce les destins de l'avenir lointain,
Ses décrets sont irrévocables.
Il est le Seigneur qui connaît le destin du territoire.

Le destin, croyaient les Sumériens, relevait de la nature céleste. Quel que fût son rang élevé, ses décrets d'irrévocables destins n'étaient pas le fruit de ses propres décisions ou de ses desseins. On lui en transmettait l'information. Il était un « seigneur qui connaît le destin du territoire », il était ce que l'on appelle un « tiers de confiance » – non pas un prophète humain mais un prophète divin.

Statut complètement différent des occasions qui lui étaient données – en concertation avec d'autres dieux – de prononcer des arrêts du sort. Il lui arrivait de ne consulter que son vizir de confiance, Nusku:

> *Quand dans sa grande sagesse il prononce les sorts,*
> *son ordre, le mot qu'il garde dans le secret de son cœur,*
> *devant son glorifié vizir, le chambellan Nusku,*
> *il le fait connaître, il lui demande son conseil.*

Dans cet hymne, ce n'est pas seulement Nusku, le chambellan d'Enlil, mais aussi son épouse Ninlil que l'on décrit participer aux décisions des arrêts de sorts:

> *Mère Ninlil, femme sacrée,*
> *elle dont la parole est bienveillante* […]
> *L'éloquente épouse à l'élégant discours,*
> *siège en personne à tes côtés* […]
> *Elle parle éloquemment avec toi,*
> *elle te chuchote des mots à tes côtés,*
> *elle décrète les sorts.*

Dans l'esprit des Sumériens, les sorts étaient élaborés, décrétés et modifiés sur terre. Et même si les paroles des hymnes en passaient par des expressions d'adoration ou de consultation des dieux, il semble bien que la détermination des sorts – y compris ceux que fixait Enlil lui-même – était l'aboutissement d'un processus à portée plus démocratique, plus proche

d’une démarche propre à une monarchie constitutionnelle. Les pouvoirs d’Enlil semblaient trouver leur légitimation, non pas seulement à travers une autorité supérieure, celle d’Anu, de Nibiru, mais également par le truchement d’une assemblée des dieux (une sorte de parlement, de congrès). Les décisions les plus sensibles – les décisions fatidiques – étaient prises au sein d’un conseil des dieux majeurs, à l’image d’un cabinet ministériel où les discussions prenaient parfois l’allure de débats et, plus souvent qu’à leur tour, se transformaient en échanges violents…

De telles références au conseil et à l’assemblée des dieux Anunnaki se multiplient. C’est dans un tel cénacle que la création de l’Adam fut débattue. *Idem* pour la décision de faire disparaître l’humanité de la surface de la terre au moment du Déluge. Le récit de cet épisode dit bien qu’« Enlil ouvrit la bouche pour prendre la parole et s’adresser à l’assemblée des dieux ». La proposition d’anéantir l’humanité était combattue par Enki, lequel, parce qu’il avait échoué à ranger l’assemblée à son opinion, « en avait eu assez de siéger dans l’assemblée des dieux ». On lira plus tard, au moment où les dieux se tenaient en orbite autour de la planète à bord de leurs vaisseaux, en train d’assister à la dévastation tout en bas à la surface, qu’Ishtar se lamentait devant ce spectacle et se demandait comment elle avait pu voter l’anéantissement de l’humanité: « Comment ai-je pu, moi, au cours de l’assemblée des dieux, approuver un conseil si néfaste? »

Et encore après le Déluge, alors que les survivants de l’humanité commençaient à repeupler la terre et que les Anunnaki entamaient le processus du don de civilisation à l’homme et instituaient la royauté comme vecteur d’échange avec les masses humaines toujours croissantes,

> *Les grands Anunnaki qui décrètent les sorts*
> *prirent place pour échanger leurs avis sur le territoire.*

Cette façon de fixer les positions n’était pas réservée aux affaires humaines. Elle s’appliquait aussi aux questions qui agitaient les dieux eux-mêmes. C’est ainsi que lorsque Enlil, peu de temps après son arrivée sur terre, se lia

à une jeune Anunnaki et qu'il lui imposa un rapport sexuel malgré son refus, il fut d'abord condamné au bannissement par « les cinquante dieux doyens en assemblée », ce que confirmèrent les « dieux qui décrètent les sorts, les sept parmi eux ».

Ce fut par ce processus, à en croire la version babylonienne de l'*Enuma elish*, que fut confirmé le destin de Marduk, celui de détenir la suprématie sur terre (et dans sa contrepartie céleste). Le texte décrit une assemblée des dieux qui prend la forme de la réunion de déités doyennes venues d'un peu partout (et peut-être pas seulement de la planète Terre puisqu'en plus des Anunnaki des Igigi s'étaient mêlés aux délégués). Le nombre des dieux réunis était de cinquante – un chiffre qui correspond au rang numérique d'Enlil. Dans les textes akkadiens, ils sont désignés sous l'expression de *Ilani rabuti sha mushimu shimati* –« dieux doyens/majeurs qui décrètent les sorts ».

Dans sa description de la façon dont ces divins doyens se rassemblèrent pour proclamer la suprématie de Marduk, *Enuma elish* dépeint une scène de franche camaraderie, d'amis qui ne s'étaient pas revus depuis un certain temps. Les voilà qui arrivent au lieu où se tient l'assemblée. « Ils s'embrassaient les uns les autres […] Ils se parlaient. Ils prirent place pour le banquet. Ils mangèrent du pain de fête, ils burent des vins choisis. » Puis cette ambiance de camaraderie céda la place à une attitude solennelle quand les « sept dieux du destin » entrèrent dans la grande salle de l'assemblée et siégèrent pour entamer *illico* la question du jour.

Pour des raisons qui ne furent pas expliquées, on questionna Marduk sur ses pouvoirs magiques. Montre-nous, dit l'assemblée des Anunnaki, comment « tu peux donner l'ordre de détruire aussi bien que celui de créer! »

Ils formèrent un cercle et « y placèrent les images des constellations ». Le terme employé, *Lamashu*, signifie sans contestation « images/symboles du zodiaque ». « Ouvre ta bouche, l'interpellèrent-ils, volatilise les images! Puis parle à nouveau et fais réapparaître les constellations! »

Figure 28

De bonne grâce, Marduk accomplit le miracle:

Il parla, et les constellations disparurent.
Derechef, il parla, et les images revinrent.

Quand les dieux, ses aînés,
virent le pouvoir de sa parole,
ils se réjouirent, ils proclamèrent:
« Marduk est suprême! »

« Ils lui accordèrent le sceptre, le trône et la robe royale » – un vêtement d'une splendeur inouïe que représentent des scènes babyloniennes (figure 28). « À partir de ce jour, annoncèrent les dieux, ton décret sera sans rival, ton autorité équivalente à celle d'Anu […] Personne parmi les dieux ne violera tes frontières. »

Même si le texte babylonien laisse entendre que la suprématie de Marduk fut mise à l'épreuve, confirmée et prononcée en une seule session, d'autres textes qui ont trait au déroulement de la prise de décision font état

de ce que l'étape de l'assemblée à laquelle participèrent cinquante dieux majeurs fut suivie d'une autre étape sous la forme de la réunion des « sept dieux majeurs qui jugent ». C'est alors que le prononcer réel de la décision, sort ou destin, fut acté par Enlil en concertation avec Anu ou après son approbation. Il va de soi que la nécessité de cette procédure par étapes et le prononcer final émis par Enlil au nom d'Anu furent agréés par les fidèles de Marduk. Le roi babylonien si connu, Hammourabi, exalta la suprématie de son dieu Marduk dans le préambule de son fameux code législatif en ces termes:

> *Si élevé Anu,*
> *Seigneur des dieux qui du ciel sur Terre vinrent,*
> *et toi, Enlil, Seigneur du ciel et de la terre*
> *qui fixe les destins du territoire,*
> *tu déterminas pour Marduk, le premier-né d'Enki,*
> *les fonctions d'Enlil sur toute l'humanité.*

Un tel transfert de l'autorité d'Enlil à Marduk, soulignèrent les textes babyloniens, fut concrétisé et symbolisé par l'octroi à Marduk des cinquante noms. Le dernier et le plus important des noms de pouvoir qui lui furent conférés était celui de *Nibiru* – le nom même de la planète dont les Babyloniens rebaptisèrent Marduk.

Les assemblées des dieux se voyaient parfois convoquées non pas pour proclamer des sorts nouveaux, mais pour confirmer ce qui avait été fixé en un lointain passé sur les Tablettes de Destinées.

Les déclarations bibliques ne sont pas seulement le reflet de la coutume royale qui consistait à consigner les choses par écrit sur un rouleau ou une tablette avant de sceller le document en guise de preuve préservée. Cette coutume même était attribuée aux dieux (et sans doute l'avait-on apprise d'eux). Le summum de telles références se retrouve dans le *Cantique de Moïse*, son testament prophétique d'avant sa mort. Dans sa louange à Yahvé

tout-puissant, il exalte le pouvoir de son Dieu à proclamer des destins dont il trace le devenir. Moïse cite le Seigneur qui projette l'avenir:

Figure 29

> *Terre, écoute les paroles de ma bouche* […]
> *Cela n'est-il pas caché près de moi, scellé dans mes trésors*?
> (Deutéronome, 32:1-34)

Les textes hittites découverts dans la bibliothèque royale de leur capitale Hattusa (Hattousa ou Hattusha, ancien nom Hattush[26]) révèlent des récits de conflit entre les dieux qui ont très certainement servi de source proche aux mythes grecs. Figurent dans ces écrits les noms des dieux anciens car connus depuis l'époque sumérienne (comme Anu, Enlil et Enki). Ou bien transcrits en hittite pour les dieux tirés du panthéon sumérien (tel *Teshub*, « Celui qui souffle le vent », transcription d'Ishkur/Adad). Ou parfois pour des déités dont l'identité reste obscure. Deux chants épiques évoquent des dieux nommés Kumarbi et Illuyanka. Dans le premier, Teshub exigea que les *Tablettes du sort*– « les vieilles tablettes porteuses des mots de la Fortune » – fussent récupérées dans la demeure d'Enki dans le sud-est de l'Afrique et restituées à l'assemblée des dieux. Dans le second, sur fond de conflit et de concurrence, les dieux se réunirent en assemblée pour établir leurs ordres et leurs rangs – ordre et rangs qui furent représentés par l'image sur les murailles de pierre du sanctuaire sacré baptisé Yazılıkaya[7] (figure 29).

Mais, sans appel, l'assemblée des dieux cruciale, celle qui dura le plus longtemps, la pire génératrice d'amers reproches et au sens propre une assemblée fatidique, fut celle où l'on approuva le recours aux armes

nucléaires pour atomiser le spatiodrome de la péninsule du Sinaï. J'ai reconstitué, en m'appuyant principalement sur la longue archive détaillée baptisée l'*Épopée d'Erra*, les événements jamais révélés. J'ai identifié les protagonistes et les antagonistes et j'ai transcrit de façon quasi- *verbatim* (dans *Guerres des dieux, guerres des hommes*[27]) les minutes de l'assemblée. Les conséquences qui n'étaient pas voulues, déjà mentionnées, en furent la disparition de Sumer et l'abolition de la vie dans ses cités.

L'épisode constitue aussi l'un des exemples les plus nets, dans sa dimension tragique, de la façon dont la chance et le destin sont susceptibles de s'entremêler.

L'un des joyaux de Sumer était sa glorieuse capitale, Ur, siège et centre du dieu adulé par le peuple, Nannar/Sîn (dieu de la Lune) et de son épouse, Ningal. Les textes de lamentations *(Lamentation sur la ruine de Sumer et d'Ur, Lamentations sur la ruine d'Ur)* relatent comment, dès lors qu'il fut acquis que « le vent du diable » porteur du nuage mortel le poussait vers Sumer, Nannar/Sîn se rua auprès de son père Enlil, porteur d'une motion de secours, la requête de quelque miracle divin qui aurait détourné d'Ur la calamité. N'était-il pas impensable, plaida-t-il auprès de son père, de voir périr cette merveille, Ur, connue du monde entier? Il en appela à Anu: « Ô, Parfait, en voilà assez! » Il en appela à Enlil: « Prononce un décret favorable! » Mais Enlil ne vit aucun moyen de parer cette inexorable issue.

En désespoir de cause, Nannar/Sîn fit des pieds et des mains pour que les dieux se réunissent en assemblée. Au moment où les Anunnaki doyens prenaient place, Nannar/Sîn pleura toutes les larmes de son corps face à Anu, il supplia Enlil. « Ne laissez pas ma cité vouée à la destruction, leur dis-je à tous en vérité », transcrivit plus tard Nannar/Sîn dans ses mémoires. « Ne laissez pas ce peuple périr! »

Mais la réponse venue d'Enlil tomba, rude et sans appel:

Ur fut gratifiée de la royauté.
Elle ne le fut pas d'un règne éternel.

Chapitre 5

Mort et ressuscité

La leçon à tirer de la destruction de Sumer et d'Ur fut que la chance et le sort modifiables ne sauraient en aucun cas avoir prééminence sur le destin irrévocable. Mais à l'inverse, qu'en est-il? Le sort, la fortune, quel que fût celui ou celle qui l'a décrété, peut-il céder face au destin?

La question fut bien entendu pesée dans l'Antiquité, sinon l'on se demande bien pour quelle raison existaient les prières et les supplications qui commencèrent alors à s'élever, pas plus que les admonestations des prophètes qui appelaient à la droiture et à la repentance. Dans la Bible, le Livre de Job soulève l'interrogation de savoir si le sort de cet homme – frappé de maux au point d'en perdre l'espoir – allait prévaloir, même si la droiture de Job et sa piété lui promettaient le destin d'une longue vie.

Cette thématique, l'on en retrouve l'origine dans le poème sumérien que les spécialistes ont titré *Un homme et son dieu*, et dont le sujet met en scène une victime à la vie juste, frappée par un sort cruel et une infortune imméritée. « Le sort m'a agrippé de ses mains, il a chassé de moi le souffle de la vie », se lamentait cette victime anonyme. Mais il vit les portes de la miséricorde s'ouvrir devant lui « dès lors que toi, mon Dieu, tu m'as montré mes péchés ». La confession et le repentir firent en sorte que son dieu « détourne de lui le démon de la fatalité ». Et le suppliant vécut une longue vie heureuse.

À l’image du récit de Gilgamesh qui montra que la fortune, la chance, ne purent le détourner de son destin ultime (mourir tel un mortel), d’autres contes véhiculent la leçon morale que le sort n’est pas davantage capable de conduire l’individu à la mort si son heure n’a pas sonné à l’horloge de sa destinée. Un exemple prestigieux concerne Marduk en personne, lui qui, parmi tous les autres dieux antiques, accumula les records de souffrance et de revers, de disparitions et de réapparitions, d’exils et de retours, de mort apparente et de résurrection inattendue. En vérité à telle enseigne que lorsque la totalité des péripéties que connut Marduk fut portée à la connaissance des sumérologues après la découverte d’inscriptions anciennes, ces spécialistes, au début du XX^{e} siècle, débattirent fort sérieusement entre eux pour se demander si cette histoire pouvait être ou non un archétype de la vie du Christ (idée confortée par l’affinité proche qui liait Marduk à son père Enki d’un côté et à son fils Nabu de l’autre, de quoi suggérer une sorte de Trinité avant l’heure).

L’importance prêtée aux épreuves endurées par Marduk et sa position morale en faveur de l’humanité était mise en évidence par un mystère de genre théâtral où l’on mettait en scène sa mort apparente et son retour à la vie, joués par des acteurs. Le mystère était représenté à Babylone parmi les cérémonies du nouvel an. Plusieurs archives anciennes semblent montrer le dessein sombre dont il était en outre porteur – désigner d’un doigt accusateur ses ennemis et ses juges responsables de sa condamnation à mort et de son ensevelissement vivant. Comme le montrent les variantes de versions multiples, l’identité de ces responsables changeait d’une époque à l’autre pour s’adapter aux bouleversements politico-religieux du moment.

L’une des accusés originels fut Inanna/Ishtar. Et cette accusation prend un tour ironique dans la mesure où elle connut ellemême mort et résurrection, alors que cette expérience miraculeuse qu’elle avait vécue ne fut, elle, jamais rejouée (contrairement à celle de Marduk), pas plus qu’elle ne fut rappelée aux éphémérides du calendrier (alors même que l’était la mort de son bien-aimé Dumuzi qui donna son nom au mois de Tammuz).

Ironie double, du reste, car c'est à la suite de la mort de Dumuzi qu'Inanna Ishtar perdit elle-même la vie.

Il n'est pas un Shakespeare qui eût pu rendre l'ironie tragique des événements qui suivirent l'ensevelissement et la résurrection de Marduk, laquelle résurrection le dieu la dut au tollé suscité par Inanna. Car au moment où les événements basculèrent, alors que Marduk n'avait pas vraiment connu la mort ni vécu le retour d'entre les morts, son accusatrice Inanna avait, elle, réellement perdu la vie et connu une véritable résurrection. Si la mort de Dumuzi avait été la cause sous-jacente et de l'ensevelissement de Marduk et de la mort d'Inanna, la raison directe de la mort de la déesse et sa résurrection ne relevaient que de la décision fatidique qu'elle avait elle-même prise.

J'emploie le mot « fatidique » à bon escient car sa rencontre avec la mort entrait dans son sort fatal, mais non pas dans son destin. Et c'est en raison même de cette distinction qu'elle put ressusciter. Au fond, l'explication de ces événements éclaire les questions de la vie, de la mort et de la résurrection non pas, comme à travers l'*Épopée de Gilgamesh*, à l'échelle des mortels ou des demi-dieux, mais parmi les dieux eux-mêmes. À travers le récit du sort opposé au destin d'Inanna, se révèlent des indices utiles à la résolution des énigmes restées sans solution.

Cette histoire pleine de suspense de la mort et de la résurrection d'Inanna/Ishtar révèle, depuis les tout débuts du récit, qu'elle rencontra sa mort – une mort bien réelle, non pas seulement un ensevelissement d'elle vivante – comme la conséquence de ses décisions mêmes. C'est elle qui suscita son propre sort. Mais parce que sa mort (au moins en cette circonstance) n'était pas son destin, il fallut bien au final qu'elle survécût et ressuscitât.

Le récit figure dans des textes d'abord écrits en langue sumérienne originale avant de se transmettre plus tard sous la forme de versions en akkadien. Les spécialistes travaillent sur des translations diverses et variées comme celle de *La descente d'Inanna aux enfers*, même si certains substituent les *ténèbres* aux *enfers* pour ne pas lui associer une coloration

infernale. En réalité, c’est vers le « monde inférieur, monde du bas » que se dirigea Inanna, terme purement géographique qui désignait alors la pointe sud de l’Afrique. Il s’agissait du domaine de sa sœur Ereshkigal et de son époux Nergal. Auquel revenait, semble-t-il, en sa qualité de frère de Dumuzi, le soin de préparer ses funérailles. Et bien que l’on ait tenté de dissuader Inanna d’accomplir le voyage, elle résolut malgré tout de l’accomplir.

Elle avait justifié son déplacement par sa volonté d’assister aux rites mortuaires prodigués à son bien-aimé Dumuzi. Mais il allait de soi que personne n’y croyait… À mon avis, elle suivait un usage coutumier (qui se retrouvera plus tard dans les lois bibliques): Inanna partait avec l’intention d’exiger de Nergal, parce que frère aîné de Dumuzi, qu’il couchât avec elle de façon que soit procréé un pseudo-fils de Dumuzi (mort sans enfant). Une intention qui mit Ereshkigal en furie.

Figure 30

D’autres textes mentionnent les sept objets dont se munissait Inanna au cours de ses périples à bord de son Navire du ciel – parmi lesquels un casque, des pendants d’oreille, un « bâton mesureur » – qu’assujettissaient fermement des lanières. Quelques sculptures (figure 30) l’ont représentée ainsi attifée. Au moment où elle parvint aux portails de la résidence de sa

sœur – une enfilade de sept portes –, le gardien la dépouilla de tous ses accessoires protecteurs, l'un après l'autre, à chaque porte. Quand elle finit par atteindre la salle du trône, elle trouva une Ereshkigal en rage. Ce fut une foire d'empoigne. Selon le texte sumérien, Ereshkigal ordonna qu'Inanna soit soumise aux « yeux de la mort » – une façon de parler de rayons mortels – qui eurent pour effet de réduire le corps d'Inanna à l'état de cadavre. Cadavre qui fut pendu à un poteau. La dernière version akkadienne stipule qu'Ereshkigal ordonna à son chambellan Namtar de « lâcher contre Ishtar les soixante malheurs » – lésions aux yeux, au cœur, à la tête, aux pieds, « toutes les parties de son corps tout entier » – de façon qu'Ishtar soit bien morte.

Parce qu'elle avait anticipé des complications, Inanna/Ishtar avait donné pour instruction à son propre chambellan, Ninshubur, de lancer une alerte au cas où elle ne serait pas de retour dans les trois jours. Face au constat de son absence, Ninshubur se présenta devant Enlil pour supplier que l'on sauvât Inanna de la mort, mais Enlil se déclara incapable de lui venir en aide. Le chambellan en appela à Nannar, le père d'Inanna, mais lui aussi à son tour plaida l'impuissance. Alors, Ninshubur se tourna vers Enki qui, *lui*, avait la possibilité d'agir. Il conçut deux êtres artificiels insensibles aux « yeux de la mort » pour les envoyer en mission de secours. À l'un des androïdes il fit ingurgiter le « mets de la vie », à l'autre l'« eau de la vie ». Ainsi pourvus, ils gagnèrent la demeure d'Ereshkigal pour réclamer le corps sans vie d'Inanna. Alors,

Sur le cadavre pendu au poteau,
ils dirigèrent le Pulsateur et l'Émetteur.
Sur la chair ainsi atteinte,
soixante fois le mets de vie,
soixante fois l'eau de la vie,
ils l'en aspergèrent.
Et Inanna se leva.

Le recours au rayonnement – un « pulsateur » et un « émetteur » – pour réanimer la morte est représenté sur un cylindre-sceau (figure 31) sur lequel il nous est loisible de voir un patient au visage recouvert d'un masque en cours de traitement par rayons. Ce patient en réanimation (un homme? un dieu? On ne sait pas), étendu sur une table, était entouré d'hommes-poissons – les délégués d'Enki. Un indice à garder en tête, de même que ce détail du récit qui veuille que ni Enlil ni Nannar ne purent secourir Inanna, mais qu'Enki y parvint. Les androïdes conçus par Enki pour ressusciter Inanna n'étaient pas les hommes-poissons/prêtres présents sur la représentation. Ils devaient ressembler bien davantage aux figurines des messagers androïdes divins (figure 32) avec leur absence de besoin de nourriture ou d'eau, non sexués et dépourvus de sang. Ils se comportèrent comme des androïdes insensibles aux rayons de mort d'Ereshkigal.

Figure 31

Ils raccompagnèrent au cours d'un voyage de retour sans incident Inanna/Ishtar qu'ils avaient ressuscitée, jusqu'au « monde du haut ». Où l'attendait son fidèle chambellan Ninshubur. Elle lui tint un discours de gratitude appuyé. Puis elle s'en fut à Eridu, séjour d'Enki, « lui qui l'avait ramenée à la vie ».

Si cette *Descente d'Inanna aux enfers* avait été montée en scène théâtrale sous forme de Passion, comme le fut l'histoire de Marduk, nul

doute que le public aurait trépigné d'émotion face à la scène. Car si la « mort » de Marduk s'était en réalité limitée à une mise au tombeau sous le coup d'une condamnation à mort et que sa « résurrection » ne fut autre qu'un sauvetage avant qu'il ne mourût, Inanna/Ishtar avait été bel et bien tuée et sa résurrection fut un véritable retour à la vie. Mais si quelqu'un dans le public s'était montré au fait des nuances de la terminologie sumérienne, il aurait su vers la moitié du récit que tout allait bien se terminer… Il lui suffisait de noter que celui auquel Ereshkigal avait ordonné de tuer Inanna n'était autre que son chambellan *Namtar*– non pas NAM, la « destinée », laquelle eût été irrévocable, mais bien NAM.TAR, le « sort » qu'il est possible de changer.

Figure 32

Ce fut Namtar qui mit Ishtar à mort en « lâchant contre elle les soixante malheurs », lui aussi, après qu'elle fut réanimée et ressuscitée, qui la ramena à travers les sept portes et lui restitua, à chacune, son équipement particulier, ses bijoux et ses attributs de pouvoir.

L'idée du royaume de Namtar confondu avec un enfer, une maison de la mort, certes, mais aussi un endroit d'où il est possible de s'échapper pour

revenir parmi les vivants constitua le fond d'un texte assyrien qui évoquait l'expérience de mort imminente d'un prince dénommé Kumma.

À la façon d'un épisode de la série télé *La quatrième dimension*[28], le prince se voit arriver en enfer. Il aperçoit immédiatement un homme debout devant Namtar: « Il tenait de sa main gauche la chevelure de sa propre tête et de sa main droite une épée. » Namtaru, la concubine de Namtar, se tenait tout près. Des bêtes monstrueuses les entouraient: un serpent-dragon aux mains et aux pieds humains, une créature au chef léonin pourvue de quatre mains humaines. Il y avait là *Mukil* (« le Frappeur »), être aviforme aux mains et pieds humains, et *Nedu* (« Celui qui toise ») à tête de lion, mains d'homme et serres d'oiseau. D'autres monstres mêlaient membres humains, attributs d'oiseau, parties de bœuf et de lion.

Le prince s'avance et assiste à un épisode de jugement. L'homme devant ses juges avait le corps noir ébène que recouvrait une cape rouge. Il tient d'une main un arc, de l'autre une épée. De son pied gauche, il écrase un serpent. Mais son juge n'est pas Namtar, qui n'est que le « vizir des enfers ». Le juge est Nergal, seigneur du monde inférieur. Le prince le voit « siéger sur un trône majestueux, porteur d'une couronne divine ». De ses bras s'élance la foudre, et « les enfers sont tout entiers emplis de terreur ».

Apeuré, le prince soumis se courba puis se releva. Alors Nergal hurla à son adresse: « Pourquoi as-tu offensé ma femme bien-aimée, reine des enfers?! » Le prince, abasourdi, resta sans voix. Allait-il connaître sa dernière heure?

Mais non. Relevé du tribunal de Namtar, il n'était plus question de trépas. L'affaire se réduisait, en un retournement de situation, à un cas d'identité erronée. La reine des enfers en personne ordonna qu'il fût relaxé et rendu au royaume de Shamash, le monde du haut sous le soleil. Mais Nergal intervint. Oui, la vie du prince devait se voir épargnée, mais il ne pouvait revenir du royaume des morts sans dommage. Il devait garder des séquelles de cette expérience de mort imminente, souffrir maux et douleurs, rester insomniaque… Les cauchemars devaient le hanter.

L’échappatoire du défunt Dumuzi du monde inférieur prit une allure fort différente.

Inanna réanimée et libérée n’oublia pas son cher disparu. Sur son ordre, les deux messagers divins ramenèrent aussi avec eux le corps sans vie de Dumuzi. Ils le convoyèrent jusqu’à Bad-Tibira (Tubal[29]) en Édin. Où le corps fut embaumé à la demande d’Inanna:

Quant à Dumuzi, l’amour de ma jeunesse:
Qu’il soit lavé d’eau pure,
Qu’il soit oint d’huile douce,
Qu’on le vête de parure rouge,
Qu’on l’étende sur une dalle de lapis-lazuli.

Inanna ordonna donc que le cadavre intact reposât sur une dalle de lapis-lazuli pour qu’il fût conservé en un sanctuaire particulier. Il devait rester préservé, dit-elle, pour qu’un jour, le jour ultime, Dumuzi puisse revenir de la mort et « s’en venir à moi ». Et ce jour attendu, affirma-t-elle,

Le mort se relèvera
et aura l’odeur du bon encens.

Voilà qui constitue, il faut le noter, la première mention de la croyance en un dernier jour, quand les morts ressusciteront. C’est sur le fondement d’une telle foi que s’institua la lamentation annuelle en l’honneur de Tammuz (l’équivalent sémitique de Dumuzi), pérennisée des millénaires durant et encore à l’époque du prophète Ézéchiel.

La mort et la momification de Dumuzi, aussi brièvement mentionnées furent-elles, nous procurent d’importants indices. Quand Inanna/Ishtar et lui tombèrent amoureux l’un de l’autre – lui, du clan Enki, elle du clan Enlil –, au beau milieu des conflits qui opposaient les deux familles divines, leurs fiançailles reçurent la bénédiction des parents d’Inanna, Nannar/Sîn et son épouse Ningal/Nikkal. L’un des textes de la collection des chants d’amour

de *Dumuzi et Inanna* montre Ningal s'adresser « d'un ton plein d'autorité » à Dumuzi:

> *Dumuzi, toi qu'Inanna désire et aime d'amour:*
> *Je te donnerai la vie en des jours lointains.*
> *Pour toi, je la préserverai.*
> *Je veillerai sur ta Demeure de vie.*

En vérité, Ningal n'était pas détentrice d'une telle autorité car tout ce qui relevait du destin et du sort restait aux mains d'Anu et d'Enlil. Et comme tous le surent plus tard, une mort tragique et prématurée allait frapper Dumuzi.

La remise en cause d'une promesse divine en matière de vie et de mort ne constitue pas le seul élément perturbateur du sort tragique de Dumuzi. Elle soulève la question de l'immortalité des dieux. J'ai expliqué à travers mes écrits qu'il ne s'agissait en réalité que d'une longévité relative, que cette portée de vie n'était due qu'à l'équation qui veut qu'une année sur Nibiru équivaut à 3 600 années terrestres. Mais pour tous ceux, dans l'Antiquité, qui tenaient les Anunnaki pour des dieux, le récit de la mort the Dumuzi avait de quoi choquer. Inanna avait-elle vraiment espéré que Dumuzi recouvrerait la vie au jour dernier en le faisant embaumer et placer sur une table de pierre plutôt qu'il ne soit enterré, ou bien avait-elle ainsi agi pour qu'aux yeux des masses soit préservée l'illusion de l'immortalité divine? Je crois qu'en effet elle a bien pu proclamer que, oui, le dieu est mort, mais il ne s'agit que d'une phase temporaire, transitoire, car au temps voulu, il sera ressuscité, il se relèvera et jouira de la bonne odeur de l'encens.

Les contes cananéens consacrés à Baal, « le Seigneur », semblent considérer que l'on doive distinguer les types bien des fripouilles. Ce Baal, pour assurer sa suprématie et s'établir au sommet du Zephon (le site secret du nord), combattit jusqu'à la mort ses ennemis à la solde de son frère.

Mais au cours d'une bataille féroce contre « *Mot* le divin » (la « Mort »), Baal est tué.

Anat, la sœur-compagne de Baal, en compagnie de leur sœur Shapash (Shepesh, Shapshu), portèrent la terrible nouvelle au père de Baal, *El*: « Le puissant Baal est mort, le Prince, le Seigneur de la Terre a péri! » annoncèrent-elles à ce père désespéré. Dans les étendues de Dabrland « nous découvrîmes Baal, gisant au sol ». À l'énoncé de la mort de son fils, El quitta son trône pour s'affaler sur une sellette, ainsi que le pratiquent encore de nos jours les parents d'un défunt (chez les juifs). « Il se versa de la cendre sur la tête et se vêtit d'un sac de toile. » De la pointe d'un couteau de pierre, il se lacéra. « Il enfla sa voix pour crier: Baal est mort! »

Anat accablée par le deuil retourne sur le champ de bataille où s'est écroulé Baal. Là, à la façon d'El, elle se vêt d'un sac de toile, se scarifie, « verse toutes les larmes de son corps ». Puis elle en appelle à sa sœur Shapash pour qu'elle vienne l'aider à transporter le corps sans vie jusqu'en la forteresse de Zephon pour y ensevelir le dieu mort:

Écoutez bien, Shapash, la jouvencelle des dieux,
soulève le puissant Baal,
le dépose sur les épaules d'Anat.
En la forteresse de Zephon, Anat l'emmène,
se lamente et l'ensevelit.
Elle le couche en sa tombe
où il côtoiera les fantômes de la terre.

Pour sceller les rites du deuil, Anat retourne en la demeure d'El. Elle s'adresse à l'aide de paroles dures à ceux qui y sont réunis: à présent, dispersez-vous et réjouissez-vous, car Baal est mort et son trône est libre! La déesse Elat et sa parentèle affectent de ne pas relever l'ironie d'Anat pour engager le débat de la succession. Au fur et à mesure que l'on évoque la candidature de l'un ou de l'autre des fils d'El, celui-ci la décline au prétexte que l'intéressé n'est qu'une mauviette. Un autre candidat est

autorisé à se rendre au Zephon pour s'essayer au trône de Baal. « Mais il se montre incapable d'atteindre de ses orteils le repose-pieds » et le voilà éliminé à son tour. Personne, semble-t-il, n'est en mesure de remplacer Baal.

De quoi donner à Anat un espoir: la résurrection. Elle sollicite à nouveau l'aide de Shapash pour pénétrer dans la demeure de Mot. Animée par la ruse, elle « se rapproche tout près de lui comme une mère de son petit […] Elle se saisit du divin Mot, et de son épée le coupe en deux ». Puis elle incinère le cadavre de Mot, en broie les restes et en répand les cendres sur le sol.

Et l'assassinat de Mot, lui qui a tué Baal, déclenche un miracle: *Baal mort revient à la vie!*

> *Le puissant Baal, en vérité, était mort.*
> *Le Seigneur de la Terre, en vérité, avait péri.*
> *Mais écoutez donc:*
> *en vie est le puissant Baal!*
> *Voyez, le Seigneur Prince de la Terre a recouvré l'existence!*

Lorsqu'il l'apprend, El se demande s'il ne rêve pas, s'il n'est pas victime d'une « vision ». Mais non, c'est la réalité! Il se débarrasse de ses oripeaux de toile et des signes de deuil et laisse éclater sa joie:

> *À présent, je me redresse et trouve l'apaisement,*
> *et mon cœur retrouvera son calme.*
> *Car vivant est le puissant Baal,*
> *revenu à l'existence, le prince, le Seigneur de la Terre.*

Alors même que le Cananéen auteur du récit narre l'incertitude patente d'El qui doute que la résurrection ne soit pas qu'une vision illusoire, un simple songe, il choisit d'affirmer à ses lecteurs qu'au final El lui-même reconnaît le miracle. Une certitude qui rejaillit dans le récit de Keret, lequel n'est

pourtant qu’un demi-dieu. En dépit de quoi ses fils, lorsqu’ils le voient aux portes de la mort, ont du mal à croire qu’un « fils d’El puisse mourir ».

C’est peut-être à la lumière de l’idée que la mort d’un dieu soit inacceptable que l’on mit en scène le concept de résurrection. Et peu importe qu’Inanna elle-même crût ou non que son bien-aimé pût revenir du royaume des morts: la préservation sophistiquée du corps de Dumuzi et les mots qu’elle prononça à cette occasion préservèrent à leur tour, dans l’esprit des foules humaines, l’illusion de l’immortalité des dieux.

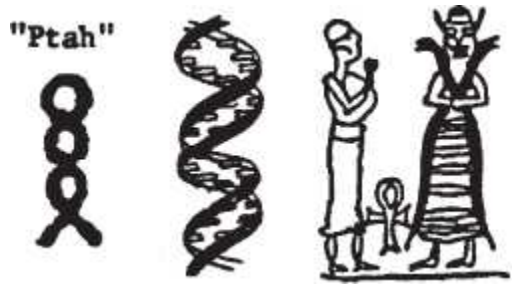


Figure 33

Le processus de préservation dont elle donna personnellement le détail et qui devait aboutir au jour dernier au lever de Dumuzi pour qu’il la rejoigne relève clairement des opérations de momification. De quoi bouleverser les certitudes des égyptologues qui ont décidé que la momification fit son apparition *en Égypte* sous la troisième Dynastie, vers 2800 av. J.-C. Le processus établi voulait que l’on procédât au lavage du corps du pharaon défunt, qu’on l’oignît d’huiles, qu’on l’enveloppât dans des linges tissés – une préservation du corps qui permettait aux pharaons d’entreprendre le voyage vers l’au-delà.

Et pourtant, nous sommes face à un texte *sumérien* qui fait état d’une momification antérieure de plusieurs siècles!

Le détail pas à pas de la procédure qu’il relate recoupe à l’identique celui que l’on pratiquera plus tard en Égypte sous couleur de suaire mortuaire.

Inanna donna l'ordre que le corps conditionné reposât sur une table de pierre en lapis-lazuli et qu'il fût conservé dans un suaire spécial quelle dénommait E.MASH – « Demeure/Temple du Serpent ». Peut-être s'agissait-il davantage d'un geste symbolique qui consistait à placer le fils défunt d'Enki entre les mains de son père. Car Enki n'était pas seulement le *Nachash* de la Bible – le Serpent, désigné aussi sous l'appellation de Connaisseur du secret. En Égypte aussi son symbole était le serpent et le hiéroglyphe de son nom, PTAH, représentait la double hélice de l'ADN (figure 33). La clé de la vie et de la mort.

Dumuzi, tout vénéré qu'il fût à Sumer et Akkad comme le fiancé d'Inanna, puis pleuré en Mésopotamie et au-delà sous le nom de Tammuz, feu le fiancé d'Ishtar, était un dieu africain. Il était dès lors peut-être inévitable que sa mort et son embaumement ne fussent comparés par les spécialistes à l'histoire tragique du grand dieu égyptien *Osiris*.

L'histoire d'Osiris est proche du récit biblique de Caïn et Abel dans lequel une rivalité se solde par l'assassinat d'un frère par son frère. Tout commence avec deux couples divins, deux demi-frères (*Osiris* et *Seth*) qui épousent deux sœurs (*Isis* et *Nephtys*). Pour surseoir à tout conflit, le royaume du Nil fut réparti entre les deux frères: la basse Égypte (la partie nord) fut allouée à Osiris quand la partie sud (la haute Égypte) revint à Seth. Mais les lois divines complexes de succession, avec la préférence donnée à l'héritier légitime au détriment du fils aîné, déchaîna la rivalité au point où Seth, par ruse, piégea Osiris dans un coffre avant de le couler en Méditerranée. Osiris périt noyé.

Isis, l'épouse d'Osiris, retrouva le coffre quand il fut drossé sur les côtes de l'actuel Liban. Elle ramena le corps de son époux Osiris en Égypte où elle sollicita l'aide du dieu Thot pour qu'il ressuscitât Osiris. Mais Seth découvrit ce qui se tramait, il s'empara du cadavre et le découpa en quatorze morceaux dont il dispersa les restes dans l'Égypte tout entière.

C'est une Isis déterminée qui rechercha chacun des morceaux jusqu'à les retrouver tous à l'exception (ainsi le relate littéralement le récit) du

phallus d’Osiris. Elle rassembla chacun des segments et reconstitua le corps d’Osiris à l’aide d’une parure tissée pourpre – et c’est ainsi que commença la momification en Égypte. Toutes les représentations d’Osiris au temps des pharaons le montrent fortement drapé dans le suaire (figure 34).

À l’exemple d’Inanna avant elle, ainsi procéda Isis qui mit en suaire et momifia son époux décédé. Elle donna ainsi le point de départ en Égypte (comme le geste d’Inanna l’avait amorcé en Sumer et Akkad) à la notion de dieu ressuscité. Mais si, dans le cas d’Inanna, l’initiative prise par la déesse avait pu se motiver par le souci personnel de nier sa perte tout comme celui d’affirmer l’immortalité des *dieux*, en Égypte la même action fonda la croyance pharaonique que le *roi humain* pourrait lui aussi bénéficier de la transfiguration: en répétant la geste d’Osiris, il pensait atteindre à l’immortalité au-delà de la mort, en compagnie des dieux. Comme l’a exprimé Ernest Alfred Wallis Budge dans la préface de son chef-d’œuvre, « Osiris et la résurrection égyptienne[30] », « la figure centrale de l’ancienne religion égyptienne était Osiris, et parmi les éléments fondamentaux de son culte prévalait la croyance en sa divinité, sa mort, sa résurrection et la maîtrise absolue des destinées des corps et des âmes des hommes ». Les sanctuaires majeurs d’Osiris à Abydos et à Dendérah ont montré les étapes de la résurrection du dieu (figure 35). Wallis Badge et d’autres égyptologues pensaient que ces représentations étaient tirées d’une mise en scène de la Passion à la façon d’un mystère, jouée tous les ans en ces lieux – un rituel religieux qui, en Mésopotamie, était consacré à Marduk.

Figure 34

Les *Textes des Pyramides* et d'autres extraits de rituels funéraires en provenance du *Livre des morts* égyptien décrivaient la façon dont le pharaon, embaumé et momifié après sa mort, était préparé à sortir de sa tombe (qui n'était tenue que pour un lieu temporaire de repos) par une porte cachée à l'est avant d'entamer un périple vers l'au-delà. Ce périple passait pour imiter celui d'Osiris ressuscité vers son trône du ciel dans la demeure éternelle. Et alors même qu'il s'agissait d'un voyage par lequel le pharaon prenait son essor pour le ciel à la manière d'un faucon divin, il commençait par un parcours à travers une série de chambres souterraines et de couloirs enterrés emplis d'êtres merveilleux et d'aperçus extraordinaires. Dans mon livre *Les degrés du Ciel*[31], j'ai analysé la géographie et la topographie telles qu'elles apparaissaient dans les textes anciens. J'en ai conclu que nous avions affaire à la simulation d'un voyage au cœur d'une tour de lancement souterraine ménagée dans la péninsule du Sinaï – assez proche de la représentation réelle d'un site authentique dans la péninsule de la tombe de Houy, gouverneur pharaonique de la péninsule du Sinaï (figure 36).

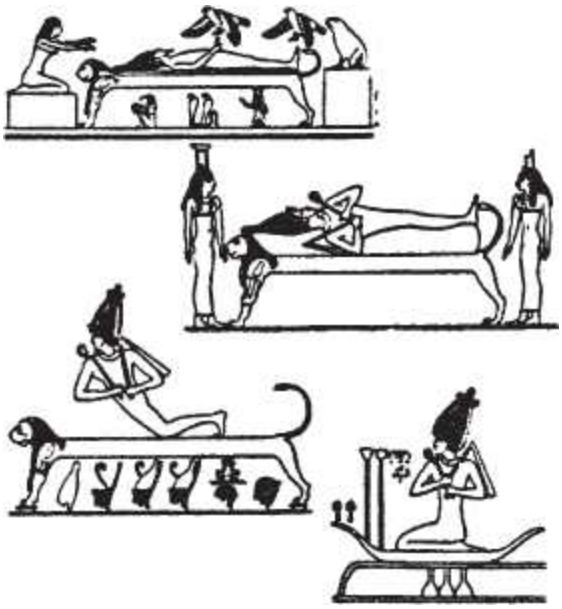


Figure 35

La résurrection d'Osiris s'accompagna d'un autre événement miraculeux, celui de provoquer la naissance de son fils, *Horus*, bien après la

mort d’Osiris lui-même et son démembrement. Mêlé aux deux événements, que les Égyptiens considérèrent à juste titre comme magiques, un dieu, *Thot* (que l’art égyptien a toujours représenté avec la tête d’Ibis, figure 37), joua le rôle décisif. Ce fut lui qui aida Isis à rassembler les membres épars d’Osiris, lui encore qui lui apprit comment extraire l’« essence » d’Osiris de son corps sans vie éparpillé pour s’en autofertiliser. Une opération qui lui valut de tomber enceinte et de donner naissance à un fils, Horus.

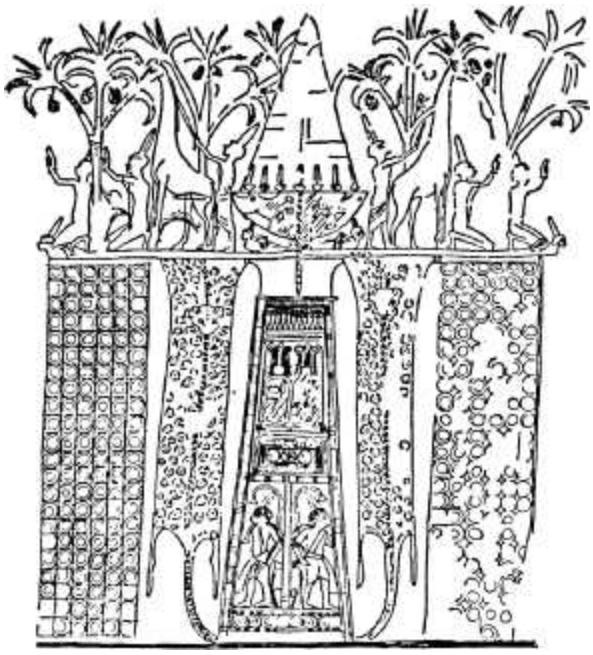


Figure 36

Figure 37

Parmi ceux qui considèrent que le récit évoque des péripéties réelles et qu'il ne traduit pas seulement un « mythe », il en est qui partent du principe que l'initiative d'Isis a consisté à extraire d'Osiris mort sa semence et donc son « essence ». Mais voilà bien une hypothèse impossible puisque la seule partie du corps qu'Isis ne parvint pas à retrouver et à reconstituer fut l'organe viril. L'intervention magique de Thot avait dépassé l'insémination artificielle si banale de nos jours. Ce qu'il devait obtenir au profit d'Isis, c'était l'« essence » *génétique* d'Osiris. Les textes tout comme les images qui nous sont parvenus de l'ancienne Égypte confirment que Thot possédait le « savoir secret » indispensable pour réaliser de telles prouesses.

Les connaissances biomédicales de Thot – d'apparence « magiques » vues par des yeux d'humains – furent mises à contribution une fois de plus au bénéfice d'Horus. Pour protéger le jeune garçon de l'impitoyable Seth, Isis garda sa naissance secrète jusqu'à le cacher dans des marécages. Seth, toujours dans l'ignorance de l'existence d'un fils d'Osiris – et tout comme Enki avait tenté d'obtenir un fils de sa demi-sœur Ninmah – tenta d'abuser d'Isis, sa demi-sœur, pour tirer de ce coït la conception d'un fils qui deviendrait un héritier incontestable. Il attira Isis en sa demeure, la garda captive un certain temps. Mais la déesse parvint à s'échapper et à gagner les

marécages, cachette d'Horus. Sa douleur fut grande quand elle découvrit le petit garçon mort, piqué par un scorpion venimeux. Elle ne perdit pas de temps pour en appeler à l'aide de Thot:

> *Alors Isis lança un cri vers le ciel*
> *elle adressa son appel au*
> *Grand Bateau des millions d'années* […]
> *Et Thot descendit.*
> *Fort de pouvoirs magiques,*
> *il possédait celui, des plus grands,*
> *qui voulait que le mot devienne acte* […]
>
> *Et il dit à Isis:*
> *me voilà venu ce jour à bord du Bateau du disque céleste*
> *depuis le point où il se trouvait hier.*
> *Quand la nuit viendra,*
> *cette Lumière [ce rayon] ôtera [le poison]*
> *pour la bien portance d'Horus* […]
> *Je suis venu des cieux afin de sauver l'enfant*
> *pour sa mère.*

Ainsi réanimé et ressuscité (peut-être immunisé à jamais contre la mort) grâce aux pouvoirs magiques de Thot, Horus grandit et devint *Netch-Atef*, le « Vengeur » de son père.

Le savoir-faire biomédical de Thot en matière de vie et de mort furent également cités dans une série d'anciens textes égyptiens réunis sous le nom de *Contes des magiciens*. Sur l'un d'eux (Papyrus du Caire n° 30646), un long récit raconte l'histoire d'un couple de descendance royale qui avait prit possession en toute illégalité du *Livre de Thot*[32]. Pour les punir, le dieu les ensevelit dans une chambre souterraine en un état vital suspendu – momifiés tels les morts mais capables de voir, d'entendre et de parler. À travers un autre récit, conservé dans le *Papyrus Westcar*, un fils du pharaon

Khoufou (Khéops) parla à son père d'un vieil homme « initié aux mystères de Thot ». Parmi ces mystères, figurait le pouvoir de redonner vie aux morts. Pour s'en rendre compte par lui-même, le roi ordonna que l'on tranchât la tête d'un prisonnier pour mettre au défi le sage de remettre en place la tête coupée et de faire revenir l'homme à la vie. Ledit sage refusa d'appliquer cette « magie de Thot » sur un être humain. On coupa alors la tête d'une oie. Le magicien « prononça certains mots de pouvoir » tirés du *Livre de Thot*. Et ô surprise, la tête coupée rejoignit toute seule le corps de l'oie, laquelle oie se remit sur pied, se dandina et commença à cacarder, plus vivante que jamais.

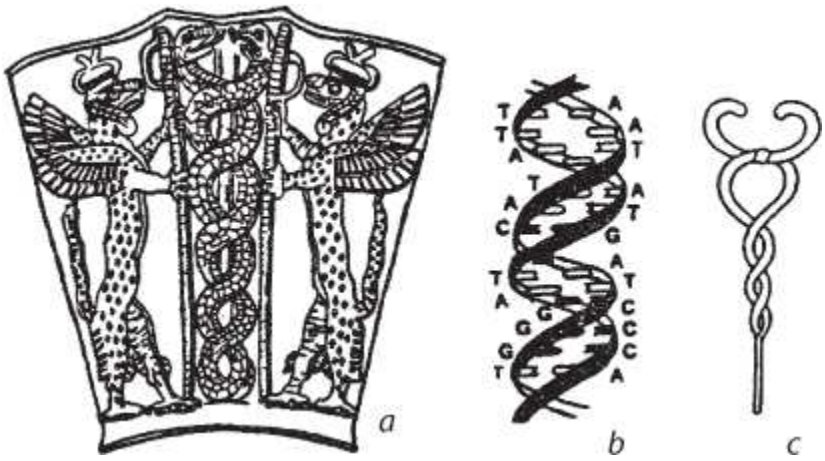
Il était connu en Égypte ancienne que Thot possédait effectivement le pouvoir de ressusciter une victime de décapitation, de lui rendre sa tête et de redonner vie à la victime, tout simplement en raison d'un incident survenu quand Horus avait fini par prendre les armes contre son oncle Seth. À l'issue d'affrontements qui avaient fait rage au sol, sur l'eau et dans les airs, Horus était parvenu à capturer Seth et ses lieutenants. Râ, devant lequel ils avaient été traînés pour qu'il les juge, avait remis leur sort entre les mains de Horus et d'Isis. Sans tarder, Horus avait commencé le massacre des captifs en les décapitant. Mais quand le tour de Seth fut venu, Isis ne put supporter que soit ainsi châtié son frère et elle interdit à Horus de l'exécuter. Fou de rage, Horus se retourna contre sa propre mère et lui coupa la tête! Elle ne dut sa survie qu'à l'arrivée en catastrophe de Thot sur la scène du drame, qui remit sa tête en place et la ressuscita.

Pour évaluer la capacité de Thot à réussir pareil exploit, rappelons-nous que j'ai identifié ce fils de Ptah à Ningishzidda (le fils d'Enki dans le folklore sumérien), dont le nom sumérien signifiait « le Seigneur de l'Arbre/l'Artefact de vie ». Il était le Gardien des secrets divins – les sciences exactes – dont les moindres étaient les secrets de la génétique et de la biomédecine que son père Enki avait su si bien utiliser aux temps de la création de l'homme. En réalité, les textes sumériens rapportent qu'un jour Marduk s'était plaint auprès de son père de ne pas avoir reçu de sa part toutes les connaissances que lui, Enki, détenait.

« Mon fils, avait répondu Enki, que ne connais-tu point? Que puis-je te donner de plus? » Le savoir écarté, souligna Marduk, était le secret de la résurrection des morts. Un secret qu'Enki avait transmis au frère de Marduk, Ningishzidda/Thot, mais non à Marduk/Râ.

Cette connaissance cachée dont la puissance n'appartenait qu'à Thot/Ningishzidda trouva sa représentation à travers l'art mésopotamien et l'expression du culte sous la forme de l'image du symbole des serpents entrelacés (figure 38a) – symbole que j'ai eu l'occasion de rapprocher de la représentation de la double hélice ADN (figure 38b). Ce symbole s'est perpétué jusqu'à nos jours comme l'emblème de la médecine et du soin (figure 38c).

il exista sans doute aucun un lien entre tout ce que nous venons d'évoquer et la fabrication par les soins de Moïse d'un serpent de cuivre destiné à en finir avec l'épidémie de peste qui décima à n'en plus finir les Israélites au cours de l'Exode. Moïse avait été élevé à la cour du pharaon et avait reçu les leçons des magiciens d'Égypte. Il avait, selon les instructions de l'Éternel, façonné « un serpent d'airain[33] », l'avait placé « sur une perche » et « quiconque avait été mordu par un serpent, et regardait le serpent d'airain, conservait la vie » (Nombres, 21:8).



Figures 38a, 38b et 38c

Ne s’agit-il que d’une coïncidence si l’un des experts internationaux de premier plan de l’exploitation minière du cuivre et de la métallurgie, le professeur Benno Rothenberg (*Timna la Madianite* et autres écrits[34]), découvrit dans la péninsule du Sinaï un sanctuaire qui remontait à la période madianite – soit l’époque où Moïse avait échappé à la mort en fuyant le désert du Sinaï, avait cohabité avec les Madianites et s’était même marié avec la sœur du grand prêtre de Madian. Dans la région où avaient été exploitées les premières mines de cuivre, le professeur Rothenberg découvrit dans les ruines du sanctuaire un petit serpent de cuivre. Il s’agissait de l’unique objet votif du lieu (ledit sanctuaire a été reconstitué pour être exposé dans le pavillon Nechushtan du musée Eretz Israël à Tel-Aviv, figure 39, où l’on peut voir également le serpent de cuivre).

Le récit biblique et les découvertes réalisées dans la péninsule du Sinaï offrent un lien direct avec la représentation d’Enki sous forme de *Nachash*. Le mot ne se limite pas aux deux significations que j’ai déjà mentionnées (« Serpent », « Connaisseur du secret ») puisqu’il s’en ajoute une troisième, « Celui du cuivre », dans la mesure où le terme hébreu pour cuivre, *Nechoshet*, partage la même racine. L’une des épithètes d’Enki en sumérien, BUZUR, possède elle aussi la double signification de « Celui qui connaît/qui résout les secrets » et de « Celui des mines de cuivre ».

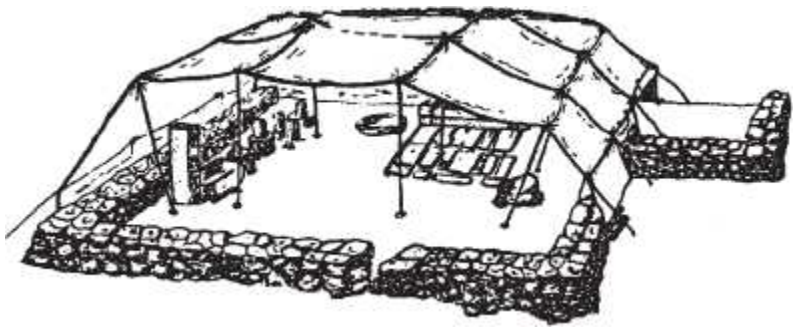


Figure 39

Ces interrelations diverses et variées pourraient bien offrir une explication au choix d’Inanna, énigmatique sinon, de l’endroit où devait reposer Dumuzi: Bad-Tibira. Nulle part dans les textes concernés il n’est

possible de trouver le moindre lien entre Dumuzi (et en l'occurrence Inanna) et cette cité des dieux. La seule relation possible s'avère la spécialisation de Bad-Tibira en centre métallurgique des Anunnaki. Inanna n'aurait-elle pas dès lors fait installer Dumuzi embaumé près d'un site qui ne raffinait pas seulement l'or, mais également le cuivre?

Autre élément d'information peut-être pertinent, la construction du tabernacle et de la tente d'assignation (ou de la rencontre) dans le désert de l'Exode, en accord avec les instructions si détaillées et si explicites transmises à Moïse par Yahvé: à quels endroits devait-on utiliser l'or ou l'argent, quelles essences de bois employer et dans quelles dimensions, quelles sortes de tissus ou de revêtement choisir, comment les coudre, quelles décorations apposer. Ces instructions minutieuses portaient aussi sur les rituels à accomplir par les prêtres (les seuls autorisés alors étaient Aaron et ses fils): leurs habits, les objets sacrés qu'ils porteraient, la composition très élaborée des ingrédients qui entreraient dans l'unique encens constitutif du nuage approprié qui servirait d'écran pour les protéger des radiations mortelles émises par l'Arche d'alliance. À quoi s'ajoutait une exigence supplémentaire: l'établissement d'un bassin dans lequel ils devraient se laver les mains et les pieds « afin qu'ils ne meurent point lorsqu'ils entreront dans la tente d'assignation » (Exode, 30:19). Quant au bassin, comme le précise le passage 30:17, il devait s'agir d'une « cuve d'airain[33] ».

L'ensemble de ces données éparpillées mais apparemment en interrelation laissent à penser que le cuivre joua de quelque manière un rôle dans la biogénétique humaine – rôle que la science moderne commence tout juste à découvrir (un exemple en est l'étude, publiée dans le magazine *Science* du 8 mars 1996, consacrée à l'effondrement du taux de cuivre dans le cerveau d'un malade atteint par le syndrome d'Alzheimer).

Un tel métal, s'il n'entra pas dans le premier processus génétique mis en place par Enki et Ninmah pour aboutir à l'Adam, semble en revanche avoir été impliqué dans le génome humain quand Enki, en sa qualité de Nachash,

se lança dans la seconde manipulation qui visa à doter l'humanité de la fonction reproductrice.

En d'autres termes, le cuivre fut apparemment une composante de notre destinée. Une analyse méticuleuse et experte des textes sumériens consacrés à la création pourrait bien révéler des avancées médicales telles que notre vie au quotidien en serait affectée.

Chez les dieux, il est une déesse au moins, Inanna, qui croyait que le cuivre pourrait jouer son rôle dans la résurrection de son bien-aimé.

Chapitre 6

La connexion cosmique passe par l'ADN

Avant même l'avènement de la télévision, les drames de tribunal passionnaient les foules et les procès faisaient l'histoire. Du temps s'est écoulé depuis la loi biblique qui voulait que « par deux témoins sera établi le verdict ». La preuve juridique du témoignage oculaire a laissé place à des accusations documentées alimentées par des indices médico-légaux, plus – ce qui semble de nos jours l'exigence absolue – la preuve par l'ADN.

Dès lors que la science moderne a découvert que toute vie s'organise sous l'égide de ces minuscules éléments d'acides nucléiques qui expriment l'hérédité et la personnalité sous forme de chaînes dénommées chromosomes, elle a acquis la capacité de lire ces lettres d'ADN entrelacées pour isoler les « mots » particuliers qu'elles épellent. Recourir à ces décryptages d'ADN pour établir la culpabilité ou l'innocence est devenu le temps fort des mises en scène des tribunaux.

Prouesse inégalée des progrès émérites du XX^{e} siècle? Pas du tout. Prouesse d'un progrès venu du centième siècle *dans le passé* – une péripétie juridique vieille de 10000 ans av. J.-C.

Cet ancien procès se déroula en Égypte à une époque où les dieux régnaient sur le territoire, et non pas encore les hommes. Et du reste, demandeurs et défendeurs concernés étaient des dieux et non des hommes.

Ce procès mettait en cause deux parties, Seth et Horus, et avait pour cause la rivalité entre les deux demi-frères Seth et Osiris. Rappelons que Seth s'était livré à une manœuvre ignoble pour se débarrasser d'Osiris et s'approprier ses domaines. Dans un premier temps, il avait piégé Osiris enfermé dans un coffre qu'il s'était dépêché de sceller et de couler dans la Méditerranée. Mais Isis avait retrouvé le cercueil et, avec l'aide de Thot, avait réanimé Osiris. C'est ensuite que Seth frustré de sa victoire s'était emparé d'Osiris pour le découper en quatorze morceaux. Qu'Isis avait retrouvés et réassemblés avant de momifier Osiris et que naisse la légende de la vie dans l'au-delà. Elle avait pourtant échoué à retrouver le phallus du dieu puisque Seth l'avait conservé de façon qu'Osiris ne puisse engendrer d'héritier.

Isis était déterminée à ce qu'il en existât un qui vengerait son père. Elle en appela à l'aide de Thot, le Gardien des secrets divins. Lequel extrait l'« essence » d'Osiris des membres du dieu mort et insémine Isis pour donner naissance à un fils, Horus.

L'« essence » (et non la « semence »!), nous le savons désormais, était ce que nous appelons aujourd'hui l'ADN – les acides nucléiques supports de l'information génétique qui forment les chaînes de chromosomes, chaînes qui s'organisent en paires de bases dans une double hélice (revoir figure 38b). Au moment de la conception, quand le sperme du mâle pénètre l'œuf femelle, les hélices doubles entrelacées se séparent, et l'un des brins mâles se combine avec un brin femelle pour reconstituer un nouvel ADN à double hélice constitutif d'un nouvel être. Il est donc primordial, non pas seulement de mettre en présence les deux ADN des doubles hélices, mais aussi d'obtenir la séparation – un déroulement – des deux brins, de façon à combiner un seul des brins de chacune des sources au sein de l'ADN en double hélice ré-entrelacée.

Des représentations picturales venues de l'ancienne Égypte montrent que Thot – fils de Ptah/Enki – était parfaitement au fait de ces processus biologico-génétiques et qu'il les appliquait au cours de ses manipulations génétiques. À Abydos, un mur décoré (figure 40) représente une scène dans

laquelle le pharaon Sethi I^{er} mime le rôle d'Osiris. Thot y est montré en train de redonner la vie (par le symbole *Ankh*) au dieu mort en tirant de lui les deux brins distincts d'ADN. Dans une image du *Livre des morts* liée à ce qui va en résulter, la naissance d'Horus, nous comprenons (figure 41) comment les deux déesses de la naissance qui assistent Thot portent *chacune un brin* d'ADN après la séparation de la double hélice de l'acide désoxyribonucléique de façon qu'un seul brin se combine avec celui d'Isis (montrée porteuse du nouveau-né Horus).

Figure 40

Isis éleva en secret le jeune garçon. Quand il fut assez grand, sa mère décida qu'il était temps pour lui de réclamer l'héritage de son père. C'est ainsi qu'un jour, à la stupeur de Seth, Horus se présenta devant le conseil des dieux majeurs pour annoncer qu'il était le fils et l'héritier d'Osiris. Requête inouïe, mais pourtant impossible à rejeter. Le jeune dieu était-il réellement le fils du défunt Osiris?

Figure 41

Comme le relate un texte connu sous la référence de *Papyrus Chester Beatty n° 1*, la survenue d'Horus stupéfia les dieux réunis, parmi lesquels, en premier lieu, Seth, bien sûr. Au moment où le conseil commençait à délibérer autour de cette soudaine requête, Seth émit une suggestion de conciliation: suspendons les délibérations de façon à lui donner une chance de s'entretenir avec Horus et vérifier si l'affaire peut se régler à l'amiable. Il invita Horus à « venir passer une journée heureuse dans [sa] demeure », et Horus accepta. Seth, pourtant, lui qui avait déjà une fois piégé Osiris pour le conduire à la mort, combinait dans sa tête une nouvelle trahison:

À la tombée du jour,
Le lit leur fut préparé,
Et l'un et l'autre s'y étendirent.
Et au cours de la nuit,
Seth fit en sorte que son membre fût roide,
Et qu'il vienne entre les reins d'Horus.

Quand reprirent les délibérations, Seth fit une communication surprenante. Qu'Horus fût ou non le fils d'Osiris, expliqua-t-il, le conflit était clos. Car désormais, sa semence à lui, Seth, a pénétré Horus, ce qui fait du jeune dieu

non pas un concurrent de premier plan à la succession, mais simplement son successeur à lui, Seth!

Ce fut alors au tour d'Horus de tenir une déclaration encore plus surprenante. Au contraire, lança-t-il, ce n'est pas moi qui ai été disqualifié, c'est bien Seth! Et il en vint à expliquer qu'il n'était pas réellement endormi quand Seth éjacula. Son sperme ne pénétra pas mon corps, dit-il, parce que « je l'ai intercepté en me souillant les mains ». Au matin, il montra cette semence à sa mère Isis à laquelle son récit donna une idée. Elle obtint d'Horus une érection et le fit déverser sa semence dans une coupe. Puis elle la répandit sur les salades du jardin de Seth – le péché mignon du petit-déjeuner du dieu. Lequel, à son insu, finit par ingérer le sperme d'Horus. Au final, conclut celui-ci, c'est ma semence qui est en Seth, autrement dit il est en mesure de me succéder mais non pas de me précéder sur le trône divin…

Complètement déconcerté, le conseil des dieux se tourna vers Thot, à charge pour lui de résoudre l'affaire. Il mit en œuvre ses connaissances en génétique pour analyser la semence qu'Isis avait conservée dans un récipient et il en vint à la conclusion qu'effectivement il s'agissait de celle de Seth. Il fit passer un examen à Horus dans lequel il ne décela aucune trace de l'ADN de son demi-frère. Puis il soumit Seth au même test dans l'organisme duquel il trouva bien l'ADN d'Horus.

Fort de son expertise médico-légale, mais à l'évidence détenteur de savoir-faire techniques qui ne sont pas encore à notre portée, il soumit les résultats des analyses ADN au conseil des dieux. Lesquels votèrent à l'unanimité la dévolution de l'autorité sur l'Égypte à Horus[35].

De récentes découvertes en génétique éclairent un usage ancré chez les dieux particulièrement étonnant à l'occasion duquel se démontre le degré avancé de leurs connaissances en biogénétique.

L'importance de la sœur choisie pour épouse dans les règles de succession des dieux de Mésopotamie et d'Égypte, mise en évidence par tous les cas que j'ai répertoriés jusqu'à présent, trouva son écho également

dans les mythes grecs propres aux dieux. Les Grecs nommèrent le premier couple divin issu du Chaos *Gaïa* (« Terre ») et *Ouranos* (« Ciel » ou « Cieux »). Il donna naissance à douze *Titans*, six mâles et six femelles. Leurs intermariages et les progénitures diverses et variées qui en naquirent préparèrent le terrain aux luttes ultérieures pour la conquête de la suprématie. Parmi les conflits les plus anciens émerge particulièrement celui de *Kronos (Cronos)*, le plus jeune Titan masculin, dont l'épouse était sa sœur *Rhéa*. Leurs enfants furent trois garçons, *Hadès*, *Poséidon* et *Zeus*, et trois filles, *Hestia*, *Déméter* et *Héra*. Même si Zeus traça son chemin vers l'autorité suprême à force de batailles, il dut partager son territoire avec ses frères. Tous trois divisèrent les domaines entre eux – certaines versions évoquent des tirages au sort –, ce qui rappelle puissamment les pratiques d'Anu, d'Enlil et d'Enki: Zeus était le dieu du ciel (quoique résidant sur la Terre, au mont Olympe). On accorda à Hadès le Monde inférieur. Et Poséidon hérita des mers et océans.

Les trois frères et leurs trois sœurs, fils et filles de Kronos et de Rhéa, constituèrent la première moitié du Cercle olympien de douze membres. Les six autres furent des enfants de Zeus, nés des ébats du dieu avec toute une tripotée de déesses. De l'une d'elles, Léto, naquit l'aîné de Zeus, le dieu majeur grec et romain, *Apollon*. Quand le temps fut venu, pourtant, d'obtenir un héritier mâle en vertu des lois de succession des dieux, Zeus fit appel à ses propres sœurs. La plus âgée, Hestia, était de toute évidence une solitaire, trop vieille ou trop malade pour envisager de se marier et de porter des enfants. Zeus alors rechercha le fils voulu auprès de sa sœur intermédiaire, Déméter. Elle ne lui donna pas un garçon, mais une fille, Perséphone. Ce qui conduisit Zeus à se marier avec Héra, la plus jeune des sœurs. Et elle donna bien naissance à un fils, *Arès*, puis à deux filles (Ilithyie et Hébé). Quand les Grecs et les Romains, qui avaient perdu la connaissance de l'existence des planètes au-delà de Saturne, baptisèrent les astres planétaires connus, ils consacrèrent l'une des planètes – Mars – à Arès alors qu'il n'était pas le fils premier-né. Mais il était celui qui avait le plus d'importance pour Zeus. Apollon, tout dieu majeur qu'il était, ne reçut ni des Grecs ni des Romains la reconnaissance d'une planète à son nom.

Autant de circonstances qui renforcent l'importance de la sœur promue épouse dans les annales des dieux. Dès lors que les successions sont en cause, ce point revient sans cesse: qui sera le successeur sur le trône, l'aîné ou le fils de référence si celui-ci avait pour mère une demi-sœur, alors que tel n'était pas le cas pour le premier? Cette affaire récurrente semble avoir dominé et téléguidé le cours des événements sur la Terre à partir du moment où Enlil rejoignit Enki sur cette planète. Rivalité qui perdura à travers leurs fils (respectivement Ninurta et Marduk). À travers les légendes égyptiennes consacrées aux dieux pointe un conflit fondé sur des causes similaires entre les descendants de Râ, de Seth et d'Osiris.

Pareille rivalité, capable de temps à autre de dégénérer en une véritable guerre (Horus, au final, défia Seth en combat singulier aérien au-dessus de la péninsule du Sinaï), n'avait de toute évidence pas commencé sur la planète Terre. Se déchaînèrent des conflits similaires de succession sur Nibiru où Anu ne conquit pas son pouvoir sans lutter ni sans mener des guerres.

De la même façon que la coutume autorisait une veuve qui n'avait pas donné naissance à un fils d'exiger du frère de son mari qu'il la « connaisse » au titre de mari de substitution jusqu'à lui donner ce fils, les règles de succession des Anunnaki qui donnaient la préséance à un fils né d'une demi-sœur trouvèrent leur répondant dans les usages d'Abraham et de ses descendants. Dans le cas d'Abraham, son fils premier-né était Ismaël qu'avait porté la servante Agar. Mais dès lors que Sarah fut enceinte d'Isaac à un âge considérablement avancé sur l'intervention de Yahvé, Isaac devenait l'héritier légitime. Pour quelle raison? Mais parce que Sarah était la demi-sœur d'Abraham. « […] il est vrai qu'elle est ma sœur, fille de mon père; seulement, elle n'est pas fille de ma mère; et elle est devenue ma femme » (Genèse 20:12).

Prendre pour épouse une demi-sœur revêtait un caractère prioritaire pour les pharaons d'Égypte qui y puisaient la légitimation de leur règne et celle de leur succession. L'on trouvait même l'application de cette coutume parmi les rois incas du Pérou, à telle enseigne que la survenue de calamités

sous le règne d'un certain roi fut attribuée à son mariage avec une femme qui n'était pas sa demi-sœur. La loi inca puisait ses fondements dans les légendes de la naissance des peuples andins: le dieu Viracocha avait créé quatre frères et quatre sœurs qui se marièrent entre eux et furent poussés vers tel ou tel territoire. L'un de ces couples composés d'un frère et de sa sœur, auquel avait été donnée une baguette magique en or dotée du pouvoir de découvrir le nombril de la terre en Amérique du Sud, fonda le royaume à Cuzco (l'ancienne capitale inca). Voilà pourquoi les rois incas – pourvu qu'ils soient nés en droite ligne de couples royaux composés d'un frère et de sa sœur – pouvaient se réclamer de la lignée directe du créateur divin Viracocha[36].

La permanence des intermariages frère-sœur et l'importance apparemment démesurée qui s'y attachait, aux yeux des dieux, certes, mais tout autant des mortels, demeure des plus étrange. À première vue, une telle coutume semble dépasser le simple souci géographique du style « gardons le trône dans la famille », et au pire court le risque d'une dégradation génétique. Quel est donc le pourquoi des immenses sacrifices consentis par les Anunnaki (j'en veux pour preuve les efforts répétés d'Enki acharné à obtenir un fils de Ninmah) pour procréer un enfant mâle à travers une telle union? Qu'avaient donc de si spéciaux les gènes d'une demi-sœur – en sachant bien qu'il s'agissait de la fille de la *mère* du frère et en aucun cas celle du père?

Notre quête de la réponse sera aidée par le rappel d'autres pratiques bibliques à propos d'affaires liées à la question mère/père. Il est habituel de nommer « ère des patriarches » la période pendant laquelle vécurent Abraham, Isaac, Jacob et Joseph. Et lorsqu'on leur pose la question, la plupart des gens diront volontiers que l'histoire telle que la relate l'Ancien Testament a été contée par des hommes et jamais du point de vue féminin. Et pourtant, force est de constater que ce sont bien les *mères* et non les pères qui avaient la haute main sur la procédure selon laquelle, pour les ancêtres, le personnage central du récit recevait son statut d'« être » – la *dénomination* de l'enfant. Et de fait, non seulement une personne, mais

aussi un endroit, une cité, une nation n'était pas censé exister avant que ne lui soit donné un nom.

Cette notion, en réalité, remonte à la nuit des temps. Car les toutes premières lignes de l'*Épopée de la création*, dans l'objectif de bien faire comprendre à l'auditeur que l'histoire commence avant que le système solaire n'ait trouvé sa forme définitive, affirment que l'aventure de Tiamat et des autres planètes débute

> Enuma elish la nabu shamamu
> *Quand dans les hauteurs le ciel n'a pas encore été nommé*
> Shapiltu ammatum shuma la zakrat
> *Et qu'en bas la terre ferme* [la planète Terre] *n'a pas été nommée…*

L'importante affaire de nommer un fils relevait d'un privilège des dieux eux-mêmes ou de la mère. C'est ainsi que lorsque les *Elohim* créèrent l'*Homo sapiens*, c'est bien eux qui nommèrent le nouvel être « Adam » (Gn 5:2). Mais quand l'humanité reçut le pouvoir de se reproduire elle-même, ce fut à Ève – et non pas à Adam – que revinrent le droit et le privilège de nommer leur premier enfant mâle Caïn (Gn 4:1), de même pour Seth qui remplaça Abel après son assassinat (4:25).

Au commencement de la si mal nommée ère *patriarcale*, force est de constater que le privilège de nommer les deux fils d'Abraham fut accaparé par des êtres divins. Son premier-né, mis au monde par Agar, la servante de sa femme, reçut le nom d'Ismaël par la volonté d'un ange de Yahvé (Gn 16:11). Quant à l'héritier légitime, Isaac (Itzhak, « Celui qui provoque le rire »), il fut ainsi dénommé par l'un des trois êtres divins qui rendirent visite à Abraham avant la destruction de Sodome et Gomorrhe (en raison de la réaction de Sarah lorsqu'elle entendit Dieu prédire qu'elle aurait un fils: elle éclata de rire – Gn 17:19-18:12). La Bible ne délivre pas d'information particulière sur les deux fils d'Isaac mis au monde par Rebecca, Ésaü et Jacob (il est simplement spécifié que ce sont les noms qu'ils reçurent). En

revanche, il est clairement indiqué que ce fut Léa qui nomma les fils que Jacob eut d'elle et de sa servante, tout comme le fit Rachel (Gn chapitres 29 et 30). Des siècles plus tard, après que les Israélites se sont installés en Canaan, ce fut la mère de Samson qui lui donna ce nom (Juges 13:24). Il en fut de même pour la mère de « l'homme de Dieu », Samuel (1 Samuel 1:20).

Figure 42

Les textes sumériens restent muets sur ce type d'information. Nous ne savons par exemple pas qui nomma Gilgamesh – fut-ce sa mère la déesse ou son père le grand prêtre? Pourtant, le récit de Gilgamesh nous fournit un important indice en mesure de résoudre immédiatement l'énigme: l'importance de la mère dans la détermination du statut hiérarchique de son fils.

Sa quête de l'obtention de la longévité des dieux, rappelonsnous, l'emmena d'abord à l'embarcadère des montagnes du Cèdre. Mais son compagnon Enkidu et lui s'en virent interdire l'entrée par le robot gardien puis par le Taureau du ciel. Gilgamesh alors entreprit le périple jusqu'au spatiodrome de la péninsule du Sinaï. Dont l'accès était surveillé par les terribles « pilotes de l'espace » qui braquèrent sur lui « le faisceau de terreur qui balaie les montagnes » dont « l'éclair signifiait la mort » (figure

42). Mais il n’eut pas d’effet sur Gilgamesh. Ce qui fit s’exclamer l’un des « pilotes » à son collègue

Celui qui s’en vient,
de la chair des dieux
est fait son corps

Dès lors autorisé à approcher, Gilgamesh confirma la déduction de l’homme en uniforme: il était bien sûr immunisé contre les rayons de la mort parce que son corps appartenait à la nature de « la chair des dieux ». Il n’était pas seulement, expliqua-t-il, un *demi-* dieu, mais il était « aux deux tiers divin », pour la bonne raison que si son père n’était pas un dieu, sa *mère*, elle, était une déesse, une Anunnaki.

La voilà, je l’affirme, la clé de l’énigme des règles de succession et de l’importance accordée à la mère. C’est par elle que le héros ou l’héritier (qu’il soit Anunnaki ou patriarcal) recevait un « supplément de qualification ».

Tout cela ne semblait pas très cohérent même après la découverte, en 1953, de la structure en double hélice de l’ADN, et de la compréhension du phénomène qui veut qu’à partir de deux brins non déroulés et séparés, l’un des deux brins seulement tiré de l’œuf femelle et un autre venu du sperme mâle se recombinent pour créer un être qui soit à 50-50 l’image de ses parents. Mais pourtant, cette compréhension même du mécanisme, si elle expliquait la requête des demi-dieux, restait incapable d’éclairer la prétention inexplicable de Gilgamesh de se réclamer aux deux tiers divin.

C’est après les années 1980 que ces antiques requêtes commencèrent à livrer leur secret, grâce à une nouvelle découverte: en plus de l’ADN stocké dans les cellules mâles et femelles des structures en double hélice de la souche chromosomique qui forme le noyau cellulaire, il existe un autre type d’ADN qui flotte dans la cellule hors le noyau. On le désigne sous l’appellation d’ADN mitochondrial (mtADN). Il est transmis *uniquement*

par la mère tel quel, autrement dit sans se dédoubler ni se recombiner avec un ADN quelconque du père.

Dit autrement, si la mère de Gilgamesh était une déesse, il avait alors bien sûr hérité à la fois de la moitié de son ADN « normal » *et* de son mtADN qui faisaient de lui, comme il s'en réclamait, un être aux deux tiers divin.

Ce fut cette découverte de l'existence et de la transmission du mtADN qui donna les moyens aux scientifiques, à partir de 1986, de tracer l'ADN mitochondrial, depuis les humains modernes jusqu'à une « Ève » qui vécut en Afrique il y a près de 250 000 ans.

Au départ, les chercheurs pensèrent que l'unique fonction du mtADN était de se comporter comme l'usine énergétique de la cellule, autrement dit de procurer l'énergie indispensable à la myriade de réactions cellulaires chimiques et biologiques. Puis il fut établi que l'ADN mitochondrial était constitué de « mitochondries » porteuses de 37 gènes organisés en cercle fermé, à l'image d'un bracelet. Et qu'un tel « bracelet » génétique contient plus de 16 000 paires de base de l'alphabet génétique (à titre de comparaison, chacun des chromosomes constitutifs du noyau de la cellule qui a hérité de la moitié de chacun des parents, renferme plus de 100 000 gènes, soit un total de plus de trois milliards de paires de base).

Il nous faudra encore dix années pour nous rendre compte qu'une détérioration survenue au cours de la constitution de l'ADN mitochondrial ou une altération de ses fonctions pouvait conduire à des désordres organiques invalidants, notamment l'atteinte du système nerveux, du cœur, des muscles moteurs du squelette et des reins. Au cours des années 1990, les chercheurs mirent en évidence que les défauts (on parle de « mutations ») altèrent aussi la production de treize importantes protéines corporelles à l'origine de graves maladies. Au rang desquelles figurait en tête dans la liste publiée en 1997 par *Scientific American* la maladie d'Alzheimer, suivie par toute une série de défaillances oculaires, auditives, sanguines, musculaires, de la moelle épinière, du cœur, des reins et du cerveau.

À ces maladies génétiques venait s’ajouter une liste encore plus longue de défauts et de dysfonctionnements corporels possiblement causés par des altérations de l’ADN nucléaire. Au fur et à mesure que les scientifiques démêlent pour la comprendre la pelote du « génome » humain – le code génétique complet – (alors que l’on vient de décrypter entièrement celui d’une simple bactérie toute humble), la fonction que gouverne chaque gène (et donc par contrecoup la maladie que son absence ou sa défaillance engendre) se dévoile peu à peu[37]. On a isolé tel gène qui, faute de produire telle protéine ou enzyme, ou bien tel autre composant clé de l’organisation corporelle, va provoquer un cancer du sein, altérer le développement des os, causer la surdité, impliquer la perte de la vue, induire une maladie cardiaque, favoriser une prise excessive de poids ou au contraire un amaigrissement, etc.

Figures 43a et 43b

Il est intéressant sous cet angle de constater que nous citons une liste de défauts génétiques que répertorient de façon très similaire des textes sumériens consacrés à la création du « travailleur primitif » réussi par Enki assisté de Ninmah. La tentative de recombinaison des brins d’ADN d’un hominidé avec ceux d’un Anunnaki pour créer le nouvel être hybride en passa par un processus d’essais et d’erreurs: aux créatures initialement conçues manquaient parfois tel organe ou tel membre – ou au contraire, se

montraient-ils surnuméraires. Le prêtre babylonien Bérose qui compila au cours du IIIe siècle av. J.-C., pour les Grecs, l'histoire et les connaissances des premiers Sumériens, décrivit les échecs des créateurs de l'homme. Il rapporta que certaines des créatures victimes d'essais et d'erreurs présentaient deux têtes pour un corps. De tels « monstres » avaient bel et bien été représentés par les Sumériens (figure 43a), comme d'autres affligés d'anomalies diverses – une tête mais deux faces, comme le dénommé Usmu (figure 43b). Les textes font état explicitement d'un infortuné incapable de contenir son urine et de toute une série de « ratages », depuis des maladies oculaires jusqu'à la cécité, des mains affligées de tremblements, le dysfonctionnement d'un foie, des maladies de cœur et des « maux liés au grand âge ». Le texte intitulé *Enki et Ninmah (la création de l'humanité)* ne se contente pas d'aligner d'autres pathologies (mains inertes, pieds paralysés, écoulement pathologique du sperme), il présente Enki sous l'aspect d'un dieu bienveillant. Loin d'euthanasier ces êtres difformes, il s'arrangeait pour leur procurer une existence supportable. C'est ainsi que lorsque l'être naissait avec un défaut de vision, Enki lui enseignait un art qui se passait de la vue, le chant et la pratique de la lyre.

À tous ceux-là, comme le dit le texte, Enki assignait tel ou tel devenir. Puis il encouragea Ninmah à tenter à son tour des manipulations génétiques. Le résultat en fut abominable: des créatures nées avec une bouche aléatoirement placée, un cerveau dérangé, des yeux malformés, un cou tordu, des côtes molles, des poumons défaillants, des pathologies cardiaques, des intestins inopérants, des mains au bras trop court pour atteindre la bouche, et tant et tant. Mais cette série d'essais et d'erreurs finit par donner les moyens à Ninmah de corriger chacun des défauts génétiques. Et elle en vint à maîtriser si bien les génomes mixtes Anunnaki-hominidés qu'elle s'autofélicita de sa capacité à créer le nouvel être sur-mesure, aussi parfait ou imparfait qu'elle le voulait:

Jusqu'à quel point le corps de l'homme sera-t-il réussi ou raté?
Au gré de ma fantaisie,

Je peux lui rendre la vie heureuse ou malheureuse.

À notre tour, nous avons acquis la capacité d'intégrer ou de remplacer tel gène dont nous connaissons le rôle de façon à prévenir ou à corriger une pathologie déclarée ou potentielle. C'est ainsi qu'une nouvelle industrie, la biotechnologie, est apparue, sans que l'on puisse, semble-t-il, en percevoir les limites dans le domaine médical (pas plus que celles de son pouvoir à créer du profit). Nous avons même appris les techniques de ce que l'on appelle l'ingénierie transgénique, autrement dit le transfert de gènes d'une espèce à l'autre, un exploit possible parce que *tout* le matériel génétique sur cette planète, depuis celui de la plus insignifiante des bactéries jusqu'à la génétique de l'être le plus complexe, l'homme, et de tous les organismes vivants qui marchent, volent ou poussent partage le même alphabet génétique – à partir des mêmes acides nucléiques qui constituèrent la « semence » que Nibiru projeta dans notre système solaire.

Autrement dit, **nos gènes constituent notre connexion cosmique.**

Les progrès modernes de la génétique suivent deux routes parallèles qui se croisent parfois. L'une conduit au génome humain, au décryptage total du code génétique de l'homme. Il implique la lecture d'un code qui, en dépit des quatre lettres seulement avec lequel il est écrit (A-G-C-T, les initiales des noms des quatre acides nucléiques qui, à eux seuls, constituent tout l'ADN[38]), procure des combinaisons de ces lettres à l'infini. De quoi créer des « mots » agencés en « phrases » et en « paragraphes » pour aboutir au final à un « livre de vie » complet. L'autre route de recherche vise à déterminer la fonction de chaque gène. Tâche encore plus redoutable mais que facilite une certitude virtuelle: si un gène (le « mot génétique ») est localisé dans la plus simple des créatures (une bactérie primitive ou une mousse cultivée en laboratoire), et à partir du moment où sa fonction a été déterminée par l'expérimentation, alors le même gène présent chez l'humain aura les mêmes fonctions (ou bien son absence conduira aux mêmes dysfonctionnements). La découverte des gènes de l'obésité, par exemple, en a démontré le principe.

L’objectif ultime de cette recherche de la cause, et donc de la parade, des pathologies et des déficiences humaines, vise un effet double: d’une part, isoler les gènes qui contrôlent la physiologie corporelle et identifier ceux qui gouvernent les fonctions neurologiques du cerveau. De l’autre, connaître les gènes qui agissent sur le processus du vieillissement, l’horloge interne cellulaire qui compte le déroulement d’une vie – autrement dit les gènes de la longévité –, et tous ceux dont dépendent la mémoire, le raisonnement, l’intelligence. Des expériences sur des souris de laboratoire comme sur des jumeaux humains, complétées par des recherches intensives de toute nature, démontrent l’existence de gènes et de groupes de gènes qui opèrent sur plusieurs plans. Les cibles d’une telle recherche montrent à quel point les études se révèlent parfois fastidieuses et complexes. L’exemple en est donné par la conclusion d’une exploration du « gène de l’intelligence » menée sur des jumeaux: les chercheurs démontrèrent l’existence probable de 10 000 « sites génétiques » ou « mots génétiques » impliqués dans l’intelligence et les pathologies cognitives, tableau dans lequel chacun des gènes joue un minuscule rôle.

Face à une si grande complexité, il faudrait venir à souhaiter que les scientifiques de notre époque appellent à la rescousse une feuille de route que leur procurent – mais oui! – les Sumériens. Les progrès remarquables dont a fait preuve l’astronomie n’en finissent pas de corroborer la cosmogénèse sumérienne et les données scientifiques que véhicule l’*Épopée de la création*: l’existence d’autres systèmes solaires, les trajectoires orbitales hautement elliptiques, les orbites rétrogrades, la théorie du catastrophisme, la présence d’eau sur des planètes éloignées – sans oublier les explications de l’axe couché d’Uranus, l’origine de la ceinture d’astéroïdes, celle de la Lune, le gouffre océanique sur un côté de la Terre et le rassemblement des continents sur l’autre. Des explications qui figurent toutes dans le récit hautement scientifique qu’est la légende de Nibiru et de la Bataille céleste.

Dès lors, pourquoi ne prendrait-on pas très au sérieux, à lire comme une feuille de route scientifique, l’autre développement des récits de

création sumériens, celui de la création de l’Adam?

Ces textes sumériens, avant tout, nous expliquent que la « semence de vie » – l’alphabet génétique – fut apportée à la Terre par Nibiru au cours de la Bataille céleste il y a quelque quatre milliards d’années. Si les processus d’évolution sur Nibiru avaient commencé avant la venue de ses occupants sur la Terre ne serait-ce que d’un pour cent, ils auraient donc devancé de quarante millions d’années celui qui s’est amorcé sur notre planète. Il devient donc fort plausible que ces « superhumains » très avancés, les Anunnaki, aient pu mettre au point le voyage spatial un demi-million d’années auparavant. Et tout aussi plausible qu’ils trouvèrent à leur arrivée sur Terre des êtres intelligents semblables à eux, mais au stade hominidé.

À partir du moment où ils étaient nés de la même « semence », la manipulation transgénique devenait possible, comme l’a constaté Enki avant d’en proposer l’exécution. « L’être dont nous avons besoin, il existe déjà! » expliqua-t-il. « Tout ce qu’il nous reste à faire est d’y apposer notre marque [génétique]. »

Ce qui nous laisse supposer que dès ce moment, les Anunnaki avaient décrypté le génome complexe des Nibiriens et qu’ils furent capables *a fortiori* d’en faire de même avec le génome hominidé, comme nous y parvenons avec le nôtre aujourd’hui. Quelles caractéristiques spécifiques aux Anunnaki Enki et Ninmah choisirentils de transférer aux hominidés? Les textes sumériens comme les versets bibliques indiquent qu’alors que les premiers humains possédaient quelques-uns des traits (pas tous) liés à la longévité des Anunnaki, le couple des créateurs priva délibérément l’Adam des gènes de l’immortalité (je parle de la longévité incommensurable des Anunnaki par rapport à la période orbitale de Nibiru). Et d’un autre côté, quels défauts demeurèrent inexprimés au fin fond du génome recombiné de l’Adam?

Je suis pleinement persuadé que si des scientifiques qualifiés voulaient bien étudier en détail les données transmises par les textes sumériens, c’est une information biogénétique et médicale de prix qu’ils pourraient en retirer. Un exemple étonnant nous est donné à travers

la déficience connue sous le nom de syndrome de Williams. Il frappe à peu près un individu sur 20 000 naissances et se traduit pour ceux et celles qui en sont victimes par un QI très bas, voisin de l'idiotie. Ce qui ne les empêche pas de briller dans le même temps dans quelque domaine artistique. Des recherches récentes ont établi que le syndrome de ces « savants idiots » (comme on les a parfois qualifiés) a pour cause la perte d'un petit morceau du chromosome 7, de quoi priver la personne atteinte d'une quinzaine de gènes[39]. L'une des altérations les plus courantes se traduit par l'incapacité du cerveau de reconnaître ce que lui transmettent les yeux – *déficience visuelle.* L'un des talents éventuels qui se manifestent le plus est d'ordre *musical*. **Tiens donc! C'est textuellement ce que le texte sumérien évoque à propos de l'homme frappé de déficience visuelle auquel Enki enseigna le chant et le jeu d'un instrument!**

Puisque l'Adam ne put, à l'origine, procréer (ce qui impliquait de la part des Anunnaki la mise en œuvre de la technique du clonage), nous en induisons qu'à ce stade l'être hybride ne possédait que les 22 chromosomes de base. Le type de maladies et autres déficiences (et leur corollaire, leur guérison) que la biomédecine moderne doit s'attendre à trouver sur ces chromosomes correspond aux types et catégories répertoriés dans les textes consacrés à Enki et Ninmah.

La manipulation génétique à venir (dont s'est fait l'écho la Bible à travers l'histoire d'Adam et Ève au jardin d'Éden) aura été la possibilité de procréer – l'ajout des chromosomes X (femelle) et Y (mâle) aux 22 de base (figure 44). On a cru longtemps que ces deux chromosomes avaient pour seule fonction de déterminer le sexe du fœtus. Mais une recherche récente a révélé qu'ils jouent des rôles élargis et diversifiés. Ce qui, pour quelque raison, étonna les scientifiques, particulièrement à l'égard du chromosome Y mâle. Des études publiées à la fin de 1997 sous des intitulés scientifiques du style « Cohérence fonctionnelle du chromosome humain Y » furent interprétées par les médias en gros titres sous des formulations comme celle du *New York Times* (28 octobre 1997): « Le chromosome mâle n'est après tout pas une friche génétique[40]. »

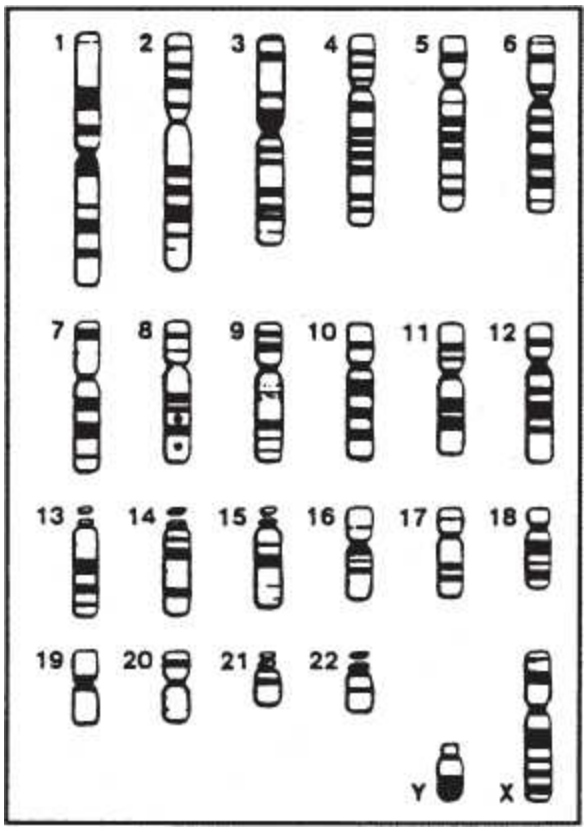


Figure 44

Mais d'où Enki – le *Nachash* – tira-t-il les chromosomes X et Y? Et quelle est l'origine de l'ADN mitochrondrial?

Des indices disséminés à travers les textes sumériens semblent indiquer que Ninki, la femme d'Enki, joua un rôle essentiel dans l'établissement de l'étape finale de la création humaine. C'est à elle, ainsi en avait décidé Enki, que reviendrait la mission de donner aux humains la touche finale, un héritage génétique de plus:

Du sort du nouveau-né,
tu prononceras le décret.
Ninki allait lui greffer
l'image des dieux[41].

Des mots qui entrent en résonance avec le passage de la Bible, « […] à leur *image* et selon leur *ressemblance* les *Elohim* firent l'Adam ». Et si réellement ce fut Ninki, femme d'Enki et mère de Marduk, qui fut à la source de l'ADN mitochondrial d'« Ève », l'importance attachée à la lignée de la sœur promue épouse commence à acquérir du sens. Car il s'agit d'un lien de plus avec les origines cosmiques de l'homme.

Les textes sumériens affirment que si les dieux conservèrent pardevers eux la « vie éternelle », ils gratifièrent bien l'humanité de la *« sagesse »*, soit un nombre supplémentaire de gènes de l'intelligence. Cette contribution génétique supplémentaire fait l'objet, j'en soutiens l'hypothèse, d'un texte que les spécialistes nomment *Le mythe d'Adapa.*

Adapa fut clairement désigné dans le texte comme un « fils d'Eridu », le « centre cultuel » d'Ea/Enki en Edin. Mais le même texte le dénomme aussi « le fils d'Ea » – un rejeton, pour autant que d'autres données en attestent, d'Ea/Enki lui-même, conçu avec une autre femme que l'épouse du dieu. Au nom de cette lignée, mais tout autant par une décision délibérée, Adapa fut reconnu au fil des générations comme le plus avisé des hommes, et fut surnommé le sage d'Eridu:

En ce temps-là, en ces années-ci,
Ea créa le sage d'Eridu
dont il fit le modèle des hommes.
Un large entendement il affina pour lui,
il lui dévoila la constitution de la terre.
À lui, il fit présent de la sagesse.
À lui, il ne donna pas la vie éternelle.

Ce hiatus entre sort et destinée nous situe dans le temps au moment où apparut l'*Homo sapiens sapiens*. En sa qualité de fils d'un dieu, Adapa ne manqua pas de revendiquer l'immortalité. Si l'on en croit l'*Épopée de Gilgamesh*, elle pouvait s'obtenir par une élévation au ciel jusqu'à la demeure des Anunnaki. Ea/Enki en fit part à Adapa. Lequel, fort

courageusement, demanda à Enki, qui le lui donna, l'« itinéraire » jusqu'au site: « Il fit en sorte qu'Adapa prît le chemin du ciel, et au ciel monta Adapa. » Enki lui prodigua les instructions voulues qui lui garantiraient l'admission dans la salle du trône d'Anu. Mais dans le même temps, il lui en donna d'autres, complètement fallacieuses, sur la façon de se comporter à partir du moment où on lui offrirait le « pain de la vie » et « l'eau de la vie ». Si tu acceptes l'un et l'autre et en prends ta part, tu signes ta condamnation à mort! le mit en garde en substance Enki. Induit en erreur par son propre père, Adapa refusa les denrées et les eaux des dieux, et il retourna à sa condition fatale de mortel.

Pourtant, Adapa accepta bien la parure qui lui fut apportée et dans laquelle il se drapa, tout comme il agréa l'huile qu'on lui offrait pour s'en oindre. Ce qui poussa Anu à déclarer qu'Adapa serait *initié au savoir secret des dieux*. Il lui montra l'étendue céleste, « depuis l'horizon du ciel jusqu'au zénith des cieux ». On lui permit de revenir en Eridu sain et sauf où la déesse Ninkarrak[42] lui dévoilerait les mystères « des maladies imposées à l'humanité, des affections qui furent provoquées dans les corps des mortels » et lui apprendrait le moyen de les guérir.

Il ne serait pas inutile de rappeler ici les promesses bibliques que Yahvé fit aux Israélites dans le désert du Sinaï. Ils venaient d'errer trois jours, sans eau, et avaient atteint un vague puits d'eau non potable. C'est alors que Dieu montra à Moïse un certain arbre qu'il lui ordonna de précipiter dans l'eau, soudain rendue buvable. Et Yahvé dit au peuple des Israélites: « Si tu écoutes attentivement la voix de l'Éternel […] je ne te frapperai d'aucune des maladies dont j'ai frappé les Égyptiens » (Exode, 15:26). Cette promesse de Yahvé d'agir en guérisseur de son peuple élu revient en Exode, 23:25, où une allusion spécifique est lancée à propos de la possibilité pour une femme stérile de tomber enceinte (cette promesse particulière avait été tenue à l'égard de Sarah et auprès d'autres figures féminines de la narration biblique).

Et puisque nous avons affaire ici à une entité divine, l'on peut affirmer sans se tromper qu'il est aussi question de *guérison génétique*. L'incident

des *nephilim*, ces personnages qui avaient trouvé, à la veille du Déluge, que les « filles de l'Adam » leur étaient compatibles au point de faire des enfants ensemble, relève tout autant de la génétique.

Un tel savoir qui avait trait à la génétique fut-il inculqué, pour des raisons de santé publique, à Adapa, à d'autres demi-dieux ou initiés? Et si tel fut le cas, de quelle manière? Comment a-t-on bien pu enseigner le complexe code génétique à des Terriens en des temps aussi « primitifs »?

Nous trouverons la réponse, je le crois bien, dans un petit casse-tête de lettres et de chiffres.

Chapitre 7

Savoir secret et textes sacrés

La science – la compréhension des lois mécaniques qui régissent les cieux et la Terre – restait l'apanage des dieux. Pour les anciens peuples, cette croyance ne souffrait pas d'équivoque: c'était un « secret des dieux », gardé caché à l'égard de l'humanité ou bien de loin en loin révélé, mais toujours de façon parcellaire et à des individus choisis – des initiés aux secrets divins.

« Tout ce que nous connaissons nous fut enseigné par les dieux », reconnaissaient les Sumériens dans leurs écrits. C'est sur ce constat que repose la fondation, à travers les millénaires et jusqu'à nos jours, de la science et de la religion, de la découverte et de l'occulte.

En premier lieu, figurait le savoir secret. Ce qui fut révélé quand l'humanité se vit gratifiée de l'entendement devint la sagesse sacrée, la fondation des civilisations humaines et du progrès. Quant aux secrets que les dieux gardèrent par-devers eux, ils se révélèrent au final les plus dévastateurs pour l'humanité. Au point que l'on doit commencer à se poser la question de savoir si la quête sans fin de « ce qui nous est caché », qui prend parfois l'allure du mysticisme, ne repose pas tant sur le désir d'atteindre au divin, mais bien plutôt sur une peur du décret fatal des dieux – qu'ils prononcent au sein de leurs conclaves secrets ou à travers des codes impénétrables – à l'encontre de l'humanité.

Une bribe du savoir qui fut, ou aurait pu être, transmis à l'humanité quand elle fut dotée de la sagesse et de l'intelligence, se devine à travers le

défi que Dieu lance à Job au regard de ce que cet homme ne sait pas (contrairement à Dieu). « Parle, si tu sais toutes ces choses », lance le seigneur de la Bible à un Job accablé de souffrances:

> *Qui a fixé les mesures [de la Terre], si tu le sais,*
> *Ou qui a étendu sur elle le cordeau?*
> *Sur quoi ses piliers ont-ils été fondés,*
> *Ou qui en a posé la pierre angulaire?* (Job, 38:5-6)

> *Mais la sagesse, où se trouve-t-elle?*
> *Où est la demeure de l'intelligence?*
> *L'homme n'en connaît point le prix;*
> *Elle ne se trouve pas dans la terre des vivants…* (Job, 28:12-13)

> *C'est Dieu qui en sait le chemin,*
> *C'est lui qui en connaît la demeure;*
> *Car il voit jusqu'aux extrémités de la terre,*
> *Il aperçoit tout sous les cieux…* (Job 28:23-24)

C'est par de telles paroles que le Seigneur de la Bible provoqua Job (au chapitre 28) pour que celui-ci cesse de le harceler sur les raisons de son malheur ou sur son intention dernière. Pour la bonne raison que le savoir humain – sagesse et compréhension – reste si éloigné de celui de Dieu qu'il ne sert à rien de questionner ou de tenter de sonder la volonté divine.

Cette ancienne interprétation qui veuille qu'intelligence et compréhension des secrets du ciel et de la terre – autrement dit les secrets de la science – soient considérées comme un territoire réservé du divin dans lequel seule une poignée de mortels triés sur le volet sont admis à pénétrer ne trouva pas son expression dans les seuls écrits canoniques: le mysticisme juif en fait état aussi dans la *Kabbale* selon laquelle la présence divine symbolisée par la couronne de Dieu repose sur les pénultièmes piliers nommés Sagesse *(Hokhmah)* et Intelligence *(Binah)* – figure 45. Ce sont les

deux mêmes composantes du savoir scientifique pour lesquelles Job fut apostrophé.

Les allusions à l'*Hokhmah* (« Sagesse ») au fil de l'Ancien Testament montrent bien qu'elle était tenue pour avoir été un présent de Dieu car il était le Seigneur de l'Univers, maître de la sagesse requise pour créer le ciel et la terre. « Que tes œuvres sont en grand nombre, ô Éternel! Tu les as toutes faites avec sagesse », s'exalte le Psaume 104 (24) quand il décrit et glorifie, étape après étape, l'œuvre du Créateur. Quand le Seigneur gratifia une poignée d'humains du don de la sagesse, souligne la Bible, il partagea en fait avec eux le savoir secret du ciel et de la terre et de tout ce qui se trouve à sa surface. Le *Livre de Job* exprima un tel savoir par l'expression « secrets de sa sagesse [en parlant de Dieu] » qui n'ont pas été révélés à Job.

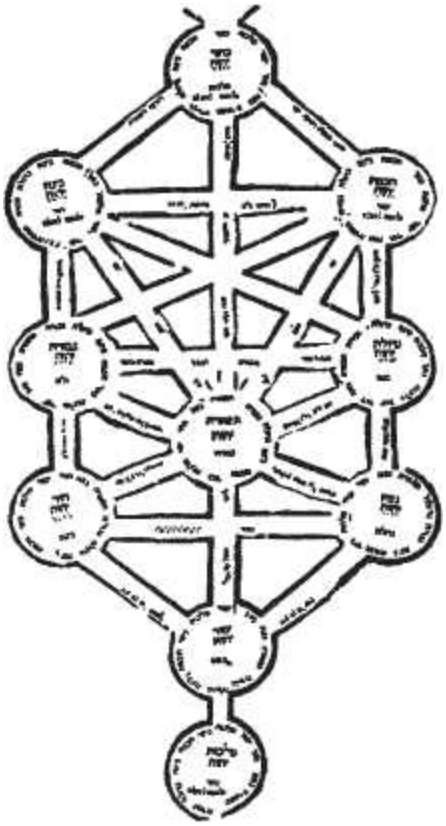


Figure 45

La révélation, autrement dit le partage du savoir secret avec l'humanité au travers d'initiés élus, débuta avant le Déluge. Ce ne fut pas simplement pour lui offrir un spectacle grandiose qu'Anu montra à Adapa, ce fils d'Enki gratifié de la sagesse et de l'intelligence (mais privé de vie éternelle), toute l'étendue des cieux. Les citations postdiluviennes qui le concernent lui attribuent l'écriture d'un ouvrage connu sous le titre traduit de l'anglais d'« Écrits sur le temps [par] le divin Anu et le divin Enlil[43] » – un traité sur le passage du temps et le calendrier. En outre, *Le mythe d'Adapa* atteste bien que furent enseignés à Adapa, à son retour en Eridu, les arts de la médecine et de la santé. Il fut donc un scientifique des plus complet, versé à la fois dans les domaines de connaissance du ciel et de la terre. Il se vit en outre oint en qualité de grand prêtre d'Eridu – peut-être le premier à avoir associé science et religion.

Les archives sumériennes évoquèrent un autre « élu » prédiluvien initié aux secrets divins après avoir été enlevé jusqu'en la demeure céleste des Anunnaki. Il s'en venait de Sippar (la « Cité de l'oiseau ») administrée par Utu/Shamash dont il était sans doute un fils, donc un demi-dieu. Surnommé dans les textes indifféremment EN.ME.DUR.ANNA ou EN.ME.DUR.AN.KI (« Maître des divines tablettes liées aux cieux » ou « Maître des divines tablettes de la connexion ciel-terre »), il fut lui aussi enlevé au ciel pour y recevoir la connaissance du secret. Ses parrains et autres professeurs furent les dieux Utu/Shamash et Ishkur/Adad:

Shamash et Adad [le vêtirent? l'oignirent?],
Shamash et Adad l'installèrent sur un trône d'or majestueux.
Ils lui montrèrent comment observer l'huile et l'eau,
un secret d'Anu, d'Enlil et Ea.

Ils lui confièrent une tablette divine,
le Kibbu, *un secret du ciel et de la terre.*
Ils placèrent entre ses mains un instrument taillé dans le cèdre,
De ceux que prisent grandement les dieux majeurs.

Ils lui enseignèrent l'art de calculer à l'aide de nombres.

Même si l'idée n'en est pas explicitement évoquée dans *Le mythe d'Adapa*, il semble qu'il ait été autorisé, sans obligation exprimée, de partager certains pans de son savoir secret avec ses compagnons humains. Pourquoi, sinon, aurait-il composé le fameux livre? Dans le cas d'Enmeduranki, la transmission des secrets enseignés était aussi déléguée – à cette restriction près qu'elle reste limitée à la lignée des prêtres, du père au fils, lignée qu'étrenna le même Enmeduranki:

Le savant si instruit
Qui garde les secrets des grands dieux
Liera son fils bien-aimé par un serment
Devant Shamash et Adad.
Au moyen de la tablette divine, à l'aide d'un stylet,
Il lui enseignera les secrets des dieux.

La tablette sur laquelle fut gravé ce texte (désormais conservée au British Museum) comporte un post-scriptum: « Ainsi donc fut instituée la lignée des prêtres, de ceux qui sont autorisés à approcher Shamash et Adad. »

La Bible également conserva la postérité de l'ascension céleste du patriarche qui vécut avant le Déluge, Hénoch (Énoch) – le septième des dix patriarches passés en revue, à l'image d'Enmeduranki dans la Liste royale sumérienne. De cette expérience inouïe, la Bible ne relate que trois fois rien: à l'âge de 365 ans, Hénoch fut enlevé au ciel pour résider en compagnie de Dieu. Fort heureusement, *Le livre d'Hénoch* apocryphe, transmis à travers les millénaires et rescapé sous deux versions, apporte bien d'autres détails. On ne peut dire quelle part de savoir ancien ils véhiculent ni évaluer le degré de fantaisie et d'imagination introduit quand les « livres » furent compilés à l'orée de l'ère chrétienne. Mais il convient de les résumer ne serait-ce qu'en raison de leur similarité avec le récit

d’Enmeduranki et parce qu’un autre livre extrabiblique, *Le livre des jubilés*, en offre une narration plus courte et malgré tout plus complète.

Il ressort de ces sources qu’Hénoch ne réalisa pas moins de deux voyages célestes. Il reçut au cours du premier la connaissance des secrets du ciel qu’il fut invité à partager avec ses fils lors de son retour sur la Terre. Au cours de son ascension vers la demeure divine, on lui fit traverser toute une série de sphères célestes. Depuis la perspective du septième ciel, il embrassa la ronde des planètes. Au huitième ciel, il eut un aperçu des constellations. Le neuvième ciel était « la localisation des douze signes du zodiaque ». Quant au dixième ciel, il abritait le trône divin de Dieu[44].

En compagnie de deux anges, Hénoch parvint à sa destination finale, la demeure de Dieu. Là, il est dépouillé de ses vêtements de Terrien. Les anges lui font revêtir une parure divine et l’oignent (comme le fut Adapa). Sur l’ordre du Seigneur, l’archange Pravu’el apporta « les livres tirés du magasin sacré », donna à Hénoch un stylet de roseau avec lequel il prendrait en note ce que l’archange allait lui dicter. Trente jours et trente nuits durant, Pravu’el dicta et Hénoch prit en note « les secrets de la mécanique du ciel, de la terre et des mers. Et de tous les éléments, leurs allées et venues, comme les rugissements du tonnerre. Et [les secrets] du Soleil et de la Lune, et les marches et les voltes des planètes. Les saisons et les années, les jours et les heures […] Et toutes les affaires des hommes, les langues de chaque champ humain […] Et toutes choses qui pouvaient s’apprendre ».

Le livre d’Hénoch nous apprend que tout cet immense savoir, « les secrets des anges et de Dieu », fut transcrit en 360 livres sacrés qu’Hénoch emmena avec lui pour son retour sur terre. Il montra les livres à ses fils assemblés et leur livra leur contenu. Il parlait et enseignait encore lorsque tomba une obscurité soudaine. Les deux anges qui avaient ramené Hénoch lui firent quitter le sol pour retourner aux cieux. Très précisément le jour et l’heure de son 365^{e} anniversaire. La Bible (Gn 5:23-24) se contente de ces quelques lignes: « Tous les jours d’Hénoch furent de trois cent soixante-

cinq ans. Hénoch marcha avec Dieu; puis il ne fut plus, parce que Dieu [les *Elohim*] le prit. »

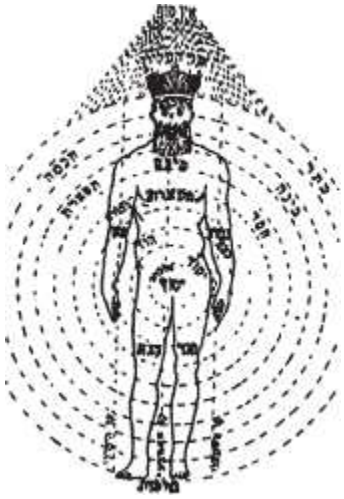


Figure 46

Un point de similarité éclatant entre les trois récits (Adapa, Enmeduranki et Hénoch) reste l'implication de deux entités divines dans l'expérience céleste. Adapa avait été reçu aux portes d'Anu et escorté dans et hors sa demeure par les deux jeunes dieux Dumuzi et Gizzida. Les parrains/mentors d'Enmeduranki furent Shamash et Adad. Quant à Hénoch, il s'agit de deux archanges. Autant de récits qui sans doute aucun inspirèrent une image assyrienne du portail céleste d'Anu gardé par deux Aigles. Le portail en question est frappé du symbole de Nibiru, le disque ailé. Son emplacement au ciel se déduit des symboles célestes de la Terre (en sa qualité de septième planète), de la Lune et du système solaire complet (figure 47).

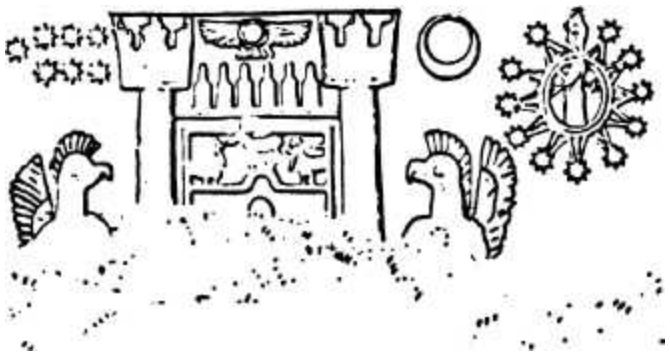


Figure 47

Autre élément qui émerge – quoique pas si explicitement dans le cas d'Hénoch: la tradition qui veuille que sagesse et savoir désignent l'individu choisi non pas seulement comme un scientifique mais aussi un prêtre et, davantage encore, le père d'une lignée cléricale. On retrouvera ce principe appliqué dans le désert du Sinaï au cours de l'Exode lorsque Yahvé, le Seigneur de la Bible, choisit Aaron (frère de Moïse) et ses fils pour prêtres (Exode 28:1). Moïse et Aaron, distingués déjà par leur appartenance à la tribu de Levi – *et* par leur père *et* par leur mère (Exode 2:1) – se virent initiés aux pouvoirs magiques capables de leur faire accomplir des miracles tout comme déclencher les calamités qui étaient censées convaincre le pharaon de laisser les Israélites quitter le royaume. Ce fut alors qu'Aaron et ses fils furent sanctifiés – on dirait aujourd'hui « upgradés » – pour devenir des prêtres dotés d'une sagesse et d'un savoir considérables. Le Lévitique jette la lumière sur une petite partie de cette connaissance transmise à Aaron et à ses fils. À commencer par les secrets du calendrier (des plus complexes dans la mesure où il s'agissait d'un calendrier lunaire et solaire), ceux des maladies humaines et de leur guérison, et ceux qui intéressaient le domaine vétérinaire. C'est une information anatomique énorme qui transparaît dans les chapitres en question du Lévitique. Et l'on ne peut même exclure que les prêtres israélites aient pu recevoir des « leçons pratiques » dans la mesure où des modèles d'argile de telle ou telle partie anatomique, porteurs d'instructions médicales, n'étaient pas rares à Babylone avant le temps de l'Exode – figure 48[45].

La lignée du clergé entamée par Aaron était soumise à de très strictes lois porteuses de contraintes d'ordre marital et liées à la procréation. Il était exigé d'eux que les conjoints avec lesquels ils étaient autorisés à entretenir des relations conjugales et tout particulièrement les personnes avec lesquelles ils pouvaient se marier ne puissent « profaner [souiller] la semence du prêtre », et si une seule des semences devait se révéler imparfaite – « qui aura une tare », autrement dit une mutation, un défaut génétique –, son porteur serait exclu pour les générations à venir des charges sacerdotales, « car je suis l'Éternel, qui le [prêtre de la lignée d'Aaron] sanctifie » (Lévitique, 21:15).

Figure 48

De telles restrictions intriguèrent des générations d'exégètes bibliques. Leur portée véritable ne s'imposa qu'à partir de l'aboutissement des recherches sur l'ADN. Ce ne fut qu'en janvier 1997, dans les colonnes du magazine *Nature*, qu'un groupe international de scientifiques attesta de l'existence d'un « gène du prêtre » parmi les juifs dont la lignée avait été tracée depuis Aaron. Les traditions juives immuables exigent que certains

rituels et action de grâces prescrits pour les services du sabbat et des grandes fêtes ne puissent s'accomplir que par le soin d'un Cohen. Mot dont la signification, « prêtre », fut pour la première fois utilisée dans la Bible pour désigner Aaron et ses fils. Depuis lors, du reste, une telle désignation fut transmise à travers des générations des pères aux fils, à telle enseigne que le seul moyen de devenir un Cohen est d'être le fils de l'un d'eux. Ce statut privilégié s'est distingué très souvent en arborant le nom de « Cohen » comme patronyme (sous les variantes de Kahn, Kahane, Kuhn) ou sous la forme d'une épithète adjointe au nom de la personne, Untel Ha-Cohen, « le prêtre ».

C'est cette dimension patrilinéaire de la tradition juive du *Cohen* qui avait intrigué une équipe de recherche composée de membres israéliens, anglais, canadiens et américains. Les chercheurs se concentrèrent sur le chromosome mâle (« Y ») transmis du père au fils et testèrent des centaines de « Cohen » dans de multiples pays. Ils découvrirent avant tout que les sujets présentaient deux « marqueurs » uniques sur le chromosome. Ils établirent que tel était le cas tant chez les juifs *ashkénazes* (d'Europe de l'Est) que chez les *séfarades* (du Proche-Orient et d'Afrique) dont les branches s'étaient scindées après la destruction du Temple de Jérusalem en 70 av. J.-C., signe de l'ancienneté des marqueurs génétiques.

« L'explication la plus simple et la plus directe tient en ceci: ces hommes possèdent le chromosome Y d'Aaron », conclut le docteur Karl Skorecki de l'Institut de technologie d'Haïfa.

Les récits consacrés aux personnages qui furent initiés aux savoirs secrets confirment tous que l'information fut consignée dans des « livres ». Qui n'offraient certes pas l'allure de nos livres actuels – des pages imprimées reliées. Les très nombreux textes découverts dans des grottes proches de la mer Morte en Israël sont désignés sous l'appellation des « rouleaux de la mer Morte » pour la bonne raison qu'il s'agit de textes transcrits sur des feuilles de parchemin (la plupart des peaux de chèvre), cousus et enroulés, à la façon dont les *Tables de la loi* (les cinq premiers livres de la Bible

hébraïque) sont transcrites et enroulées encore de nos jours. Les prophètes bibliques (particulièrement Ézéchiel) évoquaient les rouleaux comme des messages de nature divine. Les textes égyptiens anciens étaient transcrits sur papyrus, supports tirés des roseaux du Nil. Quant aux textes connus les plus anciens, venus de Sumer, ils étaient gravés sur des tablettes d'argile. À l'aide d'un stylet de roseau, le scribe traçait des marques sur une pièce d'argile fraîche laquelle, après séchage, devenait une tablette de texte rigide.

Mais quelle allure prenaient les « livres » composées par Adapa, Enmeduranki et Hénoch (auteur en l'occurrence de 360 d'entre eux)? Si l'on reste conscient qu'on les fait remonter à une époque d'avant le Déluge – des milliers d'années avant même la civilisation sumérienne –, ils ne devaient ressembler en rien aux supports de l'après-Déluge, quand bien même le roi assyrien Assurbanipal se vantait bien de savoir lire « les écrits d'avant le grand raz-demarée ». Comme, dans tous les cas, ce qui était transcrit l'était sous la dictée du divin Seigneur, il serait logique de se demander si l'écrit en question ne relevait pas de ce que certains textes sumériens et akkadiens désignaient sous l'expression de *Kitab Ilani* – « l'écriture des dieux ». Des références à de telles écritures sous l'égide des Anunnaki se retrouvèrent par exemple dans des inscriptions consacrées à la reconstruction de temples ruinés à travers lesquelles l'on revendique une reconstruction conforme aux « dessins des temps anciens et *à l'écriture venue du ciel élevé* ». Les Sumériens désignaient une déesse, Nisaba (Nidaba ou Nanibgal), comme la marraine divine des scribes et la conservatrice des archives des dieux. Elle avait pour symbole le stylet sacré.

L'une des allusions aux écritures des dieux venues de la nuit des temps se cache dans un texte hittite sous-titré par les exégètes *Le Chant d'Ullikummi. Il fut composé sur des tablettes d'argile découvertes au cœur de l'ancienne capitale hittite Hattusa* (à proximité du village actuel de Bo azkale dans le centre de la Turquie). C'est une curieuse histoire, celle d'un « dieu vigoureux en pierre de diorite » façonné par un dieu ancien que les Hittites nommaient Kumarbi, pour aller affronter les autres dieux. Lesquels

dieux attaqués, incapables de venir à bout de ce combattant Ullikummi, se ruèrent en la demeure d'Enki du monde du bas pour y quérir les « anciennes tablettes porteuses des mots de destinée » qui s'y cachaient. Mais une fois ouvert l'« ancien dépôt » et brisés les « vieux sceaux » sous lesquels étaient protégées les tablettes, l'on découvrit que l'écriture relevait des « mots venus du passé » que seuls les anciens dieux pouvaient comprendre.

En Égypte, c'était Thot que l'on vénérait en qualité de scribe divin. Lui qui, à l'issue du conseil des dieux en faveur de la reconnaissance d'Horus en héritier légitime, en avait gravé le décret sur une tablette de métal. Laquelle avait trouvé sa place au sein de la « chambre divine des archivages ». Les Égyptiens prêtaient à Thot, au-delà de sa mission d'archiviste divin, celle d'écrire des ouvrages destinés à la conduite des mortels. La composition du *Livre des morts*, affirmaient-ils, relevait de Thot qui l'« avait écrit de ses propres mains » pour servir de guide au voyage dans l'après-vie. Un ouvrage plus court que les Égyptiens désignaient sous le titre de *Livre des respirations* mentionnait lui aussi que Thot l'« avait écrit de ses propres mains ». Enfin, dans les *Contes des magiciens*, que j'ai déjà cités, on nous explique que le roi, ou la reine, vivant(e) mais inanimé(e), que Thot avait puni(e), conservait, dans la chambre souterraine, « le livre que le dieu Thot avait écrit de ses propres mains », porteur du savoir secret lié au système solaire, à l'astronomie et au calendrier. Celui qui partait en quête de ces « vieux livres aux écritures sacrées » voyait soudain, quand il pénétrait dans la chambre souterraine, l'ouvrage « émettre une lumière comme si le soleil se mettait à briller sous la terre ».

Que pouvaient donc bien être ces « livres » divins, quel genre d'écriture renfermaient-ils?

Le nom épithète d'Enmeduranna, « Maître des divines tablettes liées aux cieux », intrigue par le vocable ME de son nom que l'on traduit ici par « tablettes divines ». En réalité, personne ne sait très exactement ce qu'étaient ces ME, peut-être des tablettes ou quelque chose qui pouvait ressembler à des puces mémoire d'ordinateur ou des disques durs. En tout cas des objets assez petits pour qu'on les porte d'une seule main puisque

l’on nous dit qu’Inanna/Ishtar, dans sa tentative d’élever sa cité d’Uruk au statut de capitale, manœuvra pour obtenir d’Enki des partitions des ME porteurs du code des secrets de l’autorité suprême, du royaume, de la prêtrise et d’autres fonctions d’une grande civilisation. Et rappelons-nous le vol, perpétré par Zu le maudit dans le Duranki d’Enlil, des Tablettes des destinées et des ME porteurs des « divines formules ». Nous parviendrons peut-être à appréhender la nature de ces objets en nous plongeant dans la technologie des millénaires passés.

Oublions un instant la question des écrits propres aux dieux et la façon dont ils conservaient leurs données pour leur propre usage, et penchons-nous sur l’immense portée de la langue et du système d’écriture employés pour dicter aux humains le savoir secret destiné à l’usage de ces mêmes humains, dès lors que l’évoque la Bible – et particulièrement à la lumière des événements sur le monde du Sinaï.

En parallèle au récit d’Hénoch demeuré en la maison du ciel « trente jours et trente nuits » à prendre note sous la dictée, existe la narration biblique de Moïse: il était monté vers l’Éternel au sommet du mont Sinaï, « fut là avec [Yahvé] quarante jours et quarante nuits. Il ne mangea point de pain, et il ne but point d’eau. Et l’Éternel écrivit sur les tables les paroles de l’alliance, les dix paroles » (Exode 34:28).

Il s’agissait là, cependant, du second jeu de tablettes, en remplacement des premiers exemplaires que Moïse avait fracassés sous le coup de la colère lors de sa descente du mont Sinaï une première fois. La Bible fournit une somme de détails – des plus extraordinaires – sur ce tout premier exemple d’écritures sacrées. Avant que la Bible, explicitement, n’indique que c’est *Dieu lui-même qui traça les inscriptions!*

L’histoire commence au chapitre 24 du Livre de l’Exode. Moïse, Aaron et deux de ses fils, plus soixante-dix Anciens d’Israël, furent invités à approcher le mont Sinaï au sommet duquel le Seigneur avait pris contact avec le sol à bord de son *Kabôd*. Sur place, les dignitaires pouvaient jeter un regard sur la présence divine matérialisée par un nuage épais, embrasé sous la forme d’un « feu dévorant ». Enfin seul Moïse fut convoqué au

sommet pour recevoir la *Torah* (« les Enseignements ») et les Commandements *déjà écrits par Dieu*:

> *L'Éternel dit à Moïse:*
> *Monte vers moi sur la montagne,*
> *et reste là;*
> *je te donnerai des tables de pierre,*
> *la loi et les ordonnances*
> *que j'ai écrites pour leur instruction* (Exode 24:12).

« Moïse entra au milieu de la nuée, et il monta sur la montagne. Moïse demeura sur la montagne quarante jours et quarante nuits » (24:18). Puis lorsque Yahvé…

> *… eut achevé de parler à Moïse*
> *sur la montagne de Sinaï,*
> *il lui donna les deux tables du témoignage,*
> *tables de pierre,*
> *écrites du doigt de Dieu* [des Elohim] (Exode 31:18).

Des informations supplémentaires étonnantes sur les tablettes et la manière dont elles furent écrites se succèdent aux versets 15 et 16 du chapitre 32 de l'Exode. Elles décrivent les événements survenus quand Moïse redescendait de la montagne après sa longue absence, inexplicable (aux yeux du peuple):

> *Moïse retourna et descendit de la montagne,*
> *les deux tables du témoignage dans sa main;*
> *les tables étaient écrites des deux côtés,*
> *elles étaient écrites de l'un et de l'autre côté.*
> *Les tables étaient l'ouvrage de Dieu* [des Elohim],
> *et l'écriture était l'écriture de Dieu* [des Elohim],
> *gravée sur les tables* (Exode 32:15-16).

Deux tablettes de pierre, divinement manuscrites. **Gravées au recto et au verso dans l'écriture des *Elohim*, ce qui suppose donc dans leur langue et leur mode de notation**. **Et ainsi gravée dans la pierre par Dieu en personne!**

Le tout dans une langue et une écriture que Moïse put lire et comprendre puisqu'il devait **enseigner le tout** aux Israélites…

Nous apprenons de la suite du témoignage biblique que Moïse fracassa les deux tablettes lorsque, de retour au camp, il vit qu'en son absence le peuple avait façonné un veau d'or destiné à l'adoration, en guise d'imitation des usages égyptiens. Quand le scandale se fût apaisé,

> *L'Éternel dit à Moïse:*
> *Taille deux tables de pierre*
> *comme les premières,*
> *et j'y écrirai les paroles*
> *qui étaient sur les premières tables*
> *que tu as brisées* (Exode 34:1).

Ainsi fut fait et Moïse regrimpa sur le mont. Yahvé s'approcha de lui, Moïse se prosterna et implora de nouveau son pardon. La réponse de Dieu prit la forme d'une dictée de commandements supplémentaires assortis de ces mots: « Écris ces paroles; car c'est conformément à ces paroles que je traite alliance avec toi et avec Israël » (34:27). Et cette fois, *c'est Moïse qui écrivit sous la dictée.*

Ce ne sont pas seulement les passages de l'Exode, du Lévitique et du Deutéronome consacrés aux enseignements et aux commandements qui ont été classés, dès l'origine, parmi les écrits sacrés: chacun des cinq premiers livres de la Bible hébraïque (les trois premiers cités plus la Genèse et le Livre des Nombres) aussi. Ces textes que l'on rassemble sous le terme général de *Torah* sont aussi connus sous l'appellation des *Cinq livres de Moïse* ou *Pentateuque* en raison de la tradition qui veut que Moïse en personne les ait écrits ou qu'il en soit l'auteur comme destinataire d'une

révélation divine. Pour cette raison, les rouleaux de la *Torah* que l'on extrait de leur arche dans les synagogues pour les lire au sabbat et lors des grandes fêtes se doivent d'être recopiés (de la main de scribes désignés à cet effet) très exactement tels qu'ils ont été transmis à travers les âges – livre après livre, chapitre après chapitre, verset après verset, mot après mot, *lettre après lettre*. Une seule erreur sur une seule lettre condamne le rouleau des cinq livres tout entier.

Tant que cette précision lettre après lettre fut scrutée par les sages des juifs et les exégètes bibliques au fil du temps (bien avant que l'on ne s'intéressât aux « codes secrets » de la *Torah*), un élément encore plus troublant de cette longue et complète dictée frappée par l'exigence de la précision de chaque caractère sera passé tout à fait inaperçu: **c'est l'idée que cette méthode d'écriture appliquée sur le mont Sinaï ne put en aucun cas ressembler à l'écriture cunéiforme lente de Mésopotamie que l'on transcrivait habituellement à l'aide d'un stylet apposé sur de l'argile fraîche; pas davantage le système hiéroglyphique monumental sous forme d'images propre à l'Égypte. Volume, vitesse et précision lettre à lettre exigeaient une *écriture alphabétique*!**

Or, nous avons un souci: au temps de l'Exode, vers 1450 av. J.-C., nulle part n'existait à travers l'ancien monde une telle écriture alphabétique.

Concevoir un alphabet requiert un génie. Et quel que fût ce génie, sa création devait se fonder sur un existant. L'écriture hiéroglyphique égyptienne améliorait les signes-images représentatifs d'un objet: les signes représentaient des syllabes, voire des consonnes. Mais le système était resté un codage d'écriture complexe au nombre indéfini de signes-images (figure 24b). L'écriture sumérienne progressa à partir de ses pictogrammes originels pour aboutir au cunéiforme (figure 49) avec l'apport d'un son syllabique par signe. Malgré tout, le vocabulaire qui en découlait exigeait des centaines de signes distinctifs. Le génie consista à combiner la facilité du cunéiforme avec les progrès du système égyptien consonantique:*et de boucler le tout à l'aide de trente-deux signes seulement*!

À partir de quoi, l'ingénieux inventeur se posa la question, tout comme il la posa à son disciple: quel mot désigne ce que tu es en train de regarder? La réponse – *dans la langue des Israélites sémitiques*– fut *Aluf*. Fort bien, dit l'inventeur. Nous appellerons ce symbole *Aleph* que nous prononcerons tout simplement « A ». Il dessina le pictogramme représentant la maison. Et ça, comment l'appelles-tu? Réponse du disciple: *Bayit*. Parfait, dit l'inventeur, nous appellerons désormais ce signe *« Beth »* que nous prononcerons tout simplement « B ».

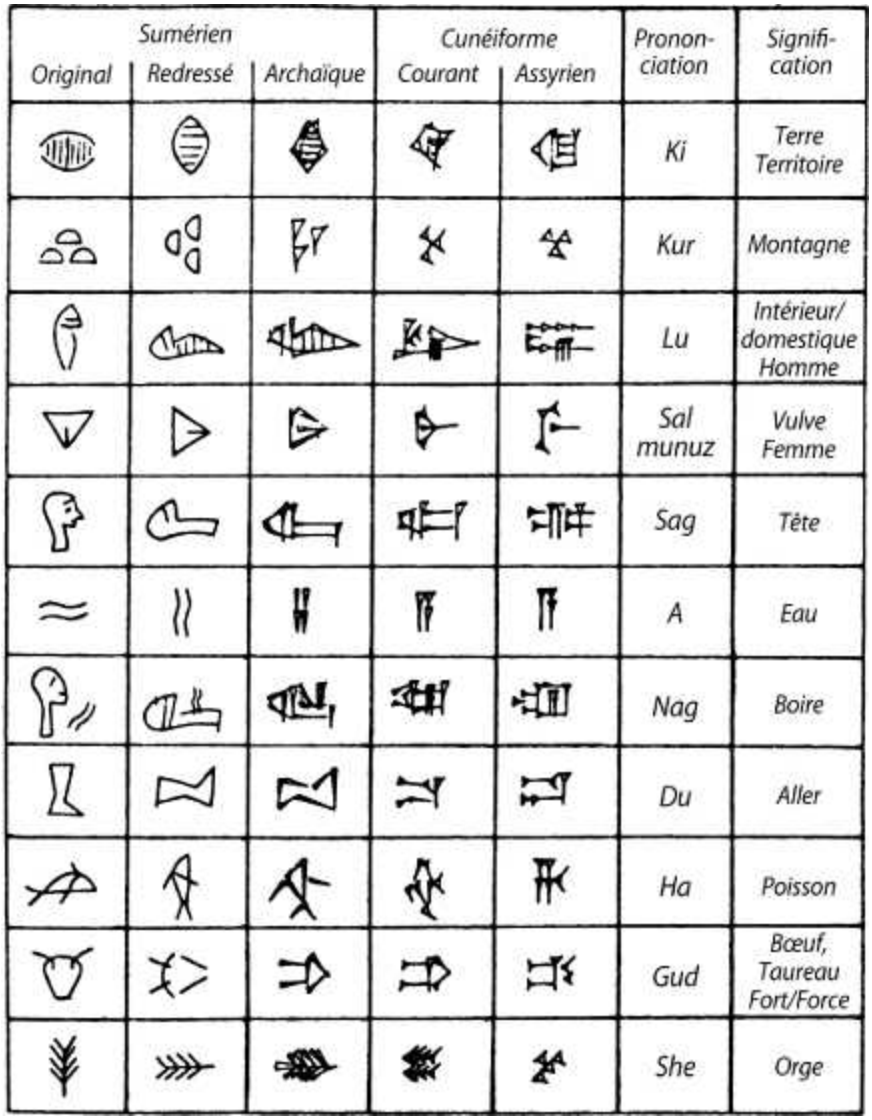


Figure 49

Certes, je ne peux garantir qu'une telle conversation ait jamais existé. En tout cas, il est certain que c'est à travers ce type de processus que fut créé et inventé l'Alpha-Bet. La troisième lettre, *Gimel* (prononcée « G »), arborait l'image d'un chameau (*Gamal* en hébreu), puis la suivante, *Daleth* pour « D » représentait *Deleth*, la « porte » (sur ses gonds). Et ainsi de suite pour les trente-deux lettres de l'alphabet sémitique (figure 50), toutes à usage de consonnes dont trois pouvaient servir de voyelles.

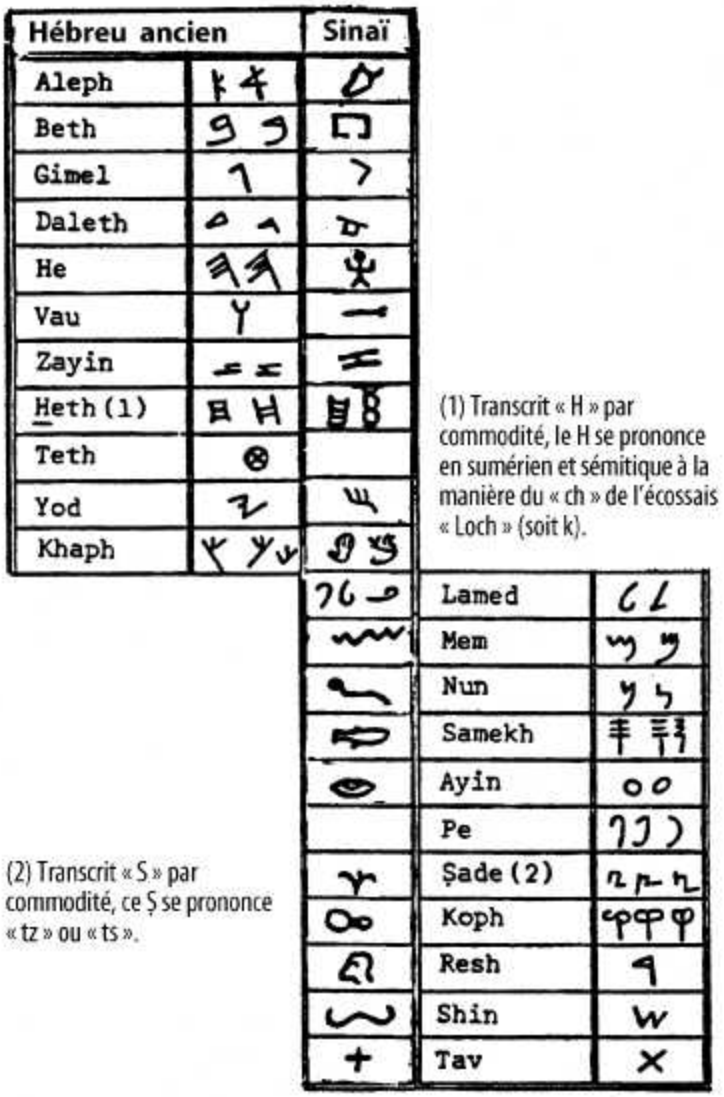


Figure 50

Peut-on connaître le nom de l'ingénieux innovateur?

Si l’on est prêt à accepter la version convenue, il s’agissait d’un travailleur manuel quelconque, un esclave des mines de turquoise égyptiennes à l’ouest du Sinaï, près de la mer Rouge, car c’est précisément là que Sir Flinders Petrie avait découvert en 1905 des signes gravés sur des murs que des décennies plus tard Sir Alan Gardiner avait déchiffrés pour « acrophoniques[46] » – en les épelant L-B-A-L-T (figure 51). Signification: dédié « à la maîtresse » (présumée la déesse Hathor) – mais en sémitique, non en égyptien! D’autres écritures similaires découvertes dans la même zone ne laissèrent plus guère de doute: l’alphabet avait pris naissance en cet endroit même. Puis il s’était déployé vers Canaan avant la Phénicie (où une tentative de transposer l’idée ingénieuse sous forme de signes cunéiformes – figure 52 – fit long feu). Tracée avec art, l’« écriture sinaïtique » originale servit pour le Temple à Jérusalem et fut l’écriture royale des rois de Judée (figure 53a) jusqu’à son remplacement à l’époque du deuxième Temple au profit d’une écriture carrée empruntée aux Araméens (les caractères utilisés pour composer les rouleaux de la mer Morte, et jusqu’à nos jours, figure 53b).

Figure 51

L’attribution de cette innovation révolutionnaire à un esclave des mines de turquoise, à la fin de l’âge de bronze, n’a jamais vraiment séduit personne. Elle exigeait un savoir immense en matière de langage, d’écriture et de linguistique en plus de la connaissance et de l’intelligence consommées voulues, qualités plutôt incompatibles avec le profil d’un simple esclave. Et quel était l’intérêt d’inventer une nouvelle écriture, alors même que dans cette région de mines particulières, les monuments et les parois se couvraient d’inscriptions hiéroglyphiques *égyptiennes* (figure 54)? Comment une obscure innovation sur un territoire limité aurait-elle pu s’étendre à partir de Canaan et bien au-delà pour remplacer une méthode d’écriture vieille de plus de deux millénaires et parfaitement adaptée? Ça n’a aucun sens. Et pourtant, la théorie demeure, faute d’autre solution.

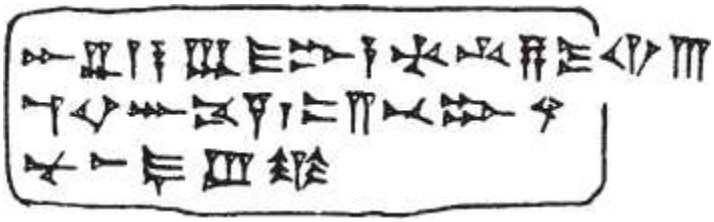


Figure 52

Figures 53a et 53b

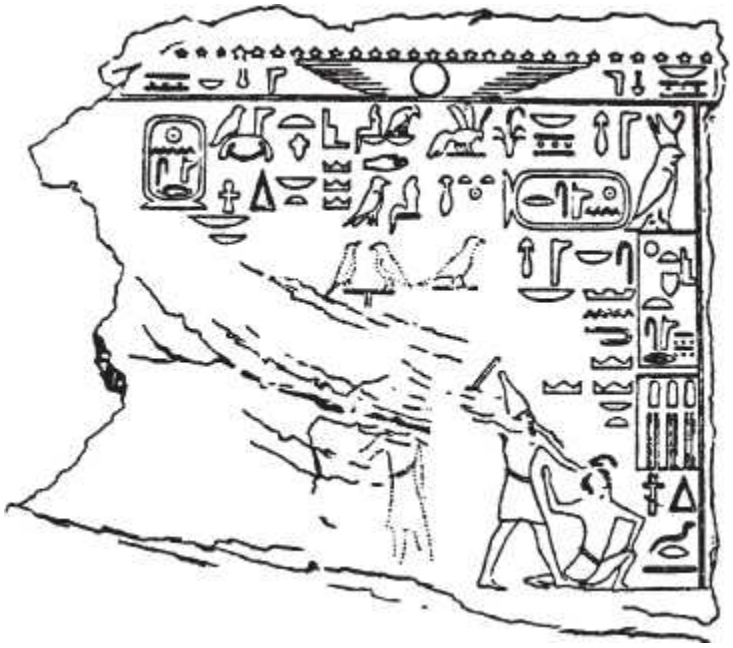


Figure 54

Mais, si la conversation que nous avons imaginée qui conduisit à cet alphabet présente quelque vraisemblance, alors ce fut à Moïse que la première leçon en fut donnée. Il était présent au Sinaï, il était là au bon endroit. Il se lança dans un vaste chantier d'écriture. Face au professeur suprême – Dieu en personne.

L'on n'a pas tellement remarqué à travers les récits bibliques de l'Exode que Moïse reçut l'ordre, de la part de Yahvé, de consigner des éléments par écrit avant même qu'il ne gravisse le mont Sinaï pour y recevoir les tablettes. La première occasion survint à l'issue de la guerre contre les Amalécites, tribu qui ne se comporta pas en allié mais au contraire trahit les Israélites et les attaqua. Une trahison, selon Dieu, que n'oublierait jamais aucune des générations à venir: « L'Éternel dit à Moïse: *Écris cela dans le livre*, pour que le souvenir s'en conserve […] » (Exode 17:14). La deuxième circonstance au cours de laquelle est évoqué un livre d'écriture transparaît dans Exode 24:4 et 24:7, versets dans lesquels il est rapporté qu'après la parole du Seigneur, exprimée d'une voix tonnante au sommet du mont, qui énumérait les conditions d'une alliance éternelle entre les enfants d'Israël et Dieu, « Moïse écrivit toutes les paroles de l'Éternel. Puis il se leva de bon matin; il bâtit un autel au pied de la montagne, et dressa douze pierres pour les douze tribus d'Israël ». Puis « Il prit le livre de l'alliance, et le lut en présence du peuple ».

Dictée et écriture sont donc entrées en jeu *avant* les ascensions de Moïse au sommet de la montagne et la création des deux écritures séparées sur les tablettes de pierre. L'on doit examiner les tout premiers chapitres de l'Exode pour déterminer quand et où l'innovation alphabétique – la langue et l'écriture employées au cours des communications de Dieu avec Moïse – a bien pu prendre place. Nous lisons dans ces passages que Moïse, adopté pour fils par la fille de pharaon, s'était sauvé pour échapper à la mort après avoir tué un fonctionnaire égyptien. Sa destination, la péninsule du Sinaï. Où il avait fini par vivre chez le grand prêtre des Madianites (et épouser sa fille). Un jour, alors qu'il gardait les troupeaux, il s'égara dans le désert où se dressait le « mont des *Elohim*», il y fut appelé par Dieu à travers le

buisson-ardent qui le chargea de conduire son peuple, les enfants d'Israël, hors d'Égypte.

Moïse ne retourna en Égypte qu'après la mort du pharaon qui l'avait condamné (Thoutmôsis III, selon mes calculs), en 1450 av. J.-C., et lutta contre le nouveau pharaon (que je pense être Aménophis) sept années durant, jusqu'à ce que l'Exode lui soit concédé. Dans la mesure où la voix de Dieu s'était déjà fait entendre dans le désert, puis au long des sept années, il était ainsi grand temps d'innover et de maîtriser une nouvelle forme d'écriture qui soit à la fois plus simple et plus rapide à transcrire que celle des grands empires du moment – mésopotamien, égyptien, hittite.

La Bible fait état de communications incessantes entre Yahvé, Moïse et Aaron à partir du moment où Moïse fut appelé devant le buisson-ardent. La Bible ne dit pas si les messages divins, parfois assortis d'instructions détaillées, furent ou non transmis par écrit. Mais ne négligeons pas le constat des « magiciens » de la cour de pharaon qui pensaient avoir affaire à des instructions écrites: « Et les magiciens dirent à Pharaon: C'est le doigt de Dieu! » (8:19). « Le *doigt de Dieu*»: rappelons qu'il s'agit de l'expression utilisée dans les textes égyptiens à propos du dieu Thot pour désigner un écrit du dieu même.

Si tout nous pousse à penser que l'écriture alphabétique prit son essor dans la péninsule du Sinaï, il n'est guère étonnant que les archéologues soient parvenus à la même conclusion, mais sans être à même d'expliquer comment une innovation si ingénieusement phénoménale ait pu fleurir dans un désert.

Au final, la conversation imaginaire eut-elle vraiment lieu, ou bien Moïse inventa-t-il l'alphabet lui-même? Après tout, ne se trouvait-il pas dans la péninsule à cette même époque, n'avait-il pas reçu une haute éducation à la cour égyptienne (nourrie d'échanges avec les deux cours mésopotamienne et hittite) et n'avait-il pas, c'est certain, été instruit du langage sémitique par des Madianites (pour autant qu'il ne l'ait pas appris auparavant de la part de ses frères israélites en Égypte)? N'aurait-il pu voir, au cours de ses errances dans le désert du Sinaï, les esclaves sémites (des

Israélites entre-temps réduits en esclavage en Égypte), grossièrement graver son idée d'un nouveau mode d'écriture sur les parois des mines?

On aurait bien aimé pouvoir attribuer la brillante invention à Moïse et à lui seul. Il eût été satisfaisant d'attribuer au meneur biblique de l'Exode, le seul homme qui ait conversé avec Dieu face à face à en croire la Bible, l'invention de l'alphabet et de la révolution culturelle qui en découla. Pourtant, les allusions répétées à l'écriture divine, une écriture générée par Dieu lui-même, et à un Moïse réputé n'écrire que sous la dictée, semblent montrer que l'écriture alphabétique et le système de langage constituaient l'un des « secrets des dieux ». Il va de soi que ce fut au même Yahvé que la Bible attribua l'invention/l'innovation de multiples autres langages et écritures lors d'un épisode antérieur – les conséquences de l'incident de la tour de Babel.

D'une façon ou d'une autre, l'on sent bien que Moïse fut l'initié à travers lequel l'innovation se révéla à l'humanité. Et il nous est donc licite de nommer cette innovation l'*alphabet mosaïque.*

Appellation hébreu	CANNANÉEN -PHÉNICIEN	GREC ANCIEN	GREC CLASSIQUE	Appellation grecque	LATIN
Aleph		Α	Α	Alpha	A
Beth			Β	Beta	B
Gimel			Γ	Gamma	C G
Daleth		Δ	Δ	Delta	D
He			Ε	E(psilon)	E
Vau			Ϝ	Vau	F V
Zayin		Ι	Ι	Zeta	
Heth (1)		Β	Β	(H)eta	H
Teth		⊗	⊗	Theta	
Yod			Ι	Iota	I
Khaph			Κ	Kappa	
Lamed			Λ	Lambda	L
Mem			Μ	Mu	M
Nun			Ν	Nu	N
Samekh		Ξ	Ξ	Xi	X
Ayin		Ο	Ο	O(micron)	O
Pe			Π	Pi	P
Şade (2)		Μ	Μ	San	
Koph		Φ	Ϙ	Koppa	Q
Resh			Ρ	Rho	R
Shin			Σ	Sigma	S
Tav		Τ	Τ	Tau	T

Figure 55

Un autre « secret des dieux » dépasse le premier alphabet. J’ai le sentiment qu’il se fonde sur le savoir le plus sophistiqué, ultime: celui du code génétique.

Quand les Grecs adoptèrent l’alphabet mosaïque un millier d’années plus tard (qu’ils inversèrent comme une image en miroir, figure 55), ils estimèrent nécessaire l’adjonction de lettres pour répondre à tous les besoins de la prononciation. En réalité, au sein de la densité des vingt-deux lettres de l’alphabet mosaïco-sémitique, certaines se prononcent en

consonnes « molles » (V, Kh, S, Th) ou « dures » (B, K, SH, T). Et enfin certaines autres lettres servent aussi de voyelles.

Il va de soi qu'au vu de cette limitation à *vingt-deux*– pas une lettre de plus, pas une de moins –, il est impossible de ne pas évoquer les contraintes appliquées au nombre sacré *douze* (qui exigeait l'ajout ou la disparition de déités pour conserver au « cercle olympien » le strict chiffre de douze). Un tel principe caché, d'inspiration divine, s'appliqua-t-il à la limitation de l'alphabet original à vingt-deux lettres?

Le nombre devrait, de nos jours, sonner à nos oreilles. C'est celui du nombre de chromosomes humains qui présida à la naissance de l'Adam, avant la seconde manipulation génétique qui lui ajouta les chromosomes sexuels « Y » et « X »!

Le Tout-Puissant qui avait révélé à Moïse le secret de l'alphabet recourut-il au code génétique pour en faire le code secret de l'alphabet?

Selon toute vraisemblance, la réponse est « oui ».

Une conclusion étrange? Relisons les propos du Seigneur Dieu dans Ésaïe 45:11: « C'est moi qui ai créé les lettres[47] […] C'est moi qui ai fait la terre, Et qui sur elle ai créé l'homme [l'Adam] », dit Yahvé, le Béni d'Israël. Qui était impliqué dans la création de l'homme l'était dans la création des lettres qui composent l'alphabet.

Les systèmes informatiques d'aujourd'hui bâtissent les mots et les nombres à partir de deux « lettres » seulement, un système « oui-non » composé d'uns et de zéros qui recoupent un flux ouvert-fermé d'électrons (et appelé pour cette raison « binaire »). Mais l'attention a d'ores et déjà basculé vers le code génétique à quatre lettres et la vitesse bien plus grande des transactions qui jouent dans la cellule vivante. Sur le plan conceptuel, le langage informatique moderne qui s'exprime dans une séquence du style 010011001110011000010100, etc. (selon des variations sans fin d'une série de « 0 » et « 1 ») s'envisage fort bien comme le langage génétique d'un fragment d'ADN exprimé sous la forme des nucléotides CGTAGAATTCTGCGAACCTT et ainsi de suite en une chaîne de lettres ADN (toujours organisées en *« mots » de trois lettres*) reliées en paires de

base dans lesquelles l'A se lie à T, C à G. La question et le défi consistent à créer et à relire des puces d'ordinateur dont les couches ne seraient plus des électrons « 0 » et « 1 », mais des *bits* de matériel génétique. Les progrès enregistrés depuis 1991 au cœur d'institutions académiques comme dans la recherche des entreprises commerciales impliquées dans les traitements génétiques ont abouti à la création de puces de silicium à base de nucléotides.

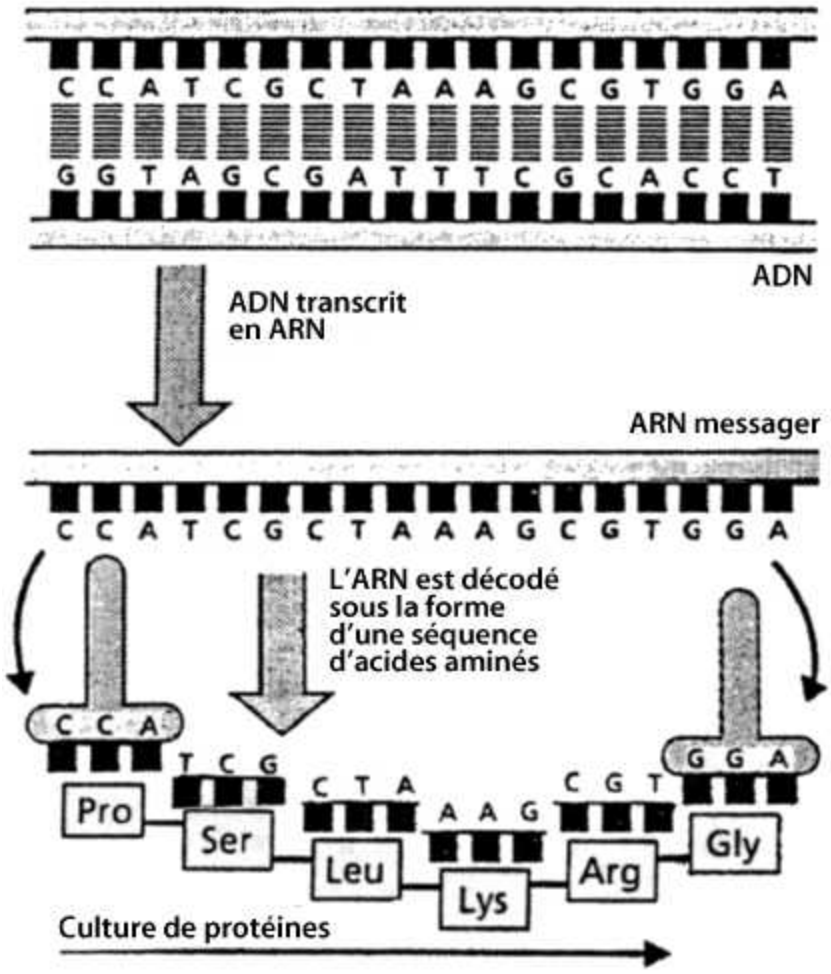


Figure 56

Un article de recherche publié par le magazine *Science* (octobre 1997) s'est attaché à comparer la vitesse et les capacités de cette informatique ADN, comme se dénomme cette science nouvelle. Sa conclusion: « La capacité de stockage de l'information de type ADN est monstrueuse ».

Dans la nature, l'information génétique codée dans l'ADN est décryptée, à la vitesse de la lumière, par un messager, l'ARN, qui transcrit et recombine les « lettres » ADN en « mots » composés de trois lettres. Ces regroupements de trois lettres, a-t-on démontré, se logent au cœur de toutes les formes de vie sur terre parce qu'ils expriment chimiquement et biologiquement les vingt acides aminés dont les chaînes forment les protéines, briques de toute vie sur la planète – et probablement ailleurs dans le cosmos. La figure 56 illustre schématiquement, de façon simplifiée, comment une séquence ADN donnée se voit décodée et recombinée sous la forme des acides aminés Proline (« Pro »), Sérine (« Ser »), etc. au moyen du mot code des trois lettres qui forment une protéine.

Le langage hébreu, riche et précis, se fonde sur des mots « racines » à partir desquels dérivent les verbes, les noms, les adverbes, les adjectifs, les pronoms, les temps, les conjugaisons et toutes les variantes grammaticales. Pour une raison que personne n'a pu jusqu'alors expliquer, ces mots racines sont constitués de *trois lettres*. Il s'agit bien d'un nouvel élan à partir de l'akkadien, la langue mère de tous les langages sémitiques formés à partir de syllabes – une seule parfois, ou deux, ou trois, ou davantage.

La raison d'être de ces mots racines hébreux en trois lettres repose-t-elle vraiment sur les trois lettres du langage ADN – la source même, selon moi, de l'alphabet? Si tel est le cas, alors les mots racines de trois lettres corroborent une telle conclusion.

« La mort et la vie sont au pouvoir de la langue », constate la Bible (Proverbes 18:21). Une affirmation jusqu'alors interprétée à titre allégorique. Il est peut-être temps de la prendre au pied de la lettre: *le langage de la Bible hébraïque et le code génétique ADN de la vie (et de la mort) sont les deux faces d'une même médaille.*

Les mystères qui y sont encodés se révèlent plus vastes que ce que l'on peut imaginer. Y entrent, entre autres découvertes fantastiques, les secrets de la santé humaine.

Chapitre 8

Codes cachés et nombres mystiques

Il était sans doute inévitable qu'à l'occasion de l'avènement de l'ère moderne de l'informatique quelques maîtres du genre ne consacrent leur savoir-faire à un objectif neuf et novateur: la recherche d'un « code secret » dans la Bible.

Que la démarche prenne l'allure de rapports scientifiques, voire de livres à la pointe d'un raffinement moderne n'empêche pas qu'une telle quête ne soit en réalité qu'un *renouvellement* et non une recherche originale, même si elle se parfume d'outils nouveaux de meilleure portée.

La Bible hébraïque compte trois parties: la *Torah* (« les Enseignements »), où se range le Pentateuque (les *Cinq livres de Moïse*) et qui couvre, historiquement et chronologiquement, toute la période depuis la Création jusqu'à la mort de Moïse en passant par les errances de l'Exode; Les *Nevi'im* (« les Prophètes »), qui comptent les Livres de Josué et des Juges, de Samuel, des Rois, auxquels s'ajoutent les Prophètes majeurs et mineurs, les Psaumes et les Proverbes, le Livre de Job – avec pour période historique l'installation des Israélites en Canaan jusqu'à la destruction du premier Temple de Jérusalem; et les *Ketouvim* (« les Écritures ») qui s'ouvrent sur le Cantique des cantiques avant les livres attribués aux deux chefs qui ramenèrent les exilés en Judée pour rebâtir le Temple (Ezra et Nehemia) pour finir (selon l'arrangement du canon de la Bible hébraïque) avec 1 et 2 Chroniques. L'ensemble des trois parties est désigné sous l'acronyme de *TaNaKh*. Dès le temps des prophètes, on se livra à des interprétations de la première partie, la Torah.

Des débats entre des sages juifs et des chefs de file religieux invitèrent à « lire entre les lignes » des textes de la Torah, de ceux des Prophètes, surtout au

cours de l'exil qui suivit la destruction (perpétrée par le roi babylonien Nabuchodonosor) du premier Temple, et d'autant plus après la destruction du second Temple (menée par les Romains). C'est le *Talmud* (« l'Étude ») qui rassemble toutes ces réflexions. Le mysticisme juif, que l'on nomme la *Kabbale*, prit le pas et s'inspira de ces recherches anciennes pour en tirer des significations cachées.

La Bible elle-même reconnaît l'existence de ces messages cachés. La clé en était l'alphabet, les vingt-deux lettres.

Un dispositif de codage simple, que même des gamins s'amusent souvent à utiliser, consiste en une substitution sérielle de lettres. Les savants de la *Kabbale* du Moyen Âge recoururent en guise d'outil de recherche à un système dit ATBSh, par lequel la dernière lettre de l'alphabet hébreu, Tav (« T »), se substitue à la première lettre Aleph (« A »). L'avant-dernière lettre, Shin (« Sh ») prend la place de la seconde, Beth (« B »), et ainsi de suite. Le kabbaliste Abraham ben Jechiel Hacohen illustra le système et en fournit la clé dans un livre publié en 1788.

En réalité, un tel système de codage fut utilisé par le prophète Jérémie (VII^e^ siècle av. J.-C.), lequel, alors qu'il prophétisait la chute de la puissante Babylone, substitua à l'épellation B-B-L (Babel) les lettres Sh-Sh-Kh pour éviter de se voir jeter en prison (Jérémie, 25:26 et 51:42). Le Livre des Lamentations, attribué au prophète Jérémie où il déplore la chute et la destruction de Jérusalem, utilisa un autre code secret, connu sous le nom d'acrostiche. Cette fois, la première lettre (ou parfois la dernière) d'un verset cachait un mot ou un nom, ou bien (comme c'est le cas chez Jérémie) révélait l'identité des lettres alphabétiques sacrées. Le premier mot du premier verset (traduit par « hélas ») commence par un Aleph, le deuxième verset par un Beth, et ainsi de suite jusqu'au vingt-deuxième verset. Le même acrostiche revient sous le stylet du prophète dans le second chapitre. Puis chaque lettre commence deux versets au cours du chapitre trois avant de revenir à une lettre par verset dans le quatrième. Le Psaume 119 est construit avec pas moins de huit fois plus d'acrostiches!

L'authenticité de certains versets des Psaumes se vérifie par le constat que chacun des versets comporte deux parties, et que chacune des parties commence dans un ordre alphabétique (c'est le cas par exemple du Psaume

145). Le même indice se cache dans le montage du verset 31 des Proverbes. En outre, dans le Psaume 145, les trois versets (11, 12, 13) qui vantent les mérites de la souveraineté de Yahvé commencent par les lettres Kh-L-M, qui se lisent à rebours *MeLeKh*, « roi ».

Le recours aux acrostiches en guise de code secret, tout aussi présent dans d'autres livres de la Bible, se retrouve également dans des écrits postbibliques (qui furent inclus dans l'agencement chrétien de l'Ancien Testament). Un exemple frappant nous vient de l'époque de la révolte contre la férule grecque, au IIe siècle av. J.-C. Ladite révolte porte le nom de ses meneurs, les Macchabées – un nom acronyme, en réalité, fondé sur le verset du Cantique de Moïse (Exode, 15:11) – « Qui est comme toi parmi les dieux, ô Éternel? »: les premières lettres des quatre mots hébreux forment l'acronyme M-K-B-I, à prononcer « macchabée ».

Ultérieurement à la destruction du deuxième Temple perpétré par les Romains en 70 après J.-C., le recours spirituel et religieux des juifs restait l'Écriture sainte – le trésor des paroles divines et prophétiques. Tout était-il écrit, tout était-il prédit? Et la destinée court-elle toujours? Que reste-t-il à venir? Les clés du passé et du futur devaient bien avoir été cachées dans les écrits sacrés, et donc « canonisées », non pas seulement en termes de contenu mais à travers chaque mot et chaque lettre. On parla, après la destruction du Temple, pour désigner cette recherche des sens cachés camouflés sous des codes secrets, de « pénétrer le fourré de roseaux »: le mot qui désigne ce fourré, ou ce petit bois – *PaRDeS* –, constitue par lui-même un acronyme fabriqué à partir des premières lettres de quatre méthodes d'extraction du message celé dans les écritures: *Peshat* (sens littéral), *Remez* (indice), *Drash* (interprétation) et *Sod* (secret). Un récit du Talmud composé pour illustrer les risques qui existent à plonger de façon prématurée dans ce qui fut conçu pour demeurer non révélé raconte comment quatre sages rabbins pénétrèrent le Pardes. L'un « y jeta un œil et trépassa », un autre tomba dans la folie, un troisième devint furieux et se mit à « arracher des plantes ». Un seul, Rabbi Akiba, s'en sortit indemne.

La quête des sens cachés reprit au Moyen Âge sous l'égide des kabbalistes et de leurs précurseurs. Que révélerait donc le passage au crible de la Bible au moyen du code ATBSh? Que se passerait-il si l'on réagençait une lettre? Si l'on

jugeait qu'il fallait insérer un mot dans le simple but de cacher le véritable sens, puis l'ignorer pour lire le sens voulu? Au gré de telles méthodes, l'on pourrait par exemple prouver que le Psaume 92 (Cantique pour le jour du sabbat) fut en réalité composé par Moïse sur le Sinaï et non par le roi David. En une autre circonstance, il fut affirmé que le grand savant juif Maïmonide (qui vécut en Espagne et en Égypte au XIIe siècle) figurait dans le Livre de l'Exode car la ou les première(s) lettre(s) des quatre derniers mots du verset 11:9 forment l'acronyme R-M-B-M – identique à l'acronyme forgé sur le nom complet de Maïmonide, *R* abbi *M*oshe *B*en Maimon (de quoi expliquer la façon privilégiée de se référer à lui sous le nom de *Rambam*).

Mais, se demandèrent les savants du Moyen Âge, la recherche devait-elle se limiter aux seules premières et dernières lettres des mots, au commencement ou à la fin des versets? Qu'arriverait-il si l'on se mettait à traquer des sens cachés en sautant des lettres? En omettant les secondes, les quatrièmes, les quarante-deuxièmes? Il était peut-être inévitable qu'avec l'avènement de l'ordinateur, un petit futé appliquerait l'outil à une recherche vite emballée d'un « code » fondé sur l'emplacement des lettres. Le dernier sursaut d'intérêt pour le sujet résulta bien de l'application de ces techniques informatiques entreprises par un groupe de scientifiques israéliens. Tout commença par la publication en août 1994 d'un article intitulé « Séries équidistantes de lettres dans la Genèse » paru dans le prestigieux magazine *Statistical Science*, signé Doron Witzum, Eliyahu Rips et Yoav Rosenberg.

Tout un lot d'analyses ultérieures, de mémoires et de livres (*La Bible: le code secret*, de Michael Drosnin[48] et « J'ai craqué le code de la Bible », de Jeffrey Satinover[49]) s'appuient, en substance, sur une seule hypothèse de base: dès lors que vous alignez les 304 805 lettres du Pentateuque les unes à la suite des autres, puis que vous les organisez en « blocs » qui segmentent ces lettres en paragraphes constitués d'un certain nombre de lignes, et chaque ligne d'un certain nombre de lettres, avant de choisir telle méthode de saut, certaines de ces lettres vont se mettre à former des mots, lesquels, aussi incroyable que ça puisse paraître, expriment des prédictions applicables à notre époque ou à toute période, comme l'assassinat du Premier ministre d'Israël, Rabin, ou la découverte de la théorie de la relativité par Albert Einstein.

D’une manière ou d’une autre, pour parvenir à de telles « prédictions » alléguées d’événements à venir dans des textes composés il y a des milliers d’années, les spéculateurs ont dû échafauder des règles arbitraires et variables sur la façon de lire les « mots du code ». Les lettres qui composent les mots des phrases prédictives s’établissent parfois dans la continuité ou bien sont espacées (selon un saut d’espacement variable et adaptable), se lisent verticalement ou horizontalement, voire en diagonale, quand elles ne sont pas lisibles à l’envers ou du bas vers le haut…

Un tel arbitraire dans le choix de la longueur et du nombre des lignes, du sens de lecture, de l’espacement ou non des lettres, et le tout à l’encan, a de quoi forcer la reconnaissance aveugle de la part des non-initiés de ces survenances codées fondées exclusivement sur les caractères de la Bible. Et l’on parvient à un tel résultat sans s’éterniser sur la question de savoir si le texte courant du Pentateuque correspond précisément à l’original, de parole divine, agencé lettre à lettre. Je soutiens cette critique non pas seulement parce que je constate des prises de liberté mineures (un exemple: écrire certains mots à l’aide d’une voyelle et s’en passer pour d’autres), aussi en raison de ma thèse (exposée dans *Rencontres avec le divin*[50]) qui soutient qu’il existait une lettre supplémentaire, un Aleph, au commencement de la Genèse. Au-delà des implications théologiques, la conséquence immédiate se traduit par une distorsion du décompte des lettres.

Il n’empêche que l’encryptage de mots ou de sens cachés dans le texte biblique relève d’une plausibilité des plus sérieuse. Non pas seulement en raison des exemples cités *supra*, mais pour deux autres arguments impérieux.

Le premier tient aux réalités de codage et d’encryptage révélées dans des textes étrangers à l’hébreu, issus de Mésopotamie, tant de Babylone que d’Assyrie. Ils incluent des passages qui s’ouvrent ou se closent sur un avertissement: ceci est secret, destiné aux seuls initiés (ou bien, inversement, à ne pas révéler au profane). Qui révèle risque la mort, au gré des dieux. De tels textes recouraient parfois à des méthodes de codage déchiffrables (comme les acronymes) ou à des procédés restés énigmatiques. Parmi lesquels figure un hymne composé par le roi assyrien Assurbanipal en l’honneur du dieu Marduk et de son épouse Sarpanit (Sarpanitu). Il recourt aux signes syllabiques

cunéiformes en début de certaines lignes pour exprimer un message caché destiné au dieu Marduk. En plus de l'encodage de type acronyme, le roi usa d'une deuxième méthode d'encryptage: les syllabes qui formaient le message secret commençaient en ligne 1, ignoraient la ligne 2, se poursuivaient ligne 3, sautaient la ligne 4 et ainsi de suite, avec le saut d'une ligne jusqu'à la 9. Puis le message codé sautait deux lignes à la fois, revenait à un saut d'une ligne à partir de la 26, de deux à partir de la ligne 36 avant de revenir à un saut d'une ligne jusqu'à la fin de la tablette (y compris son verso).

Au fil de ce double codage, le roi assyrien adressait le message secret que voici au dieu (je donne la transcription à l'horizontale tout en rappelant que le message gravé sur la tablette se lit verticalement, du haut vers le bas):

A-na-ku Ah-shur-ba-an-ni-ap-li
Je suis Assurbanipal
Sha il-shu bu-ul-li-ta ni-shu-ma Ma-ru-du-uk
Qui t'a lancé cet appel: donne-moi vie, Marduk [et]
Da-li-le-ka lu-ud-lu
je vais t'honorer

La découverte d'une inscription de type acrostiche composée par un certain Shaggil-kinam-ubbib, prêtre du temple de Marduk à Babylone, montre, d'une part la connaissance de ce type d'encodage par la prêtrise, mais surtout soulève des interrogations sur son ancienneté. À travers cet acronyme (qui compte un saut de onze lignes entre les syllabes codées), le nom de l'auteur du cryptage apparaît clairement. Pour autant qu'on le sache, un prêtre de ce nom servit le temple Esagil à Babylone aux alentours de 1400 av. J.-C., de quoi faire remonter ce concept de cryptage à l'époque de l'Exode. Comme la plupart des spécialistes trouvent cette date ancienne plutôt difficile à avaler, ils préfèrent dater ce codage du VIII^{e} siècle av. J.-C., et tout est réglé.

Une méthode d'encryptage quelque peu différente fut utilisée par le roi assyrien Assarhaddon, père d'Assurbanipal. Sur une stèle commémorative d'une invasion historique menée par lui contre l'Égypte (que les assyriologues nomment la Pierre noire d'Assarhaddon, désormais au British Museum – figure 57), le roi affirme avoir lancé sa campagne militaire non seulement avec la

bénédiction des dieux, mais en outre sous l'égide céleste des sept constellations qui « fixent les sorts » – une façon de désigner les constellations zodiacales. Il précise sur son inscription (au dos de la stèle) que les signes cunéiformes qui désignent les constellations « sont à l'image de l'épellation de mon nom, *Asshur-Ah-Iddin »* (Assarhaddon).

Figure 57

Le mode de fonctionnement précis de ce code ou de ce cryptage reste obscur. Mais l'on peut tirer une autre signification cachée revendiquée par le roi à travers la même inscription. À propos de la restauration du temple de Marduk à Babylone, travaux que le roi assyrien entreprit dans la perspective de se voir agréer monarque de Babylonie, il rappela que Marduk, irrité par les Babyloniens, avait décrété que la cité et son temple resteraient des monceaux de ruines pendant soixante-dix années. Décret, précisa Assarhaddon, que « Marduk coucha dans le Livre des Sorts ». Malgré tout, en réponse aux exhortations d'Assarhaddon,

Marduk le miséricordieux,
à l'heure où son cœur fut apaisé,

retourna la tablette
et, la onzième année,
approuva la restauration.

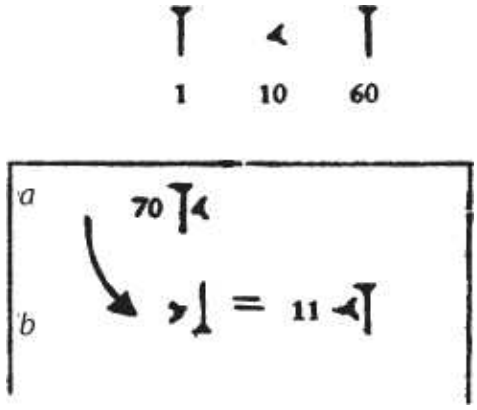


Figure 58

Ce que l’on peut conclure à propos de cet oracle secret est que le geste du dieu constitua un beau tour de passe-passe à l’aide des chiffres – en se servant des symboles (eux aussi en cunéiforme) utilisés pour figurer les nombres. Dans le système sumérien sexagésimal (autrement dit en « base soixante »), le signe utilisé pour « 1 » pouvait signifier soit 1, soit 60, selon la position. Le signe pour « 10 » affectait la forme du symbole du chevron. Ce que voulut dire Assarhaddon était que le dieu prit le Livre des Sorts qui mentionnait la période de désolation décrétée de « 70 » années (figure 58a) et le renversa, à telle enseigne que les signes cunéiformes se lurent « 11 » (figure 58b).

L’association de messages cachés et de significations secrètes au moyen non seulement des mots mais aussi à l’aide des *nombres et des chiffres* prit toute son ampleur dans les écrits de Sargon II, le grand-père d’Assurbanipal. Au cours de son règne (721-705 av. J.-C.), il fonda une nouvelle capitale militaro-administrative à l’emplacement d’un village situé à une vingtaine de kilomètres au nord-est de l’ancienne capitale royale et centre religieux, Ninive. Le nom assyrien du souverain se disait *Sharru-kin* (le « roi juste »). Il baptisa la nouvelle cité Dur Sharrukin (littéralement « Fort Sargon » – site archéologique désormais connu sous le nom de Khorsabad). À travers l’inscription commémorative de son exploit, il écrivit que la puissante enceinte qu’il avait

bâtie tout autour de la cité mesurait 16 283 coudées de long, « soit le nombre de mon nom ».

Le recours à des chiffres pour coder des mots syllabes transparaît dans un texte titré *L'Hymne à Ishtar* où le célébrant mentionna son nom à l'aide de chiffres et non de lettres:

21-35-35-26-41
fils de 21-11-20-42

La clé de tels encodages numériques n'a pas été déchiffrée. Mais j'ai de bonnes raisons de croire que ces méthodes d'encodage mésopotamiennes étaient connues des prophètes hébreux.

Parmi les passages les plus difficiles de la Bible figure la prophétie d'Ésaïe (Isaïe) qu'il consacre aux temps à venir de la rétribution de Dieu, quand « […] on sonnera de la grande trompette, et alors reviendront ceux qui étaient exilés au pays d'Assyrie ou fugitifs au pays d'Égypte; et ils se prosterneront devant l'Éternel, sur la montagne sainte, à Jérusalem » (27:13). Alors, prophétisa Ésaïe, la confusion régnera et les gens se demanderont l'un à l'autre, « À qui sera donnée la clé » du message qui fut quelque peu altéré pour en cacher le sens:

Car c'est précepte sur précepte,
précepte sur précepte,
Règle sur règle, règle sur règle [ligne sur ligne],
Un peu ici, un peu là.
Hé bien! c'est par des hommes aux lèvres balbutiantes
Et au langage barbare
Que l'Éternel parlera à ce peuple (28:10-11).

Personne n'aura au final compris comment « précepte sur précepte » et « règle sur règle » aboutiront à des « lèvres balbutiantes » et à un « langage barbare ». Les mots hébreux correspondants sont *Tzav* (« ordre ») et *Kav* (« ligne »), rendus dans la plupart des traductions modernes par « règle » (Louis Segond, *The New American Bible*…), « balbutiantes » et « murmure » (*Tanakh,*

Écritures sainte), voire « cris discordants » et « clameurs rauques » (!) dans *The New English Bible*.

Quel langage deviendrait inintelligible ou bien verrait ses caractères écrits renvoyer à une signification bizarre par le simple changement de l'« ordre » et d'une « ligne » par-ci par-là? Je soutiens ici que ce à quoi le prophète Ésaïe – contemporain de Sargon II et de Sennachérib – faisait allusion, était *l'écriture cunéiforme* des Assyriens et des Babyloniens!

Il ne s'agissait bien sûr pas d'un langage méconnu. Mais comme le verset cité *supra* l'exprime, le message délivré dans cette langue ne pouvait se comprendre puisqu'il avait été codé de *Kav* en *Kav*, autrement dit en changeant une « ligne » par-ci, une « ligne » par-là de façon à changer le « précepte » du contenu du message. Le *Tzav* (« ordre ») modifié fait allusion aux méthodes d'encryptage (du style A/T-B/Sh) qui repose sur l'ordonnancement remanié des lettres.

La solution que je suggère à cette énigme des versets 28:10-11 a de quoi expliquer la description qui s'ensuit, par le prophète (29:10-12), de l'incapacité pour quiconque de comprendre les écrits en question dans la mesure où ils sont « comme les mots d'un livre cacheté » (29:11). « Cacheté, scellé » renvoie à la traduction usuelle de *hatoom*, mais, dans le contexte biblique, le mot prend la connotation de « caché », érigé en secret. Il s'agissait d'un vocable employé dans le même sens pour désigner les écrits mésopotamiens codés, scellés aux yeux des non-initiés. Il fut employé de même dans le prophétique Cantique de Moïse (Deutéronome, 32:34) où Dieu parle pour dire que les choses prédéterminées qui se préparent constituent un secret « […] caché près de moi, scellé dans mes trésors? » Le même mot revient avec le sens de « dissimulé » ou « scellé » dans Ésaïe 8:17. Et à nouveau dans Daniel à travers sa vision et ses représentations symboliques de ce qui va advenir à la fin du « système de choses ».

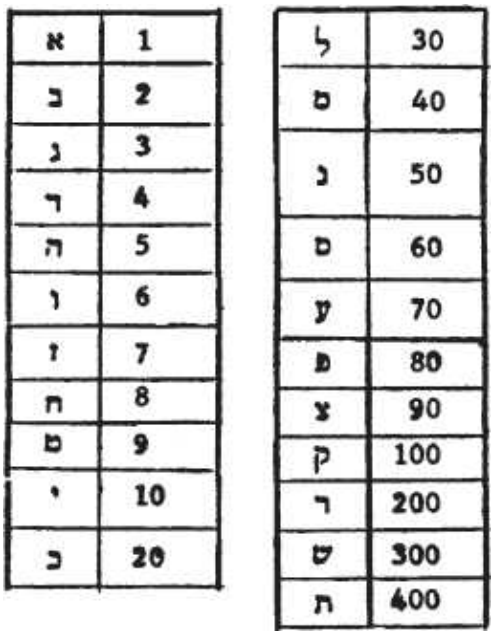
Ésaïe, lui dont les prophéties s'élargissaient au contexte international et obéissaient à l'encryptage des messages royaux de son temps, nous a peut-être offert la preuve même de l'existence d'un « code de la Bible ». Par trois fois, il a corrigé le mot *Othot* (« signes »), utilisé dans la Bible pour évoquer des signes divins ou célestes, pour en faire *Otioth* – un pluriel d' *Oth* qui signifie à la fois « signe » et « lettre », au sens de *lettres* dans sa prophétie.

J’ai déjà souligné la façon dont Ésaïe fait référence à Yahvé comme le créateur des « lettres » (de l’alphabet). Dans le verset 45:11, le prophète, qui chante l’unicité de Yahvé, affirme que c’est lui, Yahvé, qui « a paré de lettres les choses à venir[51] ». Qu’un tel « déploiement » fût codé devrait constituer la clé de compréhension de l’énigmatique verset 41:23. Ésaïe décrit la façon dont la population perplexe de la terre cherche à deviner l’avenir à partir du passé. Il cite cette *vox populi* qui demande à Dieu:

> *Dites-nous les lettres d’avant!*

Si le mot utilisé avait été l’usuel *Othot*, la signification eût été, « Déclarez-nous que veulent dire les choses qui ont été auparavant » (Bible Martin)[52]. Mais le prophète a bien choisi – à trois reprises – d’écrire *Otioth*, « lettres ». La requête se montre claire: il s’agit d’être en mesure de comprendre le plan divin en ayant accès aux lettres *en arrière-plan*, comme dans un code qui a brouillé les lettres.

Mais comme le montrent les exemples mésopotamiens, les acrostiches constituaient un dispositif trop simple. Si bien que l’encodage véritable – qui demeure indéchiffrable dans le cas de Sargon II – reposait sur les valeurs numériques des signes cunéiformes. J’ai déjà exposé le « secret des dieux » lié à leur chiffre de rang – des nombres, parfois écrits, parfois évoqués, pour tenir lieu des noms des dieux. D’autres tablettes sur lesquelles on avait conservé la terminologie sumérienne au sein même de textes en akkadien (demeurés obscurs en raison des fractures des tablettes) montrent l’usage précoce de la *numérologie* utilisée comme code secret, singulièrement quand les dieux étaient impliqués.



א	1
ב	2
ג	3
ד	4
ה	5
ו	6
ז	7
ח	8
ט	9
י	10
כ	20

ל	30
מ	40
נ	50
ס	60
ע	70
פ	80
צ	90
ק	100
ר	200
ש	300
ת	400

Figure 59

Il ne fait donc aucun doute qu'aux lettres de l'alphabet hébreu correspondaient des valeurs numériques (figure 59) et que ces valeurs jouèrent un rôle bien plus important dans le codage et le décodage du savoir secret que les lettres elles-mêmes. Quand les Grecs adoptèrent l'alphabet, ils conservèrent cette pratique qui consiste à assigner des valeurs numériques aux lettres. Et c'est aux Grecs que l'on doit l'appellation gématrie (gematria, guématrie) à l'art et aux règles d'interprétation des lettres, des mots ou des groupes de mots par leurs valeurs numériques.

La gématrie numérique devint, à l'époque du deuxième Temple, un outil entre les mains des savants comme des gnostiques qui se mirent à tirer des versets bibliques et des mots les nombres en filigrane aux sens cachés ou des fragments d'informations. Ou bien encore établirent-ils de nouvelles règles quand celles de la Bible se révélaient incomplètes. C'est ainsi qu'il fut établi que lorsqu'un individu faisait vœu de se faire naziréen[53], la période d'abstinence qui n'était pas spécifiée serait de trente jours pour la bonne raison que le mot qui la définissait, *YiHYeH* (« sera »), en Nombres, chapitre 6, possédait la valeur numérique de « 30 ». Interpréter les mots et leur portée au regard de leurs équivalents numériques ouvrit un champ du possible sans fin pour y découvrir des significations cachées. Un simple exemple: il fut suggéré

que Moïse et Jacob partageaient une expérience divine de même nature car l'échelle pointée vers le ciel (*Sulam*, en hébreu) dont Jacob eut une vision nocturne, et le mont (Sinaï) sur lequel Moïse reçut les tables de la loi présentaient la même valeur numérique, 130.

Le recours à la numérologie, et particulièrement à la gématrie comme outil de détection de sens secrets, culmina à nouveau avec la montée en puissance du mysticisme juif, la Kabbale, au cours du Moyen Âge. Ces recherches se concentraient sur les noms divins. Le summum porta sur l'étude du nom par lequel l'Éternel se présenta à Moïse, YHWH: « Je suis celui qui suis. Et il ajouta: c'est ainsi que tu répondras aux enfants d'Israël: celui qui s'appelle "je suis" m'a envoyé vers vous [Yahvé est mon nom] » (Exode, 3:14). Si l'on additionne simplement les quatre lettres du nom divin (le Tétragramme), la somme est de 26 (10 + 5 + 6 + 5). Mais sous l'égide de méthodes plus complexes défendues par les kabbalistes qui veulent que les noms épelés des quatre lettres (Yod, Hei, Wav, Hei) soient additionnés numériquement, le total grimpe à 72. Les équivalents numériques de ces nombres aboutissent à l'établissement d'autres mots pertinents.

À l'aube du christianisme, une secte d'Alexandrie décréta que le nom du créateur suprême et primordial était Abraxas, dont la somme des lettres valait 365 – le nombre des jours d'une année solaire. Les membres de la secte portaient des camées de pierres semi-précieuses à l'image du dieu, avec son nom – la plupart du temps sous la forme YaHU (abréviation de Yahvé), figure 60. Il y a tout lieu de croire qu'Abraxas avait pour racine *Abresheet*, « Père/ progéniteur du commencement ». Avec sa première lettre « A », il s'agit selon moi du vrai premier mot de la Genèse aux lieu et place de l'habituel *Bresheet* qui force la Genèse à commencer par un « B ». Or, si la Genèse compte réellement une lettre de plus, la séquence du code actuellement en vogue doit être remise en cause.

Figure 60

Quelle valeur doit-on attacher aux codes numériques ou à leur signification – un code propre aux lettres elles-mêmes et non au saut arbitraire établi entre elles? Parce que de tels usages prennent racine à l'époque sumérienne, parce qu'ils ont été pérennisés aux temps akkadiens et reconnus à toutes les époques comme les « secrets des dieux » à ne pas révéler aux non-initiés, enfin en raison du lien avec l'ADN, je suis persuadé que les codes numériques constituent le code secret!

En réalité, l'un des indices les plus aveuglants (et donc, comme dans les récits de détective, le plus ignoré) tient au terme même de « livre », *SeFeR* en hébreu. À partir de la racine SFR, les dérivés aboutirent aux mots qui désignent le scripteur/scribe *(Sofer)*, le verbe « dire, raconter » *(Lesapher)*, un récit ou une histoire *(Sippur)*, etc.

Certes, mais cette même racine SFR a trait en outre à tout ce qui concerne les nombres! Compter, *Lisfor*, chiffre, *Sifrah*, nombre, *Mispar*, un décompte, *Sephirah*. En d'autres termes, dès lors qu'apparurent les mots de l'hébreu fondés sur la racine de trois lettres, écrire à l'aide de caractères et compter avec des chiffres furent tenus pour une seule et même chose.

Et du reste, il se trouve des occurrences dans la Bible hébraïque où les sens de « livre » et « chiffre, nombre » se montrent interchangeables. En témoigne 1 Chroniques 27:24, passage dans lequel, à propos d'un recensement conduit par le roi David, le mot « nombre » fut utilisé deux fois dans la même phrase, dans une première occurrence pour donner le chiffre de la population décomptée, dans une seconde pour désigner le registre d'archives de David.

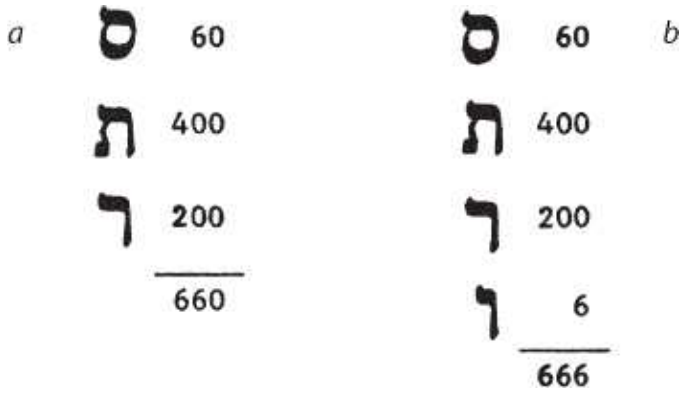
Un double sens de ce type, voire un triple sens, a mis à l'épreuve les traducteurs du verset 15 du Psaume 71. En quête d'une aide de Dieu alors qu'il ne connaissait pas tous les miracles de l'Éternel, le psalmiste se jura de décompter les actions divines de salut et de justice « même si je ne connais pas *Sefuroth*[54] ». La version de la Bible dite du roi Jacques traduit le mot par « nombres ». Des traductions plus modernes préfèrent la connotation avec « dire, raconter », « propos ». Mais sous cette forme inhabituelle, le psalmiste ajoute une troisième signification, celle de « mystères ».

Lorsque le climat se fit plus délétère en Judée, avec une première révolte (celle des Macchabées contre la férule grecque) suivie d'une seconde (contre l'oppression romaine), la quête de messages d'espoir – les présages messianistes – s'intensifia. Le criblage des textes anciens à la recherche de nombres codés évolua en l'utilisation des nombres en guise de codes secrets. L'un des exemples les plus énigmatiques et d'un encryptage parfait se retrouva dans le Nouveau Testament: il s'agit du nombre d'une « bête » encodée « 666 » dans le Livre de l'Apocalypse,

> *C'est ici la sagesse.*
> *Que celui qui a de l'intelligence*
> *calcule le nombre de la bête.*
> *Car c'est un nombre d'homme,*
> *et son nombre est six cent soixante-six* (Apocalypse, 13:18).

Le passage évoque les espérances messianiques, la chute du malin et, parmi les conséquences, le Retour, la restauration du royaume de Dieu sur terre. Des tentatives innombrables de déchiffrage du code numérique « 666 » ont été menées au fil des millénaires pour en éclairer la prophétie. Le nombre apparaît clairement dès les premières versions (grecques) du manuscrit du livre dont le titre entier se lit « Évangile selon Saint-Jean », lequel s'ouvre par ces mots, « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu », et multiplie les références numériques. *Via* le recours aux valeurs numériques des lettres grecques (qui s'inspirent très étroitement du tableau hébreu) et l'application des méthodes de la gématrie, on en est venu à suggérer

que la « bête » désignait le maudit empire romain parce que la valeur numérique de LATEINOS égalait 666. Pour d'autres, le code numérique désignait le malfaisant empereur lui-même (Trajan) dont le deuxième prénom, ULPIOS, totalisait lui aussi numériquement le nombre 666. Une autre hypothèse encore partait du principe que le code était établi en hébreu, que le nombre signifiait *Neron Qesar* (« empereur Néron ») dont l'épellation hébraïque N-R-W-N + Q-S-R s'additionnait à son tour pour donner 666. Et ainsi de suite, selon toute une série d'approches de la gematria-gématrie qui mêlaient l'addition pure et simple aux méthodes de triangulation.



Figures 61a et 61b

Pour, au final, résoudre l'énigme, peut-être faut-il envisager l'hypothèse selon laquelle le secret encodé de « 666 » doit se décrypter en hébreu plutôt qu'en grec ou en romain. Nous constatons que le 660 hébreu a pour équivalent numérique *SeTeR* (figure 61a) – qui désigne une chose cachée, un mystère occulte. On l'a employé dans la Bible pour évoquer la sagesse divine et la connaissance, toutes deux cachées et occultées aux yeux de l'homme. Pour le traduire en 666, il faut ajouter la lettre *Wav* (=6, figure 61b), ce qui va en changer le sens puisque « secret » devient « son secret », *SiTRO*, « sa chose ». Pour certains, ce rendu par « *son* secret » décrit les « eaux obscures » qui rappellent l'endroit de la Bataille céleste face à Tiamat:

> *La terre fut ébranlée et trembla,*
> *Les fondements des montagnes frémirent* […]
> *Il s'élevait de la fumée dans ses narines,*

Et un feu dévorant sortait de sa bouche […]
Il faisait des ténèbres sa retraite [son secret] […]
Il était enveloppé des eaux obscures et de sombres nuages
(Psaume 18:7-11).

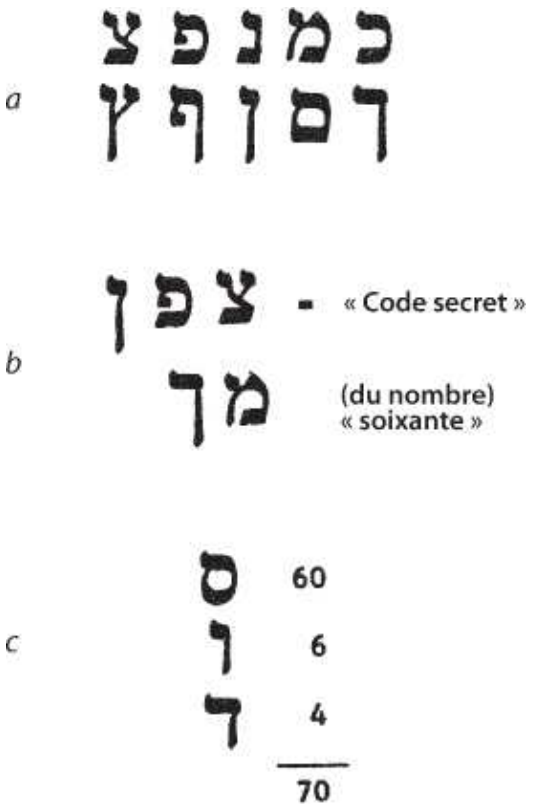
Des références dans la Bible à la Bataille céleste, il n'en manque pas. Cette bataille qui opposa, dans *L'Épopée de la Création* mésopotamienne, Nibiru/Marduk et Tiamat, alors que dans la Bible elle correspondait à l'affrontement entre Yahvé, créateur primordial, et *Tehom*, une « profondeur aqueuse ». Tehom/Tiamat fut parfois évoquée sous le nom de *Rahab*, « l'élevé », ou transcrite avec une inversion de lettre, *RaBaH* (« le très grand ») au lieu de *RaHaB*. La phraséologie du Psaume 18 fait écho à des paroles bien plus anciennes du Deutéronome 29:19 où les jugements portés par Yahvé « sur la dernière génération » sont prophétisés et décrits en un temps qui verra « la fumée s'élever des narines » de Dieu. Ce temps final des comptes à rendre est souvent évoqué dans la Bible par l'adverbe *Az* – « Alors » – qui renvoie à ce temps futur particulier.

Si l'auteur de l'Apocalypse, ce qui saute aux yeux, gardait en tête cet *Az*, cet « alors » du temps de la dernière génération, quand le Seigneur réapparaîtra comme il le fit au moment où le ciel et la terre furent créés à l'heure de la bataille contre *Tehom Rabah* (une expression utilisée en combinaison dans le Livre d'Amos 7:4, dans les Psaumes 36:7, dans Ésaïe 5:10), alors une approche numérique de l'énigme du « 666 » voudrait que l'Apocalypse évoquât le retour du Seigneur céleste sous la forme d'un réaccomplissement de la Bataille céleste. *Car la somme totale des valeurs numériques d'Az + Tehom + Rabah est de 666* (figure 62).

Figures 62

Ma tentative de décoder le nombre « 666 » en le convertissant en lettres avant de rechercher les mots qui contiennent ces lettres dans l'Ancien Testament n'épuise pas le champ des possibles. La transformation d'*Abresheet* en *Abraxas* (doté de sa valeur numérique de 365), une déité des Gentils, et les références bibliques (citées plus haut) aux encodages *via* des écrits cunéiformes qui consistent à transcrire les lignes en signes cunéiformes, la référence à la lecture rétrograde et l'emploi de la méthode A-T-B-Sh pour masquer les identités des dieux étrangers, tout cela soulève la question: jusqu'à quel point, notamment quand la destinée des Hébreux se confondit avec le sort des autres nations et de leurs dieux, les encryptages bibliques cachèrent-ils vraiment des données secrètes à partir d'écrits étrangers et de panthéons allogènes? Si les récits de création de la Genèse constituaient en réalité des versions raccourcies des secrets de la création enregistrés dans *Enuma elish*, qu'en est-il des enseignements partiels secrets révélés à Enmeduranki et à Adapa (sans oublier Hénoch)?

Nous lisons dans la Genèse que lorsque le pharaon éleva Joseph, qui savait interpréter les rêves, à la prêtrise majeure, il lui donna, comme il seyait à un haut fonctionnaire égyptien, un nouveau nom, égyptien: Zophnat-Pa'aneach. Les spécialistes ont eu beau s'acharner à reconstruire l'écrit hiéroglyphique et la signification en égyptien du nom épithète, ce qui saute aux yeux est qu'il s'agissait en réalité d'un nom dont le sens était codé en *hébreu*, langue dans laquelle il signifiait clairement « celui qui résout » *(Pa'aneach)* « les choses secrètes/cachées » *(Zophnot)*.



Figures 63a, 63b et 63c

De telles métamorphoses de langage/lettre/chiffre réactualisent la question (et la possibilité) – et non pas seulement à propos de la raison d'être de « 666 » – des codes qui pourraient recéler des allusions aux autres déités des panthéons connus dans l'Antiquité.

L'un des points inexpliqués de l'alphabet hébreu est que cinq lettres se tracent différemment dès lors qu'elles se trouvent à la fin d'un mot (figure 63a). Si je dois à mon tour m'aventurer dans le Pardes, le « fourré interdit », et adopter l'hypothèse d'une combinaison lettre + code chiffré, je puis avancer que si je les lis à l'envers (de la gauche vers la droite) ces cinq lettres singulières ont pour raison codée de constituer un « code secret » *(Zophen)* du nombre « 60 » *(M + Kh)* qui n'est autre que le chiffre secret d'Anu! (figure 63b).

Si tel est le cas, fut-ce une simple coïncidence si la première lettre du mot hébreu qui signifie « secret » – SOD – (« S ») correspond à la valeur numérique « 60 », et ladite coïncidence ne se complique-t-elle pas par le constat que la valeur numérique du mot entier est « 70 » – le chiffre secret de la désolation

décrétée par Marduk (avant qu'il ne l'inverse) à l'encontre de la cité de Babylone? Il en était de même de l'affirmation (dans Jérémie et ailleurs) que la désolation de Jérusalem et de son temple durerait elle aussi très exactement soixante-dix ans, une prophétie qui, lorsqu'elle fut délivrée, prit l'allure d'une révélation d'un secret, un *Sod*, de Dieu (figure 63c).

Cette approche qui envisage la possibilité que l'Ancien Testament, comme le Nouveau, aient emprunté leurs encodages aux écrits secrets mésopotamiens anciens et aux rangs divins aboutit à une autre solution possible de l'énigme « 666 ».

L'une des rares occurrences (en tout cas parmi celles mises à jour) où le chiffre « 6 » se révéla correspondre à un rang divin apparut sur une tablette collationnée par Alasdair Livingstone dans ses « Études explicatives mystiques et mythologiques des spécialistes de la Syrie et de la Babylonie[55] ». La tablette reconstituée – qui porte l'avertissement sur le caractère strictement confidentiel des secrets qu'elle contient – commence par 60 pour fixer le rang du « dieu prééminent, père des dieux », puis, dans une colonne séparée, révèle son identité: Anu. Suivi par Enlil (50), Ea/Enki (40), Sîn (30) et Shamash (20). *Adad*, le « dieu de la pluie et des éclairs », est doté du rang « 6 ». La liste qui se poursuit au recto comme au verso donne *« 600 » pour nombre secret des Anunnaki*.

Ce qui ressort de cette tablette mésopotamienne à propos des nombres secrets des dieux pourrait bien fournir la clé qui résoudra enfin le mystère de « 666 » si l'on veut bien lui appliquer l'encodage de type sumérien:

600	=	les Anunnaki, « ceux qui du ciel sur terre vinrent »
60	=	Anu, leur souverain suprême
6	=	Adad, l'un des dieux chargés d'affranchir les initiés
666	=	« Voici la Sagesse », « décompté par celui qui a accès à la connaissance »

Le rapprochement d'Anu et d'Adad, entamé au cours du deuxième millénaire av. J.-C., avait trouvé sa traduction non pas seulement à travers les textes, mais

en outre son expression dans leurs temples communs. Aussi incroyable que ça puisse paraître, la Bible, à son tour, cite Anu et Adad qui se côtoient au sein d'une liste de dieux d'« autres nations » – 2 Rois 17:31.

Les nombreux secrets des dieux vont nous servir d'indice dans le déchiffrage des sens hermétiques occultés dans d'autres noms divins. Ainsi, lors de la conception de l'alphabet, la lettre « M » – *Mem*, racine *Ma'yim*, eau, prit l'allure des représentations imagées égyptiennes comme akkadiennes de l'eau (un pictogramme de vagues) et adopta la prononciation du vocable « eau » dans ces langues. Il est peu probable que le hasard explique que la valeur numérique de « M » dans l'alphabet hébreu soit de « 40 » – le rang numérique secret d'Ea/Enki, « celui dont la demeure est l'eau », le modèle du Verseau (Aquarius).

Existe-t-il un code secret numérique similaire apparu en Sumer pour YaHU – la forme abrégée du tétragramme YaHWeH? Si l'on était un initié sumérien œuvrant à appliquer le code chiffré secret à ce nom théophore (puisqu'il entre comme préfixe et suffixe dans des noms individuels), l'on pourrait établir que YHU est le code secret pour « 50 » (IA = 10, U = 5, IA.U = 10 × 5 = 50), avec toutes les implications théologiques qui s'y attachent.

Alors que toute l'attention s'est portée sur la *signification* de « 666 », j'ai noté dans le verset crypté de l'Apocalypse quelques mots d'une portée essentielle. Il est dit que le code secret est ce sur quoi porte la *Sagesse*, et qu'il ne peut être déchiffré que par ceux qui possèdent la *Compréhension*.

Très précisément les deux termes utilisés par les Sumériens et leurs successeurs pour désigner le savoir secret réservé aux initiés privilégiés qui bénéficièrent de l'enseignement des Anunnaki.

L'incroyable savoir sumérien global repose sur une connaissance non moins étonnante des chiffres. Comme l'observa l'assyriologue et mathématicien Herman Vollrat Hilprecht au début du XX^{e} siècle après la découverte de nombreuses tablettes de mathématique mésopotamiennes *(L'expédition babylonienne de l'université de Pennsylvanie*[56]), « toutes les tables de division et de multiplication tirées des bibliothèques des temples de Nippur et de Sippar, comme de celle d'Assurbanipal à Ninive, se fondent sur le nombre 12960000 » – un nombre astronomique virtuel, un nombre qui exige la mise en œuvre d'une

complexité stupéfiante pour parvenir à le saisir et dont l'utilité pour les humains du IVe millénaire av. J.-C. semble des plus discutable.

Mais le professeur Hilprecht, après l'analyse de ce nombre – sur lequel s'ouvraient certaines tablettes de mathématiques –, conclut qu'il ne pouvait concerner que le phénomène de précession – le mouvement rétrograde de la Terre dans son orbite autour du Soleil qui demande 25 920 années pour s'accomplir (lorsque la Terre se retrouve au même point précis). Le parcours complet des douze maisons du zodiaque se désigne sous l'appellation de Grande Année. Le nombre astronomique de 12 960 000 représentait 500 de ces Grandes Années. Mais qui, sinon les Anunnaki, pouvait envisager ou utiliser une telle durée de temps?

Si l'on examine les systèmes numériques de décompte, le système décimal (« base dix ») apparaît naturellement comme le plus familier à l'homme: il résulte d'un comptage sur les doigts de nos mains. Même le curieux système de calendrier maya, le *Haab*, qui divise l'année solaire en 18 mois de 20 jours chacun (auxquels s'ajoutent 5 jours spéciaux à la fin de l'année) peut se considérer comme issu du décompte des 20 doigts-chiffres humains, si l'on combine doigts des mains et orteils. Mais d'où vient donc le système sexagésimal (« base 60 ») adopté par les Sumériens dont l'expression tardive existe toujours dans le décompte du temps (60 minutes, 60 secondes), l'astronomie (une sphère céleste de 360 degrés) et la géométrie?

Dans mon livre « Aux sources du temps[57] », j'ai émis la proposition que les Anunnaki, venus d'une planète dont la période orbitale (soit une année sur Nibiru) équivalait à 3 600 orbites de la planète Terre, eurent besoin d'une forme de dénominateur commun pour harmoniser deux cycles de temps aussi différents, dénominateur qu'ils trouvèrent dans le phénomène de précession (qu'eux seuls, et non pas les hommes réduits à des amplitudes de vie plus courtes imposées par les cycles terrestres, ont pu déterminer). Quand ils divisèrent la sphère céleste en douze parties, la rétrogradation précessionnelle – qu'il leur était loisible d'observer – donnait 2 160 années par « maison ». J'ai calculé que ce chiffre conduisait au ratio de 3 600: 2 160, soit 10: 6 (le nombre d'or ultérieur des Grecs), et au système sexagésimal qui fonctionne à la façon de 6 × 10 × 6 × 10 (ce qui donne 60, 360, 3 600, etc., jusqu'au nombre imposant de 12 960 000).

Dans un tel système, plusieurs nombres de portée céleste ou sacrée ne semblent pas avoir leur place. L'un d'eux est le chiffre sept dont on reconnaîtra aisément la signification dans l'histoire de la création en sa qualité de septième jour, ou jour du sabbat, dans le nom du séjour d'Abraham, *Beer-Sheva* (« le puits des sept » – brebis) et autres images. En Mésopotamie, on l'appliquait aux « sept qui jugent » – les sept sages –, aux sept portails du monde du bas, aux sept tablettes d'*Enuma elish.* Il était l'une des épithètes d'Enlil (« Enlil est le Sept », disaient les Sumériens). Enfin, et il s'agit très certainement de l'origine de la signification du chiffre, il était le nombre planétaire de la Terre. « La Terre (KI) est la septième », affirmaient tous les textes d'astronomie sumériens. Ce rang ordinal de la planète, je l'ai souligné à plusieurs reprises, n'a de sens que si l'on s'en vient au centre de notre système solaire en provenance de l'espace extérieur. Pour le (ou les) voyageur(s) venu(s) de la lointaine Nibiru, Pluton constituait la première planète, Neptune et Uranus la seconde et la troisième, Saturne et Jupiter la quatrième et la cinquième, Mars serait la sixième et la Terre la septième (et donc Vénus la huitième – et c'est très exactement ainsi que ces planètes furent représentées sur des monuments et des cylindressceaux, figure 64)[58].

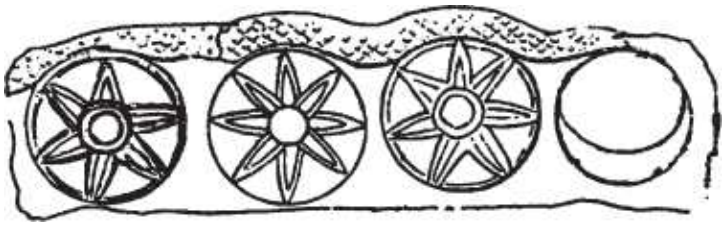


Figure 64

Le chiffre « 7 » revêt une importance particulière dans l'Apocalypse (7 anges, 7 sceaux, etc.). Il en était de même du nombre extraordinaire suivant, 12, et de son multiple, 144 000, toujours dans l'Apocalypse, 7:3-5, 14:1, etc. J'ai déjà insisté sur ses applications et sa signification, valeur du nombre des membres de notre système solaire (le Soleil, la Lune et dix planètes – les neuf que nous connaissons[59], plus Nibiru).

D'où – ce qui passa inaperçu – le singulier nombre 72. Remarquer, comme on l'a fait, qu'il s'agit tout simplement de la multiplication de 12 par 6, ou

qu'une fois multiplié par 5 il donne 360 (soit la somme des degrés dans un cercle) ne relève que de l'évidence. Mais avant tout, *pourquoi* 72?

J'ai dit déjà que les mystiques de la Kabbale parvinrent, à coups de méthodes appliquées de la gématrie, à considérer que *72 était le secret numérique de Yahvé*. Même si le récit biblique du moment où Dieu ordonna à Moïse et à Aaron d'approcher le mont sacré accompagné des 70 sages d'Israël ne le met pas en évidence, ce sont bien 72 compagnons qui se joignirent à Moïse et Aaron: en plus des 70 doyens, Dieu donna l'ordre que soient conviés en plus 2 fils d'Aaron (sur ses 4 fils), ce qui nous donne bien un total de 72.

Invariablement, nous retrouvons ce curieux nombre 72 dans le récit égyptien qui conte le conflit entre Horus et Seth. Quand il reprend le récit à partir de ses sources hiéroglyphiques, Plutarque (dans son *Traité d'Isis et Osiris*, où il assimile Seth au Typhon des mythes grecs) souligne que lorsque Seth piégea Osiris dans le coffre funeste, il agit en présence de 72 « compagnons divins ».

Quel rôle joue donc 72 au fil de ces circonstances? La seule réponse plausible, à mon sens, doit se chercher dans le phénomène de la précession, car c'est là que joue un rôle le chiffre crucial 72: c'est le nombre d'années qu'il faut à la Terre pour retarder d'un degré[60].

L'on n'est pas certain, aujourd'hui, de saisir la façon dont le concept de jubilé est né, cette période de 50 années décrétée dans la Bible, et que le *Livre des jubilés* utilise comme étalon de temps. J'apporte la réponse: pour les Anunnaki, dont l'orbite de la planète autour du Soleil équivaut à 3 600 années terrestres, ce sont bien 50 degrés précessionnels que parcourt l'orbite (50 × 72 = 3 600)!

Coïncidence encore si le chiffre de rang secret d'Enlil – ce même chiffre sollicité par Marduk – était aussi 50? Il était l'un de ceux qui exprimaient la relation entre temps divin (fondé sur les mouvements gravitationnels de Nibiru), temps terrestre (lié aux ballets cosmiques de la Terre et de sa Lune) et temps célestes (ou temps zodiacal, induit par la précession). Les nombres 3 600, 2 160, 72 et 50 appartenaient aux tablettes des destins au cœur du DUR.AN.KI de Nippur. Ils étaient clairement les nombres qui définissaient le « lien Ciel-Terre ».

La Liste royale sumérienne consigne que 432 000 années (120 orbites de Nibiru) s'étaient écoulées depuis l'arrivée des Anunnaki sur la planète Terre jusqu'au Déluge. Ce même nombre de 432 000 occupe aussi une position clé dans le concept hindou des âges entre autres, et pour les catastrophes périodiques qui frappent la Terre.

Le nombre 432 000 contient 72 très exactement 6 000 fois. Et il vaut peut-être mieux garder en tête que selon les sages juifs, le décompte d'années du calendrier juif – 5 758 en 1998[61] – parviendra à un terme, un accomplissement terminal lorsqu'il atteindra le millésime 6 000. Date à laquelle un cycle complet aura été bouclé.

Comme il apparaît avec évidence à travers les archives anciennes liées aux initiés que furent Adapa, Enmeduranna et Hénoch, le cœur du savoir et de la compréhension qui leur furent révélés, sans préjudice d'autres domaines, porta sur l'astronomie, le calendrier et les mathématiques (le « secret des nombres »). Il va de soi, comme l'a montré mon analyse de l'encodage et de l'encryptage en vigueur dans l'Antiquité, que le point commun entre tous ces domaines, quel que soit le langage utilisé, étaient les nombres. S'il exista jamais un seul langage universel sur la planète (comme les textes sumériens et la Bible l'affirment), il ne put que se fonder sur un socle mathématique. Et si nous communiquions – ou plutôt, quand nous communiquerons – avec des extraterrestres, comme ce fut le cas avec les Anunnaki lors de leurs passages, et comme nous nous y emploierons lorsque nous nous aventurerons dans le cosmos, le langage cosmique sera fondé sur les nombres.

D'ores et déjà, la plupart des systèmes informatiques se sont déjà calés sur un langage numérique universel. À l'époque des machines à écrire, appuyer sur la touche « A » provoquait la projection d'un levier porteur de cette lettre qui venait frapper le papier d'un « A ». Dans un ordinateur, quand l'on presse la touche « A », un signal électronique se déclenche qui traduit le « A » sous la forme d'une série de « 0 » ou de « 1 » – autrement dit, les caractères ont été numérisés. Exprimé d'une autre façon, les ordinateurs actuels ont converti les lettres en chiffres. L'on peut parler de « gematriation » de l'écriture.

Et si l'on prend au sérieux les affirmations suméro-bibliques sur l'intégration du savoir médical dans les connaissances et la compréhension qui

nous ont été léguées, va-t-on trouver quelque part au gré des anciens textes, si méticuleusement recopiés avec toute la précision voulue au nom de leur caractère « canonisé », la clé du partage du savoir génétique dont nous sommes les bénéficiaires et qui entra dans notre création, qui nous escorte toujours dans notre parcours de santé, de maladie et de mort?

Nous en sommes arrivés au moment où nos scientifiques ont identifié un gène spécifique – appelons-le P 51 – situé à un endroit bien précis du chromosome 1, 13 ou 22, responsable d'un caractère ou d'une maladie. Le gène en question et sa position vont pouvoir se traduire en langage informatique – désormais sous la forme de nombres ou entièrement par des lettres, ou encore par une combinaison des deux.

Une telle information génétique codée apparaît-elle déjà dans les textes anciens et singulièrement dans la Bible hébraïque? Il suffirait que l'on soit en mesure de déchiffrer un tel code pour que nous devenions des êtres semblables au « modèle parfait » que Enki et Ninharsag avaient entrepris de créer.

Chapitre 9

Prophétie: les écrits venus du passé

La croyance persistante de l'humanité en l'idée que quelqu'un dans le passé puisse acquérir la vision du futur – ce qu'en termes sumériens on exprimerait en parlant de quelqu'un qui avait eu connaissance du destin et qui pourrait fixer le sort – se fondait sur l'écrit. L'information, qu'elle soit révélée ou secrète, en clair ou cryptée, devait avoir été enregistrée, couchée sur un support. Un engagement, un traité, une *prophétie* aurait quelle valeur pour les parties à l'acte et les témoins ou pour ceux qui vivraient dans l'avenir si ces mots n'avaient pris la forme d'un écrit?

Quand les archéologues fouillent un site ancien, rien ne leur paraît plus digne d'intérêt et riche de signification que ce « quelque chose » porteur d'un texte – un objet, une brique, un bloc de pierre, des tessons de poterie et, mieux, faut-il le préciser, carrément un texte ou un fragment de texte inscrit sur une tablette d'argile ou la feuille d'un papyrus. Où fut-il trouvé, quel était l'ancien nom du site, à quelle culture appartenait-il, qui en étaient les monarques? Quelques lettres griffonnées, une paire de mots sont porteurs de réponses. Alors quand on a affaire, bien sûr, à des textes plus complets…

L'un des amateurs d'antiquités les plus anciens, à défaut de se révéler un archéologue accompli, fut le roi assyrien Assurbanipal. Parce qu'il était persuadé que son propre sort et le destin de son territoire avaient été fixés longtemps auparavant, il avait fait des archives écrites venues du passé le

premier enjeu ou le butin de ses conquêtes. Dès lors, la bibliothèque de son palais de Ninive avait constitué à l'époque (le VII^e^ siècle av. J.-C.) peut-être la plus grande collection de tablettes d'argile porteuses de textes anciens à ne plus pouvoir les compter, « mythes » et épopées, annales royales, à quoi s'ajoutait l'équivalent alors des « livres » (sur tablettes) d'astronomie, de mathématiques, de médecine et d'autres richesses inestimables. Lesdites tablettes étaient classées avec soin sur des rayonnages de bois, et chaque étagère comportait pour première pièce une tablette catalogue qui recensait les œuvres disposées sur le rayonnage. Au final, était rassemblé en ce lieu un extraordinaire trésor de savoirs anciens, d'archives et de prophéties. La grande majorité des textes que nous connaissons aujourd'hui proviennent des tablettes, ou de leurs fragments, trouvés à Ninive. Pour autant, les tablettes catalogues à l'entrée de chaque rayonnage révèlent bien l'ampleur de ce qui fait toujours défaut et demeure enfoui.

À jamais perdu sans doute – car aucune copie n'en fut établie nulle part – figure ce qu'Assurbanipal lui-même avait identifié comme « écrit avant le Déluge ». Nous en connaissons l'existence pour la bonne raison qu'Assurbanipal s'était vanté de pouvoir lire ces documents.

Cette affirmation du roi, notons-le bien, n'a jamais été prise au sérieux par les assyriologues contemporains. Certains ont interpolé l'expression du roi de façon à lui faire dire qu'il parlait d'« écrits en langue sumérienne » car il leur semble impensable, non seulement d'affirmer qu'il avait existé des écrits des millénaires avant les tablettes mésopotamiennes, mais en outre que ces inscriptions (sur de supposées tablettes) avaient pu survivre à la catastrophe planétaire.

Et pourtant, d'autres textes et d'autres sources, étrangers à Assurbanipal et à son époque, recoupent ces assertions mêmes. Adapa – initié d'avant le Déluge – avait composé un ouvrage dont le titre, transcrit en sumérien, disait *U. SAR Dingir ANUM Dingir ENLILA (Ces écrits prennent place au temps du divin Anu et du divin Enlil)*.

Hénoch, autre ancêtre d'avant le Déluge, s'en revint du ciel porteur de 360 « livres » – un nombre qui, *primo*, recèle une allusion mathématico-

céleste, mais, *secundo*, nous montre qu'une fois convertie en lettres qui s'épellent *SeQeR* (60 + 100 + 200), il faut lire « ce qui est caché ». L'appellation du site *Saqqarah* en Égypte, le « site caché » des premières pyramides royales et des tombes funéraires, partage la même racine.

Le *Livre d'Hénoch* (répertorié comme 1 Hénoch) passe pour avoir été écrit de la main même d'Hénoch, sous la forme d'un rapport à la première personne. Même si tous les spécialistes s'accordent à dire qu'il fut compilé peu de temps avant l'ère chrétienne, des citations de l'œuvre, qui figurent dans d'autres ouvrages anciens et recoupent d'autres écrits extrabibliques (outre que *Le Livre d'Hénoch* ait été canonisé aux tout premiers temps du christianisme) montrent bien qu'il s'appuie sur des textes très anciens. Dans le livre lui-même, après une brève introduction où il explique qui étaient les *Nephilim* (bien connus du livre 6 de la Genèse), Hénoch précise que ce qu'il écrit constitue « le livre des mots mêmes des éternels *Nephilim*, sous leur contrôle », des mots qu'il a entendus au cours d'une vision et qu'il s'efforce désormais de transcrire « en un langage humain » – un langage « que le Tout-Puissant a donné aux hommes pour qu'ils conversent par ce moyen[62] ».

Alors qu'il a reçu la connaissance des cieux et de la terre, et de leurs mystères, il fut enjoint à Hénoch de transcrire les prophéties d'événements à venir (selon le *Livre des jubilés*, il fut montré à Hénoch « ce qui fut et ce qui sera »). Certes, les exégètes partent du principe que les « prophéties » n'apparaissent comme telles qu'avec le recul. Il n'empêche que l'introduction dans 1 Hénoch de textes plus anciens et la canonisation ultérieure du livre montrent qu'à l'époque du deuxième Temple l'on croyait avec force que l'avenir pouvait avoir été prédit dans le passé, et qu'il l'avait été, sous l'effet d'une inspiration divine – et même dicté par le Seigneur lui-même ou par ses anges aux hommes de façon qu'il soit consigné et transcrit, avant sa transmission aux générations futures.

Se montre encore plus catégorique la version connue sous l'appellation 2 Hénoch, ou sous son titre complet de *Livre des secrets d'Hénoch*, quand elle affirme qu'Hénoch ramena avec lui les livres qui contenaient, non pas

seulement le savoir scientifique, mais aussi les prophéties pour l'avenir. Il y est écrit que Dieu donna pour instructions à Hénoch de « transmettre les livres manuscrits à ses fils » de manière qu'ils soient passés de main en main, « de génération à génération et de nation à nation ». Alors Dieu lui dévoila les « secrets de la création » et des cycles de ce qui survient sur terre. « […] au début du huitième mille des années, commencera un temps sans compte, sans années, ni mois, ni semaines, ni jours, ni heures » (2 Hénoch 33:1-2).

Puis s'en vient une allusion à des écrits encore plus anciens entre les mains des ancêtres d'Hénoch, Adam et Seth – « un manuscrit qui ne devra pas se voir détruit avant la fin des temps ». On parle aussi d'une « charte » que Dieu a « placée sur la terre » et qu'il a « ordonné de préserver, ceci est le manuscrit de tes pères sur lequel veiller, cela ne *périra pas dans le Déluge* que je déchaînerai sur ta race ».

L'allusion à un Déluge à venir, telle qu'elle figure dans 2 Hénoch sous la forme d'une révélation prophétique exprimée par Dieu à l'intention d'Hénoch, évoque donc des « manuscrits » de la main d'Adam et de son fils Seth, et une « charte » divine déposés sur terre et conçus pour survivre au Déluge. Si de tels « manuscrits » ont jamais existé, ils doivent appartenir aux écrits prédiluviens perdus. À l'époque du deuxième Temple, on pensait que parmi ces écrits d'avant le Déluge figuraient les *Livres d'Adam et Ève*, fort détaillés, bien au-delà de la narration biblique.

Pour les exégètes, il ne fait pas de doute que 1 Hénoch a bel et bien pris en compte, *verbatim*, des passages d'un manuscrit bien plus ancien, *Le Livre de Noé*, mentionné dans d'autres écrits que le *Livre d'Hénoch*. Ce *Livre de Noé* pourrait bien constituer la source des huit versets si énigmatiques du chapitre 6 de la Genèse qui précèdent la version biblique du Déluge et la mise en scène de son héros Noé, versets où sont évoqués les *Nephilim*, les *« fils des Elohim »* qui ont épousé les filles de l'Adam, contexte explicatif de la décision de Dieu de balayer l'humanité de la surface de la terre. Dans ce texte, le récit prend toute son ampleur, les Nephilim sont clairement identifiés, la nature de la colère divine pleinement

expliquée. L'écrit date selon toute vraisemblance de l'époque sumérienne et de ses sources, il inclut certains détails connus du seul récit mésopotamien d'*Hatra Asis*.

Il est plus que vraisemblable que les deux livres cités *supra* – les *Livres d'Adam et Ève* et le *Livre de Noé*– ont bel et bien existé, sous une forme ou une autre, et qu'ils furent concrètement consultés par les compilateurs de l'Ancien Testament. De son côté, la Genèse, après la description de la création de l'Adam et de l'Ève, celle de la péripétie du jardin d'Éden et la naissance de Caïn et d'Abel puis celle d'Énosh *[fils de Seth, NdT]*, reprend (au chapitre 5) la recension généalogique par ces mots: « Voici le livre de la postérité d'Adam ». Se poursuit alors la narration de la création. Le mot hébreu que l'on traduit par « générations » *(Toledoth)* dépasse le concept de « générations ». Il évoque « les histoires de… ». Et ce qui s'ensuit donne l'impression d'un résumé tiré d'un texte antérieur plus long.

C'est ce même mot, *Toledoth*, qui ouvre l'histoire de Noé et du Déluge. Ce que l'on traduit à nouveau par « Voici la postérité des fils de Noé » n'entame pas vraiment le récit par le Noé du Déluge – et l'histoire s'inspire, de toute évidence, de textes sumériens (puis akkadiens) antérieurs.

L'on va découvrir dans le *Livre des jubilés*, qui s'ajoute aux livres apocryphes (c'est-à-dire extrabibliques) composés à l'époque du deuxième Temple (ou avant), un éclairage aussi intéressant qu'intrigant sur le contenu supposé du *Livre de Noé*. Il y est dit que les anges « montrèrent à Noé toutes les médecines, toutes les maladies, et comment il pouvait les guérir grâce aux herbes de la terre. Et Noé consigna tout dans un livre, consacré à chaque type de maladie ». Et après le Déluge, Noé « donna tout ce qu'il avait écrit à son fils Sem (Shem, Sêm) ».

Il va s'ouvrir un nouveau chapitre non seulement dans la Bible, aussi dans les affaires humaines à partir du mot *Toledoth* quand on le rencontre de nouveau dans la Genèse au chapitre 10. De plain-pied avec l'ère d'après le Déluge, il commence ainsi: « Voici la postérité des fils de Noé, Sem, Cham et Japhet. Il leur naquit des fils après le Déluge. » La liste complète, que les exégètes bibliques ont surnommée la « Table des peuples », revient à Sem

et à ses descendants pour s'intéresser à la lignée de son second fils, Arpakshad (Arpacschad, Arphaxad), dans ce même chapitre, avant de remettre le couvert au chapitre 11:10, « Voici la postérité de Sem ». La raison, comme je vais bientôt le démontrer, tient à ce que cette postérité constituait la lignée ancestrale directe de la famille d'Abraham.

L'existence d'un livre qu'il serait possible de titrer arbitrairement *Le Livre de Sem*, ou, plus précisément, *Le Livre d'Arpakshad*, est sous-tendue par une autre tradition qui concerne les écrits antédiluviens. L'allusion se trouve dans *Le Livre des jubilés*. Où nous apprenons qu'Arpakshad, l'un des petits-fils de Noé, apprit à écrire et à lire par les soins de son père Sem. Alors qu'il était en quête d'un site où s'installer, « il découvrit un écrit que d'anciennes générations avaient gravé sur un rocher, et il lut ce qui se trouvait là, et il le transcrivit ». Entre autres informations, cet écrit « comprenait les enseignements des *Nephilim* sur la façon d'observer les présages du soleil et de la lune, et des étoiles et des signes du ciel ». Cette description du contenu des écrits des *Nephilim* – donc antérieurs au Déluge – recoupe les passages du *Livre d'Hénoch*à propos des connaissances sur le Soleil, la Lune, les étoiles et les planètes qu'il avait acquises à partir des « tablettes célestes et de tout ce qu'elles portaient ». Tout ce qu'Hénoch transmit à son fils Mathusalem par ces paroles:

> *Toutes choses que je t'ai rapportées*
> *et transcrites pour toi.*
> *Je t'ai tout révélé*
> *et je t'en ai donné les livres.*
> *Dès lors préserve, mon fils Mathusalem,*
> *les livres qui te viennent de la main de ton père*
> *et transmets-les aux générations du monde.*

Une allusion sans ambiguïté aux écrits antédiluviens et ce qu'il en advint après les ravages des raz-de-marée apparaît dans les écrits de Bérose. En tant qu'historien et prêtre babylonien qui avait compilé une histoire de

l'humanité au bénéfice des rois grecs du Proche-Orient après la mort d'Alexandre, il bénéficiait nécessairement de l'accès à une bibliothèque de documents anciens rédigés en akkadien (et peut-être aussi en langue sumérienne: il nomma le héros du Déluge par son nom sumérien de Ziusudra dans le premier volume de son œuvre où il décrivit la chronologie des événements, depuis l'amerrissage d'Ea jusqu'au Déluge). À travers les fragments des écrits de Bérose conservés grâce aux historiens grecs, on apprend qu'après la révélation d'Ea/Enki à Sisithros (Ziusudra) de l'approche d'un Déluge, « il lui ordonna de cacher en un endroit secret tous les écrits disponibles à Sippar, la cité de Shamash. Sisithros accomplit toutes choses, s'embarqua immédiatement pour l'Arménie et sur ce, ce que le dieu avait annoncé survint bel et bien ». Des écrits qui avaient trait aux « commencements, à la suite des choses et à leurs fins ».

Bérose poursuivit sa narration: parmi les présents dans l'arche qui survécurent au Déluge se trouvait *Sambethe (Sabbe)*, épouse de l'un des fils de Ziusudra/Noé – dont le nom résulte probablement d'une altération du mot sumérien ou akkadien *Sabitu* (« le/ la septième »). À en croire Bérose, « elle fut la première des sibylles, et avait annoncé l'érection de la tour de Babylone et tout ce qui advint des efforts de ses concepteurs. Ceci se passait avant la dispersion des langages ».

On attribua à celle qui fut la précurseur d'une lignée de prophétesses oraculaires (parmi lesquelles la plus renommée fut la sibylle de Delphes) le rôle de médiateur entre les dieux et les survivants du Déluge. Auprès desquels elle formula les paroles qui flottaient comme « une voix dans l'air ». Ces paroles leur expliquaient comment survivre après le Déluge et « comment récupérer à Sippar les livres qui décrivaient l'avenir de l'humanité ».

Les traditions universellement répandues autour des écrits d'avant la catastrophe et la mémoire que l'on avait conservée d'eux contribuent toutes clairement à affirmer qu'en plus du savoir scientifique sous toutes ses formes, ces écrits incluaient des prophéties sur ce qui allait advenir. Très

souvent, ces visions du futur dépassaient les événements fatals qui frapperaient les individus comme les nations pour évoquer le destin ultime de l'humanité et de la Terre.

Il avait été montré à Hénoch « ce qui était et ce qui serait » et il avait couché par écrit à destination des générations futures les secrets de la création et des cycles d'événements sur terre. Dieu avait placé une « charte » sur le monde qui fixait le devenir de la planète et de tout ce qu'elle contenait. Les écrits d'avant le Déluge touchaient aux « commencements, à la suite des choses et à leurs fins ».

Mais alors, lorsqu'on se plonge dans les croyances sous-tendues par tous ces écrits, l'on commence à comprendre pourquoi les rédacteurs de la Genèse dans sa version hébraïque avaient omis l'Aleph pour faire en sorte que le texte commençât par le « B » de *Beth*, en français « Au commencement… » Pour la bonne raison que le concept même de commencement implique la notion d'une fin. L'avertissement qui voulait que les écrits anciens, porteurs de tout ce qui doit être connu – ces anciennes « bases de données » si l'on veut employer un jargon informatique – devaient se voir conserver jusqu'à la « fin des temps » ou « la fin des jours » implique bien qu'une telle fin avait été assignée. En entamant le verset avec le « B » de *Beginning* (« commencement »), les rédacteurs de la Bible s'inscrivaient dans cette croyance.

Ces notions imprègnent la Bible, depuis le tout début de la Genèse, à travers les livres des prophètes jusqu'aux ultimes textes de la Bible hébraïque. « Jacob appela ses fils, et dit: assemblez-vous, et je vous annoncerai ce qui vous arrivera dans la suite des temps » (Genèse 49:1). Par crainte que les Israélites n'observent plus les commandements après sa mort, Moïse les mit en garde car « […] à la fin il vous arrivera du mal[63] » (Deutéronome, 31:29). Liée à cet avertissement, une prédiction – une prophétie – fixait le sort et l'avenir de chacune des tribus d'Israël. Les visions prophétiques d'Ésaïe s'ouvrent ainsi: « […] il arrivera aux derniers jours…[64] » (2:2). Quant au prophète Jérémie, il expliqua clairement que ce qui sera « à la fin des jours » aura été conçu selon « les desseins [du cœur

de Dieu] » depuis le commencement (23:20). Ésaïe loue le Seigneur en le citant: « J'annonce dès le commencement ce qui doit arriver » (46:10).

Dieu était le prophète par excellence, il était la source de toute prophétie. Cette perspective biblique trouva à s'exprimer même là où le texte prend l'allure d'une simple relation des événements. La punition imposée à Adam et à Ève après qu'ils eurent mangé le fruit interdit dans le jardin d'Éden laissait entrevoir les chemins futurs des êtres humains. Caïn reçut une marque distinctive de protection en vertu de laquelle lui-même et ses descendants seraient vengés sur soixante-dix et sept générations. Par une alliance scellée par Dieu avec Noé et ses fils, il promit que jamais plus ne surviendrait un déluge. Par une autre alliance avec Abraham, Dieu lui laissa entrevoir sa postérité en sa qualité de père de multitudes de nations. Mais il prédit que s'en viendrait un temps au cours duquel sa descendance serait réduite en esclavage en un pays étranger – une péripétie amère qui durerait quatre cents ans (ce que vérifia le séjour des Israélites en Égypte). Quant à Sarah la stérile, Dieu prédit qu'elle porterait un fils et que de sa matrice naîtraient des nations et des rois.

L'Ancien Testament à son tour affirme de façon indirecte et presque imperceptible un basculement de la nature de la prophétie, en embrassant l'histoire de l'humanité depuis Adam et Ève et la reconstruction du premier Temple de Jérusalem grâce aux retours des exilés au VI^{e} siècle av. J.-C. La prophétie passe d'une communication directe de Dieu à l'homme *via* les anges (littéralement, les émissaires) à une forme indirecte par l'intermédiaire des prophètes. Alors que Moïse fut désigné comme un prophète de Dieu, l'universalité du phénomène transparaît à travers l'histoire de Balaam. Ce devin renommé du temps de l'Exode avait été mandaté par le roi de Moab pour maudire les Israélites qui progressaient sur son territoire. Mais à chaque fois qu'un site dédié à la malédiction et aux rituels associés était mis en place, Yahvé apparaissait à Balaam pour le mettre en garde s'il jetait la malédiction sur son peuple élu. Après plusieurs tentatives, le voyant fut convaincu par le roi moabite d'essayer à nouveau. C'est alors qu'en une vision divine, il put « [entendre] les paroles de Dieu,

de celui qui voit la vision du Tout-Puissant » (Nombres, 24:3). « Je le contemple, mais non de près », annonça Balaam à propos de l'astre sorti de Jacob. « Je le vois, mais non maintenant. » Et voici en quoi consiste le message divin, dit-il: les enfants d'Israël vaincront et conquerront les peuples qui se dresseront devant eux. De façon très déconcertante, la liste de ces nations vouées à l'échec incluait l'Assyrie, un pays qui n'existait pas du tout en Canaan au temps de l'Exode et dont les rois n'assaillirent les royaumes israélites alors à venir que bien des siècles plus tard.

Un cas de prophétie se fonde sur d'anciennes prophéties: telle fut la grande bataille à venir de Gog et Magog, révélée par le prophète Ézéchiel (chapitres 38 et 39) – une bataille qui, au fil de la littérature apocalyptique du temps, prit l'allure de la grande guerre finale du dernier millénaire, l'Armageddon du Nouveau Testament. Alors que les écrits plus récents voyaient en Gog et Magog deux personnages ou nations distincts, Ézéchiel parle, lui, de Gog souverain du territoire de Magog, et prédit que la chute de sa domination surviendra quand il attaquera le territoire de Jérusalem, « le nombril du monde ». Yahvé, en prédisant que l'événement aura lieu « à la fin des jours » et qu'il en sera le signe, déclara par la bouche d'Ézéchiel: tu seras aux derniers jours, Gog,

> *Est-ce toi*
> *de qui j'ai parlé*
> *jadis*
> *par mes serviteurs les prophètes d'Israël,*
> *qui ont prophétisé alors, pendant des années…*
> (Ézéchiel, 38:17)

En cette fin du monde, Yahvé annonça par l'intermédiaire d'Ézéchiel que se produiraient un grand tremblement de terre et une grande destruction, des fléaux, une effusion de sang, des pluies diluviennes, la précipitation de feu et de soufre tombés du ciel.

Un autre prophète à en appeler à ses prédécesseurs – les « premiers prophètes » – fut Zacharie (1:4, 7:7, 7:12), qui, lui aussi, discerna le futur dans les mots du passé, ce qu'il appelait les « premiers jours ». Il était en phase avec toutes les prophéties bibliques: pour les prophètes, prévoir l'avenir, c'était affirmer que la fin des temps était ancrée dans leurs commencements. En prédisant l'avenir des nations du monde, réunies pour connaître ce qu'il avait dans sa besace, le prophète Ésaïe les imagina en train de se questionner les unes les autres, « Qui d'entre nous a annoncé ces choses? Lesquels nous ont fait entendre les premières prédictions? » (43:9). Après s'être gaussé de cette quête parmi les peuples qui s'inquiètent du passé et de l'avenir non pas auprès de Dieu mais en s'interrogeant entre eux, Ésaïe asséna que seul Yahvé, l'Éternel des armées, possédait un tel savoir (Ésaïe, chapitre 43). Une question développée plus loin au chapitre 48 dans lequel Yahvé lance cette apostrophe:

> *Dès longtemps j'ai fait les premières prédictions,*
> *elles sont sorties de ma bouche, et je les ai publiées:*
> *Soudain j'ai agi, et elles se sont accomplies* (48:3).

La recherche du passé caché dans l'espoir de deviner le futur habite non seulement les livres des prophètes, mais en outre les livres bibliques des Psaumes, des Proverbes et de Job. « Mon peuple, écoute mes instructions! Prêtez l'oreille aux paroles de ma bouche! J'ouvre la bouche par des sentences, je publie la sagesse des temps anciens », proclame le psalmiste (78:1-2) à propos des souvenirs transmis de génération à génération. En s'affirmant fondé à proclamer ces mystères, il expliqua: « Je pense aux jours anciens, aux années d'autrefois » (77:5).

Une telle approche du style « trouvons donc ce qui advint dans le passé pour être en mesure de savoir ce qui va advenir » se fondait sur l'expérience humaine au cours des millénaires de la mémoire de l'humanité – des « mythes » pour la plupart de nos contemporains, le souvenir d'événements réels à mon sens. Pour qui se penche sur les récits du passé, une évidence doit sauter aux yeux: celle qu'à chaque tournant et à chaque remise en

question, l'humanité dépendait des plans et des caprices de ses créateurs, les *Elohim*.

Au commencement, nous avons été informés, nous en notre présent et les peuples (et certainement les prophètes) qui ont vécu il y a des millénaires, que nous sommes venus à la vie à l'issue des débats d'un conseil des dieux, réunis pour venir à bout d'une mutinerie survenue dans les mines d'or. Notre patrimoine génétique fut fixé par le bon vouloir de deux Anunnaki, Enki et Ninmah, qui agirent autant avec sérieux qu'avec légèreté. Ce fut aussi au conseil des dieux majeurs que fut voté de façon solennelle le terme de l'expérience créative en laissant l'humanité périr sous l'assaut du Déluge. Et ce fut au cours d'une réunion du conseil que les dieux Anunnaki décidèrent, après le Déluge, de confier à l'humanité la « royauté » sur les trois régions – les civilisations de Mésopotamie, de la vallée du Nil et de la vallée de l'Indus.

Les peuples du dernier millénaire av. J.-C. – soit l'époque des prophètes de la Bible – se montrèrent curieux à l'égard des archives des commencements, de l'histoire humaine depuis la Création jusqu'au Déluge et l'avènement des nations. Ils se posaient aussi des questions sur les jours anciens, les événements survenus au cours du millénaire précédent et celui d'avant – donc les époques où la Bible bascula vers l'Ur des Chaldéens en Sumer et Abraham, la guerre des rois et la catastrophe de Sodome et Gomorrhe. Parleznous de ces jours anciens de façon que nous connaissions ce qui nous attend, demandaient les gens à ceux qui se préoccupaient de prophétie et de connaissances.

La Bible fait allusion à plusieurs archives – des « livres » – de cet ordre qui ont sans doute renfermé les réponses mais qui s'évanouirent totalement. Parmi lesquels *Le Livre de Jasher*, dit aussi *Le Livre du Juste* si on le traduit littéralement, mais qui devait signifier la somme des choses justes. L'autre archive, sans doute bien plus importante, était *Le Livre des guerres de Yahvé* dont le titre énigmatique supposait qu'il avait trait aux guerres et aux conflits des *Elohim*.

Ces conflits qui dégénéraient parfois en guerres ouvertes furent conservés dans des écrits sumériens. Ces documents venus du passé véhiculaient une parole réellement divine puisque les textes étaient composés de la main des scribes divins ou dictés par les dieux à des scribes humains. Les événements propres à Nibiru étaient compilés à l'origine par les dieux eux-mêmes, ils incluaient donc la conquête du trône sur sa planète par Anu et la poursuite de la lutte pour la succession sur une autre planète, la Terre; l'histoire de Zu; le différend entre Horus et Seth (qui aboutit à la toute première implication de l'humanité dans une guerre propre aux dieux). Une catégorie d'écrits composés par les dieux eux-mêmes dans laquelle entrait un « texte de prophétie » qui nous parvint dans sa version akkadienne et se présentait quasiment comme une *autobiographie de et par Marduk*. Dans l'autre genre d'archives, celle des livres dictés directement par une déité, figure un texte connu sous le nom de *L'Épopée d'Erra*, recueil d'événements contés par Nergal. Chacun de ces deux textes constitua des tentatives à l'initiative des dieux pour expliquer à l'humanité comment deux millénaires de civilisation – les jours anciens – s'étaient brutalement interrompus.

Ironie du sort, les événements qui avaient conduit à la disparition de la grande civilisation sumérienne coïncidèrent avec son épanouissement culminant. L'un de ces « livres anciens » – un texte sumérien – consignait le conseil des dieux majeurs au cours duquel avait été allouée la royauté (autrement dit la civilisation) à l'humanité:

> *Les grands des Anunnaki, eux qui déterminent les sorts,*
> *siégeaient et échangeaient leur avis à l'endroit du territoire.*
> *Eux, qui créèrent les quatre régions,*
> *qui décidèrent des implantations, qui supervisèrent le pays,*
> *étaient bien trop inaccessibles pour l'humanité.*

C'est ainsi qu'ils décidèrent que devait être créée l'institution de la royauté, à la fois instance tampon et lien entre les Très-Hauts et la plèbe humaine. À

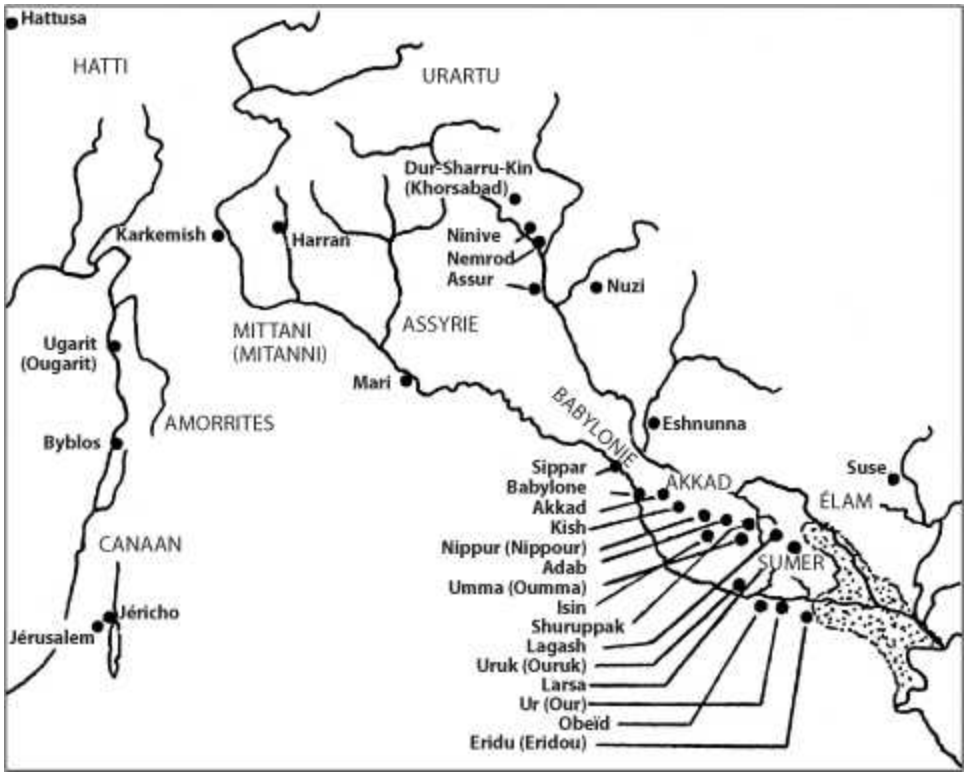
partir de ce moment, les êtres humains furent autorisés à vivre à l'extérieur des quartiers sacrés au sein des cités des dieux. Par la suite, ils devaient pouvoir agir en maîtres de leur propre ville sous l'autorité des LU.GAL, « hommes puissants » – des rois – qui devaient agir en qualité de substituts des seigneurs divins.

Quand les Anunnaki s'en retournèrent en Edin, la plaine qui s'étend entre le Tigre et l'Euphrate, après qu'elle se fut suffisamment asséchée à la suite du Déluge, ils restaurèrent les cités des dieux telles qu'elles existaient précisément selon le plan prédiluvien. La première à être reconstruite fut Eridu, la ville d'Enki. Là où, selon moi, fut prise la décision capitale de doter l'humanité d'une civilisation. Quand? Les preuves archéologiques tendent à la dater des alentours de 3800 av. J.-C.

Mais pour se plier à la décision des dieux, le royaume des hommes dut se mettre en place dans une ville d'hommes, une création nouvelle dénommée Kish. La date en fut scellée par le don d'un calendrier à l'humanité, calendrier conçu au « centre cultuel » d'Enlil, Nippur. Il commença à s'égrener en 3760 av. J.-C.

La *Liste royale sumérienne* enregistra les transferts récurrents de la capitale du royaume au profit d'une cité des hommes à l'autre en Sumer. Des basculements qui n'étaient pas sans lien avec les péripéties et les conflits d'autorité entre les dieux eux-mêmes, voire leurs affrontements – que ce soit dans la Région première (Mésopotamie et territoires avoisinants), la deuxième (la vallée du Nil) et la troisième (la vallée de l'Indus), là où les civilisations s'épanouirent entre 3100 et 2900 av. J.-C. Guerre froide ponctuée de temps en temps d'affrontements violents, tel couvait le conflit entre Marduk et Ninurta – les héritiers supposés respectifs d'Enki et d'Enlil qui prirent chacun à leur compte l'ancienne rivalité entre leurs pères. Il ne régna en réalité jamais la paix sur terre jusqu'à ce que Marduk – pour avoir causé la mort de Dumuzi –, condamné à l'ensevelissement vivant au cœur de la Grande pyramide, vît sa peine commuée en exil. La même punition – le bannissement en une terre lointaine – que Marduk avait infligée à son demi-frère Ningishzidda/Thot,

parti à travers les océans pour devenir le divin Serpent à plumes (Quetzalcoatl) de l'Amérique centrale.



Ce fut au cours de cette relative période de paix inaugurée avec le début du IIIe millénaire av. J.-C. que s'étendit la civilisation sumérienne parmi les territoires voisins et qu'elle s'épanouit sous l'autorité de grands rois, au rang desquels figura Gilgamesh. En quelques siècles, son expansion vers le nord goba les tribus sémites. Et vers 2400 av. J.-C., émergea un plus vaste territoire sous l'égide d'un « roi juste » *(Sharru-kin)*– Sargon Ier – dont la capitale fut la nouvelle ville d'Agade. Il fut reconnu plus tard comme le royaume unifié de Sumer et d'Akkad.

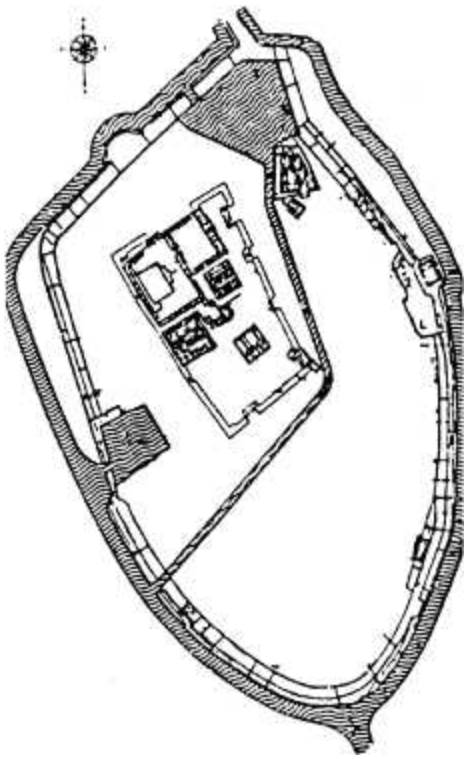


Figure 65

Tout un ensemble de textes, la plupart fragmentés, furent exhumés qui livrèrent le cours des événements – à la fois les affaires des dieux et celles des hommes – au fil des siècles. Le centre de l’empire ne cessait de changer. Finalement, en 2113 av. J.-C., commença le plus glorieux chapitre de l’histoire de Sumer et d’Akkad. Les historiens citent la période sous le nom d’Ur III car pour la troisième fois Ur était redevenue la capitale de l’empire. Elle était le « centre cultuel » de Nanar/Sîn, hôte du quartier sacré (figure 65) en compagnie de son épouse Ningal. L’exercice de leur seigneurie se montra éclairé et bienveillant. Le roi qui avait été oint pour inaugurer la nouvelle dynastie, Ur-Nammu (« la joie d’Ur ») se révéla sage, juste et maître du commerce international qui voyait Sumer échanger son grain et sa laine contre des métaux et du bois. Ses manteaux colorés étaient prisés, nous dit la Bible, jusqu’à la lointaine Jéricho. Les « marchands d’Ur » bénéficiaient d’une renommée internationale et se montraient partout respectés. À travers eux, la civilisation sumérienne, dans tous ses aspects, rayonna dans le monde. En quête de toujours plus de laine, les Sumériens

exploitèrent les plaines herbeuses des régions nord où fut établi un important comptoir commercial sur la route de l'Asie Mineure, le territoire des Hittites, sous le nom d'Harran – « le caravansérail ». Conçu pour jouer les « mini-Ur », les « Ur aux confins d'Ur », il concurrençait par son plan et son temple Ur elle-même.

Et pendant tout ce temps, depuis son exil, Marduk observait tous ces développements en laissant monter en lui frustration et colère. Dans son autobiographie (dont une copie fut découverte dans la bibliothèque d'Assurbanipal), Marduk rappelait comment, après son errance tout autour de la planète, « depuis l'endroit où le soleil se lève jusqu'à celui où il se couche », il avait échoué en terre Hatti (le territoire des Hittites). « Vingt-quatre années en son milieu je restai englué », écrivit-il. Et durant toutes ces années, il harcela le conseil des dieux: « Jusqu'à quand? »

Faute d'une réponse claire ou acceptable, Marduk se tourna vers les cieux. La destinée, ai-je avancé, comporte douze stations. La station fatale (la maison zodiacale) de Marduk était la constellation du Bélier. Et au fur et à mesure que la précession n'en finissait pas de pousser le premier jour du printemps hors la constellation du Taureau – la maison zodiacale d'Enlil –, se rapprochait l'« entrée » dans la station fatale de Marduk, le Bélier. Parce qu'il était persuadé que s'en était venu le temps de l'accomplissement de son destin, Marduk s'imagina retourner à Babylone en grande pompe, y nommer un roi digne de la charge, traiter les nations en paix, y faire prospérer les habitants – une vision prophétique de ce qui allait survenir dans les « derniers jours », quand Babylone méritera de porter son nom, *Bab-Ili*, « la Porte des dieux ».

D'autres textes de la même époque, que les exégètes rattachent à la collection des *Prophéties akkadiennes*, ont conservé des rapports d'astronomes observateurs du ciel en quête de présages planétaires liés à la constellation du Bélier. Les présages en question, malgré tout, renvoyaient à des guerres, des massacres, des pillages, des destructions. Et ce sont bien ces prophéties qui se réalisèrent, nonobstant les espérances optimistes de Marduk. Les autres dieux, emmenés par Ninurta et par le propre frère de

Marduk, Nergal, eurent recours à des outils scientifiques, « ceux des jours anciens », « objets du ciel et de la terre », pour affirmer que le passage à l'ère du Bélier n'était pas encore accompli. Au comble de l'impatience, Marduk dépêcha son fils Nabu lever une armée humaine parmi leurs fidèles dans les territoires de l'Ouest – les étendues occidentales de l'Euphrate. En 2024 av. J.-C., Nabu déclencha une invasion victorieuse de la Mésopotamie qui ouvrit les portes de Babylone à son père Marduk.

L'*Épopée d'Erra* relate ces événements majeurs du point de vue de Nergal (surnommé *Erra*, l'Exterminateur) et de Ninurta (dit *Ishum*, la boule de feu). On y trouve le détail de négociations frénétiques qui tentent de clore le conflit pacifiquement, des appels à Marduk pour lui demander de faire preuve de patience, d'incessants débats au sein du conseil des Anunnaki qui finit par se constituer en instance permanente, une inquiétude à propos des intentions de Nabu à la tête de son armée d'humains. Et, pour finir, des soupçons: alors que Marduk parle de Babylone comme de la Porte des dieux, son fils – aidé de ses fidèles dans la proximité du spatiodrome du Sinaï – ne se prépare-t-il pas à s'emparer du *domaine spatial* et ainsi se rendre maître de la communication avec la planète mère Nibiru?

Faute de trouver un autre moyen de suspendre l'entreprise de Marduk et de Nabu, les dieux majeurs réunis en conseil autorisèrent Nergal et Ninurta à débloquer les « sept armes terribles » qui avaient été camouflées et mises sous clé dans l'Abzu (le domaine d'Enki au sud-est de l'Afrique). C'est un holocauste nucléaire qui fut alors déchaîné. Il réduisit le spatiodrome en poussière, balafra profondément la surface de la péninsule qui vira au noir sur une large zone. Les « cités pécheresses » installées dans ce qui était alors une vallée fertile au sud de la mer Morte et qui s'étaient rangées aux côtés de Nabu furent pratiquement annihilées – une immense onde de choc qu'Abraham put voir depuis sa demeure dans le sud de Canaan.

La malchance voulut que le « nuage de mort » nucléaire fût entraîné par les vents dominants de la Méditerranée, conduit tout droit vers l'est sur la Mésopotamie. Il condamna à une horrible mort, sur son trajet, tout ce qui était vivant – les gens, les animaux, les végétaux. Quand le nuage mortel

approcha de Sumer, les dieux Anunnaki commencèrent à abandonner leurs cités. Seul Nannar/ Sîn refusa le sort promis à sa ville magnifique, Ur. Ses recours auprès d'Anu et d'Enlil pour tenter de trouver le moyen d'épargner la cité firent chou blanc. Comme le lui jeta à la figure Enlil peu soucieux de l'aider, « Ur bénéficia de la royauté, mais cette royauté n'avait rien d'éternel […] Son royaume, son règne ont été *anéantis*» – autrement dit son NAM.TAR, un destin susceptible de remise en cause qui n'est alors qu'une chance, n'était pas promis à la pérennité.

Mais le hasard fit que les vents, sur le point de souffler sur la Mésopotamie, orientèrent leur course vers le sud-est. Alors que Sumer et ses vieilles métropoles se ratatinèrent pour retourner au désert, la ville de Babylone au nord fut complètement épargnée.

Jusqu'alors, Marduk s'était tourné vers le ciel pour deviner son sort. Que Babylone fût miraculeusement épargnée de l'anéantissement nucléaire et de la désolation le poussa à se demander si sa route désormais libre d'obstacles vers la suprématie dépassait le cadre de la chance pour épouser son destin.

Si Marduk n'était pas déjà une déité, l'on aurait pu dire que les événements qui s'ensuivirent aboutirent à sa déification. En l'occurrence, il vaudrait mieux parler de *célestisation*. Le moyen qui fut employé à cet effet ne fut autre qu'une altération (« falsification » irait tout aussi bien) du texte sacré qu'était l' *Enuma elish*: il consista à nommer Nibiru « Marduk », et ainsi faire du dieu suprême planétaire et du dieu suprême sur Terre un seul et même être. En substituant « Marduk » à Nibiru dans le récit de la Bataille céleste, les mots déterminants s'appliquèrent alors à lui: il obtint une Tablette des destinées de la part de Kingu, le chef d'armée de Tiamat,

> *La Tablette des destinées, il la lui prit,*
> *la scella,*
> *et se l'attacha sur la poitrine.*

C’était le destin qui était désormais scellé. Et les dieux, depuis leur assemblée, à « cette profession de foi prêtèrent attention ». Ils s’y soumirent. Ils s’écrièrent: « Marduk est souverain! » En se pliant à l’inévitable, Anu et Enlil (d’après une inscription du roi babylonien Hammourabi),

> *… instituèrent pour Marduk, le fils premier-né d’Enki,*
> *les fonctions enliliennes sur toute l’humanité,*
> *le déclarèrent majeur parmi les dieux qui veillent et surveillent,*
> *nommèrent Babylone d’un nom à glorifier,*
> *firent de lui l’être suprême du monde.*
> *Ils fixèrent pour Marduk, au centre de tout,*
> *Une seigneurie sans fin.*

Le sacre – j’emploie ici un terme compréhensible – de Marduk, « roi des dieux », prit l’allure d’une cérémonie solennelle au sein de l’assemblée des cinquante dieux majeurs et des « sept dieux de la destinée », en présence de centaines d’Anunnaki anonymes. Enlil déposa devant Marduk son arme divine, l’Arc (dont la contrepartie dans le ciel est l’étoile du Sagittaire). Puis la passation des pouvoirs « enliliens » à Marduk se concrétisa dans la foulée par la célébration du transfert au nouveau dieu majeur du rang ordinal secret. Ce qui se traduisit par l’énumération, l’un après l’autre, de ses « cinquante noms ». À commencer par le propre nom de Marduk, dont on affirma que ce fut Anu en personne qui le lui avait donné à sa naissance. On fit enfin défiler le reste des noms épithètes pour terminer par Nibiru – la transformation du dieu sur Terre en dieu suprême planétaire. Les cinquante noms procèdent de vocables *sumériens* ou de combinaisons syllabiques – les épithètes de celui qui avait possédé cinquante noms avant que ne soit falsifiée l’*Épopée de la création* pour servir les intérêts de Marduk. Et en dépit des efforts des rédacteurs babyloniens du texte (écrit en langue akkadienne) qui s’efforcèrent d’expliquer à leurs contemporains les énigmatiques mots sumériens syllabiques, il va de soi qu’ils furent les

premiers bien en peine de comprendre le message secret convoyé par chacun des noms. L'existence de ces significations secrètes ou encryptages sous les cinquante noms fut du reste reconnue par le fameux assyriologue et exégète biblique Ephraim Avigdor Speiser. Dans sa traduction en anglais d'*Enuma elish* paru dans « Textes anciens du Proche-Orient inspirateurs de *l'Ancien Testament*[65] », il émit la remarque que « le texte "étymologise" les noms d'une façon que nous avons souvent rencontrée dans la Bible. Les étymologies qui accompagnent pratiquement chaque nom de la longue liste sont forgées pour renvoyer à un sens cabalistique et symbolique plutôt que strictement linguistique ».

Il y a davantage dans les cinquante noms qu'une tournure « kabbalistique » comme semble le supposer la remarque de l'assyriologue. Les neuf premiers sont énumérés à la fin de la sixième tablette d'*Enuma elish*, flanqués de plusieurs versets élogieux. Comme Franz Marius Theodor Böhl l'avait noté dans son ouvrage « Les cinquante noms de Marduk[66] », l'énoncé de ces neuf premiers noms était caractéristique des ancêtres non pas seulement de Marduk, mais d'Anu lui-même. Trois d'entre eux renvoyaient à trois significations chacun. Et dans l'un de ces sens-sous-le-sens, la capacité jamais rencontrée ailleurs (sauf omission) de « ressusciter des dieux morts » fut délivrée à Marduk. Franz Böhl l'a suggéré, il se pourrait qu'il s'agisse d'une allusion à la mort et à la résurrection d'Osiris (tirée d'une tradition égyptienne) dans la mesure où les trois noms suivants (nombres 10, 11, 12) constituent des variantes du nom épithète ASAR (*Asaru* en akkadien) et, toujours selon Böhl, trois épithètes qui renvoient à trois épithètes du dieu égyptien.

Sur ces trois noms épithètes, *Enuma elish* passe à la septième tablette – non sans intention d'évoquer les sept jours de la création de la Genèse (avec les six premiers jours correspondant à des périodes actives et le septième décrit comme un jour de repos et de contemplation divine). Or, sept était, rappelons-le, la désignation planétaire de la Terre et celle d'Enlil en sa qualité de commandant en chef de la planète.

Les trois épithètes ASAR, après lesquelles les noms épithètes s'égrènent de façon diverse et variée, portent le total des noms à douze. On leur a ajouté quatre versets explicatifs qui délivrent les quadruples significations des trois noms ASAR, ce qui semble marquer la volonté d'incorporer douze dans le texte. La récitation des cinquante noms intègre donc le nombre du rang divin d'Enlil et son chiffre planétaire, le nombre des membres du système solaire et des constellations.

« Toutes mes instructions sont intégrées dans les cinquante noms », énonça Enki à l'occasion de la clôture de la cérémonie. Au gré de ces noms, « tous les rites ont été combinés ». De sa propre main, « il écrivit le tout, préservé pour l'avenir » et il ordonna que les écrits soient archivés dans le temple de l'Esagil que les dieux allaient bâtir pour Marduk à Babylone. Où le savoir secret serait sauvegardé par une lignée de prêtres initiés, transmis de père en fils: « Qu'ils soient [ici] gardés, que l'ancien les explique. Que le sage père qui sait transmette au fils. »

Quels sens profonds, quels savoirs secrets peuvent bien porter les cinquante noms qui, à en croire Enki, recombinent entre eux tout ce qu'il fallait savoir?

Un jour, peut-être, à l'occasion d'une nouvelle découverte qui nous donnera les moyens de décoder les encryptages numériques des rois assyriens et babyloniens, nous aussi, nous saurons.

Chapitre 10

Le nombril du monde

Vingt-quatre ans avant que n'éclate la calamité nucléaire, deux chemins se croisèrent, et le hasard n'y est pour rien. Le premier fut le parcours d'un dieu persuadé que sa chance s'était muée en destin. Le deuxième celui d'un homme dont le destin devint sa chance. Le dieu, c'était Marduk. L'homme, Abraham. Et le carrefour où se croisèrent leurs chemins, Harran (Carrhes, en français, Cheran dans la traduction biblique de Louis Segond).

Et la conséquence allait durer jusqu'à notre propre époque: quand Babylone (l'Irak actuel) arrosa de missiles mortels la terre de Jérusalem (l'Israël d'aujourd'hui).

L'on sait grâce à la Bible qu'Abraham séjourna à Harran. Et c'est l'autobiographie de Marduk qui nous confirme l'errance du dieu en des contrées lointaines avant qu'il ne se fixe sur le territoire des Hittites. Quant au site précis où il vécut vingt-quatre années, Harran, ce sont les mots mêmes de l'introduction de l'« autobiographie » du dieu qui nous mettent sur sa piste: il attaque sa requête, « Jusqu'à quand? », en s'adressant aux *ilu Haranim*, les « dieux d'Harran » (figure 66), de par leur proximité directe. Ce n'est que dans la foulée qu'il se tourne vers les dieux majeurs qui jugent, si éloignés.

Choisir Harran constituait pour lui un choix logique en sa qualité de centre urbain et religieux prédominant – il se trouvait au carrefour des routes commerciales –, véritable nœud de communication, aux frontières de

Sumer et d’Akkad sans appartenir à Sumer. Harran se révélait parfait pour servir de quartiers généraux au dieu dont le fils travaillait à lever une armée d’invasion.

Figure 66

Son séjour de vingt-quatre ans avant l’invasion puis l’holocauste nucléaire qui survint en 2024 av. J.-C. implique que Marduk se fixa à Harran en 2048 av. J.-C. Il était donc bien, selon mes calculs (fondés sur une synchronisation soigneuse des données bibliques, mésopotamiennes et égyptiennes), sur les pas mêmes d’Abram/Abraham. Toujours selon mes calculs, Abraham était né en 2123 av. J.-C. Chacun des déménagements de Téra (Terah) et de sa famille, je l’ai démontré dans *Guerres des dieux, guerres des hommes*[67], était lié aux événements à évolution rapide qui frappaient Ur et l’empire sumérien. La Bible nous apprend qu’Abram/Abraham quitta Harran, sur l’ordre de Dieu, alors qu’il était âgé de 75 ans. Nous étions alors en 2048 av. J.-C. – l’année même de l’arrivée de Marduk à Harran! À ce moment, *Yahvé* – et non pas seulement « le Seigneur Dieu » – « dit à Abram: Va-t’en de ton pays, de ta patrie et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai » (Genèse 12:1). Il s’agissait d’un

départ triple: du *pays d'Abram* (Sumer), du *lieu de sa naissance* (Nippur) et de *l'endroit où séjournait son père* (Harran). Et pour une destination nouvelle et inconnue puisque Yahvé se réservait le moment d'en dévoiler le nom à Abram.

En compagnie de sa femme Saraï et de son neveu Loth, Abram se rendit au « pays de Canaan ». Il arrivait du nord (peut-être traversa-t-il des contrées que son petit-fils Jacob arpentera plus tard) et se dépêcha de suivre la route sud à la recherche d'un site appelé Alon Moreh – littéralement « le chêne qui indique », apparemment un repère bien connu qu'un voyageur ne pouvait ignorer[68]. Pour être bien certain qu'il était sur la bonne route, Abram attendait des instructions supplémentaires. Et « Yahvé apparut à Abram » pour lui confirmer son itinéraire. Il reprit son voyage pour atteindre Béthel (« demeure de Dieu ») et, à nouveau, « il invoqua le nom de l'Éternel/Yahvé » avant de s'enfoncer sans plus attendre dans le désert du Néguev (« la sécheresse »), le point le plus au sud de Canaan, à la frontière de la péninsule du Sinaï.

Il ne s'y attarda pas. La nourriture s'y faisait rare. Si bien qu'Abram repartit, direction l'Égypte. On a pris l'habitude de présenter Abraham sous les traits d'un chef nomade bédouin, fort occupé à soigner ses troupeaux ou à se prélasser sous sa tente. En réalité, il est obligé de dépasser de loin ce cliché, sinon l'on ne voit pas bien pourquoi Yahvé l'aurait choisi pour l'envoyer mener cette mission sur ordre divin. Il descendait d'une lignée de prêtres. Et les noms de sa femme, *Saraï* (« princesse »), et de l'épouse de son frère, *Milca* (« royale »), montrent sa relation avec la lignée royale de Sumer. Sitôt parvenu à la frontière égyptienne, Abram « coacha » son épouse sur la façon de se comporter une fois reçus à la cour du pharaon (plus tard, de retour en Canaan, il s'entretint avec les rois locaux d'égal à égal). À l'issue d'un séjour de cinq années en Égypte, lorsqu'Abram reçut l'ordre de retourner au Néguev, il se vit doté par le pharaon d'un vaste personnel d'hommes et de femmes à son service, de troupeaux de moutons, de bœufs, d'ânesses et d'ânes, sans oublier une escouade de chameaux de

grande valeur. La présence de chameaux se révèle significative: ils répondaient à des besoins militaires dans le contexte du désert.

Qu'un conflit militaire mijotait, nous l'apprenons tout de suite dans le chapitre suivant de la Genèse (chapitre 14) qui décrit l'invasion du sud de Canaan par une coalition de rois de l'Est – depuis Sumer et ses protectorats (comme Élam, dans les monts Zagros, renommé pour la vaillance de ses combattants). Ces rois s'emparèrent d'une cité après l'autre le long de la Grand-route royale, ils contournèrent la mer Morte et mirent le cap directement sur la péninsule du Sinaï (revoir carte page 26). Mais là, Abram et ses contingents armés bloquèrent l'avancée des envahisseurs. Lesquels, déçus, se contentèrent de piller les cinq cités (dont Sodome et Gomorrhe) de la plaine sud fertile de la mer Morte. Parmi les prisonniers qu'ils firent, figurait Loth, le neveu d'Abram.

Quand il en fut informé, Abram se jeta à la poursuite des kidnappeurs à la tête de 318 hommes choisis par ses soins, jusqu'à Damas. Comme du temps s'était écoulé avant qu'un réfugié de Sodome n'informe Abram que son neveu avait été capturé, ce fut presque un miracle qu'il parvienne à rejoindre l'ennemi, déjà parvenu à Dan, au nord de Canaan. Je formule l'hypothèse, au vu d'une sculpture mésopotamienne (figure 67), que les « plus braves serviteurs », ainsi que les désigne le passage de la Genèse, appartenaient à la cavalerie montée sur chameaux.

« Après ces événements, la parole de l'Éternel [Yahvé] fut adressée à Abram dans une vision, et il dit: Abram, ne crains point; je suis ton bouclier, et ta récompense sera très grande » (Genèse 15:1).

Il est temps de passer en revue la saga d'Abram jusqu'à ce moment et de répondre à certaines questions. Pourquoi reçut-il l'ordre de tout abandonner pour se ruer vers une destination des plus étranges? Qu'y avait-il de si particulier en Canaan? Pourquoi fallut-il se précipiter jusqu'au Néguev, à la frontière de la péninsule sinaïtique? Pourquoi cet accueil royal en Égypte et ce retour à la tête d'une armée et d'une cavalerie camélienne? Quelle était la cible des envahisseurs venus de l'est? Et pourquoi leur

défaite dépendit-elle d'Abram qui avait reçu la promesse d'une « grande récompense » de la part de Dieu?

Figure 67

Bien loin de l'image traditionnelle d'un Abram peint sous les traits d'un berger nomade, il prend l'allure d'un chef militaire auréolé de gloire et d'un acteur majeur sur la scène internationale. Tout s'explique, à mon sens, dès lors que l'on admet la réalité de la présence des Anunnaki et que l'on prend en compte les autres événements importants qui surviennent dans le même temps. Le seul enjeu essentiel qui justifiait un conflit mondial – au moment même où Nabu plaçait des guerriers en ordre de bataille sur les territoires à l'ouest de l'Euphrate – était le spatiodrome du Sinaï. C'est cette installation qu'Abram – allié aux Hittites qui l'avaient formé aux arts martiaux – dut partir protéger de toute urgence. C'est dans ce but qu'un pharaon égyptien de Memphis, lui-même menacé d'une invasion par les partisans de Râ/Marduk rassemblés à Thèbes au sud, dota Abram d'une cavalerie de chameaux et de toute une escouade d'hommes et de femmes à son service. Et ce fut parce qu'il réussit à protéger l'accès au spatiodrome que Yahvé le

récompensa largement – tout comme il lui promit sa protection contre les représailles à venir du clan vaincu.

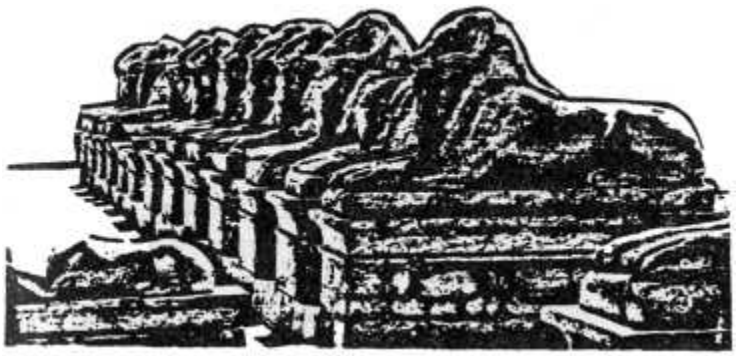


Figure 68

La guerre des rois date, d'après mes calculs, de 2041 av. J.-C. Un an plus tard, les princes du Sud s'emparèrent de Memphis en Égypte et détrônèrent l'allié d'Abram, en prêtant allégeance à Amon-Râ, Râ/Marduk le « caché » ou l'« invisible », alors encore en exil (après sa nomination à la suprématie, les nouveaux souverains d'Égypte commencèrent l'érection à Karnak, banlieue de la capitale Thèbes, du plus grand temple égyptien en l'honneur d'Amon-Râ. Ils alignèrent le long de la majestueuse avenue qui le desservait une rangée de sphinx à tête de bélier – figure 68 – pour honorer le dieu dont l'ère, celle du Bélier, était advenue).

Les choses n'étaient pas moins mouvementées à Sumer et dans son empire. Des présages célestes, parmi lesquels une éclipse de lune totale en 2031 av. J.-C., annonçaient de funestes événements. Sous la pression des combattants de Nabu, les derniers rois de Sumer rassemblèrent leurs forces et disposèrent des avant-postes de défense toujours plus près de la capitale Ur. Il y avait peu de réconfort à attendre des appels aux dieux car eux-mêmes étaient accaparés par la crise aiguë de leur conflit avec Marduk. Les dieux comme les hommes guettaient le ciel à la recherche de signes. Un homme, fût-il aussi affûté ou élu comme l'était Abram, ne pouvait à lui seul continuer à protéger l'installation essentielle des Anunnaki, le spatiodrome. Si bien qu'en 2024 av. J.-C., forts de l'accord du conseil des dieux majeurs, Nergal et Ninurta usèrent des armes nucléaires pour empêcher Marduk de

s’en saisir. Épisode que décrivit de façon vivante et détaillée l’*Épopée d’Erra.* On y trouve également le récit de l’épisode secondaire de l’anéantissement des « cités pécheresses », au rang desquelles figurent Sodome et Gomorrhe.

Abram avait été informé de l’imminence de ce qui allait arriver. C’est à sa demande que deux anges du Seigneur se rendirent à Sodome la veille de l’atomisation du spatiodrome et des cités pour sauver Loth et sa famille. Loth demanda un peu de temps pour rassembler les siens et convainquit les deux êtres divins de repousser l’holocauste de façon que sa maisonnée et lui aient le temps d’atteindre un refuge sûr dans la montagne. Ainsi donc, l’événement n’avait rien d’une calamité naturelle. Il était prédictible et susceptible de se voir suspendu.

« Abraham se leva de bon matin pour aller au lieu où il s’était tenu en présence de l’Éternel [Yahvé] » (19:27), la veille. « Il porta ses regards du côté de Sodome et de Gomorrhe, et sur tout le territoire de la plaine; et voici, il vit s’élever de la terre une fumée, comme la fumée d’une fournaise… » (19:28).

Sur l’ordre de Dieu, Abraham s’éloigna du site pour se rapprocher du rivage. Dans les montagnes au sud-est du Jourdain, Loth et ses filles se ratatinaient de peur. Leur épouse et mère, qui s’était attardée lors de la fuite de Sodome, avait été vaporisée par l’explosion nucléaire (la traduction commune qui veut qu’elle ait été transformée en pilier de sel s’explique par une mauvaise lecture du mot sumérien dont le sens se lit aussi bien « sel » que « vapeur »). Les deux filles de Loth étaient convaincues qu’elles venaient d’assister à la fin du monde. Elles se persuadèrent que le seul moyen pour elles d’assurer la survie de l’humanité était de coucher avec leur père. De cette union, elles conçurent chacune un fils. Qui devinrent, selon la Bible, la souche de deux tribus à l’est du Jourdain: les Moabites et les Ammonites.

Quant à Abraham: « L’Éternel se souvint de ce qu’il avait dit à Sarah, et l’Éternel accomplit pour Sarah ce qu’il avait promis (quand il était apparu devant son mari et elle en compagnie de deux anges l’année précédente)

[…] et elle enfanta un fils à Abraham dans sa vieillesse » (21:1). Ils nommèrent ce fils Isaac. Abraham, alors, était âgé de 100 ans, Sarah de 90 ans.

Après la disparition du spatiodrome, la mission d'Abraham était terminée. Il s'agissait à présent pour Dieu d'honorer sa part du contrat. Il avait « forgé une alliance » avec Abraham aux termes de laquelle il lui avait donné toute autorité, ainsi qu'à ses descendants, sur les territoires qui s'étendaient entre la Rivière d'Égypte et l'Euphrate. Désormais, à travers Isaac, la promesse devait être tenue.

Restait en outre la question de savoir ce que devaient devenir les autres embarcadères spatiaux.

Car il existait en toute certitude deux autres équipements de ce type en plus du spatiodrome lui-même. L'un était l'embarcadère où s'était rendu Gilgamesh. L'autre, le « centre de contrôle de mission » – désaffecté mais toujours intact. Un « nombril de la terre » postdiluvien dont les fonctions avaient été identiques à celles du « nombril de la terre » prédiluvien qu'avait été Nippur.

Pour comprendre les fonctions similaires, et par conséquent la similarité des plans de ces centres, l'on doit comparer les descriptifs que j'ai établis des équipements pré et postdiluviens. Avant le Déluge (figure 69), Nippur, qualifiée de « nombril de la terre » parce qu'elle se trouvait au centre des cercles concentriques qui délimitaient le « corridor de rentrée », occupait les fonctions de « centre de contrôle de mission ». Les cités des dieux dont les noms signifiaient « Lumière rouge visible » (Larsa), « Halo à six » (Lagash) et « Halo brillant visible » (Laraak) marquaient les espacements équidistants et la trajectoire d'atterrissage vers Sippar (« Cité de l'Oiseau »), le site proprement dit du spatiodrome. La trajectoire d'atterrissage, comprise dans un couloir de rentrée allongé, était matérialisée par les sommets jumeaux du mont Ararat – la singularité topographique la plus visible du Proche-Orient. Au point où cette ligne coupait la ligne nord précise, devait s'établir le spatiodrome. Ainsi donc, la

trajectoire d’atterrissage formait un angle précis de 45 degrés avec le parallèle géographique.

Après le Déluge, quand l’humanité se vit confier la responsabilité des « trois régions », les Anunnaki se réservèrent la quatrième, la péninsule du Sinaï. Au centre de cette plaine, le sol se montrait à la fois plat et durci (excellent terrain pour l’évolution des tanks, de l’avis des armées modernes), contrairement à la plaine mésopotamienne d’après Déluge, détrempée et engorgée. En se repérant une fois encore sur les sommets jumeaux du mont Ararat, les Anunnaki délimitèrent une trajectoire de rentrée toujours calée sur le même angle de 45 degrés par rapport au parallèle géographique – 30^{e} parallèle nord (figure 70).

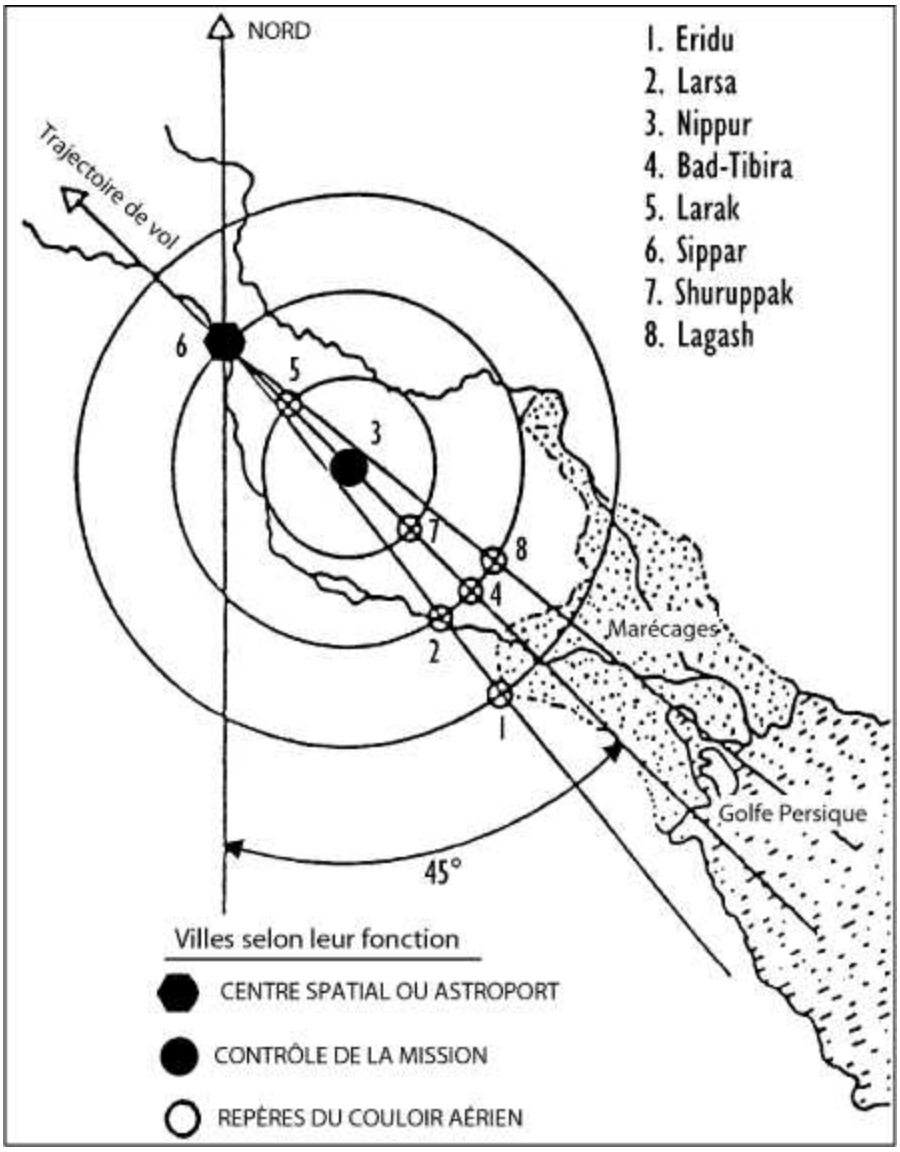

NORD
1. Eridu
2. Larsa
3. Nippur
4. Bad-Tibira
5. Larak
6. Sippar
7. Shuruppak
8. Lagash
Trajectoire de vol
6
5
3
7
8
4
2
1
Marécages
Golfe Persique
45°
Villes selon leur fonction
CENTRE SPATIAL OU ASTROPORT
CONTRÔLE DE LA MISSION
REPÈRES DU COULOIR AÉRIEN

Figure 69

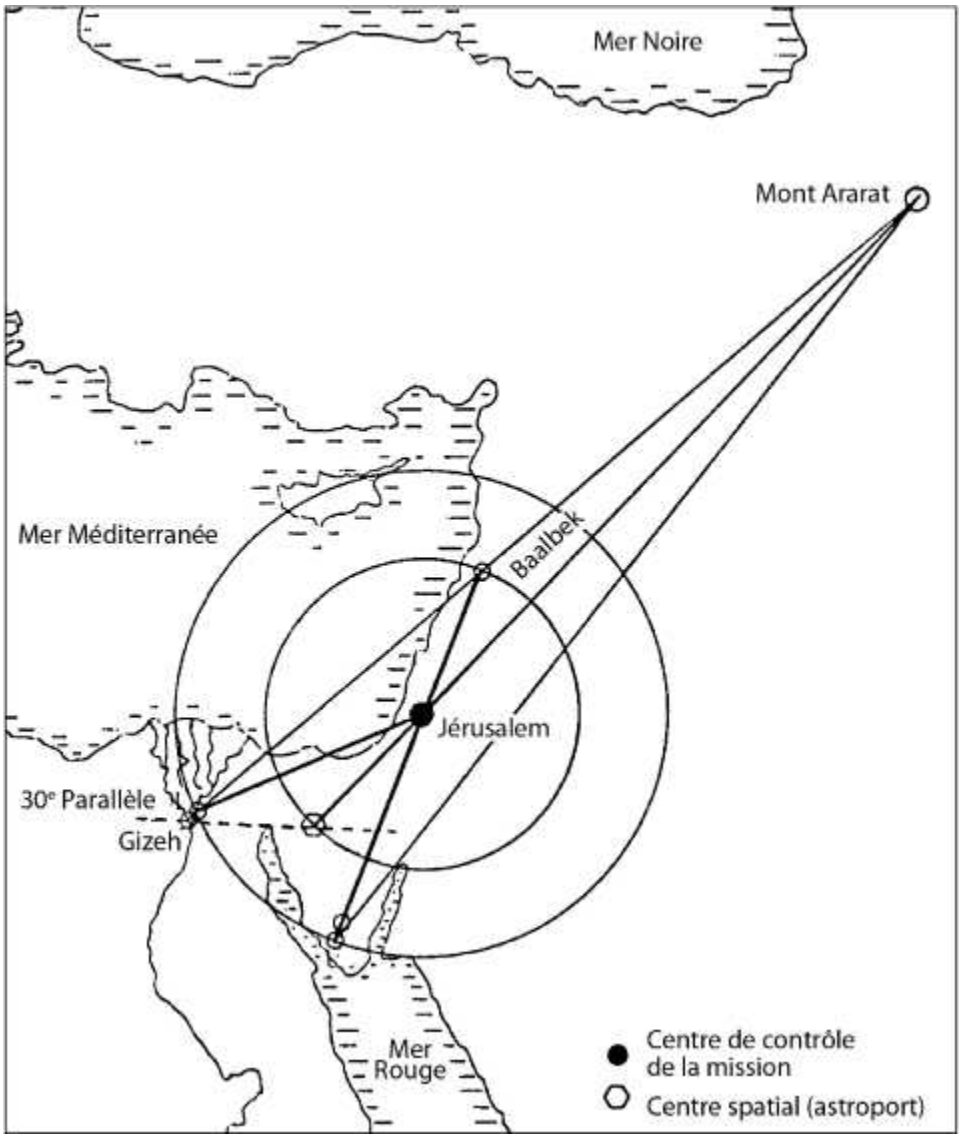


Figure 70

C’est là, sur la plaine centrale de la péninsule du Sinaï, au point où la ligne diagonale recoupait le 30e parallèle, que devait s’établir le spatiodrome. Pour compléter le schéma, deux autres maillons étaient requis: l’établissement d’un nouveau « centre de contrôle de mission » et la délimitation (et l’ancrage) du corridor de rentrée ou couloir aérien.

Je pense que le dessin de ce corridor de rentrée précéda le choix du site dévolu au centre de contrôle de mission. Pour quelle raison? *Celle de l’existence de l’embarcadère* installé au cœur des montagnes du Cèdre, au Liban.

Toutes les coutumes folkloriques, toutes les légendes liées à ce site répètent sans cesse cette même affirmation: l'endroit existait avant le raz-de-marée planétaire. Sitôt que les Anunnaki revinrent se poser sur terre après le Déluge sur les sommets du mont Ararat, ils retrouvèrent la disposition d'un embarcadère réel, opérationnel – à défaut d'un spatiodrome totalement efficient, il s'agissait d'une piste d'atterrissage utilisable. Tous les textes sumériens qui évoquent le don fait à l'humanité de végétaux et d'animaux « domestiqués » (autrement dit, génétiquement modifiés) font état d'un laboratoire biogénétique situé dans les montagnes du Cèdre, au sein duquel Enlil, désormais en collaboration avec Enki, travaillait à restaurer la vie sur terre. Toutes les preuves scientifiques modernes corroborent que c'est depuis cette zone particulière que le blé et l'orge, et les premiers animaux domestiqués sont apparus (sur ce point aussi, les progrès modernes en génétique viennent enrichir le faisceau de preuves: une étude publiée dans le magazine *Science* en novembre 1997 localise le site où le petit épeautre sauvage fut génétiquement manipulé pour créer le « grain fondateur » de huit céréales distinctes, il y a 11 000 ans, dans ce coin particulier du Proche-Orient!).

Toutes les raisons étaient réunies pour que soit inclus ce site – une immense plate-forme de pierre façonnée dans la masse – dans le nouvel équipement spatial. À partir duquel furent calculés les cercles concentriques équidistants qui déterminèrent la localisation du centre de contrôle de mission.

Pour finaliser ce complexe spatial, il fallait fixer le couloir de rentrée. À son extrémité sud-est, deux sommets proches – dont l'un garde son caractère sacré de nos jours sous son nom de mont Moïse – se révélaient des plus pratiques. À l'autre bout équidistant nordouest, aucun sommet, tout juste un plateau aplani. Les Anunnaki – et en aucun cas un pharaon mortel – érigèrent à cet endroit deux montagnes artificielles, les deux grandes pyramides de Gizeh (la troisième pyramide, plus petite, construite en premier, n'a dû servir que de modèle d'essai à l'échelle, comme j'en ai avancé l'idée dans *Les degrés du Ciel*[69]). Le schéma global connut son

point d’orgue avec un animal « mythologique », sculpté dans la roche native, le sphinx. La ligne de son regard suit précisément le 30e parallèle, dans la direction est du spatiodrome du Sinaï.

Ainsi s’établissait le maillage du spatioport postdiluvien des Anunnaki sur la péninsule du Sinaï, établi par leurs soins vers 10500 av. J.-C. Puis, quand le complexe d’atterrissage et de décollage de la plaine centrale du Sinaï fut soufflé, les maillons du spatiodrome auxiliaire restèrent opérationnels: il s’agissait des pyramides de Gizeh et du sphinx, de l’embarcadère des monts du Cèdre et du centre de contrôle de mission.

L’embarcadère, comme nous l’ont appris les aventures de Gilgamesh, existait aux alentours de 2900 av. J.-C. Gilgamesh fut le témoin, au cours de la nuit qui précéda sa tentative d’entrée dans le périmètre, du décollage d’une fusée. L’endroit survécut au Déluge – une pièce de monnaie phénicienne représente de façon frappante ce qui a subsisté au-dessus de la plate-forme de pierre (figure 71). *Cette immense plate-forme de pierre existe toujours.* L’endroit a pour nom Baalbek (Baalbeck), en sa qualité de « site secret du nord » du dieu cananéen Baal. Pour la Bible, le site est connu sous l’appellation *Bet-Shemesh*, « Maison/Demeure de Shamash » (le dieu du Soleil) et appartient aux domaines du roi Salomon. Après Alexandre, les Grecs dénommèrent le lieu *Héliopolis*, littéralement « la cité d’Hélios », le dieu du Soleil, et ils y élevèrent des temples dédiés à Zeus, à sa sœur Aphrodite et à son fils Hermès. Par la suite, les Romains bâtirent de même des temples à Jupiter, Vénus et Mercure. Celui de Jupiter fut le plus grand temple jamais construit par les Romains dans tout leur empire car ils tenaient l’endroit pour l’oracle le plus important du monde, celui qui pourrait prédire le destin de Rome et de son empire.

La considérable plate-forme de pierre porte toujours les ruines des temples romains. La plate-forme elle-même a résisté au passage du temps et aux ravages de la nature et des hommes. Sa partie supérieure plate repose sur des couches et des couches (des « traverses ») de grands blocs de pierre dont certains pèsent plusieurs centaines de tonnes. S’y trouve *le Trilithon*,

de grande renommée depuis l’Antiquité, un groupe de trois blocs de pierres colossaux, alignés les uns à côté des autres, qui forment une traverse intermédiaire là où la plate-forme a supporté les plus grandes masses (figure 72, où un visiteur offre une idée de la taille par comparaison). Chacun de ces mégalithes phénoménaux pèse environ 1 100 tonnes. Un poids tel que pas un seul équipement moderne ne serait, et de loin, capable de soulever et de mouvoir.

Figure 71

Mais qui donc a bien pu y parvenir dans l’Antiquité? La légende locale répond: les géants. Qui, non seulement, ont installé ces blocs de pierre où ils gisent aujourd’hui, mais qui les ont aussi extraits de la carrière, façonnés et transportés sur près de deux kilomètres. L’on en est certain puisque la carrière a été identifiée. Où l’un des blocs de pierre gigantesques jaillit de son berceau montagneux encore à demi façonné (figure 73). Le personnage que l’on y voit assis semble une mouche sur un bloc de glace.

Au bas de l’extrémité sud du couloir de rentrée se dressent plus que jamais les pyramides de Gizeh, autant de défis aux explications conventionnelles, provocations à l’encontre des égyptologues qui refusent d’accepter qu’elles aient été bâties des millénaires avant les pharaons et non par l’un d’entre eux. Le sphinx maintient son regard précisément vers l’est

le long du 30e parallèle, jaloux de ses secrets – peut-être même les secrets du *Livre de Thot*.

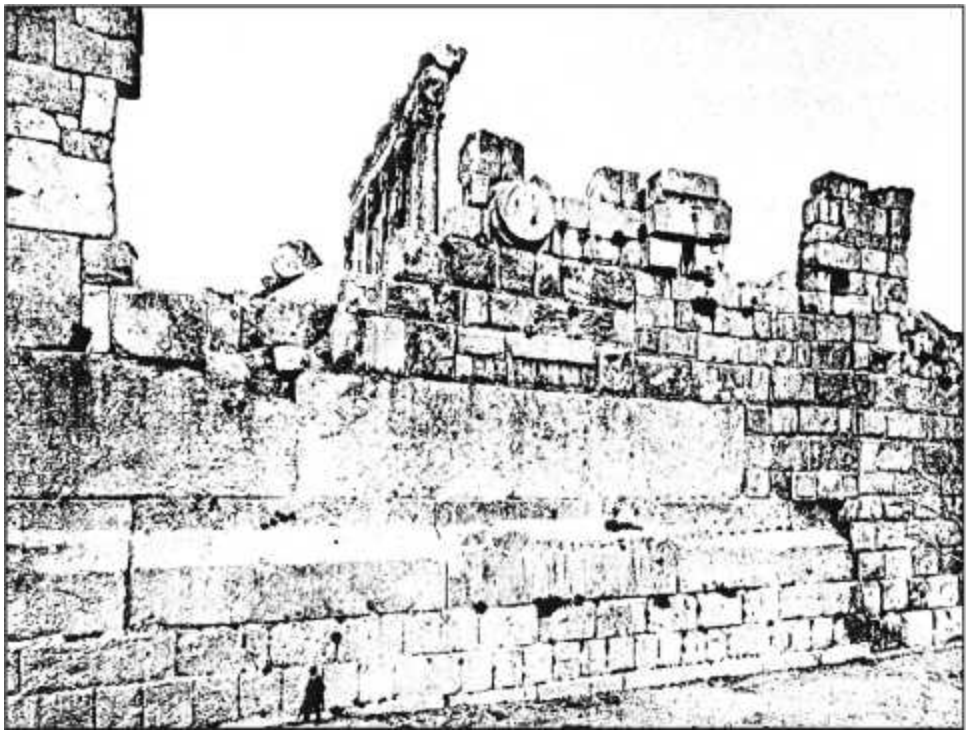


Figure 72

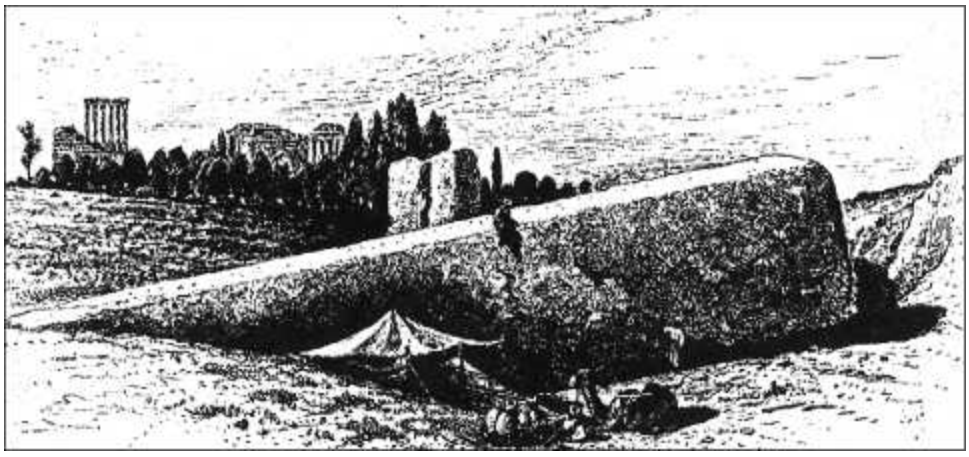


Figure 73

Et que dire du centre de contrôle de mission?

Qu'il existe toujours, lui aussi. Où? En un endroit nommé *Jérusalem*.

Là où une autre plate-forme géante et sacrée repose sur des blocs de pierre colossaux qu'aucun homme ou machine du temps n'aurait jamais pu transporter, élever ni mettre en place.

Ce que la Bible a conservé des allées et venues d'Abraham en Canaan comporte deux exemples d'une digression apparemment non nécessaire. Dans les deux cas, l'endroit objet de la digression fut le site futur de Jérusalem.

La première fois, la digression est présentée comme un épilogue de l'histoire de la guerre des rois. Abraham, qui venait de s'affronter aux envahisseurs et les avait défaits en direction du nord près de Damas, retourna à Canaan avec prisonniers et butin.

> *Après qu'Abram fut revenu vainqueur de Kedorlaomer*
> *et des rois qui étaient avec lui,*
> *le roi de Sodome sortit à sa rencontre*
> *dans la vallée de Schavé,*
> *qui est la vallée du roi.*
>
> *Melchisédek, roi de Salem,*
> *fit apporter du pain et du vin;*
> *il était sacrificateur du Dieu Très-Haut.*
>
> *Il bénit Abram et dit: Béni soit Abram*
> *par le Dieu Très-Haut, maître du ciel et de la terre!*
> *Béni soit le Dieu Très-Haut,*
> *qui a livré tes ennemis entre tes mains!* (Genèse 14:17-19)

Melchisédek (dont le nom signifiait en hébreu exactement ce que voulait dire Sharru-kin en akkadien, « Roi juste ») proposa à Abram de garder le dixième de tout le butin qu'il avait récupéré. Le roi de Sodome se montra plus généreux: garde toute la richesse, dit-il, renvoie-moi seulement les

prisonniers. Mais de tout cela, Abram ne voulut rien. Au nom de « Yahvé, le Dieu Très-Haut, maître du ciel et de la terre », il dit ne pas même vouloir garder un cordon de soulier (Genèse 14:22)[70].

C'est à cette occasion qu'une allusion à Jérusalem apparaît pour la première fois dans la Bible sous la forme *Salem*. L'on se fonde, pour affirmer qu'il s'agit bien de ce que l'on connaîtra plus tard sous le nom de Jérusalem, non seulement sur les traditions de longue date, aussi sur son identification sans ambiguïté dans le Psaume 76:3. L'on convient en général que la signification du nom complet, *Yeru-Salem*, en hébreu, donnait « la ville de Salem », où *Salem* désignait une déité. Certains, pourtant, estiment que l'appellation pouvait très bien vouloir dire « Fondée par Salem ». Et rien n'empêche de soutenir que le mot *Salem* n'avait rien d'un nom, pas même un substantif, mais un adjectif, « achevée, sans défaut ». Ce qui voudrait dire que l'endroit se nommait « le Lieu Parfait ». Ou, si Salem était une déité, le lieu de « Celui qui est parfait ».

Mais que la ville honore un dieu, qu'elle ait été fondée par un dieu ou qu'elle soit le Lieu parfait, Salem/Jérusalem avait pour site l'endroit le plus invraisemblable de toutes les cités de l'homme. En plein milieu de montagnes arides, elle était loin de tout carrefour commercial ou militaire, de ressources alimentaires ou de points d'eau. C'est le moins que l'on puisse dire, car l'endroit était quasiment privé de ressources aqueuses et son approvisionnement en eau potable constituait le défi permanent et la vulnérabilité de Jérusalem. Salem/Jérusalem ne figurait pas sur la route des migrations d'Abraham, qu'il s'agisse de ses affrontements contre les invasions venues de l'est ou de sa poursuite des envahisseurs. Pourquoi, dès lors, ce détour supposé célébrer une victoire – détour que l'on pourrait penser dédié à un « site délaissé de Dieu », sauf qu'il ne l'était en aucun cas? Parce qu'il s'agissait d'un site – le seul en Canaan – où se trouvait un prêtre au service du Dieu Très-Haut. La question se formule ainsi: pourquoi là? Qu'avait-il, ce site, de si particulier?

La deuxième digression apparemment sans objet concernait la mise à l'épreuve du dévouement d'Abraham par Dieu. Abram avait déjà rempli sa

mission en Canaan. Dieu lui avait déjà promis une récompense immense et l'avait assuré de sa protection. Était intervenu le miracle d'un fils et héritier légal à un âge très avancé. Le nom d'Abram avait été modifié en Abraham, « père d'une multitude de nations ». Le territoire lui était promis, à lui et à ses descendants. Promesse qui faisait partie d'une alliance concrétisée par un rituel magique. Sodome et Gomorrhe avaient été détruites, et tout était réglé pour qu'Abraham et ses fils savourent la paix entière qui leur était avec certitude garantie.

Et c'est alors, soudain, « Après ces choses », comme dit la Bible (Genèse chapitre 22), que « Dieu mit Abraham à l'épreuve » en lui ordonnant de se rendre à tel endroit pour y sacrifier son fils unique tant aimé:

> *Prends ton fils*
> *ton unique,*
> *celui que tu aimes, Isaac;*
> *va-t'en au pays de Morija,*
> *et là offre-le en holocauste*
> *sur l'une des montagnes que je te dirai.*

Pourquoi Dieu décida-t-il d'éprouver Abraham de cette manière si insoutenable, la Bible n'en souffle mot. Le père d'Isaac, sur le point d'exécuter l'ordre divin, se rendit compte au dernier moment qu'il ne s'agissait que d'une mise à l'épreuve de son obéissance absolue: un ange du Seigneur lui désigna un bélier aux cornes prises dans les buissons pour lui signifier que c'était l'animal qu'il fallait sacrifier, et non Isaac. Mais pourquoi donc ce défi, s'il se révélait nécessaire, ne pouvait-il prendre place là même où demeuraient Abraham et Isaac, près de Beerschéba? D'où venait donc le besoin d'entreprendre un voyage de trois jours? Pourquoi se rendre dans la région de Canaan que Dieu nomma la terre de Moriah (Morija) pour y localiser un mont particulier – désigné par Dieu lui-même –, cadre de l'épreuve?

Comme pour la première digression, il devait bien exister une circonstance donnée qui explique le choix d'un tel lieu. Nous lisons en Genèse 22:4 que « le troisième jour, Abraham, levant les yeux, vit le lieu de loin ». La zone n'offrait pour toute richesse, si tant est qu'elle en possédât, que des monts pelés. À leur approche, et à quelque distance sans doute, ils ne se distinguaient pas les uns des autres. Et pourtant, Abraham *reconnut* le mont voulu « de loin ». Il devait bien se trouver là quelque chose qui le distinguait des autres hauteurs. À telle enseigne que lorsque l'épreuve fut annulée, Abraham donna à l'endroit un nom qui devait rester à la postérité: le Mont où Yahvé est visible[71]. Il est précisé dans 2 Chroniques 3:1 de façon très claire que le mont Moriah désignait la hauteur de Jérusalem sur laquelle fut érigé au final le Temple.

À l'époque où Jérusalem devint une cité, elle incluait trois monts. Du nord-est au sud-ouest, s'élevaient le mont *Scopus* (en français et en anglais, « mont des Observateurs », mont Zophim), le mont *Moriah* au centre (« mont de la direction, de la désignation ») et le mont *Sion* (« mont du signal »). Autant de désignations de fonctions qui ne sont pas sans rappeler les appellations opérationnelles des cités balises anunnaki qui identifiaient Nippur et le corridor d'atterrissage quand le spatiodrome prenait place en Mésopotamie.

Des légendes juives racontent qu'Abraham reconnut le mont Moriah de loin car il vit à son sommet « un pilier de feu qui s'élevait de la terre au ciel et un lourd nuage où se montrait la gloire de Dieu ». Une façon de s'exprimer pratiquement identique à la description biblique de la présence de l'Éternel sur le mont Sinaï au cours de l'Exode. Mais laissons tomber les légendes. Je crois que ce qu'Abraham vit qui distingua à ses yeux le mont des autres hauteurs était *la vaste plate-forme* qui s'y trouvait.

Une plate-forme qui, quoique plus petite que celle du site d'atterrissage de Baalbek, était partie intégrante du site spatial des Anunnaki. Car je soutiens que Jérusalem (avant qu'elle ne devienne Jérusalem) constituait le centre de contrôle de mission postdiluvien.

Et cette plate-forme, tout comme à Baalbek, existe toujours, elle aussi.

La raison d'être de la première digression et le but de la seconde prennent alors tout leur intérêt. L'accomplissement de la mission d'Abraham relevait d'une célébration formelle où entrait une bénédiction sacerdotale du héros marquée par le pain et le vin cérémoniels, sur un site – unique en Canaan – en lien direct avec la présence des *Elohim*. La seconde digression prit l'allure de la mise à l'épreuve des qualifications d'Abraham en vue d'un statut particulier *après* la destruction du spatiodrome et le démantèlement qui en résultait de tout l'attirail du centre de contrôle de mission. Il fallait renouveler à cet endroit l'alliance, en présence du successeur d'Abraham, Isaac. Une telle réactivation du serment divin se manifesta du reste immédiatement après la cérémonie d'épreuve:

> *L'ange de l'Éternel* [Yahvé]
> *appela une seconde fois Abraham des cieux*
> *et dit: Je le jure par moi-même,*
> *parole de l'Éternel!*
> *Parce que tu as fait cela*
> *et que tu n'as pas refusé ton fils, ton unique,*
> *je te bénirai et je multiplierai ta postérité,*
> *comme les étoiles du ciel*
> *et comme le sable qui est sur le bord de la mer;* […]
> *Toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité,*
> *parce que tu as obéi à ma voix* (Genèse 22:15-18).

Par le renouvellement du serment divin à cet endroit précis, c'est le site tout entier – terre à jamais sacrée depuis lors – qui devint indissociable de l'héritage d'Abraham l'hébreu et de ses descendants.

La promesse divine faite à Abraham, comme l'avait déjà exprimé Dieu, ne devait prendre effet qu'au terme d'un certain délai et une servitude en terre étrangère qui allait durer quatre cents années. En tout, ce fut au bout de mille ans que les descendants d'Abraham prirent possession du mont sacré, le mont Moriah. Quand les Israélites arrivèrent en Canaan après

l’Exode, ils découvrirent qu’une tribu, les Jébuséens, s’était installée au sud du mont sacré, mais ils la laissèrent tranquille car le temps de la prise de possession de cette terre tant bénie n’était pas encore arrivé. Cette conquête particulière revint au roi David qui, vers 1000 av. J.-C. – un millier d’années après l’épreuve d’Abraham –, captura les Jébuséens et déplaça la capitale d’Hébron pour l’installer dans la ville que la Bible dénomma la cité de David.

Il est essentiel de comprendre que la colonie jébuséenne conquise par David, et sa nouvelle capitale, n’avaient rien à voir avec « Jérusalem » comme il en est aujourd’hui question, et rien à voir non plus avec la « vieille cité » entourée de murs. La région sur laquelle David fit main basse et qui après coup fut reconnue comme la cité de David se trouvait sur le mont Sion et non sur le mont Moriah. Même quand le successeur de David, Salomon, étendit la cité vers le nord sous la forme d’une zone nommée Ophel (figure 74), elle n’empiéta pas sur la région unique au nord. Pour moi, c’est le signe que *la plate-forme sacrée qui s’étendait de là vers le nord sur le mont Moriah existait déjà* à l’époque de David et de Salomon.

La colonie jébuséenne ne se situait donc pas sur le mont Moriah et sa plate-forme, mais bien au sud du mont[72].

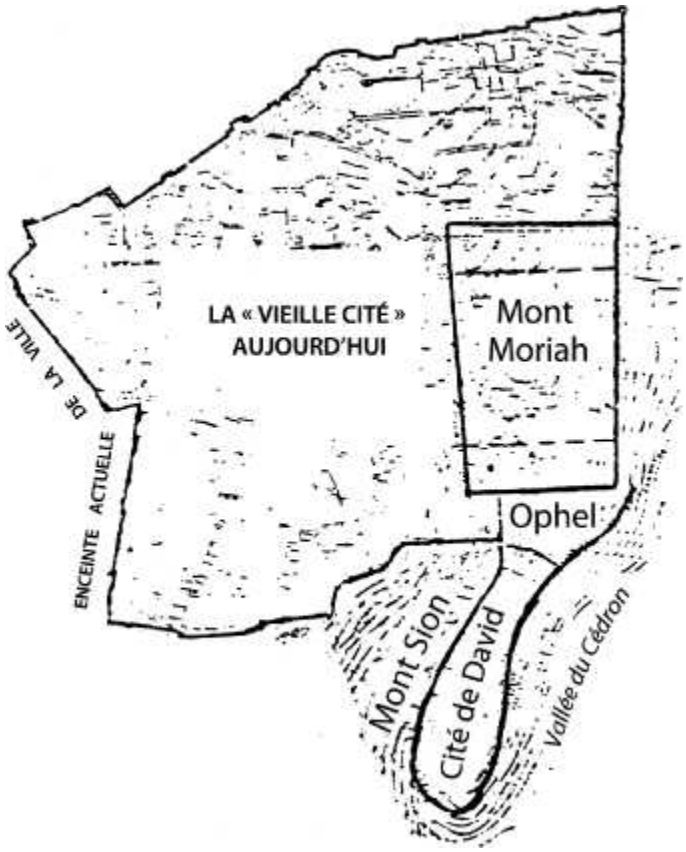


Figure 74

L'un des tout premiers gestes de David consista à faire transférer l'arche d'Alliance, depuis son dernier emplacement provisoire, à la capitale, en prélude à son installation dans une maison de Yahvé que David avait l'intention de faire bâtir à cet effet. Mais ce privilège, comme le rapporta le prophète Nathan, ne devait pas lui échoir en raison de tout le sang que ses mains avaient fait couler au cours des guerres entre nations et à l'occasion de ses règlements de comptes personnels. Cet honneur, fut-il proclamé, reviendrait à son fils Salomon. Tout ce qu'il était autorisé à bâtir, en attendant, se limitait à un autel. C'est un « ange de Yahvé, entre ciel et terre » qui montra à David l'endroit précis à l'aide du dessin d'une épée. Lui fut dévoilé en outre un *Tavnit* – un modèle à l'échelle – du temple futur, assorti de moult instructions architecturales. David, le temps venu, transmit le tout à Salomon au cours d'une cérémonie publique qu'il ponctua de ces paroles:

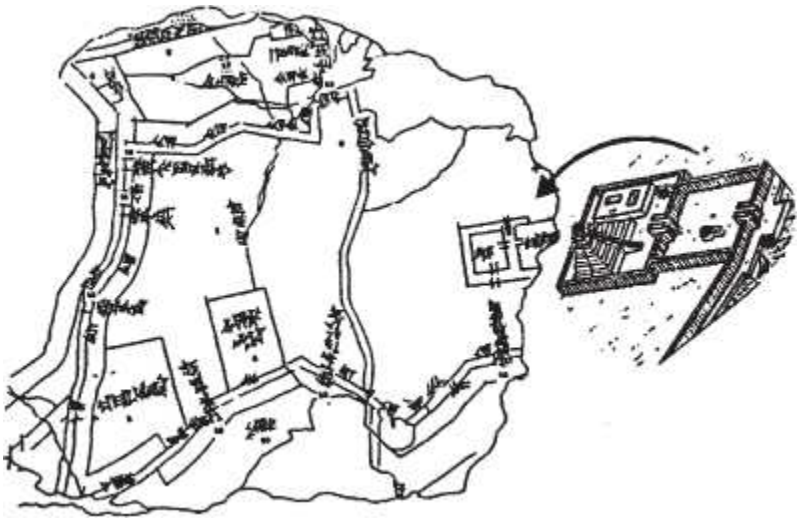


Figure 75

C’est par un écrit de sa main
que l’Éternel [Yahvé] *m’a donné*
l’intelligence de tout cela,
de tous les ouvrages de ce Tavnit.

(On se fera une idée des caractéristiques détaillées du temple et de ses diverses parties, ainsi que des instruments rituels en se reportant à 1 Chroniques 28:11-19).

Au cours de la quatrième année de son règne – 480 ans après le début de l’Exode, nous dit la Bible –, Salomon commença la construction du Temple, « *sur la montagne de Morija [Moria]* qui avait été indiquée à David, son père… » Alors que l’on importait du bois de cèdre du Liban, l’or le plus pur des mines d’Ophir, que du cuivre était extrait des fameuses mines du roi Salomon et fondu pour la fabrication des vasques spécifiées, la structure du Temple elle-même devait se voir ériger à l’aide de « grandes et magnifiques pierres de taille » (1 Rois 5:17).

Il fallait préparer et découper selon les mesures et les formes voulues les pierres de taille quelque part ailleurs, car la construction du Temple était frappée d’un strict interdit qui bannissait l’utilisation du moindre outil métallique. Les blocs une fois transportés n’arrivaient sur le site que pour y

être assemblés. « Lorsqu'on bâtit la maison, on se servit de pierres toutes taillées, et ni marteau, ni hache, ni aucun instrument de fer ne furent entendus dans la maison pendant qu'on la construisait » (1 Rois 6:7).

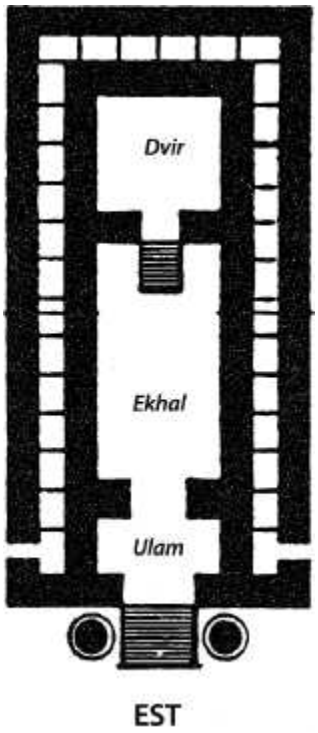


Figure 76

Il fallut sept années pour achever la construction du Temple et pour y placer l'équipement de tous les instruments rituels. Puis, au cours de la célébration de la nouvelle année qui suivit (« au cours du septième mois »), le roi, le clergé et l'ensemble de la population assistèrent au transfert de l'arche d'Alliance sur son emplacement définitif, au cœur du saint des saints du Temple. « Il n'y avait dans l'arche que les deux tables que Moïse y plaça… » (2 Chroniques 5:10), au mont Sinaï. Sitôt que l'arche fut en place surmontée des chérubins ailés, « la maison de l'Éternel [Yahvé] fut remplie d'une nuée » (5:13) qui chassa les prêtres à l'extérieur. Alors, Salomon, devant l'autel du parvis, pria Dieu « qui réside au ciel » de venir dans sa maison. C'est plus tard, à la nuit, que Yahvé apparut à Salomon en rêve et

lui promit une présence divine: « … et j'aurai toujours là mes yeux et mon cœur » (7:16).

Figure 77

Le Temple était divisé en trois parties, l'on y accédait par un grand portail flanqué de deux piliers tout spécialement dessinés (figure 76). La partie façade était dénommée l'*Ulam* (« Hall »). La partie centrale, la plus grande, était l'*Ekhal*, terme hébreu forgé sur le sumérien E.GAL (« Grande demeure »). Enfin, masquée de tout le reste, s'en venait la partie la plus secrète, le saint des saints. C'était le *Dvir* – littéralement, l'Énonciateur – car il contenait l'arche d'Alliance surmontée des deux chérubins (figure 77) entre lesquels Dieu avait parlé à Moïse au cours de l'Exode. Le grand autel et les bassins d'ablutions se trouvaient sur le parvis, non pas à l'intérieur du Temple.

Les données bibliques et leurs sources, les traditions anciennes et les documents archéologiques ne laissent planer aucun doute sur cette certitude: le Temple que fit bâtir Salomon (donc, le premier) s'élevait sur la grande plate-forme de pierre qui couronne encore de nos jours le mont Moriah (dit encore le mont Sacré, le mont du Seigneur ou le mont du Temple). De par les dimensions du Temple et la taille de la plate-forme, il se dégage un consensus sur l'emplacement dudit Temple (figure 78) et sur l'idée que l'arche d'Alliance au cœur du saint des saints reposait sur un affleurement rocheux, une roche sacrée, laquelle, forte de traditions inébranlables, était celle sur laquelle Abraham avait failli sacrifier Isaac. Les écrits juifs ont dénommé cette roche *Even Sheti'yah* – « Pierre de

Fondement » – car ce fut sur cette pierre que « le monde tout entier fut dressé ». Le prophète Ézéchiel (38:12) en fit le nombril de la terre. La tradition en était si établie que les artistes chrétiens du Moyen Âge représentèrent l'endroit comme le nombril de la terre (figure 79a) et n'en dérogèrent pas, même après la découverte de l'Amérique (figure 79b).

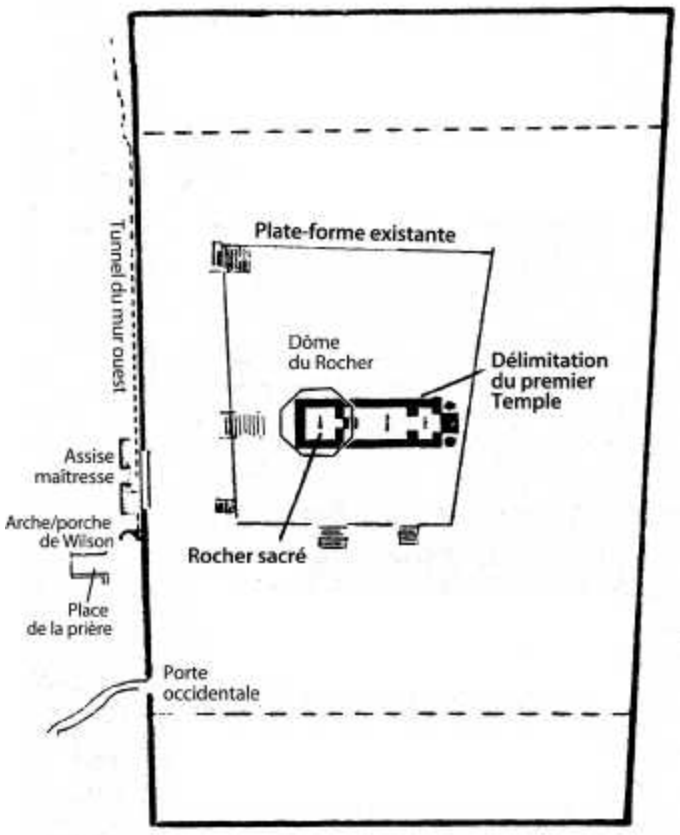
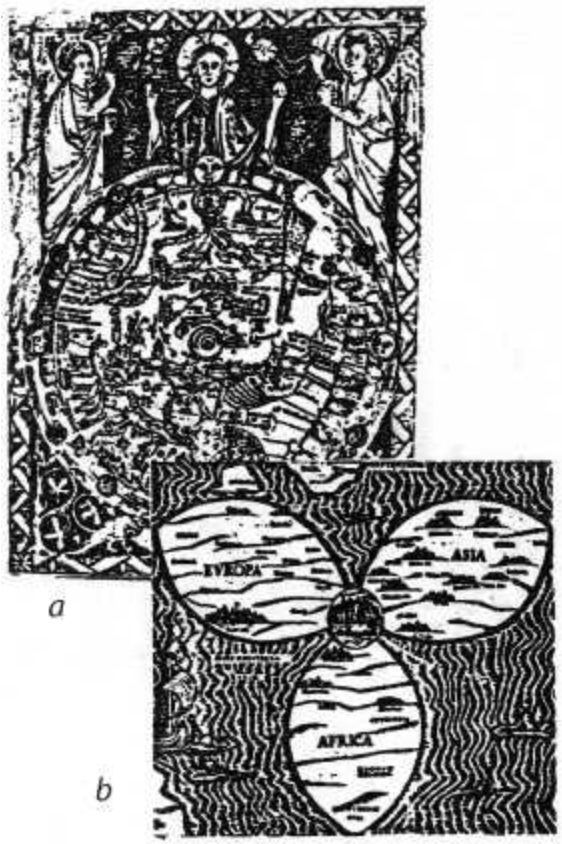


Figure 78

Le Temple de Salomon (le premier Temple) fut détruit par le roi babylonien Nabuchodonosor en 576 av. J.-C., puis reconstruit par des exilés juifs revenus de Babylone 70 ans plus tard. Ce Temple restauré, connu sous l'appellation de deuxième Temple, se vit plus tard notablement aménagé et agrandi par le roi de Judée Hérode au cours de son règne, entre 36 et 4 av. J.-C. Mais, à toutes ses époques, le deuxième Temple respecta le plan initial, son emplacement et la localisation du saint des saints sur la roche sacrée. Et lorsque les musulmans s'emparèrent de Jérusalem au VII^{e} siècle

après J.-C., ils affirmèrent que c'était depuis cette roche sacrée que Mahomet fut enlevé au ciel pour son voyage nocturne. Ils sacralisèrent l'endroit en y élevant le Dôme du rocher (figure 80) pour le protéger et l'agrandir.



Figures 79a et 79b

Sur le plan géologique, ce rocher constitue l'affleurement de la couche rocheuse naturelle qui s'élève au-dessus de la plate-forme de pierre à plus de deux mètres (sa surface n'est pas plate). Mais cet « affleurement » se montre tout à fait inhabituel, et de bien des façons. Sa face visible fut découpée et modelée à un degré de précision inouï (figure 80a) de façon à former des réceptacles et des niches rectangulaires, allongés, aussi bien horizontaux que verticaux, de profondeurs et de tailles variées. Il fallait bien que ces alvéoles répondent à quelque dessein bien compris de ceux, quels qu'ils aient été, qui ménagèrent de telles encoches dans la roche. Ce qui

n’avait été formulé qu’au titre d’hypothèse il y a bien longtemps (par Hugo Gressmann « Images proche-orientales de l’Ancien Testament ») se vit confirmer par des chercheurs contemporains (parmi lesquels Leen Ritmeyer, « À la recherche du mont du Temple des origines »): l’arche d’Alliance et les parois du saint des saints ont été installées en fonction des longues découpes droites et des autres créneaux creusés à la surface du rocher.

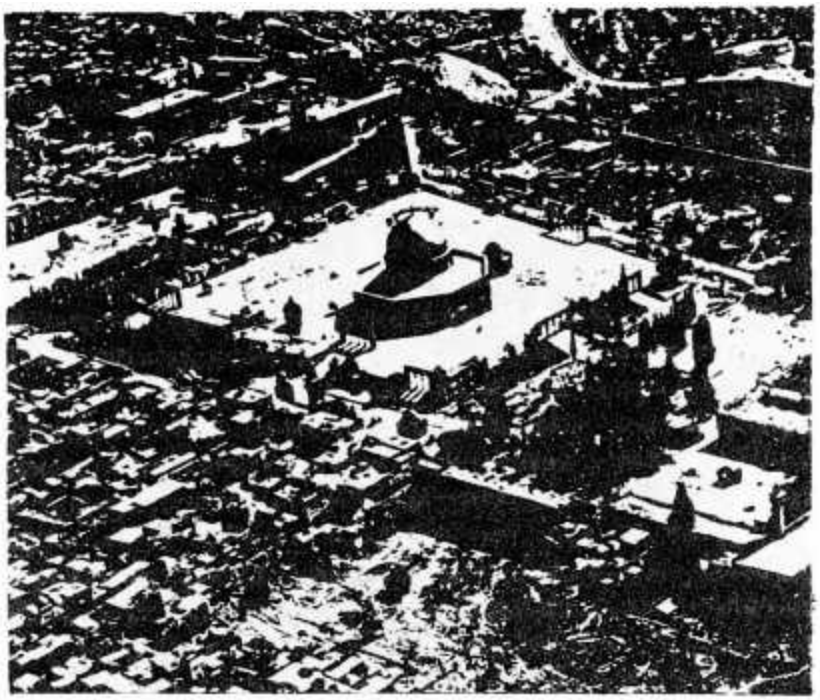


Figure 80

Ces conclusions impliquent que les rainures et les alvéoles à la surface du rocher datent au moins de l’époque du premier Temple. Pourtant, ne figure nulle part dans les passages pertinents de la Bible la moindre mention de l’aménagement de telles rainures opéré par Salomon. En réalité, de tels aménagements eurent été impossibles en raison de la stricte interdiction de l’utilisation de haches de métal et d’autres outils de ce type sur le mont!

L’énigme du rocher sacré et de ce qui aurait pu se trouver à sa surface s’épaissit par le mystère de ce qui a pu être enfoui dessous. Car ce rocher n’est pas un simple affleurement. *Il est creux*!

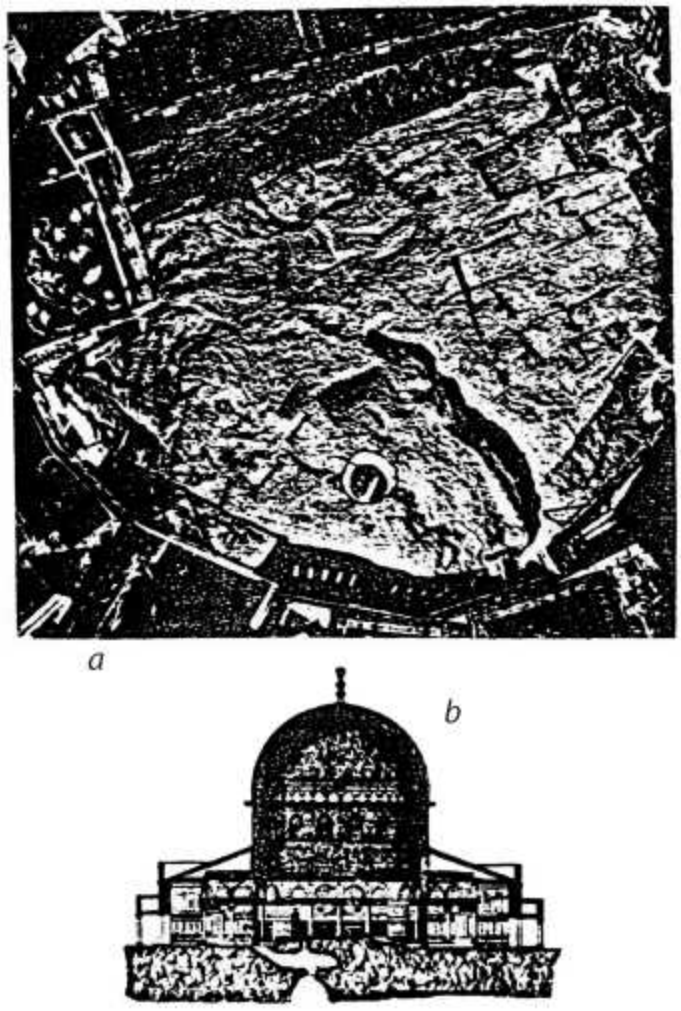
Pour tout dire, muni des autorisations nécessaires, il est possible de descendre une volée d'escaliers aménagée par les autorités musulmanes pour déboucher dans une grotte en forme de cave dont la roche du toit forme la partie supérieure émergée du rocher sacré. Cette caverne – dont il est difficile de dire si elle est naturelle ou non – montre à son tour des niches et des créneaux profonds creusés dans les parois rocheuses comme dans le sol (comme l'on a pu s'en rendre compte avant qu'il ne soit recouvert par des tapis de prière). À un certain endroit, s'ouvre ce qui ressemble à un tunnel sombre. De quoi s'agit-il, et où mène-t-il, voilà un secret jalousement gardé par les autorités musulmanes.

Des voyageurs du XIX^{e} siècle ont dit que cette grotte n'est pas la seule cavité souterraine associée au Rocher sacré. Selon eux, il en existe une autre, plus petite, sous la première (figure 81b). Des chercheurs israéliens, strictement interdits de séjour dans la zone pour cause de fanatisme, ont déterminé à l'aide d'un géoradar et d'une technologie sonar l'existence avérée d'une autre cavité souterraine importante sous le Rocher sacré.

De tels espaces souterrains mystérieux ont soulevé bien des spéculations. Non pas seulement en tant que caches possibles pour les trésors ou les archives du Temple qui auraient pu y être enfouis aux époques où le premier et le deuxième Temple étaient sur le point de se voir envahis et détruits. Mais aussi des spéculations sur l'arche d'Alliance que la Bible cessa de mentionner après le pillage (mais non la destruction) du Temple par le pharaon égyptien Sheshonq I^{er} (Sesaq), vers 950 av. J.-C.: elle aurait pu y être cachée. Ce qui restera, pour notre époque, pure spéculation.

Il est certain, pourtant, que les prophètes bibliques et que le psalmiste firent allusion à ce Rocher sacré lorsqu'ils parlèrent du « Rocher d'Israël », périphrase pour désigner « Yahvé ». Et le prophète Ésaïe (30:29), en évoquant l'époque future d'une rédemption universelle le jour du Seigneur, eut la vision que les nations de la terre convergeraient vers Jérusalem pour rendre grâce au Seigneur « à la montagne de l'Éternel [Yahvé], vers le rocher d'Israël ».

Le mont du Temple est recouvert par une plate-forme de pierre horizontale, un rectangle quasi parfait (« quasi » en raison de la conformation du terrain), dont la taille avoisine 500 mètres sur 280 pour une superficie de pierre totale de l'ordre de 14 000 mètres carrés. Même si l'on pense que la plate-forme actuelle intègre des segments, à son extrémité sud comme, peut-être, à celle au nord, qui auraient été ajoutés entre l'époque de la construction du premier Temple et la destruction du deuxième, il est certain que les dimensions originelles de la plate-forme sont bien celles-ci. Il en est de même pour la partie légèrement surélevée, là où le Rocher sacré (et donc le Dôme) se situent.



Figures 81a et 81b

Comme le montrent les côtés visibles de la plate-forme qui conservent les traces des murs et comme l'ont révélé des fouilles plus récentes, le socle naturel du mont Moriah accuse une forte pente du nord vers le sud. Pour une plate-forme qui, chiffres arbitraires, ne mesurerait que 9 000 mètres carrés pour une profondeur moyenne de 20 mètres (beaucoup moins au nord, beaucoup plus au sud), et alors que personne n'est en mesure de certifier la taille de la plate-forme au temps de Salomon ni estimer avec précision le remblai qu'il a fallu pour compenser la pente, on arrive à un volume de comblement (terre et graviers) de l'ordre de 700 000 mètres cubes. Il s'agit là d'une entreprise considérable.

Et pourtant, nulle part dans la Bible n'affleure la moindre mention ni la plus petite allusion à un tel chantier. Les instructions données pour l'érection du premier Temple couvrent des pages et des pages du Livre. Le moindre détail y est conservé, les mesures atteignent un degré de précision difficilement concevable, l'emplacement de tel ustensile ou de tel objet y est prescrit, la longueur des perches porteuses de l'arche est mentionnée, et le tout à l'avenant. Mais tout se rapporte à la *maison* de Yahvé. Pas un mot sur la plateforme qui allait l'accueillir. Une seule signification possible: cette plate-forme existait déjà. Nul besoin d'en construire une.

Par comparaison avec l'absence de précision sur la plate-forme, les références multiples qui figurent en 2 Samuel et en 1 Rois à propos du *Millo* contrastent fortement. Le Millo, littéralement « le comblement », renvoie à un projet commencé sous le roi David, puis élargi par Salomon qui visa à compenser une partie de la pente du coin sud-est de la plate-forme sacrée de façon à rendre possible l'expansion nord de la cité de David, au voisinage de l'ancienne plate-forme. On comprend facilement que les deux rois aient pu montrer quelque fierté dans l'accomplissement de ces travaux, au point de s'assurer qu'ils seraient consignés parmi les chroniques royales – des fouilles contemporaines dans cette zone montrent pourtant que les travaux ont consisté à relever le niveau de pente par la construction d'une série de terrasses dont la taille diminue au fur et à mesure qu'elles s'élèvent sur la pente. Entreprise beaucoup plus aisée que

celle qui aurait choisi d’entourer la zone élargie de hauts murs de soutènement avant d’en combler le vide à l’aide d’agrégats.

Un tel contraste corrobore largement ma conclusion: ni David ni Salomon n’eurent à construire l’immense plate-forme du mont Moriah avec ses murs de soutènement immenses et le volume considérable de remblais nécessaires. De toute évidence, cette plate-forme existait déjà quand la construction d’un temple n’était encore qu’une vue de l’esprit.

Qui donc s’est attelé à la mise en place d’une telle plate-forme, avec l’immense entreprise de terrassement puis de maçonnerie qu’elle impliquait? Ma réponse coule de source: il s’agit des mêmes formidables constructeurs qui avaient mis en place la plate-forme à Baalbek (et par la même occasion la plate-forme non moins immense et positionnée au cordeau sur laquelle s’élève la Grande pyramide de Gizeh).

La vaste plate-forme qui recouvre le mont du Temple est circonscrite par des murs, à la fois murs de soutènement et fortifications. Pour la Bible, c’est Salomon qui éleva de tels murs, comme s’y attelèrent après lui les rois de Judée. Des parties visibles sur ces enceintes, particulièrement sur les côtés sud et est, trahissent des reprises de construction à des époques postérieures diverses. De façon systématique, les assises les plus basses (et par conséquent les plus anciennes) sont constituées de blocs de pierre de plus grande taille et de meilleur façonnage. De tous ces murs, seule la partie ouest, à en croire la tradition et comme le confirme l’archéologie, a conservé son caractère sacré en sa qualité de vestige réel du premier Temple – au moins pour les assises les plus basses où les pierres de taille (des blocs découpés et façonnés à la perfection) atteignent les plus grandes cotes. Pendant presque deux millénaires, à partir de la destruction du deuxième Temple, les juifs conservèrent ces vestiges sur lesquels ils pratiquaient leur culte, priaient Dieu, recherchaient un secours personnel par l’insertion dans la jointure des pierres de morceaux de papier porteurs d’une requête adressée à Dieu. Ils pleuraient la destruction du Temple et la dispersion du peuple juif. Il n’en fallut pas plus aux croisés et aux autres conquérants de

Jérusalem pour surnommer au final le mur occidental, « mur des Lamentations ».

Jusqu'à la réunification de Jérusalem par le truchement d'Israël en 1967, le mur ouest n'était plus qu'un fantôme de mur, à peine une trentaine de mètres enserrés entre des maisons d'habitation. On avait laissé face à lui un espace étroit réservé à la prière, et de part et d'autre les maisons s'empilaient sur les maisons jusqu'à envahir le mont sacré. Après la destruction des habitations, une grande place fut ménagée en face du mur ouest et l'on dégagea son extension jusqu'à son coin sud (figure 82). Et pour la première fois après quasiment deux mille ans, on s'aperçut que les murs de soutènement se prolongeaient sous le sol d'une hauteur égale à leur partie supérieure visible au-dessus de ce que l'on croyait correspondre au plain-pied. Comme le montrait la portion jusque-là visible du « mur des Lamentations », les sections basses de l'enceinte se révélaient plus imposantes, mieux finies et bien sûr beaucoup plus anciennes.

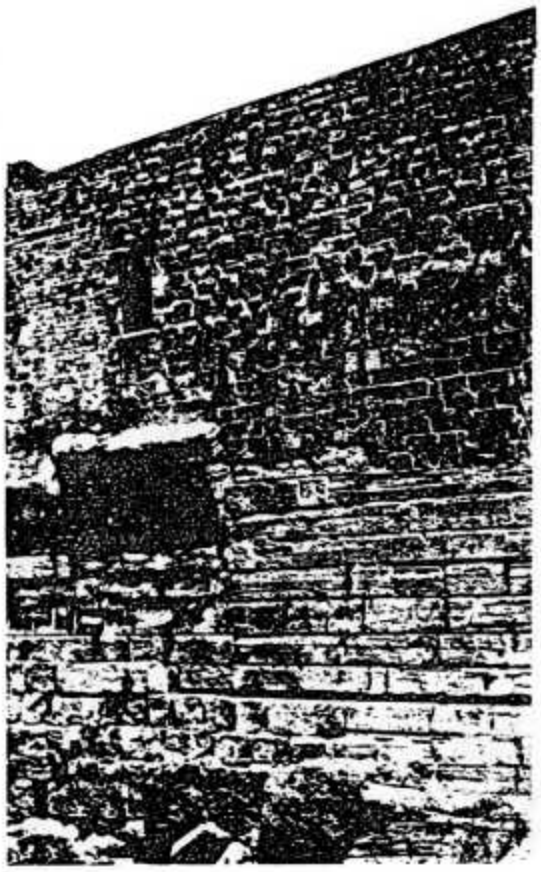


Figure 82

Source de mystère, promesse de secrets anciens, tel se présentait le prolongement du mur ouest.

Où le capitaine Charles Wilson explora dans les années 1860 un porche (il porte toujours son nom) qui conduisait en direction du nord vers un passage en forme de tunnel et en direction ouest à une enfilade de chambres voûtées et de caveaux. Lorsque l'on démolit les habitations parasites, on s'aperçut que la rue passante reposait sur tout un entrelacs de structures anciennes plus basses, souterraines, une suite de passages et de porches. Jusqu'où s'enfonçaient ces structures et qu'elle était leur limite nord? L'on avait affaire à un véritable puzzle auquel s'attaquèrent les archéologues israéliens.

Et au final, ce qu'ils découvrirent se révéla époustouflant.

Ces archéologues israéliens, en s’appuyant sur des données bibliques, sur le Livre des Maccabées, sur les écrits de l’historien judéo-romain Flavius Josèphe (ils prirent même en compte une légende médiévale selon laquelle le roi David était censé connaître le moyen d’accéder au mont par l’ouest), en vinrent à la conclusion que l’arche de Wilson n’était autre que l’accès dans le lointain passé à une rue à ciel ouvert qui longeait le mur occidental. Et que le mur lui-même s’étendait vers le nord sur des dizaines de mètres. Le déblaiement laborieux des gravats confirma l’impression des archéologues. On ouvrit en 1996 le « tunnel archéologique » (l’événement fit les gros titres pour plus d’une raison).

Ce tunnel du mur occidental s’étendait sur 500 mètres environ, depuis le porche de Wilson jusqu’à sa sortie sur la Via Dolorosa (où passa Jésus porteur de sa croix). Il mit à jour sur son parcours des restes de rue, des conduites d’eau, des porches de piscines, d’autres structures encore et des places de marché qui remontaient aux époques byzantines, romaines, hérodiennes, asmonéennes et bibliques. L’expérience aussi palpitante qu’étrange de cheminer le long du tunnel, bien loin sous la surface, donne l’impression de voyager dans une machine à remonter le temps – chaque pas vous entraîne plus loin dans le passé.

Le visiteur est en mesure de voir – et de toucher – les pierres mêmes du mur de soutènement ouest originel. Ces assises de maçonnerie dissimulées pendant des millénaires ont été à nouveau exposées. À l’extrémité nord du tunnel, apparaît le lit rocheux naturel qui remonte. Mais la surprise réelle, pour le visiteur comme pour les archéologues, surgit à l’extrémité sud du mur dégagé:

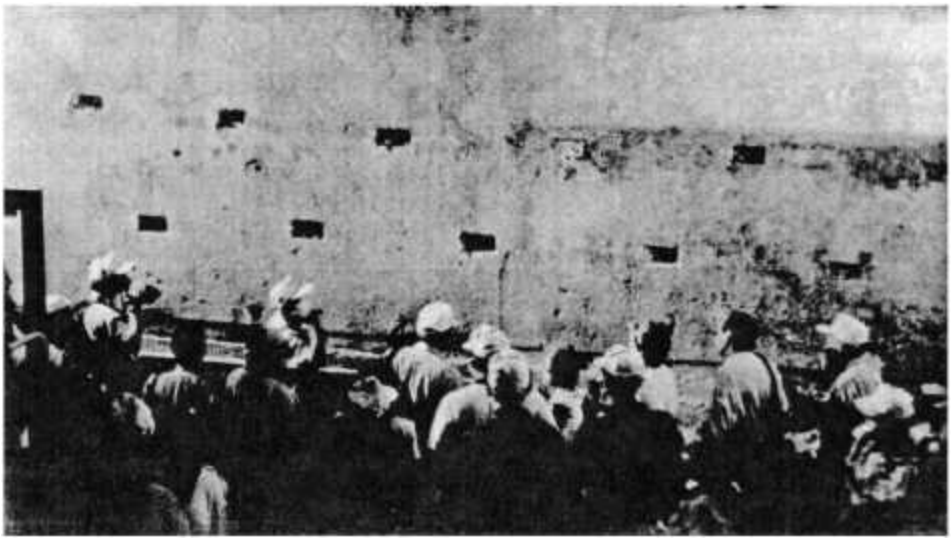


Figure 83

Là – à la hauteur de l’ancienne rue qui n’est pas le point le plus bas de l’assise – avaient été mis en place des blocs de pierre massifs sur lesquels furent posés quatre blocs colossaux de plusieurs centaines de tonnes chacun!

Pour cette portion du mur ouest, une enfilade d’une quarantaine de mètres est constituée de blocs de pierre dont la hauteur hors norme de plus de 3 mètres dépasse du double les grands blocs déjà inhabituels par leur taille qui forment l’assise. Il suffit de quatre blocs de pierre pour créer la longueur de la portion. L’un d’eux atteint presque 13 mètres (figure 83), un autre 12 mètres et un troisième dépasse 7 mètres. Le géoradar et d’autres mesures sonar ont montré que la largeur de ces pierres dépasse les 4 mètres. Le plus grand des trois blocs représente donc une masse pierreuse de l’ordre de 184 mètres cubes pour un poids de près de 600 tonnes! Celui qui le suit en taille pèse la bagatelle de 570 tonnes et le troisième accuse 355 tonnes.

Quel que soit le système de mesure, ces ordres de taille dépassent l’imagination. Les blocs de pierre utilisés pour la construction de la Grande pyramide de Gizeh pèsent en moyenne 2,5 tonnes chacun, et le plus lourd avoisine les 15 tonnes. Bien sûr, la seule comparaison à laquelle penser renvoie aux trois trilithons de la grande plate-forme de pierre de Baalbek qui, également, offre une assise supérieure de blocs

de pierre eux aussi colossaux malgré leurs cotes légèrement inférieures (revoir la figure 72).

Qui a bien pu mettre en place de tels géants de pierre et dans quel but?

Comme les blocs sont découpés à leurs extrémités, les archéologues partent du principe qu'ils datent de l'époque du deuxième Temple (ou plus précisément de la période hérodienne du I^{er} siècle av. J.-C.). Mais même ceux qui défendent l'idée que la plate-forme de pierre originelle était plus petite que l'existante admettent que la partie centrale qui comprend le Rocher sacré et à laquelle appartient le mur de retenue massif remonte au temps du premier Temple. Époque à laquelle l'interdiction de recourir à des outils métalliques (qui date du temps de Josué) était strictement observée. Tous les blocs de pierre qu'utilisa Salomon, tous sans exception, étaient extraits de la carrière, découpés, façonnés et préparés quelque part ailleurs avant leur acheminement sur le site pour leur mise en place. Fut-ce le cas des blocs de pierre colossaux dont on parle? Oui, et c'est d'autant plus clair qu'ils ne font pas partie de la couche rocheuse naturelle. Ils reposent bien au-dessus d'elle et présentent une nuance de couleur différente (en fait, les dernières découvertes réalisées à l'ouest de Jérusalem semblent montrer leur provenance d'une carrière de cette zone). Les archéologues demeurent incapables de savoir comment ils furent transportés, soulevés à la hauteur voulue puis encaissés à l'emplacement requis.

On a proposé en revanche une réponse à la question « dans quel but? » Voici ce qu'écrit le chef de la mission archéologique du site, Dan Bahat, dans *Biblical Archaeology Review*: « Nous pensons qu'existe de l'autre côté (est) du mur occidental, à cet endroit, sous le mont du Temple, un immense hall. Notre théorie est que l'"assise maîtresse" [comme il fut convenu de dénommer cette section] fut mise en place pour l'appui, sous forme de contrefort, de la chambre intérieure. »

La partie constituée par les blocs de pierre énormes se limite au sud de l'emplacement du Rocher sacré. Mon hypothèse est que cette section massive répondait à l'obligation d'encaisser les violents impacts qui allaient de pair avec la fonction du site, un centre de contrôle de

mission dont les équipements étaient installés sur et sous le Rocher sacré. Il semble qu'au-delà de toute autre considération, cette explication demeure la seule plausible.

Chapitre 11

Voici venus les temps prophétiques

Quid du retard mis pour entamer la construction du Temple de Jérusalem? Faut-il s'en tenir à la raison évoquée – le sang des ennemis que fit couler David au cours de ses guerres et de ses différends – ou n'est-ce qu'une excuse pour masquer une autre raison, plus profonde?

Certains trouvent éloquent qu'un tel décalage corresponde exactement à un millier d'années, soit le délai de temps écoulé entre le renouvellement de l'alliance passée avec Abraham (et par la même occasion avec Isaac) sur le mont Moriah et le début de la construction du Temple. Éloquent, dans la mesure où l'exil de Marduk a duré lui aussi un millier d'années. Qui croira à une coïncidence…

La Bible explique clairement que le calendrier de construction du Temple fut fixé par Dieu lui-même. Alors que les détails architecturaux étaient arrêtés, qu'un modèle à l'échelle était même disponible, c'est Yahvé qui fit dire, par le prophète Nathan: pas encore, et non par David, mais par le roi qui lui succédera, Salomon. De même, il va de soi que ce n'est pas Marduk qui a pu décider luimême de mettre fin à son exil. Du reste, au bord du désespoir, il s'était écrié: Jusqu'à quand? Ce qui ne signifie nullement qu'il ignorait le terme de ses jours d'exil. Un terme déterminé par ce que l'on pourrait appeler le sort – ou bien, s'il s'agissait d'une décision délibérée, fixée par la main invisible du seigneur des seigneurs, le dieu que les Hébreux nommaient Yahvé.

L’idée qu’un millénium, soit mille ans, dépasse la notion d’événement calendaire pour signifier l’annonce de péripéties apocalyptiques, provient de l’extrapolation généralement admise d’un récit visionnaire du Livre de l’Apocalypse, chapitre 20, qui prophétise que « … le dragon, le serpent ancien, qui est le diable et Satan » sera lié pour mille ans, jeté dans un abîme où il restera prisonnier mille ans, dans l’incapacité de « séduire » les nations, « jusqu’à ce que les mille ans fussent accomplis ». Alors Gog et Magog s’engageront dans une guerre mondiale. Surviendra la première résurrection des morts et les temps messianiques s’ouvriront.

Ces paroles visionnaires, fondatrices dans la chrétienté de la notion (et de l’espérance) d’un millénium apocalyptique, furent transcrites au I^{er} siècle de notre ère. Raison pour laquelle, même si le livre cite Babylone comme l’« empire du mal », les exégètes et les théologiens estiment qu’il s’agissait d’un nom de code pour désigner Rome.

Quand bien même: il est parlant que les mots de l’Apocalypse fassent écho à ceux du prophète Ézéchiel (VI^{e} siècle av. J.-C.) qui exprima la vision d’une résurrection des morts le Jour du Seigneur (chapitre 37) et de la guerre mondiale de Gog et Magog (chapitres 38, 39). Ce qui aura lieu, dit Ézéchiel, « à la fin des années ». Tout ce qui fut prédit, dit-il, par les prophètes de Yahvé aux jours anciens, « qui ont alors prophétisé pendant des années » (38:17).

« Les années » à accomplir, le décompte jusqu’à « la fin des années ». En réalité, la Bible offrit un indice bien des siècles avant l’époque d’Ézéchiel:

> *Car mille ans sont,*
> *à tes yeux,*
> *comme le jour d’hier…*

Ces paroles du Psaume 90:4 sont attribuées dans la Bible à Moïse lui-même. La transposition de mille ans à l’échelle de mesure du temps divin nous renvoie donc au moins à l’époque de l’Exode. Et du reste, le

Deutéronome (7:9) assigne à la durée de l'alliance de Dieu passée avec Israël le temps de « mille générations ». Et dans un psaume de David composé quand l'arche d'Alliance fut transportée en la cité de David, on rappelle une fois de plus ce temps de mille générations (1 Chroniques 16:15). D'autres psaumes appliquèrent à plusieurs reprises le nombre « mille » à Yahvé et à ses miracles. Le Psaume 68:18 alla même jusqu'à prêter mille ans à la longévité du char des *Elohim*.

Le mot hébreu « mille », *Eleph*, s'épelle à l'aide des trois lettres *Aleph* (« A »), *Lamed* (« L ») et *Peh* (« P » ou « Ph »), que l'on peut lire comme *Aleph*, soit la première lettre de l'alphabet, avec valeur numérique « 1 ». Additionnées, les trois lettres ont pour valeur numérique 111 (1 + 30 + 80), interprétable comme la triple affirmation de l'unité de Yahvé, du monothéisme, dans la mesure où « Un » constitue un mot codé pour « Dieu ». De façon tout à fait délibérée, ces mêmes trois lettres recombinées (P-L-A) se prononcent *Peleh* – miracle des miracles, une épithète de l'œuvre de Dieu et des mystères du ciel et de la terre au-delà de la compréhension humaine. Ces miracles des miracles renvoient principalement à toutes choses créées et annoncées de toute éternité. Ils étaient en outre l'objet de la quête de Daniel, quand il cherchait à deviner la fin des temps (12:6)[73].

Tout cela prend l'allure de « roue au milieu d'une autre roue…[74] », de sens sous le sens, de codes au deuxième degré au gré de ces versets qui s'attachent à une période millénaire: il ne s'agit pas seulement du décompte du temps qui passe dans une perspective numérique triviale, mais aussi d'une durée de l'Alliance en miroir, de l'affirmation codée du monothéisme et d'une prophétie attachée au millénium et à la fin des années.

Et comme la Bible l'exprime explicitement, les mille ans dont le décompte a commencé par la construction du Temple – en concordance avec ce que l'on appelle désormais le dernier millénaire av. J.-C. – fut le temps de la prophétie.

Pour comprendre les événements et les prophéties de ce dernier millénaire, l'on devrait remonter les aiguilles de l'horloge jusqu'au millénaire précédent, celui de la catastrophe nucléaire et de l'avènement de la suprématie de Marduk.

Les *textes des lamentations* qui décrivent la catastrophe et la désolation qui s'emparèrent de Sumer et Akkad quand le nuage atomique mortel souffla sur la Mésopotamie, racontent de vivante façon comment les dieux sumériens désertèrent de toute urgence leurs « centres cultuels » face à l'avancée du « vent du diable ». Certains « se cachèrent dans les montagnes », d'autres « prirent la fuite vers les plaines lointaines ». Inanna abandonna ses domaines pour cingler vers l'Afrique à bord d'un sous-marin. L'épouse d'Enki, Ninki, « vola comme un oiseau » pour gagner l'Abzu en Afrique quand son conjoint, lui, chercha refuge au nord. Enlil et Ninlil fuirent sans que l'on sache où, tout comme Ninharsag la célibataire. À Lagash, la déesse Bau se retrouva livrée à elle-même car Ninurta était parti dès l'explosion des bombes. Elle « pleura des larmes amères pour son temple » et tarda à partir. Ce fut pour elle catastrophique: « Ce jour-là, la tempête fondit sur elle. Bau, comme si elle était mortelle, se fit prendre par la tempête. »

La liste des dieux en fuite n'en finit pas de s'allonger jusqu'au moment où la calamité atteint Ur et ses déités. Cette fois, comme je l'ai déjà évoqué, Nannar/Sîn se refusa à croire que le sort de sa ville était scellé. Dans le texte de lamentation que son épouse Ningal écrivit elle-même plus tard, elle expliqua comment, en dépit de l'abominable odeur exhalée par les cadavres qui emplissaient la ville, ils restèrent « et ne prirent pas la fuite ». Pas davantage, ils ne s'enfuirent au cours de la nuit qui suivit le terrible jour. Mais au matin, les deux déités, réfugiées dans la chambre souterraine de leur ziggourat, comprirent que la cité était condamnée. Alors, à leur tour, ils la quittèrent.

Le nuage atomique, poussé vers le sud par les vents, épargna Babylone. On interpréta cette chance comme un signe qui conforta le sentiment que l'attribution des cinquante noms à Marduk montrait le bien-fondé d'une

suprématie méritée. Le premier geste du dieu consista à concrétiser le souhait de son père: que les Anunnaki construisent eux-mêmes pour lui sa demeure/temple à Babylone, l'E.SAG.IL (« la Demeure de la Haute Tête »). À laquelle fut ajouté dans le quartier sacré réservé un autre temple dédié à la célébration de la nouvelle année marquée par la déclamation de l'*Enuma elish* revu et corrigé. L'appellation du temple, E.TEMEN.AN.KI (« la Demeure de la fondation Ciel-Terre »), marquait bien la volonté de le substituer au DUR.AN.KI (« la Liaison Ciel-Terre ») d'Enlil, qui se trouvait au cœur de Nippur quand il était le centre de contrôle de mission.

Les spécialistes n'ont guère prêté attention aux manifestations des mathématiques dans la Bible. Ils ont évité de s'attaquer à ce qui sentait le casse-tête à plein nez: pourquoi la Bible hébraïque a-t-elle entièrement adopté le système décimal alors même qu'Abraham était un *Ibri*– un Sumérien de Nippur –, et que tous les récits de la Genèse (comme les Psaumes et d'autres textes s'en font l'écho) avaient pour origine des écrits sumériens? Pourquoi le système sexagésimal (en base 60) sumérien ne fut-il en aucun cas évoqué dans la numérologie biblique – particularité qui atteignit son paroxysme à travers le concept de millénium?

L'on s'est demandé si Marduk s'était impliqué dans cette question de mathématiques. Il marqua son accession à la suprématie par la proclamation d'une nouvelle ère (celle du Bélier), par la révision du calendrier, sans oublier la mise en œuvre d'une nouvelle porte des dieux. Pour chacune de ces étapes, il est patent qu'une nouvelle mathématique entre en jeu, le basculement tacite du système sexagésimal vers le décimal.

L'élément central de cette révolution fut le temple-ziggourat bâti en son honneur dont Enki suggéra que la construction devait se voir assurer par les Anunnaki. La mise au jour archéologique de ses ruines (après bien des reconstructions), tout comme l'information consignée sur des tablettes riches de données architecturales précises, révèlent que la ziggourat s'élevait sur sept étages dont le dernier servait en réalité de résidence pour Marduk. Son plan (et Marduk lui-même le confirma) « s'établissait sur les écrits du ciel très haut ». Il s'agissait d'une structure carrée dont la base ou

premier degré mesurait 15 *gar* (un peu moins de 100 mètres, 91,44) de côté pour une hauteur de 5,5 *gar* (une trentaine de mètres). Au-dessus, s'élevait un second degré de dimension moindre et de plus petite hauteur, et ainsi de suite jusqu'à atteindre pour le temple tout entier une hauteur égale aux 91,44 mètres du côté du carré. On aboutissait ainsi à un cube dont l'arête égalait 60 *gar* pour chacune des trois dimensions, ce qui conférait à la structure le nombre céleste de 3 600 au carré (60 × 60) et de 216 000 au cube (60 × 60 × 60). Mais sous ce nombre se cachait un basculement vers le système décimal dans la mesure où il représentait le nombre zodiacal 2 160 multiplié par 100.

Les quatre coins de la ziggourat correspondaient précisément aux quatre points cardinaux de la boussole. Comme l'ont montré les études des paléoastronomes, la hauteur respective de chacun des six degrés avait été calculée avec précision pour favoriser les observations célestes depuis cette localisation géographique particulière. La ziggourat n'avait donc pas seulement pour but de surclasser celle d'Enlil qui l'avait précédée, l'Ekur, mais aussi de se substituer aux fonctions astronomico-calendaires de Nippur.

Le tout fut mis en pratique par une révision du calendrier – affaire de prestige théologique tout autant que de besoin, puisque la transition zodiacale (du Taureau au Bélier) exigeait à son tour un ajustement d'un mois dans le calendrier, si tant est que *Nissan* (« Le porte-étendard ») devait rester le premier mois et le mois de l'équinoxe de printemps. Pour y parvenir, Marduk ordonna que le dernier mois de l'année, Addaru, compte pour double cette annéelà (le système de doublement d'Addaru sept fois au sein d'un cycle de dix-neuf ans fut adopté par le calendrier hébreu de façon à réaligner périodiquement les années lunaires et solaires).

À l'image de la Mésopotamie, le calendrier fut révisé en Égypte. Il y avait été conçu à l'origine par Thot dont le « nombre secret » était 52. Il divisait l'année en 52 semaines de 7 jours chacune, ce qui aboutissait à une année solaire de 364 jours seulement (un processus clairement exposé dans le *Livre d'Hénoch*). Sous son avatar de Râ, Marduk imposa en lieu et place

une année calculée selon une division 10: il divisa l'année en 36 « décans » de 10 jours chacun. Ce qui donnait 360 jours, que l'on faisait alors suivre de cinq jours spéciaux pour aboutir à 365.

Figure 84

L'ère nouvelle introduite par Marduk ne marquait pas l'avènement du monothéisme. Marduk se garda de se proclamer lui-même dieu unique. Et pour cause, il avait besoin de la présence des autres dieux pour acclamer sa suprématie. D'où le soin qu'il mit à disposer dans le quartier sacré de Babylone sanctuaires, petits temples et résidences pour tous les autres dieux majeurs qu'il invita à élire domicile en ces lieux. Il n'existe aucune mention dans quelque texte que ce soit que l'un des dieux ait jamais accepté pareille invitation. Au contraire, à peu près au moment où la dynastie royale que Marduk avait projetée finit par s'installer à Babylone vers 1890 av. J.-C., les dieux qui s'étaient dispersés entamèrent l'installation de leurs nouveaux domaines personnels tout autour de la Mésopotamie.

Particulièrement visible, se signalait le royaume d'Élam à l'est, avec Suse (plus tard la biblique Shushan) pour capitale et Ninurta pour « dieu national ». À l'ouest, un royaume dont la capitale fut dénommée Mari (racine *Amurru*, celle de l'Ouest) fleurit par ses propres moyens sur la rive occidentale de l'Euphrate. Ses palais magnifiques étaient décorés de fresques où l'on voyait Ishtar investir le roi de ses pouvoirs (figure 84), preuve de la haute considération portée par le pays à la déesse. Dans la

région montagneuse du territoire Hatti où les Hittites avaient déjà voué un culte au plus jeune fils d'Enlil, Adad, sous son nom hittite de Teshub (le dieu du Vent ou de la Tempête), commençait à s'épanouir un royaume aux aspirations impériales et aux ambitions fortes. Et entre le territoire des Hittites et la Babylonie, apparut un royaume entièrement nouveau, celui de l'*Assyrie*, dont le panthéon se superposait à celui de Sumer et d'Akkad, à l'exception de son dieu national, nommé *Assur (Ashur)* – « Celui qui voit ». Il associait les pouvoirs et les identités d'Enlil et d'Anu, et sa représentation sous la forme d'un dieu inscrit dans un objet circulaire ailé (figure 85) colonisait tous les monuments assyriens.

Figure 85

Enfin, en la lointaine Afrique, nous avions l'Égypte, le royaume du Nil. Mais une période de chaos que les égyptologues appelèrent deuxième période intermédiaire fit disparaître le pays de la scène internationale jusqu'au moment où ce que l'on voulut bien nommer Nouvel Empire fit son apparition vers 1650 av. J.-C.

Les chercheurs éprouvent toujours bien des difficultés à expliquer pourquoi l'ancien Proche-Orient connut une telle agitation à cette époque. La nouvelle dynastie (la XVII^{e}) qui prit alors le contrôle de l'Égypte se montra animée d'une volonté de conquête dont l'ambition la poussa jusqu'en Nubie au sud, en Libye à l'ouest et dans les territoires qui s'échelonnaient le long de la côte méditerranéenne à l'est. Au pays des Hittites, un nouveau roi envoya son armée franchir l'obstacle des monts

Taurus, et de même, le long de la Méditerranée. Son successeur envahit Mari. Et du côté de Babylone, un peuple dénommé les Kassites, surgi de nulle part (en réalité venu du nord-est de la région montagneuse qui borde la mer Caspienne), attaqua Babylone et mit un terme violent à la dynastie fondée par Hammourabi.

Même si chacune des nations affirmait s'être engagée sur le chemin de la guerre au nom et sur l'ordre de son dieu national, il se pourrait fort que les conflits en chaîne aient dissimulé les luttes entre les dieux sous prétexte de guerres humaines. Un indice semble en confirmer l'hypothèse: les noms théophores des pharaons de la XVIII^{e} dynastie abandonnèrent le préfixe ou suffixe Râ au profit de celui de Thot. Ce changement, inauguré avec *Thoutmôsis I^{er}* en 1525 av. J.-C., marqua en outre le début de l'oppression contre les Israélites. Le prétexte avancé par le pharaon se révèle éclairant: alors qu'il venait de lancer des expéditions militaires contre Naharin situé sur le cours supérieur de l'Euphrate, il craignit que les Israélites ne jouent le rôle de cinquième colonne intérieure. La raison? Naharin correspondait à la zone même d'Harran, là où la population descendait de leurs pères les patriarches.

Même si cette crainte explique les motifs avancés de l'oppression contre les Israélites, elle n'éclaire pas le pourquoi ni le but de l'envoi d'armées par des Égyptiens désormais voués au culte de Thot, à la conquête de la lointaine Harran. Gardons pour l'heure cette énigme en tête.

Les expéditions militaires d'une part, et l'oppression simultanée des Israélites de l'autre qui atteignit son paroxysme avec le décret ordonnant la mise à mort des nouveau-nés israélites mâles, trouvèrent leur acmé sous le règne de *Thoutmôsis III*, avec l'obligation faite à Moïse de fuir après sa révolte en faveur de son peuple. Il ne put retourner en Égypte, depuis le désert du Sinaï, qu'après la mort de Thoutmôsis III en 1450 av. J.-C. Dix-sept années plus tard, à force de requêtes répétées et après une succession de plaies infligées par Yahvé sur « l'Égypte et ses dieux », les Israélites furent libres de partir. Commença l'Exode.

Deux incidents que mentionna la Bible, plus un bouleversement majeur en Égypte, montrent les conséquences théologiques que les miracles et autres merveilles attribués à Yahvé au secours de son peuple élu impliquèrent parmi les autres peuples.

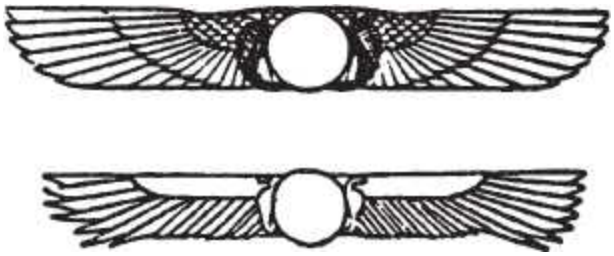


Figure 86

« Jéthro, sacrificateur de Madian, beau-père de Moïse, apprit tout ce que Dieu avait fait en faveur de Moïse et d'Israël, son peuple », lit-on dans Exode 18:1. Il s'en vint au campement des Israélites, laissa Moïse lui conter toute l'histoire, et dit: « Je reconnais maintenant que l'Éternel est plus grand que tous les dieux » (18:11). Et il offrit des sacrifices à Yahvé. L'autre péripétie (décrite en Nombres, chapitres 22-24) se déroula quand le roi moabite engagea le devin Balaam pour qu'il jetât un sort sur les Israélites en train de progresser. Mais « l'esprit de Dieu vint sur Balaam » lequel, en une « vision divine » vit que la maison de Jacob jouissait de la bénédiction de Yahvé dont la parole ne saurait être circonvenue.

La reconnaissance de la part d'un prêtre non hébreu, d'un devin, des pouvoirs et de la suprématie de Yahvé produisit un effet inattendu sur la famille royale égyptienne. En 1379 av. J.-C. – au moment même où les Israélites pénétraient en Canaan même –, un nouveau pharaon troqua son nom pour s'appeler Akhénaton – où Aton est signifié par le disque ailé (figure 86) –, déménagea sa capitale ailleurs et commença à ne vénérer qu'un seul Dieu. Expérience de courte durée à laquelle mit un terme rapide le clergé d'Amon-Râ… D'une durée tout aussi éclair se montra le concept d'une paix universelle, consubstantiel à la foi en un Dieu universel. En 1296 av. J.-C., l'armée égyptienne qui s'entêtait à envahir la région

d’Harran fut définitivement défaite par les Hittites lors de la bataille de Kadesh (dans l’actuel Liban).

Pendant que Hittites et Égyptiens s’épuisaient mutuellement, les Assyriens profitaient du surplus de tranquillité qui leur était offert pour s’affirmer. Tout un enchaînement de mouvements expansionnistes lancés pratiquement dans toutes les directions atteignit son apogée par la reconquête de Babylone, assurée par le roi assyrien Tukulti-Ninurta I^{er} – nom théophore indicateur de l’allégeance religieuse – et la capture du dieu de Babylone, Marduk. La conséquence se révéla emblématique du polythéisme de l’époque: loin de se voir déconsidéré, le dieu fut escorté jusqu’en la capitale assyrienne où, quand fut venu le temps des cérémonies du nouvel an, ce fut Marduk, et non Assur, qui trôna dans les rituels hérités du passé. Cet « œcuménisme des Églises », si vous me passez l’expression, ne suffit pas à enrayer l’épuisement des royaumes qui avaient connu la suprématie. Et au cours des siècles qui allaient venir, les deux puissances ennemies de la Mésopotamie suivirent l’exemple égyptien et hittite de l’amoindrissement et de la perte du zèle de conquête.

Il ne fait guère de doute que c’est le repli de ces tentacules impérialistes qui rendit possible l’émergence de cités-États en Asie occidentale, tout particulièrement le long de la côte Méditerranée, en Asie Mineure et jusqu’en Arabie. Leur prospérité, pourtant, joua le rôle de puissants aimants qui attirèrent les migrants et les envahisseurs d’un peu partout. Les envahisseurs venus par bateaux – les « peuples de la mer » comme les surnommèrent les Égyptiens – tentèrent de s’installer en Égypte et finirent par occuper la côte cananéenne. En Asie Mineure, les Grecs affrétèrent une flotte d’un millier de navires contre Troie. Les peuples au langage indoeuropéen poussèrent leur avantage en Asie Mineure et le long de l’Euphrate. Les précurseurs des Perses prirent pied en Élam. Enfin, en Arabie, des tribus devenues florissantes à force de contrôler les routes commerciales tournèrent leurs regards vers les territoires fertiles au nord de chez eux.

En Canaan, les Israélites, fatigués par leurs luttes incessantes contre les rois des cités et les principautés qui les cernaient, adressèrent, par l'intermédiaire du grand prêtre Samuel, une supplique à Yahvé: fais de nous une nation puissante, donne-nous un roi!

Le premier de ces rois fut Saül. Auquel succéda David, avant le transfert de la capitale à Jérusalem.

La Bible dresse la liste des « hommes de Dieu » de cette période, qu'elle appela même « prophètes » au sens premier du mot: « porteparole » de Dieu. Ils délivrèrent effectivement des messages divins, mais ils appartenaient davantage à l'essence des prêtres oraculaires que l'on connaissait ailleurs dans l'Antiquité.

Ce ne fut qu'après l'édification du temple de Yahvé que la prophétie – la prédiction des choses à venir – allait connaître une explosion. Et rien n'égala dans le reste du monde les prophètes hébreux de la Bible dans leur façon de mêler le prêche de justice et de moralité avec la vision des choses à venir.

La période désormais désignée, avec le recul, comme le premier millénium av. J.-C. correspond en réalité à l' *ultime millénium* des quatre mille ans de l'histoire humaine commencés par l'avènement de la civilisation sumérienne. Au cœur de cette saga humaine que j'ai tenté de reconstituer au travers de mes *Chroniques terriennes* demeure l'holocauste nucléaire, la disparition de Sumer et Akkad, et la transmission du sceptre sumérien à Abraham et sa descendance. Le grand tournant des deux mille premières années. À présent, le deuxième grand pan de l'histoire, les deux derniers millénaires commencés en Sumer avec la visite protocolaire d'Anu sur Terre vers 3760 av. J.-C., allaient s'achever.

C'est ce qui, à l'évidence, assurait le lien avec les grandes prophéties bibliques de l'époque: le cycle se boucle, ce qui fut prédit à l'orée des années va s'avérer à la fin des années.

Il avait été offert à l'humanité l'occasion de se repentir, de renouer avec la justice et la morale, de reconnaître l'existence d'un seul vrai Dieu, le

Dieu qu'honorent les *Elohim* eux-mêmes. À travers chacun de leurs mots, de leur vision, de leur action symbolique, les prophètes avaient donné un prix au message: le temps passe. De grands événements sont sur le point de survenir. Yahvé ne recherche pas la mort des pêcheurs. Il attend d'eux qu'ils retournent à la droiture. L'homme ne maîtrise pas sa destinée, mais il détient la possibilité de saisir sa chance. Les hommes, les rois, les nations peuvent laisser filer le cours des choses. Mais si le mal prévaut, si l'injustice doit régir les relations humaines, si les nations continuent à lever l'épée contre les autres nations, tous seront jugés et condamnés le « Jour du Seigneur ».

La Bible le reconnaît explicitement, le message n'avait pas l'oreille d'un public peu réceptif. Cernés qu'ils étaient par des peuples qui semblaient connaître celui qu'ils vénéraient, les juifs furent pressés de se rallier aux exigences strictes d'un Dieu invisible, un Dieu dont la simple apparence demeurait inconnue. Les prophètes authentiques de Yahvé affrontaient de plein fouet les « faux prophètes » qui se réclamaient eux aussi de la parole de Dieu. Sacrifices et donations au temple rachèteront tous les péchés, alléguaient-ils. Yahvé ne veut pas de vos sacrifices, il veut que vous pratiquiez la justice, répliquait Ésaïe. Il ajoutait: de grandes calamités vont accabler les impies. Non, non, la paix est à nos portes, clamaient les faux prophètes.

Pour emporter la croyance, les prophètes de la Bible s'en remettaient aux miracles – tout comme Moïse, sur les instructions de Dieu, avait recouru aux miracles pour obtenir que le pharaon libère les Israélites et par conséquent pour convaincre lesdits Israélites de la toute-puissance de Yahvé.

La Bible décrit par le détail les difficultés rencontrées par le prophète Élie sous le règne (dans le royaume du nord, Israël) d'Achab et de sa femme phénicienne Jézabel qui avait amené avec elle le culte du dieu cananéen Baal. Élie avait été précédé par sa réputation. Il avait fait en sorte que la farine et l'huile d'une pauvresse ne s'épuisent jamais. Il avait aussi ressuscité un jeune garçon déclaré mort. Désormais, la grande épreuve

d'Élie était la confrontation avec les « prophètes de Baal » sur le mont Carmel. Le « vrai prophète » serait celui qui accomplirait un miracle face à une multitude rassemblée, à la tête de laquelle se tenait le roi. On avait préparé un sacrifice sur un bûcher, que l'on n'avait pas allumé – l'étincelle devait venir du ciel. Et les prophètes de Baal d'en appeler au nom du dieu du matin jusqu'au soir, sans obtenir le moindre écho ni réponse (1 Rois chapitre 18). En pleine dérision face à eux, Élie s'écrie: votre dieu est peut-être endormi. Pourquoi ne l'appelez-vous pas plus fort? Ce qu'ils firent jusqu'à l'aube, en vain. Alors, Élie rassembla des pierres et refit un autel dédié à Yahvé qui était en ruines, il disposa le bois et y déposa le bœuf sacrificiel, il demanda à l'assemblée de verser de l'eau sur l'autel pour que l'on soit bien sûr qu'aucun feu dissimulé ne s'y trouvait. Puis il évoqua le nom de Yahvé, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. « Et le feu de l'Éternel tomba, et il consuma l'holocauste… » (18:38). Le peuple, convaincu de la suprématie de Yahvé, s'empara des prophètes de Baal et les tua.

Après l'enlèvement d'Élie au ciel dans un chariot de feu, à son tour son disciple et successeur Élisée réussit des miracles pour établir sa légitimité de vrai prophète de Yahvé. Il transforma de l'eau en sang, ressuscita un gamin, emplit des récipients vides d'une petite quantité d'huile, nourrit des centaines de gens à l'aide d'un reste de nourriture et fit en sorte qu'une barre de fer flottât sur l'eau.

De tels miracles étaient-ils alors crédibles? La Bible nous apprend – par les récits du temps de Joseph, puis ceux de l'Exode –, tout comme les textes égyptiens eux-mêmes, à commencer par *Les contes des magiciens*, que la cour royale faisait le plein de magiciens et de devins. La Mésopotamie connaissait les prêtres du présage et les prêtres oraculaires, les visionnaires et les voyants, sans oublier l'interprétation des rêves. Pourtant, quand une discipline académique dénommée la « critique biblique » connut son moment de gloire à partir du XIX^{e} siècle contemporain, de telles histoires de miracle entrèrent dans le champ de l'exigence que tout dans la Bible devait se voir valider au moyen de sources indépendantes pour obtenir le

label « crédible ». Fort heureusement, parmi les dernières découvertes des archéologues au cours du XIX^{e} siècle, figurait une stèle gravée du roi moabite Mesha. Non seulement elle corroborait les données connues sur la Judée au temps d'Élie, mais en outre présentait l'une des rares mentions de Yahvé hors la Bible cité avec son nom entier (figure 87). Certes, il n'y a là nulle corroboration des miracles mêmes, mais cette découverte – suivie par d'autres – contribua puissamment à authentifier les événements et les personnalités véhiculés par la Bible.

Figure 87

Outre le recoupement procuré par les textes et les objets mis au jour par les archéologues, ces documents éclairèrent les différences profondes entre les prophètes bibliques et ces diseurs de fortune des autres nations. Depuis les tout débuts, les Hébreux *Nebim (Nabi)* – traduit par « prophètes » mais dont la signification littérale est « porte-parole » de Dieu – expliquaient que la magie et la vision ne procédaient pas d'eux, mais de Dieu. Les miracles, c'était lui, et ce qui était prédit n'était que ce que Dieu ordonnait. De plus,

loin de se comporter en serviteurs de cour à l'image des « prophètes à la "oui-oui-mes-seigneurs" », ils furent souvent amenés à critiquer et admonester les grands et les puissants pour leurs méfaits personnels ou leurs décisions nuisibles à leur nation. Même le roi David fut fustigé pour avoir convoité la femme d'Urie (Ourias) *le Hittite*.

Par une coïncidence étrange – si tant est que c'en fut une –, au moment même où David s'empara de Jérusalem et prit les premières dispositions pour établir la maison de Yahvé sur la plateforme sacrée, le déclin de ce que l'on appelle l'Assyrie ancienne cessa soudain, et, sous l'égide d'une nouvelle dynastie que les historiens nomment époque néo-assyrienne, le pays repartit de plus belle. Puis, sitôt que le Temple de Yahvé fut reconstruit, Jérusalem commença à attirer l'attention de souverains éloignés. La conséquence directe en fut que ses prophètes, à leur tour, donnèrent à leurs visions une dimension internationale et mêlèrent leurs prophéties touchant au monde dans sa globalité à celles qui concernaient la Judée, l'émergence du royaume d'Israël au nord, leurs rois et leurs peuples. Une vision planétaire absolument fascinante par sa largeur de vue et sa compréhension des choses, exprimée par des prophètes qui, avant d'avoir été appelés par Dieu, n'étaient pour la plupart que d'obscurs villageois.

Une telle connaissance approfondie de territoires lointains et de nations reculées, celle du nom de leurs rois (dans un cas, jusqu'au surnom du roi), de l'état de leur commerce et des routes empruntées par leurs marchands, de leurs armées et de l'état de leurs forces combattantes, eut de quoi impressionner jusqu'aux rois de Judée de l'époque. Dans un cas au moins, une explication fut donnée, par les soins d'Hanani le prophète, lequel (alors qu'il mettait en garde le roi de Judée contre un traité avec les Araméens) expliqua au roi: repose-toi sur la parole de Yahvé car « ce sont les yeux de Yahvé qui scrutent toute la terre ».

En Égypte aussi, à une période de désunion succéda une nouvelle dynastie, la XXII^{e}, qui réunit le pays et relança son implication dans les affaires internationales. Le premier roi de cette nouvelle dynastie, le pharaon Sheshonq, saisit l'occasion d'être le tout premier souverain

étranger de l’une des dix premières puissances du moment à entrer en force à Jérusalem et à s’en approprier les trésors (il s’abstint, malgré tout, de s’attaquer au Temple et de le profaner). On retrouve la relation de l’événement, survenu en 928 av. J.-C., dans 1 Rois 14 et en 2 Chroniques 12. Tout avait été prédit par Yahvé auprès du roi de Judée et de son entourage nobiliaire longtemps auparavant par le prophète Shemaiah. Il s’agit en outre de l’une des occurrences du récit biblique corroborée par une archive extérieure et indépendante – en l’occurrence celle du pharaon lui-même, rédigée sur les murs sud du temple d’Amon à Karnak.

Figure 88a

Les intrusions assyriennes dans les royaumes juifs, racontées en détail dans la Bible, commencèrent par le royaume du nord, Israël. Cette fois encore, les données bibliques sont totalement recoupées par les annales des rois assyriens. Salmanazar III (Shalmaneser), 858-824 av. J.-C., alla même jusqu’à représenter par l’image le roi israélite Jéhu en train de se prosterner devant lui dans une scène surmontée du symbole du disque ailé de Nibiru (figure 88a). Quelques décennies plus tard, un autre roi israélite repoussa une attaque par le versement préalable d’un tribut au roi assyrien Tiglat-Pileser III (745-727 av. J.-C.). Mais il ne fit que retarder un peu les choses: en 722 av. J.-C., le roi assyrien Salmanazar V marcha sur le royaume du nord, conquit sa capitale *Samarie* (*Shomrôn* en hébreu – la « petite Sumer ») et condamna à l’exil le roi et sa cour. Deux ans plus tard, le roi assyrien qui lui succéda, Sargon II (721-705 av. J.-C.) exila le reste de la

population – ce qui donna naissance à l'énigme des « dix tribus perdues d'Israël » – et mit fin à l'existence indépendante de cet État.

Les rois assyriens entamaient chacune des narrations de leurs si nombreuses campagnes militaires par les mots « Sur l'ordre de mon dieu Assur », histoire de conférer à leurs conquêtes une aura de guerres religieuses. La conquête et l'assujettissement d'Israël revêtaient une importance si grande que Sargon, lorsqu'il rappela ses victoires inscrites sur les murs de son palais, commença l'inscription en se présentant comme « Sargon, conquérant de Samarie et du territoire entier d'Israël ». Un exploit tel qu'il semblait l'aboutissement de ses conquêtes. Il écrivit: « J'ai étendu le territoire, propriété d'Assur, le roi des dieux. »

Au moment où ces calamités, à suivre la Bible, frappèrent l'État nord d'Israël parce que ses chefs et sa population ne tinrent pas compte des avertissements et des admonestations des prophètes, les rois de Judée au sud se montraient, eux, plus attentifs à l'accompagnement prophétique. Pendant un moment, ils jouirent d'une période de paix relative. Mais les Assyriens gardaient un œil sur Jérusalem et son Temple. Pour des raisons que leurs annales n'ont pas enregistrées, un grand nombre de leurs expéditions militaires visèrent d'abord la région d'Harran puis gagnèrent par l'ouest la côte méditerranéenne. D'une façon parlante, les archives des rois assyriens, dans leur description des conquêtes des domaines de la région d'Harran, identifient par son nom une cité, Nahor, puis une autre, Laban, autrement dit des villes porteuses des noms du frère et du beau-frère d'Abraham.

Il ne fallut pas attendre longtemps pour que la Judée, et précisément Jérusalem, subissent les attaques assyriennes. La mission d'extension des territoires et l'« ordre » du dieu Assur visant la maison de Yahvé incombèrent à Sennachérib, fils de Sargon II auquel il succéda en 704 av. J.-C. Il avait pour objectif d'affermir les conquêtes paternelles et de mater

définitivement les rébellions récurrentes dans les provinces assyriennes. Il consacra donc sa troisième campagne (701 av. J.-C.) à la prise de la Judée et de Jérusalem.

Le détail des événements et les circonstances de cette tentative font l'objet d'un descriptif complet à la fois dans les annales assyriennes et dans la Bible. Nous tenons là l'une des narrations les plus documentées qui attestent de la véracité biblique. De même, il s'agit d'une occasion de valider la vérité de la prophétie biblique, de mesurer la valeur de cette prédiction qui se voulait conseil et d'apprécier sa largeur de vue géopolitique.

Cette narration va même plus loin: elle est porteuse d'une preuve matérielle – toujours valable de nos jours – qui valide et illustre un aspect important de ces événements. Chacun va pouvoir dès lors constater de ses propres yeux la réalité et la vérité de l'ensemble.

Au moment où commence la relation de ces événements à travers les mots mêmes de Sennachérib, remarquons qu'une fois encore la campagne militaire menée contre la lointaine Jérusalem débuta par un détour dans le « territoire Hatti », par un passage dans la région d'Harran avant de basculer alors seulement tout droit plein ouest vers la côte méditerranéenne où la première cité attaquée fut Sidon:

> *Pour ma troisième campagne, j'ai marché contre Hatti. Luli, roi de Sidon, qu'anéantit le prestige de mon pouvoir capable de susciter la terreur, prit la fuite à travers les mers et trouva la mort.*
>
> *L'éclat de l'arme d'Assur, mon seigneur,*
> *qui provoque la stupeur, subjugua les cités puissantes*
> *de la Grande Sidon* […]
> *Tous les rois, de Sidon jusqu'à Arouad* [Arwad], *Byblos, Ashdod, Beth-Ammon, Moab et Adom apportèrent de somptueux tributs.*

Le roi d'Ashkelon [Ascalon], *lui, fut exilé, par mon fait, en Assyrie* […]

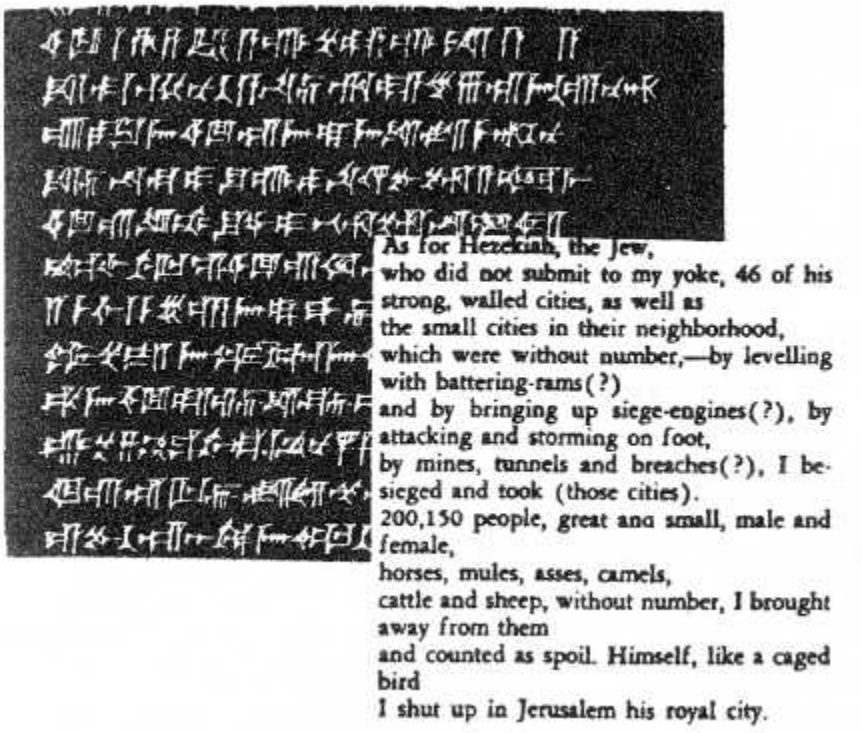


Figure 88b

L'inscription se poursuivait ainsi (figure 88b):

Quant à Ézéchias (Hezekiah) le Judéen
qui ne se soumit point à mon joug,
j'assiégeai 46 de ses cités puissantes
entourées de murailles, comme les
petites villes innombrables de son voisinage […]
Je les pris, et 200 150 individus, vieux comme jeunes,
hommes comme femmes,
et chevaux, mules, chameaux, ânes, bétail et moutons,
je les emmenai au loin.

En dépit de telles pertes, Ézéchias demeura inflexible pour la bonne raison que le prophète Ésaïe avait alors prophétisé: ne crains point l'assaillant, car Yahvé imposera sur lui son esprit, et il entendra une rumeur, et il retournera en son pays, et là il tombera sous l'épée… « […] ainsi parle l'Éternel [Yahvé] sur le roi d'Assyrie: il n'entrera point dans cette ville […] il s'en retournera par le chemin par lequel il est venu […] je protégerai cette ville pour la sauver. À cause de moi, et à cause de David, mon serviteur » (2 Rois 19:32-34).

Face au défi d'Ézéchias, Sennachérib en vint à consigner ces paroles dans ses annales:

> *En Jérusalem, je fis d'Ézéchias*
> *un prisonnier dans son palais royal,*
> *comme un oiseau en cage, je l'ai entouré*
> *de digues de terre, je m'en suis pris à tous ceux*
> *qui fuyaient la cité par ses portes.*

Il écrivit encore: « Puis je m'emparai de régions du royaume d'Ézéchias et je les distribuai aux rois d'Ashdod et d'Ekron, et de Gaza [les cités-États de la Philistine] et accrus le tribut qui pesait sur Ézéchias. » Il note alors le butin qu'Ézéchias « m'envoya plus tard à Ninive ».

Insensiblement presque, alors, les annales oublient de mentionner la prise de Jérusalem, pas davantage la capture de son roi, mais se contentent de décrire l'imposition du lourd tribut: de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, de l'antimoine, des pierres rouges taillées, du mobilier incrusté d'ivoire, de la peau d'éléphant, « et tout ce qui rentre dans un trésor de valeur ».

Cette vantardise occulte ce qui se passa réellement à Jérusalem. La Bible sera la source de l'histoire, un peu plus complexe. Le texte note, en 2 Rois chapitre 18, et de la même manière dans le livre du prophète Ésaïe comme dans les Chroniques, que « La quatorzième année du roi Ézéchias, Sanchérib [Sennachérib], roi d'Assyrie, monta contre toutes les villes fortes

de Juda, et s’en empara. Ézéchias, roi de Juda [Judée], envoya dire au roi d’Assyrie à Lakis: J’ai commis une faute! Éloigne-toi de moi. Ce que tu m’imposeras, je le supporterai. Et le roi d’Assyrie imposa à Ézéchias, roi de Juda, trois cents talents d’argent et trente talents d’or » (18:13). Ézéchias s’acquitta de la totalité, il ajouta même aux tribus les incrustations de bronze des portes du temple et du palais, et fit expédier le tout à Sennachérib.

Mais le roi d’Assyrie ne respecta pas l’accord. Bien loin de revenir en Assyrie, il lança une grande force armée contre la capitale de Judée. Et conformément à la tactique de siège assyrienne, le premier réflexe des attaquants fut de s’assurer des réservoirs en eau de la cité. Tactique qui se montra efficace ailleurs, mais qui échoua à Jérusalem. Pour une bonne raison: *les Assyriens ignoraient qu’Ézéchias disposait d’un aqueduc creusé sous les murs de la cité qui détournait les eaux abondantes de la source de Gihon pour remplir la piscine de Siloé ménagée à l’intérieur de la ville.* Cet aqueduc secret souterrain approvisionna en eau fraîche la ville assiégée et mit à mal les plans assyriens.

Dépossédé de sa victoire par l’échec du siège qui devait lui livrer la cité, le commandant assyrien opta pour la guerre psychologique. Dans une harangue prononcée en hébreu de façon que chacun des défenseurs le comprenne, il souligna l’inutilité de toute résistance. Aucun des dieux des autres nations ne les sauverait. Qui donc est ce « Yahvé », et pourquoi en ferait-il davantage pour Jérusalem? Il n’était qu’un dieu aussi faillible que les autres…

Ce qu’entendant, Ézéchias déchira ses vêtements et se vêtit d’un sac de toile en signe de deuil pour se rendre au Temple de Yahvé qu’il pria en ces termes, « Éternel, Dieu d’Israël, assis sur les chérubins! C’est toi qui es le seul Dieu de tous les royaumes de la terre, c’est toi qui as fait les cieux et la terre » (19:15). Ce fut le prophète qui répéta la promesse divine après lui avoir assuré que sa prière serait entendue: non, le roi assyrien jamais ne pourra pénétrer dans la cité. Il repartira chez lui déconfit et il y sera assassiné.

Dans la nuit, se produisit un miracle divin qui attesta de la vérité de la première partie de la prophétie:

> *Cette nuit-là, l'ange de l'Éternel sortit*
> *et frappa dans le camp des Assyriens*
> *cent quatre-vingt-cinq mille hommes.*
> *Et quand on se leva le matin, voici,*
> *c'étaient tous des corps sans vie.*
> *Alors Sanchérib, roi d'Assyrie,*
> *leva son camp, partit et s'en retourna.*
> *Et il resta à Ninive* (2 Rois 19:35-36).

En un ajout, la Bible prit le soin de bien noter que la seconde partie de la prophétie s'était, elle aussi, vérifiée: « Or, comme il était prosterné dans la maison de Nisroc, son dieu, Adrammélec et Scharetser, ses fils, le frappèrent avec l'épée, et s'enfuirent au pays d'Ararat. Et Esar-Haddon [Esarhaddon], son fils, régna à sa place » (19:37).

Cet ajout biblique sur la façon dont Sennachérib trouva la mort aura longtemps intrigué les exégètes dans la mesure où les annales royales assyriennes avaient gardé le mystère sur la mort du roi. Ce n'est que récemment que lesdits exégètes, en s'appuyant sur de nouvelles découvertes archéologiques, confirmèrent le récit biblique: Sennachérib fut bel et bien assassiné (en l'année 681 av. J.-C.) par deux de ses propres fils, et l'héritier du trône fut un troisième fils, plus jeune, du nom d'*Esarhaddon.*

À mon tour de pouvoir ajouter un mot pour confirmer le bien-fondé de la Bible.

Au XIX^{e} siècle, des archéologues en train de mener des fouilles à Jérusalem confirmèrent que *l'aqueduc d'Ézéchias était bien réel*, et non pas une légende: il existait bien un tunnel souterrain qui assura l'approvisionnement secret en eau de Jérusalem, creusé dans la couche rocheuse native de la cité sous les murs de défense, au temps des rois de Judée!

En 1838, l’explorateur Edward Robinson fut le premier à l’époque à l’arpenter sur toute sa longueur de 533 mètres. Au fil des décennies qui suivirent, d’autres explorateurs de la vieille Jérusalem (Charles Warren, Charles Wilson, Claude Conder, Conrad Schick) déblayèrent le tunnel pour l’examiner, ainsi que ses couloirs annexes. Il reliait bien la source d’eau du Gihon (hors les enceintes de défense) à la piscine de Siloé à l’intérieur de la cité (figure 89). Puis, en 1880, des gamins qui jouaient découvrirent à peu près à mi-distance dans le tunnel une inscription gravée sur la muraille. Les autorités turques de l’époque ordonnèrent que la portion de la paroi inscrite soit découpée et acheminée à Istanbul, la capitale turque. Il fut alors confirmé que cette inscription (figure 90), tracée dans une belle cursive de l’ancien hébreu au temps des rois de Judée, commémorait l’achèvement du tunnel, quand les équipes de tunneliers d’Ézéchias qui avaient creusé à travers la roche en partant chacune d’une extrémité avaient assuré la jonction au point précis où fut découverte l’inscription.

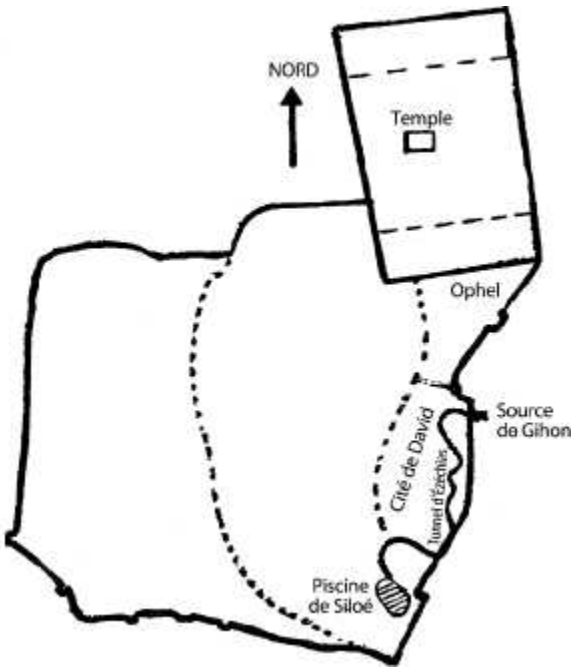


Figure 89

Ces mots (sur la découpe de roche de la paroi du tunnel), exposés au musée archéologique d’Istanbul, disaient ceci:

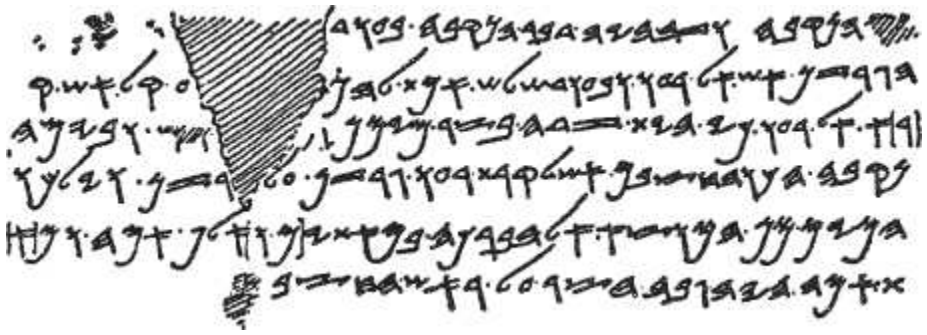


Figure 90

> […] *le tunnel. Et voici le récit de sa percée. Quand [les tunneliers levaient] la hache chacun à son tour auprès de son camarade, et alors qu'il restait trois coudées à percer, la voix d'un homme qui appelait son compagnon se fit entendre à travers une fissure dans la roche sur la droite* […] *Et le jour de la percée, les tunneliers frappaient chacun au côté de son camarade, hache contre hache. Et l'eau commença à s'écouler depuis sa source vers la piscine, mille et deux cents coudées. Et la hauteur de la roche au-dessus de la tête des tunneliers était de cent coudées.*

La précision et la sincérité du récit biblique des événements survenus à Jérusalem s'appliquèrent à ce qui survint dans la lointaine Ninive au moment de la succession sur le trône d'Assyrie: ce fut bel et bien une sordide affaire qui fit s'élever les fils de Sennachérib contre leur père pour se terminer par l'accession au trône du cadet, Esarhaddon. Le crime sanglant est relaté dans les *Annales d'Esarhaddon* (gravé sur l'objet recensé sous l'appellation de Prisme B), dans lesquelles il justifie son choix du pouvoir royal au détriment de ses frères aînés en évoquant un oracle délivré à Sennachérib par les dieux Shamash et Adad – choix approuvé par les dieux majeurs d'Assyrie et de Babylone, « et par tous les autres dieux du ciel et de la terre ».

La fin sanglante de Sennachérib ne fut que l'une des péripéties du drame enragé lié au rôle et à la stature du dieu Marduk. La tentative

assyrienne de rappeler les Babyloniens à l'ordre, en réalité celle d'annexer Babylone en enlevant Marduk pour l'amener dans la capitale d'Assyrie, aboutit à un échec. Et Marduk retrouva pendant des décennies sa position honorée à Babylone. Les textes soulignent que l'un des points essentiels de la restauration du dieu se manifesta par le besoin de célébrer le festival Akitu du nouvel an au cours duquel l' *Enuma elish*était lu en public, tandis que la résurrection de Marduk était reconstituée au cours d'un mystère de la passion. À Babylone et nulle part ailleurs. À l'époque de Tiglat-Pileser III, la légitimité du roi exigeait qu'il s'humiliât devant Marduk jusqu'à ce que le dieu « prenne mes deux mains dans les siennes » (selon les propres paroles du roi).

Pour graver dans le marbre son choix de voir Esarhaddon lui succéder, Sennachérib l'avait nommé vice-roi de Babylone (tout en se donnant le titre de « roi de Sumer et Akkad »). Et lorsqu'il accéda au trône, Esarhaddon prêta serment « en présence des dieux d'Assyrie: Assur, Sîn, Shamash, Nebo et Marduk » (bien qu'absente, Ishtar fut invoquée plus tard dans les annales).

Mais tous ces efforts en faveur d'une orthodoxie religieuse ne suffirent pas à instaurer la stabilité ni la paix. Au moment où commença le VII^{e} siècle av. J.-C., soit le début de la seconde moitié du dernier millénium si l'on compte depuis l'origine sumérienne, des bouleversements s'abattirent sur les grandes capitales et firent voler en éclats l'ancien monde.

Des bouleversements que les prophètes de la Bible avaient vu venir. C'était le début de la fin, proclamèrent-ils au nom de Yahvé.

Dans le scénario prophétisé des événements à venir, Jérusalem et sa plate-forme sacrée allaient devenir le point focal d'une catharsis totale. La colère divine était censée se manifester d'abord à l'encontre de la cité et de son peuple: l'une et l'autre avaient abandonné Yahvé et tourné le dos à ses commandements. Les rois des grandes nations devaient devenir les instruments de la fureur de Yahvé. Mais chacun à son tour, ils seraient jugés le jour du Jugement. « […] Il entre en jugement contre toute chair, car

l’Éternel est en dispute avec les nations », annonça le prophète Jérémie (25:31).

L’Assyrie, dit le prophète Ésaïe en citant Yahvé, serait le bâton avec lequel il punirait. Le prophète eut la vision que ce pays balaierait bien des nations, qu’il irait même jusqu’à envahir l’Égypte (une prophétie qui se réalisa). Mais à l’issue de ces événements, l’Assyrie, à son tour, serait jugée pour ses péchés. Babylone serait la suivante, proclama le prophète Jérémie. Son roi se rendrait maître de Jérusalem, mais soixante-dix ans plus tard (ce qui s’avéra), Babylone, elle aussi, serait soumise. Les péchés des nations, grandes comme petites, de l’Égypte à la Nubie jusqu’à la lointaine Chine (!) seront jugés le Jour de Yahvé.

L’une après l’autre, les prophéties se réalisèrent. Pour l’Égypte, le prophète Ésaïe avait prédit son occupation par les forces assyriennes à l’issue d’une guerre de trois ans. La prophétie devint réalité sous la poigne d’Esarhaddon, le successeur de Sennachérib. Ce qui mérite d’être souligné, au-delà de l’accomplissement de la prophétie, c’est qu’avant de conduire son armée vers l’ouest puis vers le sud en direction de l’Égypte, le roi assyrien fit un détour par Harran!

Nous étions en 675 av. J.-C. Au cours du même siècle, fut scellé le sort de l’Assyrie. C’est une Babylone en pleine résurgence qui s’empara de la capitale assyrienne Ninive sous l’égide du roi Nabopolossar (Nabopolàssar), lequel fit détruire les barrages sur le fleuve pour inonder la cité – très exactement ce qu’avait prédit le prophète Nahum (1:8). En 612 av. J.-C.

Ce qui restait de l’armée assyrienne reflua – de partout – vers Harran. Mais c’est là que l’ultime instrument du jugement divin fit son apparition. « Je fais venir de loin une nation, dit Yahvé à Jérémie (5:15-16), dont tu ne connais pas la langue »:

> *Voici, un peuple vient du pays du septentrion,*
> *une grande nation se lève des extrémités de la terre.*
> *Ils portent l’arc et le javelot, ils sont cruels, sans miséricorde.*

Leur voix mugit comme la mer.
Ils sont montés sur des chevaux,
prêts à combattre comme un seul homme […] (Jérémie 6:22-23).

Les archives mésopotamiennes de l'époque consignent l'apparition soudaine, en provenance du nord, des Umman-Manda – peut-être des hordes éclaireuses de Scythes venues d'Asie centrale, à moins qu'il ne s'agisse d'ancêtres des Mèdes originaires des hauts plateaux de l'actuel Iran, ou encore un cocktail des deux. En 610 av. J.-C., ils s'emparèrent d'Harran où se terraient les restes de l'armée assyrienne, histoire de s'assurer le contrôle des carrefours essentiels. Cinq ans plus tard, c'est une armée égyptienne emmenée par le pharaon Nékao (Néchao) qui partit conquérir Naharin sur le cours supérieur de l'Euphrate – comme Thoutmôsis III l'avait tenté avant l'Exode. Mais une force combinée de Babyloniens et d'Umman-Manda, lors de la bataille décisive de Karkemish près d'Harran, infligea le coup de grâce[75] à l'empire d'Égypte. La parfaite prophétie de Jérémy sur la hautaine Égypte et son roi Nékao:

Qui est celui qui s'avance comme le Nil,
et dont les eaux sont agitées comme les torrents?
C'est l'Égypte […] *Elle dit: je monterai, je couvrirai la terre.*
Je détruirai les villes et leurs habitants […]

Ce jour est au Seigneur, à l'Éternel des armées;
c'est un jour de vengeance, où il se venge de ses ennemis […]
Au pays du septentrion, sur les rives de l'Euphrate […]

L'Éternel des armées, le Dieu d'Israël, dit:
Voici, je vais châtier Amon de No, Pharaon,
l'Égypte, ses dieux et ses rois, Pharaon
et ceux qui se confient en lui.
Je les livrerai entre les mains

de ceux qui en veulent à leur vie.
Entre les mains de Nebucadnetsar,
roi de Babylone, et dans les mains de ses serviteurs
(Jérémie 46:8-26).

L'Assyrie était vaincue – la victorieuse était devenue victime. L'Égypte était battue et ses dieux voués à la disgrâce. Aucune puissance ne se dressait plus sur le chemin de Babylone – et rien n'empêchait plus Babylone d'incarner la colère de Yahvé à l'encontre de la Judée pour accomplir ainsi son propre destin.

À la tête de Babylone se trouvait désormais un roi aux ambitions impériales. Il avait reçu le trône en récompense de la victoire de Karkemish et reçu le nom royal de Nabuchodonosor (Nebuchadnezzar) II, appellation théophore qui intègre le nom de Nabu, le fils de Marduk et son porte-parole. Il lança sans tarder des campagnes militaires « de par les pouvoirs de mes seigneurs Nabu et Marduk ». En 597 av. J.-C., il lança ses troupes à l'assaut de Jérusalem, officiellement pour déposer son roi pro-égyptien Jehoiakim et le remplacer par son fils Jehoiachin, tout jeune adolescent. Il ne s'agissait, comme on le comprit, que d'un coup d'essai. D'une façon ou d'une autre, Nabuchodonosor était bien téléguidé pour jouer le rôle que Yahvé lui avait assigné, devenir le bourreau de Jérusalem pour les péchés du peuple. Mais à la fin des fins, Babylone elle-même serait condamnée:

La parole que l'Éternel prononça sur Babylone,
sur le pays des Chaldéens, par Jérémie, le prophète:
Annoncez-le parmi les nations, publiez-le,
élevez une bannière! Publiez-le, ne cachez rien!
Dites: Babylone est prise! Bel est confondu, Merodac [Marduk]
est brisé!
Ses idoles sont confondues, ses idoles sont brisées!
Car une nation monte contre elle du septentrion,
elle réduira son pays en désert, il n'y aura plus d'habitants.
Hommes et bêtes fuient, s'en vont (Jérémie 50:1-3).

Va se déclencher une épuration planétaire au cours de laquelle les nations, mais aussi leurs dieux, seront amenés à rendre des comptes, dira clairement Yahvé, « l'Éternel des armées ». Mais au terme de cette catharsis, quand viendra le Jour du Seigneur, Sion sera rebâtie et toutes les nations de la terre se rassembleront pour honorer Yahvé à Jérusalem.

Quand tout sera dit et accompli, déclara le prophète Ésaïe, Jérusalem et son Temple reconstruit seront la seule « lumière des nations ». *Jérusalem doit subir sa loi, mais se redressera pour accomplir son destin:*

> *Il arrivera, dans la suite des temps,*
> *que la montagne de la maison de l'Éternel*
> *sera fondée sur le sommet des montagnes,*
> *qu'elle s'élèvera par-dessus les collines.*
> *Et que toutes les nations y afflueront.*
> *Des peuples s'y rendront en foule,*
> *et diront: Venez, et montons à la montagne de l'Éternel,*
> *à la maison du Dieu de Jacob*
> *afin qu'il nous enseigne ses voies,*
> *et que nous marchions dans ses sentiers.*
> *Car de Sion sortira la loi,*
> *et de Jérusalem la parole de l'Éternel* (Ésaïe 2:1-3).

Au fil du dévoilement des événements et des prophéties qui touchent les grandes puissances, Jérusalem et son Temple, et ce qui adviendra aux derniers jours, se joignit aux prophètes de la Terre Sainte le prophète Ézéchiel qui eut des visions divines au bord du Khabour en la lointaine Harran.

Car c'est là, à Harran, que le drame divin et humain, né du croisement des parcours de Marduk et d'Abraham, devait aussi trouver son issue. Très exactement quand Jérusalem et son Temple allaient affronter leur destin.

Chapitre 12

Le dieu revenu des cieux

La croisée des chemins de Marduk et d'Abraham à Harran fut-elle un simple concours de circonstances ou bien Harran fut-elle choisie par l'invisible main du destin?

La question demeure ouverte et relève de la divination car le site sur lequel Yahvé avait choisi d'envoyer Abram pour y accomplir une mission audacieuse et où Marduk réapparut après une absence de mille ans se révéla l'endroit où, plus tard, une série d'événements incroyables – des miracles à tout le moins – commencèrent à se produire. Ils étaient la réalisation de perspectives prophétiques qui allaient avoir des conséquences sur le cours des affaires humaines et divines.

Ces événements clés, consignés pour la postérité par des témoins oculaires, se manifestèrent par la concrétisation des prophéties bibliques à propos de l'Égypte, de l'Assyrie et de Babylone. Dont le départ d'un dieu qui quitta son temple et sa cité pour gagner les cieux, puis son retour de l'espace un demi-siècle plus tard.

S'y ajoute, pour des raisons peut-être davantage métaphysiques que géographiques ou géopolitiques, tout un ensemble d'événements essentiels survenus au cours des deux derniers millénaires du décompte, commencé lorsque les dieux, réunis en conseil, décidèrent de doter l'humanité de la civilisation. Ils eurent pour décor Harran ou ses environs.

J'ai déjà évoqué en passant le détour que fit Esarhaddon pour passer par Harran. Le détail de ce pèlerinage fut conservé sur une tablette qui entrait

dans la correspondance royale d'Assurbanipal, fils d'Esarhaddon et son successeur. Il y est dit qu'alors qu'Esarhaddon réfléchissait à une attaque en Égypte, il bifurqua vers le nord et non vers l'ouest pour chercher le « temple en cèdre » à Harran. Il vit là « le dieu Sîn appuyé sur un bâton, le chef porteur de deux couronnes. Le dieu Nusku se tenait devant lui. Le père de sa majesté le roi pénétra dans le temple. Le dieu plaça une couronne sur sa tête et prononça ces mots: "Tu gagneras les contrées et tu les conquerras!" Il partit et conquit l'Égypte » (Nusku, ce que nous savons grâce à la liste divine sumérienne, appartenait à l'entourage de Sîn).

L'invasion de l'Égypte menée par Esarhaddon relève du fait historique et corrobore pleinement la prophétie d'Ésaïe. Ce détail du détour par Harran sert en outre à confirmer la présence sur place, en 675 av. J.-C., du dieu Sîn. Car ce fut plusieurs décennies plus tard que Sîn « avait conçu de la colère envers la cité et son peuple » et qu'il s'en était allé – au ciel.

Aujourd'hui, Harran existe toujours à l'endroit où se trouvait la ville du temps d'Abraham et sa famille. Hors les enceintes écroulées de la cité (qui datent de la conquête islamique), le puits devant lequel Jacob fit la rencontre de Rebecca demeure, avec son eau, et dans la plaine adjacente broutent toujours les moutons, comme ils le faisaient il y a quatre millénaires. Au cours des siècles passés, Harran jouait le rôle de centre savant et de la littérature. C'est là que les Grecs, dans la suite d'Alexandre, accédèrent à la somme de savoir « chaldéen » (dont les écrits de Bérose s'inspirèrent), là aussi que, beaucoup plus tard, musulmans et chrétiens échangèrent sur le plan culturel. Mais la fierté du lieu (figure 91) restait le temple dédié au dieu Sîn. Là où, au sein de ces ruines, le témoignage écrit des événements miraculeux touchant à Nannar/Sîn survécut à travers les millénaires.

Le témoignage en question n'était pas un ouï-dire. Il se présentait sous la forme de rapports établis par des témoins oculaires. Des témoins qui n'avaient rien d'anonymes: il s'agissait d'une femme nommée Adad-Guppi et de son fils Nabonide (Nabunaid). Rien à voir non plus, comme il arrive de nos jours, avec le témoignage d'un policier et de sa mère qui auraient

établi un rapport officiel d’observation d’ovni dans un coin paumé. Elle, elle était la grande prêtresse du grand temple de Sîn, un sanctuaire sacré et révéré vieux de plusieurs millénaires avant elle. Son fils, lui, était le dernier roi de l’empire le plus puissant sur terre à l’époque, Babylone.

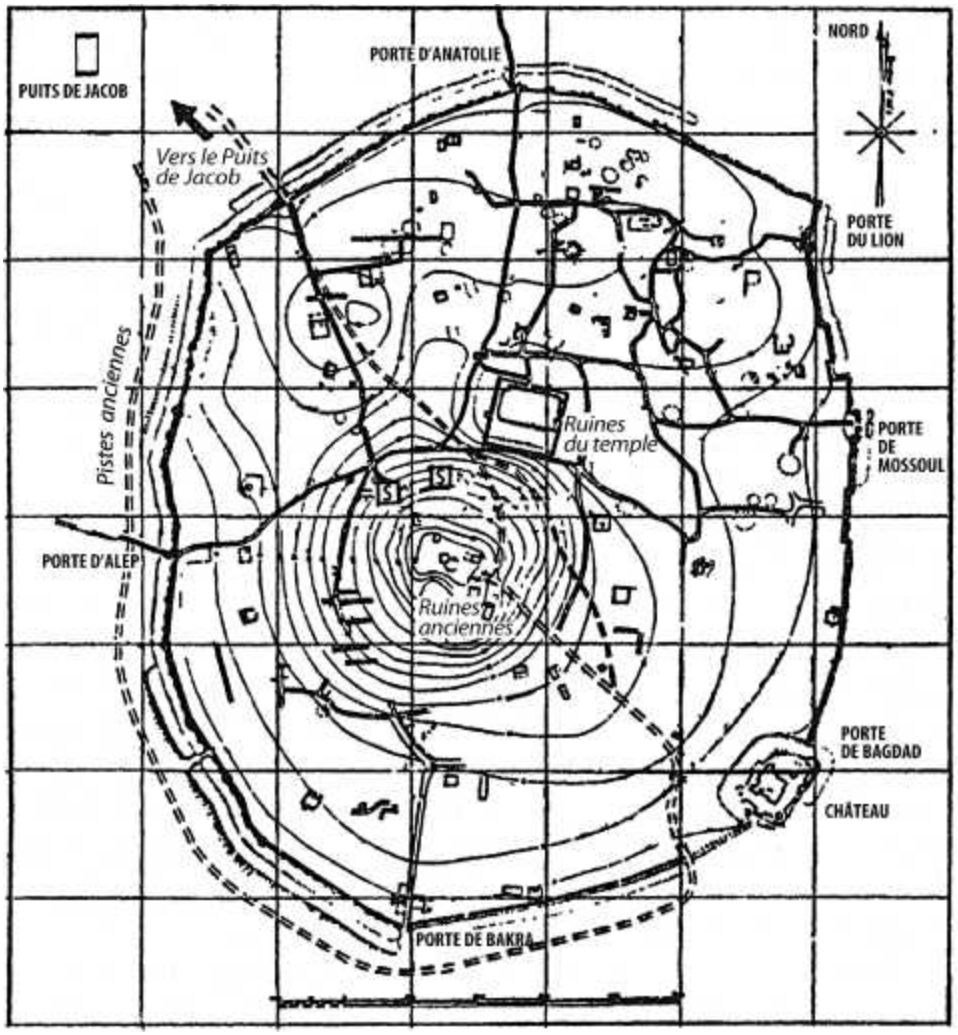


Figure 91

La grande prêtresse et son prince de fils firent graver la relation des événements sur des stèles – des colonnes de pierre porteuses d’une écriture cunéiforme qu’accompagnent des représentations imagées. Quatre d’entre elles furent découvertes au XX^{e} siècle par des archéologues. L’on pense que les stèles furent disposées par le roi et sa mère à chacun des coins du temple renommé consacré au dieu de la Lune à Harran, l’E.HUL.HUL (« Temple

de la Joie double »). Une paire des stèles porte le témoignage de la mère, les deux autres conservent les paroles du roi. C'est sur les stèles d'Adad-Guppi, la grande prêtresse du temple, qu'on lira le récit du départ et de l'ascension céleste du dieu Sîn. Et c'est à travers les inscriptions du roi, Nabonide, qu'est décrit le retour miraculeux et unique du dieu. Adad-Guppi, avec un sens consommé de l'histoire, et à la façon d'une servante expérimentée du temple, donna sur ses stèles des dates précises pour ces événements extraordinaires. Des dates calées, comme il était alors de coutume de le faire, sur les années de règne de rois connus: les exégètes contemporains eurent donc la possibilité – et ils ne s'en privèrent pas – de les vérifier.

Sur la stèle la mieux préservée, cataloguée par les archéologues H_1B, Adad-Guppi attaqua ainsi son témoignage (en akkadien):

Je suis Dame Adad-Guppi,
mère de Nabonide, roi de Babylone,
tout entière dévolue aux dieux Sîn, Ningal, Nusku
et Sadarnunna, mes divinités,
dont j'ai pieusement honoré le caractère divin
depuis ma plus tendre enfance.

Elle était née, poursuivit Adad-Guppi, sous la douzième année du règne d'Assurbanipal, roi d'Assyrie – au milieu du VII^{e} siècle av. J.-C. Même si ses inscriptions ne rappellent pas sa généalogie, d'autres sources semblent indiquer qu'elle appartenait à un lignage de quelque importance. Elle vécut, à en croire son témoignage, sous le règne de plusieurs rois assyriens et babyloniens, jusqu'à atteindre l'âge respectable de 95 ans quand les événements miraculeux se manifestèrent. Les exégètes ont reconnu que son listage des rois était en accord avec les annales assyro-babyloniennes.

Voici donc la relation du premier événement remarquable, telle qu'Adad-Guppi l'a composée:

Dansla seizième année de Nabopolossar,

roi de Babylone, Sîn, seigneur des dieux,
conçut de la colère envers la cité et son peuple
et prit le chemin du ciel.
Et la cité et le peuple qui y vivait
connurent la déchéance.

L'année mérite attention, car les événements – connus à partir d'autres sources – avaient bien eu lieu à ce moment, de quoi corroborer les mémoires d'Adad-Guppi. L'année en question était 610 av. J.-C. –, l'armée assyrienne en déroute se repliait sur Harran, en désespoir de cause.

Bon nombre de questions soulevées par cette citation méritent un éclairage: pourquoi Sîn montrait-il « de la colère envers la cité et son peuple », était-ce parce qu'on avait laissé les Assyriens occuper la ville? Choisit-il de partir à cause des Assyriens, ou bien en raison de l'approche des hordes d'Umman-Manda? Comment, par quels moyens, rejoignit-il le ciel – et quelle fut sa destination? Quelque part sur terre, bien loin de la planète, un refuge céleste? Les écrits d'Adad-Guppi glissent rapidement sur ces points, et pour le moment je vais l'imiter et laisser ces questions ouvertes.

Ce qu'exprime bien la grande prêtresse, c'est qu'après le départ de Sîn, « la cité et le peuple qui y vivait connurent la déchéance ». Certains exégètes préfèrent traduire l'expression par « connurent le désespoir » en estimant qu'il s'agit d'un meilleur rendu de la situation de ce qui fut jadis une métropole florissante, une cité que le prophète Ézéchiel (27:23) rangeait au nombre des grands centres de commerce international de l'époque, spécialisé « en belles marchandises, en manteaux teints en bleu, en broderies enrichies, d'étoffes contenues dans des coffres attachés avec des cordes, faits en bois de cèdre ». Il est vrai que le désespoir dans la cité d'Harran abandonnée rappelle le début du livre biblique des *Lamentations* qui évoque une Jérusalem désespérée et désacralisée: « Eh quoi! Elle est assise solitaire, cette ville si peuplée! Grande entre les nations, souveraine parmi les États, elle est réduite à la servitude! » (1:1)

Alors que tous les autres ont fui, Adad-Guppi demeure. « Chaque jour, sans cesse, et la nuit, pendant des mois, des années », elle s'en vint aux sanctuaires à l'abandon. Elle arbora le deuil, délaissa ses parures de fine laine, se défit de ses joyaux, ne porta plus ni argent ni or, oublia les parfums et les huiles odorantes. Telle un fantôme errant parmi les chapelles vides, « dans mon vêtement déchiré, je m'en venais et repartais en silence », écrivit-elle.

Puis soudain, au beau milieu du quartier sacré déserté, elle trouva par hasard une robe qui avait appartenu à Sîn. Sans aucun doute un vêtement magnifique, à la manière de ces robes que portaient alors toutes ces divinités comme le montrent les monuments de Mésopotamie (revoir figure 28). Pour la grande prêtresse abattue, cette trouvaille parut comme un signe de la part du dieu. Tout se passait comme s'il lui avait donné quelque chose de sa présence. Incapable de détacher son regard de la parure sacrée, elle n'osait pas la toucher sinon par « l'extrémité de son ourlet ». Comme si le dieu en personne était venu l'écouter, elle se prosterna et, « dans la posture de la prière et en toute humilité », elle exprima ce vœu:

Si tu voulais bien revenir en ta cité,
toutes les Têtes-Noires
rendraient le culte à ta divinité!

« Têtes-Noires », le terme qu'utilisaient les Sumériens eux-mêmes pour se désigner. Mais l'emploi du mot par la grande prêtresse d'Harran avait quelque chose de hautement inhabituel. Sumer, en tant qu'entité politique et religieuse, avait déjà cessé d'exister quelque 1 500 années avant Adad-Guppi, quand le territoire et sa capitale, Ur, avaient sombré sous un nuage nucléaire mortel en 2024 av. J.-C. Du vivant d'Adad-Guppi, Sumer n'était plus qu'un souvenir sacré, sa capitale d'antan, Ur, un monceau de ruines et son peuple (les « Têtes-Noires ») était dispersé parmi bien des nations. Comment la grande prêtresse d'Harran pouvait-elle offrir à son dieu Sîn la restauration de son autorité sur la lointaine Ur et l'instituer à nouveau le dieu de tous les Sumériens éparpillés à tous les vents?

Il s’agissait de l’authentique vision d’un retour des exilés et de la restauration d’un dieu au cœur de son ancien centre cultuel, conformément aux prophéties bibliques. Pour y parvenir, Adad-Guppi mit le marché entre les mains de son dieu: s’il revenait et s’il usait de son autorité et de ses pouvoirs divins pour instituer son fils Nabonide nouveau roi tout-puissant, dont le trône à Babylone rassemblerait les territoires babylonien et assyrien, alors Nabonide redonnerait tout son lustre au temple de Sîn en Ur et instituerait de nouveau le culte du dieu par tous les territoires où vivait le peuple des Têtes-Noires!

L’idée plut au dieu de la Lune. « Sîn, maître des dieux du ciel et de la terre, me gratifia de son sourire en vertu de mes bonnes actions. Il entendit mes prières, il agréa mon vœu. La colère qu’il portait en son sein s’apaisa. Il se réconcilia avec Ehulhul, le temple de Sîn en Harran, la résidence divine où se réjouissait son cœur. Et son humeur changea. »

Tout sourire, le dieu accepta le contrat, et Adad-Guppi en coucha l’agrément dans son inscription:

Sîn, maître des dieux,
prit en compte favorablement mes paroles.
Il agréa pour roi Nabonide mon fils unique,
issu de mon sein, pour régner sur Sumer et Akkad.
Tous les territoires depuis la frontière de l’Égypte
jusqu’à la mer du Bas, en passant par la mer du Haut,
entre ses mains, il les remit.

Pleine de reconnaissance, bouleversée, Adad-Guppi éleva ses mains et, « en profond respect, implorante », elle remercia le dieu pour avoir « prononcé le nom de Nabonide et l’appeler sur le trône ». Puis elle supplia le dieu de favoriser le succès de son fils, en convaincant les autres dieux majeurs de se ranger aux côtés de Nabonide quand il combattra les ennemis, de façon qu’il respecte le serment de reconstruire le temple Ehulhul et de redonner sa grandeur à la cité d’Harran.

Il fut donné un ajout aux inscriptions quand Adad-Guppi, âgée de 104 ans, fut à l'article de la mort (ou bien consigna-t-on ses dernières volontés juste après sa disparition). Le texte confirmait que les deux parties avaient tenu leurs engagements: « De mon vivant, je vis la promesse tenue. » Sîn « honora la parole qu'il m'avait délivrée » qui fit que Nabonide devint le roi du nouveau royaume de Sumer et Akkad (en 555 av. J.-C.). Quant à Nabonide, il tint son serment et restaura le temple Ehulhul d'Harran, « améliora sa structure ». Il réinstaura le culte dévolu à Sîn et à son épouse Ningal – « tous les rites perdus, il les renouvela ». Et voilà le couple divin, en compagnie de l'émissaire divin Nusku et la princesse consort (?) Sadarnunna, qui reprit possession de l'Ehulhul au cours d'une procession solennelle et cérémonielle.

L'inscription de la stèle dupliquée offre dix-neuf lignes additionnelles, à l'évidence œuvre du fils d'Adad-Guppi. Au cours de la neuvième année du règne de Nabonide – en 546 av. J.-C. – « le fil de sa destinée [celle d'Adad-Guppi] lui fut ôté. Nabonide, roi de Babylone, son fils, né de son sein, ensevelit son corps, drapé de [robes] royales de pur lin blanc. Il orna son corps de parures splendides faites d'or enchâssé de belles pierres précieuses. À l'aide d'huiles douces, il oignit son corps. Et il la laissa reposer en un endroit secret ».

Le deuil mené en l'honneur de la mère du roi prit toute son ampleur. « Des foules de Babylone et de Borsippa [Barzipa], des habitants de régions lointaines, des rois, des princes et des gouverneurs s'en vinrent de la frontière de l'Égypte de la mer du Haut jusqu'à la mer du Bas » – soit de la Méditerranée au golf Persique. Le deuil, qui impliquait que l'on se répande des cendres sur la tête, que l'on verse des larmes et que l'on s'inflige des scarifications, dura sept jours.

Avant de nous plonger dans les inscriptions de Nabonide et des récits emplis de miracles qu'elles contiennent, force est de marquer une pause pour nous demander comment – dès lors que nous prenons les mémoires d'Adad-Guppi pour argent comptant – elle réussit à entrer en

communication avec une déité qui, de sa propre affirmation, n'était plus dans le temple ni même dans la cité – en fait, partie au ciel.

Au début, lorsque Adad-Guppi s'adresse à son dieu, rien de plus simple: elle priait, elle lui adressait ses suppliques. Nous savons toujours fort bien prier pour déposer au pied de la déité nos peurs, nos requêtes, prier pour conserver une bonne santé, favoriser notre chance, espérer une longue vie, voire solliciter le conseil du juste choix face à un dilemme. Dès l'instant où l'écriture émergea à Sumer, les prières et les appels aux dieux furent consignés. Du reste, la prière comme vecteur de communication avec sa divinité précéda sans doute l'écrit. Selon la Bible, elle apparut quand les premiers humains devinrent des *Homo sapiens*: à la naissance d'Hénoch (l'homme « de la grande sagesse », l'*Homo sapiens*), petitfils d'Adam et d'Ève, « […] l'on commença à invoquer le nom de l'Éternel » (Genèse 4:26).

L'ourlet de la robe du dieu au bout de ses doigts, prosternée, de toute son humilité, Adad-Guppi pria Sîn. Geste qu'elle recommença jour après jour jusqu'à ce qu'il entendît ses prières et lui répondît.

Commence alors le moment délicat – comment Sîn répondit-il vraiment, comment ses paroles ou son message atteignirent-ils la grande prêtresse? L'inscription même nous donne le comment: la réponse du dieu se manifesta en rêve. Quand elle perdit conscience, peut-être à l'occasion d'une transe onirique, le dieu lui apparut en songe:

Dans le rêve
Sîn, maître des dieux,
plaça ses deux mains sur moi.
Il me parla ainsi:
« Grâce à toi,
les dieux reviendront habiter Harran.
Je confierai à ton fils, Nabonide,
les résidences divines à Harran.
Il reconstruira l'Ehulhul,

il en perfectionnera la structure.
Il restaurera Harran et fera de la cité
un endroit encore plus parfait qu'il ne l'était. »

Ce moyen de communication de la part d'une déité vers un humain n'avait absolument rien d'inhabituel. Au contraire, il s'agissait du vecteur le plus souvent employé. À travers tout l'Ancien monde, les rois et les prêtres, les patriarches et les prophètes reçurent la parole divine par l'entremise des rêves. Rêves oraculaires ou songes prémonitoires, parfois sous la forme de simples mots entendus, parfois enrichis de visions. Clairement, la Bible cite elle-même Yahvé qui s'adresse à la sœur et au frère de Moïse au cours de l'Exode: « Lorsqu'il y aura parmi vous un prophète, c'est dans une vision que moi, l'Éternel, je me révélerai à lui, c'est dans un songe que je lui parlerai » (Nombres 12:6).

Nabonide à son tour fit état de communications avec le divin reçues par le truchement du rêve. Mais ses inscriptions révèlent bien plus: une péripétie unique et une théophanie tout à fait particulière. Ses deux stèles (référencées par les scientifiques sous les codes H_2A et H_2B) sont surmontées à titre de décoration par la représentation du roi porteur d'un bâton singulier, face aux symboles des trois corps célestes, les dieux planétaires qu'il vénérait (figure 92). Le long texte au-dessous commence d'emblée par le grand miracle et son caractère unique:

Voici le grand miracle de Sîn,
rien n'est survenu
par la grâce des dieux et des déesses
qui lui soit comparable
en ce territoire
depuis la nuit des temps.
[Un miracle] que les habitants du pays
n'avaient jamais vu ni trouvé à lire
sur des tablettes depuis les anciens jours:

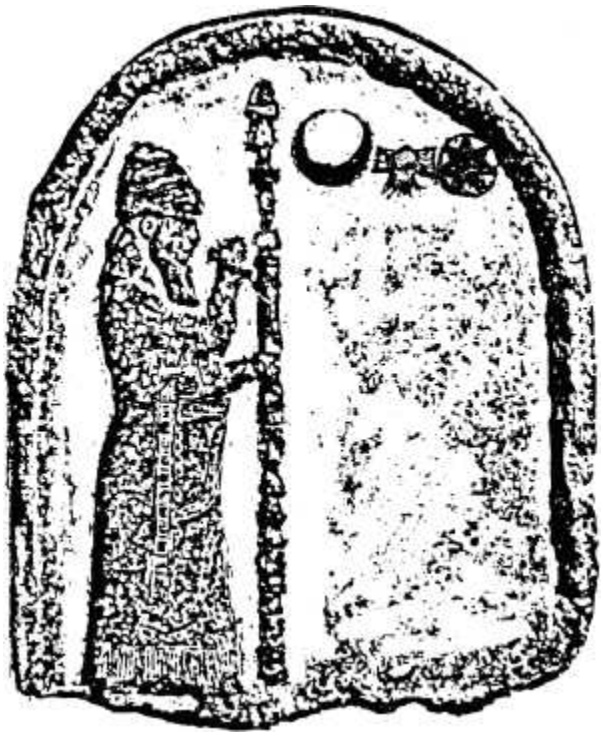


Figure 92

[le miracle] que le divin Sîn,
maître des dieux et des déesses,
lui qui réside au ciel,
s'en soit venu ici-bas depuis les cieux
pleinement vu par Nabonide,
roi de Babylone.

L'insistance sur le caractère unique du miracle n'avait rien d'injustifié dans la mesure où l'événement impliquait à la fois le retour d'une déité et une théophanie – deux aspects de l'interaction divine avec les humains qui, comme l'inscription le souligne avec précaution, n'étaient pas entièrement inconnus dans les « anciens jours ». Ce que nous ne savons pas, c'est si Nabonide (que certains spécialistes n'ont pas hésité à surnommer « le premier des archéologues » pour l'intérêt qu'il portait à dégager les ruines de sites anciens et à y mener des fouilles) a certifié ses dires histoire de se donner le beau rôle ou bien s'il connaissait de tels événements qui avaient

réellement eu lieu très loin et dans un lointain passé, et dont il avait eu connaissance à travers des tablettes antiques. Il n'en demeure pas moins que ces surprenants événements ont bel et bien existé.

Ainsi donc, à l'époque troublée qui se solda par la disparition de l'empire sumérien vers 2000 av. J.-C., le dieu Enlil, lui aussi très loin quelque part ailleurs, revint en toute hâte à Sumer quand il apprit que sa cité, Nippur, était menacée. À en croire une inscription du roi sumérien Shu-Sîn, Enlil s'en revint « d'un vol d'un horizon à l'horizon. Du sud au nord, il voyagea. À travers les cieux, au-dessus de la terre, il se hâta ».

Un retour qui se montra pourtant soudain, improvisé, et qui n'entrait pas dans le cadre d'une théophanie.

Près de cinq cents ans plus tard – quoiqu'encore un millier d'années avant le retour et la théophanie de Sîn –, la plus grande des théophanies dont on ait gardé la trace eut pour cadre la péninsule du Sinaï, au cours de l'Exode israélite depuis l'Égypte. Les « enfants d'Israël » – la totalité des 600 000 – avaient été dûment prévenus de l'événement et préparés à la façon de l'accueillir: ils furent les témoins du Seigneur descendu sur le mont Sinaï. La Bible insiste sur ce point: « … aux yeux de tout le peuple » (Exode 19:11). À cela près que cette grande théophanie n'avait rien d'un retour.

De telles allées et venues des « divins », y compris l'ascension de Sîn et sa descente depuis le ciel, laissent entendre que les grands Anunnaki détenaient les aéronefs requis. Oh, certes, ils les possédaient. Yahvé atterrit sur le mont Sinaï à bord d'un objet nommé *Kabod* qui se présentait sous l'apparence d'un « feu dévorant » (Exode 24:17). Le prophète Ézéchiel décrivit le *Kabod* (que les traductions rendent invariablement par le mot « gloire », mais dont la signification littérale est « la lourde chose ») sous la forme d'un véhicule lumineux et radiatif porteur de « roues dans les roues ». Il a pu avoir en tête quelque chose de similaire au char circulaire dans lequel le dieu assyrien Assur fut représenté (figure 85). Ninurta possédait l'*Imdugud*, le « Divin oiseau noir ». Quant à Marduk, il disposait d'un abri construit spécialement pour son « Croiseur suprême » au sein du

quartier sacré de Babylone. Il s'agissait probablement du véhicule que les Égyptiens dénommaient le « Navire céleste de Râ ».

Et si nous revenions à Sîn et à ses allers-retours célestes?

Bon nombre d'hymnes qui lui furent dédiés montrèrent qu'il possédait bien un tel aéronef – absolument nécessaire à l'envol de son départ et à son retour décrits dans les inscriptions d'Harran. L'un des hymnes, sumérien, alla même jusqu'à faire allusion au « Navire du ciel » du dieu, qualifié de « gloire » à l'occasion de la description d'un vol de Sîn au-dessus de sa cité bien-aimée d'Ur:

> *Notre père Nannar, maître d'Ur,*
> *dont la gloire est le Navire du ciel sacré* […]
> *Quand à bord du Navire du ciel tu pris ton envol,*
> *tu te montras glorieux.*
> *Enlil a honoré ta main d'un sceptre,*
> *à jamais, quand au-dessus d'Ur*
> *dans le Navire sacré tu montas.*

Même si l'on n'a jusqu'à présent jamais pu repérer une représentation du « Navire du ciel » du dieu de la Lune, il n'est pas impossible que cette image existe quelque part. Jéricho, l'une des plus vieilles cités connues, était établie au travers d'une grande route qui reliait l'est à l'ouest, au-dessus du Jourdain. La Bible (et d'autres textes antiques) présentent la cité comme celle du dieu de la Lune – ce que le nom biblique, *Yeriho*, signifie. C'est à cet endroit que le Dieu biblique ordonna au prophète Élie (IX^{e} siècle av. J.-C.) de traverser le Jourdain avant que d'être enlevé au ciel dans un char de feu. Événement qui n'eut rien de fortuit si l'on en croit la description en 2 Rois chapitre 2, mais qui participa au contraire d'une rencontre bien préparée. Le prophète, qui avait entamé son dernier voyage depuis un lieu-dit nommé Guilgal, était accompagné par son bras droit Élisée et un groupe de disciples. Quand ils atteignirent Jéricho, les disciples demandèrent à Élisée: « Sais-tu que l'Éternel enlève aujourd'hui ton maître

au-dessus de ta tête? » (2:3). Élisée, qui le confirma, leur intima l'ordre de se taire.

Lorsqu'ils furent parvenus au Jourdain, Élie insista pour que tous restent en retrait. Une cinquantaine de disciples s'avancèrent jusqu'à la rive et n'allèrent pas au-delà. Mais Élisée ne voulait pas le quitter. Si bien qu'« Élie prit son manteau, le roula, et en frappa les eaux, qui se partagèrent çà et là, et ils passèrent tous deux à sec » (2:7). Puis, de l'autre côté du fleuve,

> *Voici, un char de feu et des chevaux de feu*
> *les séparèrent l'un*
> *de l'autre, et Élie monta au ciel dans un tourbillon* (2:11).

Dans les années 1920, une expédition archéologique mandatée par le Vatican organisa des fouilles sur un site jordanien nommé Tell Ghassul, le « mont du Messager ». Son ancienneté remontait à plusieurs millénaires, et c'est là que l'on avait exhumé les restes des plus anciens habitants du Proche-Orient de l'Antiquité. Sur quelques-uns des murs en ruines, les archéologues découvrirent de magnifiques peintures murales, tout à fait inhabituelles avec leur palette de couleurs. L'une représentait une « étoile » plus proche par son aspect d'un compas qui montrerait les points cardinaux et leurs subdivisions. Une autre mettait en scène une déité assise en train d'accueillir une procession rituelle. D'autres peintures murales prenaient l'allure d'objets noirs et bulbeux dotés de ce qui semblaient des yeux ouverts et des « jambes » étendues (figure 93). Lesquelles auraient fort bien pu figurer le genre de « chariot de feu » qui enleva Élie au ciel. Et du reste, l'endroit pouvait avoir été le site même de l'enlèvement d'Élie. Lorsqu'on se trouve sur le site, au sommet du mont, le regard embrasse le Jourdain assez proche et, au-delà, chatoyante au loin, la ville de Jéricho.

La tradition juive dit que le prophète Élie reviendra un jour pour annoncer la venue des temps messianiques.

Il va de soi qu'Adad-Guppi et son fils Nabonide pensèrent que ces temps étaient déjà survenus, concrétisés et signifiés par le retour du dieu de la Lune. Ils attendaient leurs temps messianiques pour entrer dans une ère de paix et de prospérité, une ère nouvelle qui allait commencer par la reconstruction et la nouvelle consécration du temple d'Harran.

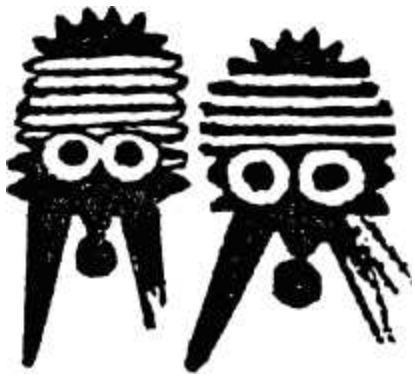


Figure 93

Que ces visions prophétiques parallèles soient survenues à peu près *en même temps* que ce qui a touché à Dieu et au Temple de Jérusalem demeure, d'un autre côté, difficile à admettre. Pourtant, tout s'inscrit dans les prophéties d'Ézéchiel, commencées « quand les cieux s'ouvrirent » et qu'il vit le char céleste rayonnant s'en venir dans un tourbillon.

La chronologie donnée par les inscriptions d'Harran, et que vérifièrent les chercheurs à partir des annales assyriennes et babyloniennes, montre qu'Adad-Guppi était née vers 650 av. J.-C. Que Sîn avait quitté son temple d'Harran en 610 av. J.-C. – avant d'y revenir en 556. Très exactement quand Ézéchiel, qui fut prêtre à Jérusalem, fut appelé à prophétiser alors qu'il se trouvait en compagnie des exilés judéens au nord de la Mésopotamie. Il nous délivre une date précise: nous étions au cinquième jour du quatrième mois de la cinquième année de l'exil du roi de Judée Jehoiachin. « Comme j'étais parmi les captifs du fleuve du Kebar [Kabhour], les cieux s'ouvrirent, et j'eus des visions divines » (1:1), écrivit Ézéchiel au tout début de ses prophéties. Nous étions en 592 av. J.-C.!

La rivière Kebar (comme la nomme la Bible, de nos jours Kabhour) est l'un des affluents de l'imposant Euphrate qui prend sa source dans les montagnes de l'est de la Turquie actuelle. À peu de distance à l'est du Kabhour, coule un autre important affluent de l'Euphrate, le Balikh (Al-Balikh). C'est sur le rivage du Balikh qu'Harran a existé pendant des millénaires.

Ézéchiel se retrouvait à mille lieues de Jérusalem, au bord d'une rivière de la Haute Mésopotamie, en bordure du territoire hittite (« Hatti », selon les annales en cunéiforme) pour la bonne raison qu'il était l'un de ces milliers de nobles, de prêtres et autres chefs de la Judée capturés et envoyés en exil par Nabuchodonosor, le roi babylonien qui s'était emparé de Jérusalem en 597 av. J.-C.

Autant d'événements tragiques détaillés dans le second livre des Rois, notamment au chapitre 24, versets 8 à 12. À noter qu'une tablette d'argile (tirée de la collection intitulée *Les Chroniques babyloniennes*) compile très exactement les mêmes événements, avec des dates qui se correspondent.

Notons également que cette expédition babylonienne – à l'image de la précédente menée par Esarhaddon – fut aussi lancée à partir d'un site proche d'Harran!

Le texte babylonien conte par le menu la capture de Jérusalem, l'arrestation de son roi, son remplacement sur le trône de Judée par un autre roi choisi par Nabuchodonosor, enfin l'exil – « le renvoi vers Babylone » – du roi capturé et des chefs du pays. C'est ainsi que le prêtre Ézéchiel échoua sur le rivage du Khabour, province d'Harran.

Pendant un temps – apparemment pendant les cinq premières années –, les exilés crurent que les catastrophes qui avaient frappé leur cité, son temple et eux-mêmes ne resteraient qu'un revers provisoire. Le roi de Judée Jehoiachin se trouvait peut-être en captivité, mais au moins était-il vivant. Les trésors du Temple avaient beau avoir été expédiés à Babylone à titre de butin, le Temple, lui, restait intact. Enfin, la plus grande partie du peuple vivait toujours sur son territoire. Ces exilés qui restaient en contact avec Jérusalem par l'intermédiaire de messagers gardaient donc le grand espoir

de voir un jour Jehoiachin restauré sur son trône et le Temple retrouver sa gloire sacrée.

Mais dès qu'Ézéchiel fut amené à prophétiser à partir de la cinquième année de l'exil (592 av. J.-C.), Dieu lui ordonna d'annoncer au peuple que l'exil et le sac de Jérusalem et de son Temple ne constituaient pas la fin du calvaire. Il ne s'agissait que d'un avertissement adressé à la population, invitée à amender sa conduite – se comporter avec équité envers son prochain et respecter le culte de Yahvé en obéissant aux commandements. Au lieu de quoi, dit Yahvé à Ézéchiel, le peuple n'amenda pas son comportement. Pire, il se tourna vers le culte de « dieux étrangers ». En conséquence, poursuivit le Seigneur, Jérusalem subira un nouvel assaut, et cette fois elle sera totalement détruite, le temple comme le reste.

L'instrument de sa colère, ajouta Yahvé, sera une fois encore le roi de Babylone. Un fait historique et reconnu veut qu'en 587 av. J.-C., Nabuchodonosor désavoua le roi qu'il avait lui-même placé sur le trône de Judée et mit à nouveau le siège devant Jérusalem. Cette fois, en 586 av. J.-C., la cité soumise fut brûlée et réduite à l'état de ruine. Y compris le Temple de Yahvé élevé par Salomon un demi-millénaire auparavant.

L'on sait tout cela. Ce que l'on sait beaucoup moins, c'est la raison pour laquelle l'avertissement ne fut pas entendu par le peuple ni par leurs chefs rescapés demeurés à Jérusalem. La raison? Ils croyaient tous que *« Yavhé n'était plus sur terre »*!

Ézéchiel, s'il vivait de nos jours, appellerait ça de la « vision à distance ». On lui donna l'occasion de voir les Anciens de Jérusalem à l'abri derrière leurs portes closes, puis il fut convié à une tournée visionnaire des rues de la cité. Où régnait un total déni de justice comme des observances religieuses, car l'opinion générale voulait que

Yahvé ne nous voit plus,
Yahvé a quitté la terre!

Nous étions en 610 av. J.-C., nous disent les inscriptions d'Harran. « Sîn, le maître des dieux, entra en colère contre sa cité et son temple, et partit pour le ciel. » Or, c'est en 597 av. J.-C. – à peine plus d'une décennie plus tard – que Yahvé exprima sa colère contre Jérusalem, sa ville et son peuple, et qu'il laissa Nabuchodonosor l'incirconcis – fait roi par le bon vouloir de Marduk – entrer dans la ville, souiller et détruire le Temple de Yahvé.

Et le peuple de s'écrier: « Dieu a quitté la terre! »

Sans savoir s'il reviendrait ou s'il était parti à jamais.

Épilogue

Les « grandes espérances » que sa mère nourrissait pour Nabonide, qu'elle voyait comme le rassembleur de Sumer et Akkad, le restaurateur des jours anciens glorieux, n'aidèrent pas le nouveau roi à affronter le grand désordre auquel il allait bientôt faire face. Il s'attendait à des défis militaires. Mais il n'anticipa guère la ferveur religieuse qui présida à l'envahissement de ses domaines.

À peine fut-il installé sur le trône royal de Babylone, tenu par l'accord passé entre sa mère et Sîn, qu'il comprit que Marduk – qui avait été enlevé de Babylone avant d'y revenir – devait se voir apaisé et recevoir son dû. À l'issue d'une séquence de rêves-présages, qu'ils aient existé ou non, Nabonide affirma avoir obtenu la bénédiction de Marduk (et de Nabu), non seulement pour régner, mais aussi pour la reconstruction promise du temple de Sîn à Harran.

Pour bien ancrer l'importance que revêtaient ces messages oniriques, le roi souligna que Marduk s'était enquis auprès de lui de savoir s'il avait vu la *« Grande Étoile, la planète de Marduk »* – allusion directe à Nibiru – et quelles autres planètes étaient en conjonction avec elle. Quand le roi répondit qu'il s'agissait du « dieu 30 » (la Lune, l'image céleste de Sîn) et du « dieu 15 » (Ishtar et sa contrepartie planétaire Vénus), il s'entendit répondre: « Nul présage néfaste n'affecte cette conjonction. »

Mais ni le peuple d'Harran ni celui de Babylone ne se montraient heureux de ce « règne partagé » entre les dieux, pas plus que n'y étaient favorables les fidèles d'Ishtar ni « les autres dieux ». Sîn, dont le temple d'Harran avait finalement été restauré, exigea que son grand temple d'Ur redevienne lui aussi un centre cultuel. Ishtar réclama la reconstruction de sa

cella d’or [sanctuaire de la statue de la déesse, *NdT*] à Uruk (Erech, Érec) et voulut qu’on lui redonne un char tiré par sept lions. Enfin, comme il est loisible de le lire entre les lignes du texte du roi, Nabonide fut excédé par les chamailleries à hue et à dia de toute cette troupe de dieux flanqués de leurs clergés.

Dans un texte intitulé par les exégètes *Nabonide et le clergé de Babylone* (composé sur une tablette aujourd’hui au British Museum), les prêtres de Marduk publièrent un acte d’accusation, une liste de récriminations contre Nabonide. Ils balayèrent les domaines, depuis les affaires civiles (« il ne promulgue pas la loi, il n’assure pas l’ordre ») jusqu’aux négligences économiques (des « fermiers corrompus », des « routes commerciales entravées ») et aux guerres impuissantes (où « des nobles sont tués »), en passant par les charges les plus graves: le sacrilège religieux:

> *Il fit une image d’un dieu*
> *que personne n’avait vu jusqu’alors dans le pays.*
> *Il l’a installée dans le temple,*
> *l’a élevée sur un piédestal* […]
> *Il l’a décorée de lapis-lazuli,*
> *l’a couronnée d’une tiare* […]

Il s’agissait de la statue d’une bien étrange déité – jamais vue auparavant, soulignent les prêtres – dont « la chevelure descend jusqu’au piédestal ». Une particularité si inhabituelle, si choquante, qu’Enki et Ninmah eux-mêmes n’auraient pu la penser, si bizarre que « pas même le savant Adapa ne connaît son nom ». En guise de circonstance aggravante, deux créatures bestiales hors norme, sculptées, lui servaient de gardiens: l’une représentait le démon du déluge, l’autre un taureau sauvage. Pour ajouter l’insulte au sacrilège, le roi avait fait placer cette abomination dans l’Esagil, temple de Marduk, et avait annoncé que le festival *Akitu* (nouvel an), essentiel pour l’association de Marduk avec Nibiru la céleste, ne serait plus célébré.

Les prêtres claironnèrent *urbi et orbi* que « la déité protectrice de Nabonide s'était retournée contre lui », que « celui que les dieux avaient favorisé était désormais frappé de disgrâce ». À telle enseigne que Nabonide annonça qu'il quittait Babylone pour s'engager « dans une expédition à destination d'une lointaine région ». Il nomma son fils Balthazar (Bel-shar-usur, « Bel/Marduk protège le roi », le Belshazzar du Livre de Daniel) pour assurer la régence.

Sa destination était l'Arabie. Son entourage comprenait, comme en attestent les inscriptions, des juifs mêlés aux exilés judéens. Son point de base principal fut une ville nommée Teima (un nom rencontré dans la Bible), et il établit six colonies pour ses fidèles. Cinq d'entre elles furent considérées, un millier d'années plus tard, comme des villes juives selon des sources islamiques. Certains ont pensé que Nabonide était parti chercher la solitude du désert en quête du monothéisme. Un fragment de texte déniché parmi les manuscrits de la mer Morte de Qumrân rapporte que Nabonide fut affligé par une « inconfortable maladie de peau » à Teima, et qu'il fut guéri dès lors qu'« un juif lui conseilla d'honorer le Très-Haut ». Il est beaucoup plus probable, pourtant, qu'il travaillait à propager le culte de Sîn, le dieu de la Lune que symbolise le croissant – un symbole adopté depuis par les Arabes fidèles à Allah.

Quelles que soient les croyances religieuses qui accaparaient Nabonide, elles constituaient un anathème aux yeux des prêtres de Babylone. Si bien que lorsque les souverains achéménides de Perse absorbèrent le royaume des Mèdes et se déployèrent au cœur de la Mésopotamie, le roi Cyrus fut accueilli à Babylone, non pas comme un conquérant, mais comme un libérateur. Habilement, il se précipita dans le temple de l'Esagil sitôt franchies les portes de la cité et « prit les mains de Marduk dans les deux siennes ».

Au calendrier, nous sommes en 539 av. J.-C. L'année qui marqua la fin prophétisée de l'existence indépendante de Babylone.

L'un des premiers gestes de Cyrus fut de publier une proclamation en faveur du retour des exilés juifs en Judée pour qu'ils rebâtissent le Temple à

Jérusalem. Le décret, gravé sur le cylindre de Cyrus conservé désormais au British Museum, recoupe la version biblique selon laquelle Cyrus affirme que « le Dieu des cieux […] m'a commandé de lui bâtir une maison à Jérusalem en Juda [Judée] » (2 Chroniques 36:23).

La reconstruction du Temple, sous l'autorité d'Ezra et de Néhémie, fut achevée en 516 av. J.-C. – soixante-dix ans après sa destruction, conformément aux prédictions de Jérémie.

L'histoire de l'écroulement de Babylone nous est contée dans la Bible à travers l'un de ses livres les plus énigmatiques, celui de Daniel. Il présente d'abord Daniel comme l'un des exilés judéens emmenés en captivité à Babylone, explique comment il fut choisi, de concert avec trois amis, pour servir à la cour de Nabuchodonosor, et la façon (tout comme Joseph en Égypte) dont il fut élevé aux plus hautes fonctions pour avoir interprété les rêves-présages prémonitoires du roi.

Puis le récit bascule pour s'intéresser aux événements de l'époque de Balthazar: au cours d'un grand banquet, une main apparut qui se mit à flotter toute seule et alla écrire sur le mur MENE MENE TEKEL UPHARSIN. Pas un des devins du roi, nul magicien, ne s'avisa de déchiffrer l'inscription. En désespoir de cause, Daniel – depuis longtemps retiré des affaires – fut convoqué. Et Daniel d'expliquer la signification de l'apparition au roi babylonien: Dieu a chiffré les jours de ton royaume. Tu fus évalué et jugé insuffisant. Ton royaume va connaître son terme, il sera partagé entre les Mèdes et les Perses.

Dans la foulée, Daniel commença à connaître des rêves-présages et à développer des visions de l'avenir dans lesquelles l'« Ancien des jours » et ses archanges tenaient les rôles majeurs. Déconcerté par ses propres rêves et ses visions, Daniel en demanda la clé aux anges. De façon systématique, ces songes se révélèrent des prédictions d'événements futurs qui surviendraient après la chute de Babylone et même au-delà de la réalisation de la prophétie

des soixante-dix années écoulées avant la reconstruction du Temple. Furent prédits l'essor et la chute de l'empire perse, la venue des Grecs menés par Alexandre, la dispersion de ses territoires après sa mort et ce qui s'ensuivit.

Même si bon nombre des chercheurs contemporains – au rang desquels ne se rangent ni les sages juifs ni les pères de l'Église chrétienne – considérèrent que ces prophéties (qui n'ont été vérifiées qu'en partie) furent délivrées de façon rétroactive par un auteur (ou même plusieurs auteurs) qui aurai(en)t écrit bien plus tardivement, le point focal des rêves, des visions et des présages de Daniel tourne autour d'une question obsessionnelle: *quand?* Quand adviendra le dernier royaume, le seul appelé à se survivre à lui-même et à durer?

Il sera celui que seuls les fidèles du Dieu Très-Haut, l'« Ancien des jours », connaîtront (y compris les morts, parmi eux, qui ressusciteront). Mais, sans cesse, Daniel aura posé la question aux anges: quand?

Une seule fois, l'ange répondit qu'une certaine période de temps, au cours des événements futurs, quand un roi profane tentera de « changer les temps et la loi » durerait « un temps, des temps et la moitié d'un temps ». C'est seulement après que « tous les royaumes qui sont sous les cieux seront donnés au peuple des saints du Très-Haut » (7:26-27).

En une autre circonstance, l'ange qui donnait des réponses émit celle-ci: « Soixante-dix semaines ont été fixées sur ton peuple et sur ta ville sainte pour faire cesser les transgressions et mettre fin aux péchés […] pour sceller la vision et le prophète… » (9:24).

Une fois encore, Daniel questionna l'un des émissaires divins: « Quand sera la fin de ces prodiges? » Il reçut de nouveau une énigmatique réponse: l'accomplissement de toutes ces choses prédites viendra au terme d'« un temps, des temps et la moitié d'un temps ».

« J'entendis, mais je ne compris pas », écrivit Daniel. « Et je dis: Mon seigneur, quelle sera l'issue de ces choses? » (12:7). L'être divin lui répondit, toujours sous une forme codée: « Depuis le temps où cessera le sacrifice perpétuel, et où sera dressée l'abomination du dévastateur, il y aura mille deux cent quatre-vingt-dix jours » (12:10).

Devant la mine interloquée de Daniel, l’ange de Dieu ajouta ceci:

Et toi, marche vers ta fin;
tu te reposeras, et tu seras debout pour ton héritage
à la fin des jours.

À la fin des temps, quand les nations de la Terre tout entière se rassembleront à Jérusalem, elles parleront toutes « un clair langage », dit le prophète Zéphanie (dont le nom même signifiait « par Yahvé encrypté »). Plus de nécessité à la confusion des langages, nul besoin de lettres à lire à l’envers ni de codes cachés.

Et, à l’image de Daniel, nous nous posons la sempiternelle question: quand?

Note

1 *The Dawn of Astronomy, A Study of Temple Worship and Mythology of the Ancient Egyptians*, rééd. Dover Publications, 2006. Ouvrage non traduit en français. *NdT.*

2 Sauf mention contraire, les passages bibliques sont empruntés à la Bible de Louis Segond. *NdT.*

3 *Notes on the Legend of Keret, Journal of Near Eastern Studies*, Vol. 11, n° 3 (juillet 1952), pp. 212-213, Université de Chicago Press, www.jstor.org/stable/542640. *NdT*.

4 Le mot, d'origine préhellénique, n'a pas d'origine certaine. Contrairement à l'anglais qui dispose du mot *maze* pour désigner ce tracé sinueux pourvu d'impasses, *labyrinthe* n'a pour synonyme en français que le nom substantivé de son « inventeur », un *dédale. NdT.*

5 *Genèse*,3:24. *NdT.*

6 *Le moulin d'Hamlet: La connaissance, origine et transmission par les mythes*, traduction de Claude Gaudriault, E-dite, 2012, *Hamlet's Mill*, Éditions David R. Godine, 1969.

7 *The earliest history of the constellations in the Near East and the motif of the lion-bull combat*, tiré à part du *Journal of Near Eastern Studies*, vol. 24 (1965), n° 1-2 (janvieravril). *NdT.*

8 En français dans le texte. *NdT.*

9 Macro Éditions, traduction Olivier Magnan, 2013, *The Wars of Gods and Men*, Bear & Company, 1990.

10 L'auteur transcrit le passage par « And Jacob said to his *sons »* (ses fils), comme le font bon nombre des versions anglophones de la Bible consultées, alors que Segond traduit le mot hébreu par « frères ». Mais dans d'autres versions anglophones, les termes varient: *relatives, family members* (membres de la famille), *kinsmen* (parents), *brethren* (frères en religion, camarades). *NdT.*

11 Du moins pour l'allemand *Erde* et l'anglais *Earth*. « Terre » dérive vraisemblablement du sanskrit *ters* (ce qui est sec). *NdT.*

12 Dite aussi « Année platonique ». C'est la révolution complète des équinoxes autour de l'écliptique. Sa durée de 25 700 ans en moyenne varie avec la vitesse de précession. *NdT.*

13 Où entrait Pluton à l'époque de la rédaction du livre. *NdT.*

14 Bien sûr, les versions traditionnelles de la Bible traduisent *Elohim*, mot hébreu pluriel, par « Dieu ». *NdT.*

15 Macro Éditions, 2013, ouvrage original *The wars of gods and men*, Bear & Co, 1992, traduction Olivier Magnan. *NdT.*

16 Dans l'ouvrage cité ci-dessus. *NdT.*

17 Le texte se poursuit en ces termes: « Je suis à ma place dans le ciel; je veux faire en sorte que ma lumière brille dans l'autre monde et dans l'île de Baba. Et toi, tu seras mon scribe ici, tu rétabliras l'ordre parmi les hommes. Tu seras à ma place, tu seras mon substitut. Ainsi tu seras appelé Thot, le substitut de Rê. »*NdT.*

18 *The lost Realms*, Bear & Company, 1990. Ouvrage non traduit en français. *NdT.*

19 Ce que Louis Segond rendait par «… l'Éternel des armées ». *NdT.*

20 *The Chaldean account of Genesis, containing the description of the creation, the fall of man, the deluge, the tower of Babel, the times of the patriarchs, and Nimrod; Babylonian fables, and legends of the gods; from the cuneiform inscriptions*, avec Archibal Sayce, S. Low, Marston, Searle, and Rivington, 1876, republié souvent, notamment chez Forgotten Books, 2012. Ouvrage non traduit en français. *NdT.*

21 *Enuma Elish: The Seven Tablets of Creation; the Babylonian and Assyrian Legends Concerning the Creation of the World and of Mankind*, rééd., entre autres, Cosimo Classics, 2011. Ouvrage non traduit en français. *NdT.*

22 *The 12th Planet (Book I): The First Book of the Earth Chronicles*, Bear & Company; rééd. 1991, *La Douzième planète*, traduction par François Fargue et Patricia Maré, revue par l'auteur, Louise Courteau éditeur, 2000. *NdT.*

23 *Genesis Revisited, Is Modern Science Catching Up With Ancient Knowledge?* Bear & Company, rééd. 2002, *CosmoGenèse, les preuves scientifiques de l'existence de la planète cachée à l'origine de l'humanité*, traduction Olivier Magnan, Macro Éditions, 2012. *NdT*.

24 Sur ce point, l'on doit bien se convaincre que l'illustration si longtemps interprétée comme une image de Marduk aux prises avec le dragon est à son tour complètement forgée. Il s'agit d'une représentation venue d'Assyrie où le dieu suprême se nommait Ashur, sans lien avec Babylone. La déité y prend l'allure d'un homme-aigle, signe de son appartenance au clan Enlil. Le couvre-chef qu'il arbore montre trois paires de cornes, signature du rang 30, ce qui n'est pas celui de Marduk. Quant à son arme, le trident lumineux, elle était celle d'Ishkur/Adad, soit le fils d'Enlil et non d'Enki. *NdA.*

25 Sur l'origine de l'appellation de la Terre, voir aussi note 11, chapitre 3. *NdT.*

26 En Turquie actuelle *NdT.*

27 *Op. cit*, chapitre 2.

28 Bien connue des téléspectateurs français au cours de la décennie 1960, un exemple de création télévisuelle américaine sous son titre originel de *The Twilight Zone*, imaginée par Rod Serling entre 1959 et 1964. *NdT.*

29 Les archéologues supposent que la ville se confond avec l'actuelle Tell al-Madain en Irak, proche du Tigre. *NdT.*

30 *Osiris and the Egyptian resurrection,* 1911, rééd. entre autres chez Facsimile Publisher, 2015. Ouvrage non traduit en français. *NdT.*

31 Macro Editions, 2014, traduction par Olivier Magnan de *The Stairway to Heaven*, Bear & Company, 1992.

32 *The Book of the secrets of Thoth*, Bibliotheca Alexandrina (Alexandrie, Égypte). Les égyptologues conviennent aujourd'hui qu'un tel livre, qui aurait inspiré le *Corpus Hermeticum* grec, n'aurait jamais existé en tant que livre. *NdT.*

33 L'airain est un alliage de cuivre. *NdT.*

34 *Timna: Valley of the Biblical Copper Mines*, Thames and Hudson, 1972. *NdT.*

35 Seth refusa de céder son pouvoir sur le territoire, ce qui aboutit à ce que j'ai appelé « la première guerre de la pyramide » au cours de laquelle Horus impliqua pour la première fois des humains dans un conflit entre les dieux. Ces événements ont fait l'objet d'une analyse détaillée dans *Guerres des dieux, guerres des hommes* [*The Wars of Gods ans Men, op. cit.*, chapitre 2]. *NdA.*

36 Viracocha, à en croire les légendes andines, était un dieu majeur du ciel qui s'en était venu sur la Terre en des temps très anciens et avait choisi les montagnes des Andes pour territoire. Dans « Les Royaumes perdus » [*The Lost Realms*, ouvrage non traduit en français], je l'ai identifié au dieu mésopotamien Adad, soit le dieu hittite Teshub, et j'ai mis en lumière bien d'autres éléments de légendes similaires, au-delà des coutumes du mariage de la fratrie frère-sœur, entre les cultures andines et celles du Proche-Orient ancien. *NdA.*

37 Depuis l'écriture du livre paru en 1998, le séquençage génomique humain a été achevé en avril 2003. Et dix ans plus tard, le décryptage du génome de tout un chacun coûte environ 5 000 euros et mobilise le candidat au décryptage deux ou trois jours. *NdT*.

38 Adénine (A), Guanine (G), Thymine (T) et Cytosine (C). *NdT.*

39 Par souci de précision, signalons qu'une étude de 2006 chiffre le déficit, dans le syndrome de Williams, à 29 gènes au moins. *NdT*.

40 Ces découvertes confirmèrent, sous forme de bonus inattendu, qu'« Adam » aussi, tout comme Ève, était apparu au sud-est de l'Afrique. *NdA.*

41 L'auteur utilise le verbe anglais *fix upon* (fixer sur, attacher à…) pour rendre le vocable sumérien. Il nous a semblé licite dans le contexte de rendre l'image « chirurgicale » du mot par ce verbe français précis, greffer, tout en laissant au lecteur la libre appréciation de la nuance. *NdT.*

42 La Gula des Mésopotamiens, déesse des médecins. *NdT.*

43 *Writings regarding Time [from] divine Anu and divine Enlil (U.SAR D ANUM D ENLILA). NdT.*

44 Remarquons au passage que la demeure d'Anu, selon les textes sumériens, se trouvait sur Nibiru, que j'ai identifiée comme la dixième planète de notre système solaire *[9^{e} depuis le déclassenent de Pluton, NdT]*. Les mythes kabbalistes précisent que la voie d'accès à la demeure de Dieu Tout-Puissant franchissait dix *Sephirot*, mot rendu par « brillances », mais en réalité représentées sous la forme de dix sphères concentriques – figure 46 – dont la sphère centrale a pour nom *Yessod* (« Fondation »), les huitième et neuvième *Binah* et *Hokhmah*, et la dixième *Ketter*, la « couronne » du Très-Haut. Au-delà, s'étend *Ein Soff*, « l'Infini ». *NdA.*

45 La Bible donna du roi Salomon le portrait du « plus sage des hommes », capable de discourir sur la biodiversité de tous les végétaux, « depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille; il a aussi parlé sur les animaux, sur les oiseaux, sur les reptiles et sur les poissons »

(Rois, 4:33). Prouesse rendue possible car il avait ajouté la *Daath*– le savoir appris – à la sagesse et à la connaissance (intelligence) allouées par les dieux. *NdA.*

46 Mots transmis à l'aide de leur initiale. *NdT.*

47 « C'est moi qui ai fait la terre, Et qui sur elle ai créé l'homme; C'est moi, ce sont mes mains qui ont déployé les cieux… » *NdT.*

48 *La Bible: le code secret - Le passé, le présent, l'avenir, tout est écrit depuis l'origine des temps*, traduit par Arthur G.H. Ynchboat, Robert Laffont, 1998. L'ouvrage est suivi par *La Bible: le code secret II – Le Compte à rebours a commencé*, traduit par A. Karachel, 2002, et par *La Bible: le code secret – les nouvelles révélations*, traduit par Odile Demange, 2011, chez le même éditeur. *NdT.*

49 *Cracking the Bible Code*, éditions William Morrow, 1997, ouvrage non traduit en français. *NdT.*

50 *Divine Encounters, A Guide to Visions, Angels and Other Emissaries*, Avon Books, 1995, traduit par Olivier Magnan, Macro Éditions, 2014. *NdT.*

51 La traduction de Louis Segond ignore effectivement les « lettres », comme la plupart des autres versions consultées: « Veut-on me questionner sur l'avenir? » *NdT.*

52 « Quelles sont les prédictions que jadis vous avez faites? » (Segond). *NdT.*

53 Nazir, nazirite, nazarite, nazarien ou naziréen, ascète décrit au Livre des Nombres. *NdT*.

54 Louis Segond: « Ma bouche publiera ta justice, ton salut, chaque jour, *car j'ignore quelles en sont les bornes*. »

55 *Mystical and Mythological Explanatory Works of Assyrian and Babylonian Scholars*, Oxford University Press, 1986. Ouvrage non traduit en français. *NdT*.

56 *The Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, réédité par Leopold Classic Library, 2015. Une traduction française est disponible au téléchargement (www.bestbooklibrary.com). *NdT*.

57 *When Time Began, Book V of the Earth Chronicles*, Bear & Company, 1994. Ouvrage non traduit en français. *NdT.*

58 Dans les hymnes sumériens consacrés à Enlil, « le grand-bienfaisant », le dieu était crédité du pouvoir de veiller à ce que le pays ne manquât pas de denrées et que sa population se portât bien. On l'évoquait également comme garant des traités et des serments. Comment s'étonner, dès lors, qu'en hébreu la racine de « sept » – Sh-V-A – soit la même que celle des expressions « arriver à satiété » et « jurer, prêter serment »? *NdA.*

59 Officiellement désormais huit, puisque Pluton a été déclassé comme planète naine par l'Union astronomique internationale, à tort ou à raison. *NdT.*

60 La Terre tourne autour du Soleil en une année, et sur elle-même. Pour des raisons gravitationnelles, cette rotation sur elle-même induit environ 20 minutes et 20 secondes de retard par an. Ce retard semble montrer aux observateurs que le Soleil apparaît au point vernal (croisement de l'équateur céleste et de l'écliptique, à l'équinoxe de printemps) avec un retard de 20 minutes et 20 secondes chaque année. Le point vernal est ainsi décalé chaque année, il *rétrograde* d'un degré tous les 72 ans. *NdT.*

61 5 776 en 2016, 6 000 en 2240. *NdT.*

62 « Je vis donc en songe que je parlais avec ma langue de chair et avec le même souffle dont le Tout-Puissant a animé la bouche des hommes, pour converser entre eux », chapitre XIV, version publiée à la fin du XVIII^{e} siècle par l'abbé Migne dans son *Dictionnaire des Apocryphes. NdT.*

63 Version de la Bible du théologien protestant Martin, plus conforme à l'idée de « fin », quand la Bible version Segond dit: « […] et le malheur *finira* par vous atteindre ». *NdT.*

64 Version de la Bible Martin, quand Segond, apparemment hostile à l'idée de « fin des temps », rend le passage par « […] il arrivera, *dans la suite* des temps… ». *NdT.*

65 *Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament*, présentés par James B. Pritchard (1950), Princeton University Press. Ouvrage non traduit en français. *NdT*.

66 *Die fünfzig Namen des Marduk*, Archiv für Orientforschung (AfO)/Institut für Orientalistik, 1936-1937. *NdT.*

67 *Op. cit.*, p. 66, chap. 2.

68 « Abram parcourut le pays jusqu'au lieu nommé Sichem, jusqu'aux chênes de Moré » (Gn 12:6). *NdT.*

69 *Op. cit*, page 112, chap. 5.

70 Les exégètes ont longuement débattu de savoir, et sans doute poursuivront-ils longtemps, si Abraham évoqua le « Dieu Très-Haut » de Melchisédek ou s'il voulut dire: non, *Yahvé* est le Dieu Très-Haut « vers lequel je lève la main ». *NdA.*

71 La Bible Segond donne Jéhova-Jiré, « à la montagne de l'Éternel il sera pourvu ». La Bible du Roi Jacques: « le mont du Seigneur qui sera vu ». Ailleurs: « l'Éternel voit, l'éternel pourvoira ». *NdT.*

72 Les habitations humaines à proximité – mais non à l'intérieur – d'un quartier réservé sacré étaient choses courantes dans les « centres cultuels » mésopotamiens, à l'image d'Ur (revoir figure 65) ou même dans la Nippur d'Enlil comme le mit en évidence une carte réelle de Nippur tracée sur des tablettes d'argile, figure 75. *NdA.*

73 « Quand sera la fin de ces prodiges? Et j'entendis l'homme vêtu de lin, qui se tenait au-dessus des eaux du fleuve; il leva vers les cieux sa main droite et sa main gauche, et il jura par celui qui vit éternellement que ce sera dans un temps, des temps, et la moitié d'un temps, et que toutes ces choses finiront quand la force du peuple saint sera entièrement brisée. »*NdT.*

74 Ézéchiel 1:15-16: « Je regardais ces animaux; et voici, il y avait une roue sur la terre, près des animaux, devant leurs quatre faces. À leur aspect et à leur structure, ces roues semblaient être en chrysolithe, et toutes les quatre avaient la même forme; leur aspect et leur structure étaient tels que chaque roue paraissait être au milieu d'une autre roue » *NdT.*

75 En français dans le texte.

Découvrez le catalogue de **MACRO ÉDITIONS**

COLLECTION	AUTEUR & TITRE
SCIENCE ET CONNAISSANCE	**MASSIMO TEODORANI**, *Synchronicité: le rapport entre physique et psyché de Pauli et Jung à Chopra*
	RICHARD BARTLETT, *Matrice énergétique: la science et l'art de la transformation*
	ITALO PENTIMALLI ET J.L. MARSHALL, *Le pouvoir du cerveau quantique: comment faire exploser le potentiel caché de votre cerveau*
SAVOIRS ANCIENS	**ZECHARIA SITCHIN**, *Guerres des dieux, guerres des hommes: les surprenantes origines de l'humanité et des « dieux » qui détruisirent la première civilisation*
	ZECHARIA SITCHIN, *CosmoGenèse: les preuves scientifiques de l'existence de la planète cachée à l'origine de l'humanité*
	ZECHARIA SITCHIN, *Le livre perdu du dieu Enki. Mémoires et prophéties d'un dieu extraterrestre*
	ZECHARIA SITCHIN, *Rencontres avec le divin. Une explication des visions, des anges et autres*

	émissaires
	Zecharia Sitchin, *Quand les géants dominaient sur Terre. Dieux, demi-dieux, et ancêtres de l'Homme: la preuve de notre ADN extraterrestre*
	Mauro Biglino, *La bible n'est pas un livre sacré. La révélation de la plus grande supercherie de l'histoire*
	Mauro Biglino, *Il n'y a pas de création dans la bible. La Genèse nous raconte une autre histoire*
Vérités Cachées	**Marco Della Luna et Paolo Cioni**, *Neuro-Esclaves*
	David Icke, *Le Guide David Icke de la conspiration mondiale*
	David Icke, *Race humaine, lève-toi! Le lion s'est réveillé*
	David Icke, *L'illusion de la réalité. Les révélations les plus complètes jamais écrites sur l'humanité*

Vous pouvez vous procurer ces titres en librairie ou les commander directement à notre diffuseur